

HISTOIRE
DE LA
LOUISIANE.
TOME SECOND.

HISTOIRE
DE LA
LOUISIANE,

Contenant la Découverte de ce vaste Pays ; sa Description géographique ; un Voyage dans les Terres ; l'Histoire Naturelle ; les Mœurs, Coûtumes & Religion des Naturels, avec leurs Origines ; deux Voyages dans le Nord du nouveau Mexique, dont un jusqu'à la Mer du Sud ; ornée de deux Cartes & de 40 Planches en Taille-douce.

Par M. Le Page du Pratz.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez De Bure, l'Aîné, sur le Quai des Augustins, à S. Paul.
La Veuve Delaguette, rue S. Jacques, à l'Olivier.
Lambert, rue de la Comédie-Françoise.

M. DCC. LVIII.

1758

II.



HISTOIRE DE LA LOUISIANE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Graines & Légumes : Maniere de ſémer le Froment.



OUS avons vû dans la premiere Partie de cet Ouvrage quelle étoit la qualité des terres de la Louiſiane : en examinant la nature du terrein, nous avons remarqué qu'il y avoit quelques Cantons plus propres à certaines eſpeces de Plantes qu'à d'autres ; en même tems nous avons trouvé la plûpart de ces

contrées en état de produire & d'amener à une parfaite maturité toutes les graines qu'on voudroit leur confier. Il eſt donc à propos dans cette ſeconde Partie de préſenter au Colon induſtrieux les plantes & les arbres qu'il peut cultiver avec avantage dans ces terres dont il a la connoiſſance.

Je ſerai en cette ſeconde Partie de l'Hiſtoire de la Louiſiane, auſſi fidele & auſſi exact que je l'ai été dans la premiere : je ſuivrai toujours mon plan, & je m'efforcerai d'atteindre le but que je me ſuis propoſé, qui eſt d'inſtruire mes Lecteurs. N'ayant que la vérité pour guide, je n'appréhenderai point la plus fougueuſe critique ; & quoique dénué des ſecours de l'éloquence, j'oſe eſpérer que ceux qui cherchent à s'inſtruire, liront avec quelque plaiſir le détail que je vais faire des productions de la Louiſiane & des animaux qu'elle nourrit. Dans le ſéjour que j'ai fait dans ce Pays, où j'avois une Conceſſion & où j'ai demeuré ſeize ans, j'ai eu le loiſir d'étudier cette matiere, & j'y avois fait aſſez de progrès pour avoir envoyé en France à la Compagnie des Indes trois cens plantes Médecinales dignes d'attention, & dans leur terre.

On ne doit pas cependant s'attendre que je donne ici la description de tout ce que la Louisiane produit dans le genre végétal, sa fertilité prodigieuse ne me permettant point d'entreprendre un pareil ouvrage. Je parlerai particulierement de ce qu'il y a de plus utile aux Habitans, soit par rapport à leur propre subsistance & à leur conservation, soit par rapport au commerce qu'ils en peuvent faire; j'y ajouterai la maniere de cultiver & de façonner les plantes qui sont les plus avantageuses à la Colonie (1).

Le Mahiz.

La Louisiane produit plusieurs sortes de Mahiz, sçavoir le Mahiz à farine; il est blanc, plat & ridé, mais plus tendre que les autres especes; le Mahiz à *gru* ou à gruau, celui-ci est rond, dur & luisant; de cette espece il y en a de blanc, de jaune, de rouge & de bleu: le Mahiz de ces deux dernieres couleurs est plus commun dans les terres hautes que dans la Basse-Louisiane. Nous avons encore le petit bled ou petit Mahiz, ainsi nommé par-

Ses especes différentes.

(1) Immédiatement avant les *réflexions sur le Commerce* on trouvera *l'Agriculture, ou maniere de cultiver & façonner les denrées les plus utiles du Commerce.*

ce que son espece est plus petite que les autres ; on séme de ce petit bled en arrivant, afin d'avoir promptement de quoi vivre, parce qu'il vient fort vîte & qu'il mûrit en si peu de tems, que l'on en peut faire deux récoltes dans un même champ & la même année ; outre cet avantage il a celui de flatter le goût beaucoup plus que celui de la grosse espece.

Sa description. Le Mahiz, que nous nommons en France bled de Turquie, est le grain propre du Pays, puisqu'on l'a trouvé cultivé par les Naturels. Il croît sur une tige de six, sept & huit pieds de hauteur ; il pousse des épis gros environ de deux pouces de diametre, sur lesquels on a compté sept cens grains & plus ; & chaque pied porte quelquefois six & sept épis, selon la qualité du terrein. Celui qui lui convient le mieux est le noir & leger ; la terre forte lui est moins favorable.

Son utilité. Ce grain, comme on sçait, est très-sain pour les hommes & pour les animaux, sur-tout pour la volaille. Les Naturels l'accommodent de plusieurs façons pour varier leurs mets ; la meilleure est celle d'en faire de la farine froide. Comme il n'est personne qui, même sans appetit, n'en mange avec

plaisir, je donnerai la maniere de le préparer, afin que nos Provinces de France qui recueillent de ce grain en puissent retirer la même utilité.

On fait d'abord cuire à moitié ce bled dans l'eau, puis on le fait égouter & bien sécher. Lorsqu'il est bien sec, on le fait grôler ou roussir dans un plat fait exprès, en le mêlant avec des cendres pour empêcher qu'il ne brûle, & on le remue sans cesse afin qu'il ne prenne que la couleur rousse qui lui convient. Lorsqu'il a pris cette couleur, on passe toute la cendre, on le frotte bien, & on le met dans un mortier avec de la cendre de plantes de favioles séchées & un peu d'eau; ensuite on le pille doucement, ce qui fait créver la peau du grain & le met tout entier en gruau. On concasse ce gruau & on le fait sécher au Soleil. Après cette derniere opération, cette farine peut se transporter partout & se garder six mois; il faut cependant observer qu'on ne doit point oublier de l'exposer de tems en tems au soleil. Pour en manger, on en met dans un vaisseau le tiers de ce qu'il peut contenir; on le remplit presque entierement d'eau, & au bout de quelques minutes la farine

Maniere d'en faire une bonne nourriture.

ſe trouve gonflée & bonne à manger. Elle eſt très-nourriſſante, & eſt une excellente proviſion pour les Voyageurs & pour ceux qui vont en traite c'eſt-à-dire, faire quelque négoce.

Cette même farine froide mêlée avec du lait & un peu de ſucre peut-être ſervie ſur les meilleurs tables; dans le Chocolat au lait elle ſoutient très long-tems.

On tire de l'eau-de vie du Mahiz, & on fait avec ce grain une bierre forte & agréable; tout le Pays & ſur-tout les Côteaux fourniſſent du Houblon en abondance.

Le Froment, le Seigle, l'Orge & l'Avoine.

Le Froment, le Seigle, l'Orge & l'Avoine viennent très-bien dans la Louiſiane; mais je dois avertir d'une précaution qu'il eſt néceſſaire de prendre à l'égard du froment. Lorſqu'on le ſéme ſeul, & comme on fait en France, il croît d'abord à merveille; mais lorſqu'il eſt en fleur, on voit au bas de la tige quantité de goutes d'eau rouſſe, qui s'y amaſſent pendant la nuit à la hauteur de ſix pouces & diſparoiſſent au lever du Soleil. Cette eau eſt ſi âcre, qu'en peu de tems elle ronge la paille, & que l'épi tombe avant que le grain ſe ſoit formé. Pour prévenir ce mal-

heur, qui ne vient que de la trop grande force du terrein, il faut mêler le froment que l'on veut sémer, de seigle & de terre séche, de telle sorte qu'il y ait autant de terre que de froment & de seigle. Le froment ainsi sémé clair est à l'abri de tout accident. C'est la méthode que j'ai suivie, & j'ai eu la satisfaction d'envoyer à la nouvelle Orléans une gerbe de froment, pour désabuser ceux qui publioient qu'on ne pouvoit en recueillir dans ce Pays. Ainsi je suis persuadé que lorsque par une culture assidue cette terre aura été un peu dégraissée, on pourra sans crainte y sémer le froment de la même maniere qu'on le séme en France.

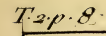
Méthode pour sémer le Froment.

Ce qui m'engagea à faire cette expérience, fut le souvenir de ce que j'avois vû étant encore en France, dans une Province où je faisois bâtir. Un jour que je m'amusois à chasser, j'apperçus un Laboureur qui sémoit du froment mêlé de seigle par moitié; je lui en demandai la raison, vû que la terre me paroissoit excellente. Il me répondit que cette terre étoit à la vérité très-bonne, mais en même tems trop neuve pour y sémer du froment pur, qui ne pourroit soutenir l'acide de

cette terre qu'il venoit de défricher & qui avoit été un Bois taillis comme celui que je voyois à côté ; au lieu que le seigle ne craignant point cet acide, conserveroit ainsi le froment; il m'ajouta qu'il en usoit ainsi toutes les fois qu'il sémoit une terre nouvellement défrichée. J'ai vû de l'orge & de l'avoine dans le Pays de trois pieds de haut.

Le Ris. Le Ris que l'on cultive en ce Pays a été tiré de la Caroline. Il réussit à merveille, & l'expérience y fait voir, contre le préjugé commun, qu'il ne veut pas avoir toujours le pied dans l'eau. On en a sémé dans le Pays plat sans l'innonder, & on l'a recueilli bien nourri & d'un goût très délicat. Cette finesse de goût ne doit point surprendre, elle est le partage de toutes les plantes qui croissent loin des lieux aquatiques & sans le secours des arrosemens. J'ignore si depuis que je suis revenu de la Louisiane on a essayé d'en sémer sur les Côteaux. On peut faire deux récoltes sur le même pied ; mais la seconde est maigre si on n'y met pas l'eau.

Les Féves. On a trouvé dans ce Pays des Favioles rouges, noires & d'autres couleurs, que l'on a nommées féves de



Coton sur Pied.



Ris sur Pied.

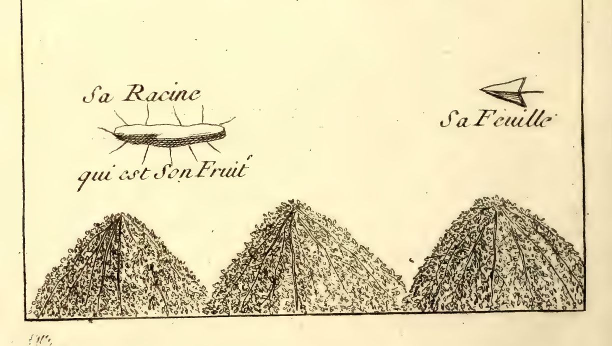


Feves apalaches



Butes de Patates

Cette plante ne porte ny Fleure ny Graine



quarante jours, parce qu'il ne leur faut que ce peu de tems pour croître & être bonnes à manger vertes.

Les Féves Apalaches sont ainsi nommées, parce qu'on les a reçues d'une Nation de Naturels qui porte ce nom. Ils les tenoient, selon toute apparences, des Anglois de la Caroline, où elles avoient été apportées de Guinée. Leurs tiges rampent par terre de quatre à cinq pieds au moins de longueur; leurs feuilles sont unies & à peu près de la même forme que celle du lierre qui s'attache aux murs; mais elles sont molles & grasses; elles sont semblables aux favioles, quoique beaucoup plus petites, de couleur de chair bazanée, ayant une tache noire autour de l'endroit par où elles tiennent à la gousse, qui est de six pouces de longueur, souvent de sept & huit, & où elles sont au nombre pour le moins de huit & quelquefois de quinze. Ces féves sont tendres à cuire & très délicates, mais douces & un peu fades.

Description des Féves Apalaches.

Les Patates sont des racines plus communément longues que grosses; leur forme est inégale, & leur peau fine est semblable à celle des topinambours. Elles ont la chair & un goût su-

Les Patates.

cré de bons marons. Pour en faire venir, on éleve la terre en buttes ou en fillons élevés & larges d'un pied & demi, afin qu'elle soit moins humide & que le fruit ait meilleur goût : aussi choisit-on la terre la plus maigre, comme celle des Côteaux : on coupe ensuite par tranches les patates les plus menues, en observant qu'il y ait un œil à chaque tranche ; car c'est de cet œil que sort la plante & son fruit. On en met quatre à cinq tranches dans la tête de la butte ; en peu de temps elles poussent des tiges qui rampent sur terre, & qui ont jusqu'à quatre pieds & plus de longueur. On coupe ces tiges à la mi-Août à sept & huit pouces près de terre, & on les plante couchées en croix double, dans la tête d'autres buttes que l'on a préparées. Ces dernieres sont les plus estimées, tant à cause de l'excellence de leur goût, que parce qu'elles se conservent mieux pendant l'Hyver. Pour les garder dans cette saison, on les fait sécher au Soleil aussi tôt qu'elles sont arrachées ; on les serre en un lieu bien sec & bien clos, & on les couvre de cendre, sur laquelle on répand de la terre bien séche. On les fait cuire comme des marons dans la braize, au

Leur culture.

Maniere de les faire cuire.

four, ou dans l'eau ; mais la braize & le four leur donnent un meilleur goût. Elles ſe mangent ſéches ou coupées par tranches dans du lait ſans ſucre, parce qu'elles le portent avec elles ; on en fait auſſi de bonnes confitures. Quelques François en ont tiré de l'eau-de-vie.

Les Giromons ſont des eſpeces de potirons. Il y en a de deux ſortes : les uns ſont ronds, & les autres en forme de Corps de chaſſe ; ces derniers ſont les meilleurs, ayant la chair plus ferme, d'un ſucre moins fade, contenant moins de graines, & ſe conſervant beaucoup plus que les autres ; ce ſont auſſi ceux dont on fait des confitures. Pour cet effet on les taille en forme de poire ou de quelqu'autre fruit, & on les confit ainſi avec fort peu de ſucre, parce qu'ils ſont naturellement ſucrés. Ceux qui ne les connoiſſent pas, ſont ſurpris de voir des fruits entiers confits, ſans trouver au dedans aucun pepin. On ne mange pas ſeulement les Giromons en confiture ; on les met encore dans la ſoupe, on en fait des bignets, on les fricaſſe, on les fait cuire au four & ſous la braize ; & de toutes les façons ils ſont bons & agréables.

Giromons.

Leur bonté.

Melons. Toute sorte de Melons croissent à souhait dans la Louisiane ; ceux d'Espagne, de France, & les melons Anglois, que l'on nomme melons blancs, y sont infiniment meilleurs que dans les Pays dont ils portent le nom : mais les plus excellens de tous sont les melons d'eau. Comme ils sont peu connus en France, où l'on n'en voit guéres que dans la Provence, encore sont-ils de la petite espèce, je crois que l'on ne trouvera point mauvais que j'en donne la description.

Melons d'eau.

Sa description. La tige de ce melon rampe comme celle des nôtres, & s'étend jusqu'à dix pieds de l'endroit d'où elle sort de terre. Elle est si délicate, que lorsqu'on l'écrase en marchant dessus, le fruit meurt ; & pour peu qu'on la froisse, il s'échaude. Les feuilles sont très découpées, d'un verd qui tire sur le verd de mer, & larges comme la main quand elles sont ouvertes. Le fruit est ou rond comme les potirons, ou long : il se trouve de bons melons de cette derniere espece ; mais ceux de la premiere espece sont plus estimés, & meritent de l'être. Le poids des plus gros passe rarement trente livres ; mais celui des plus petits est toujours au dessus de dix

Melon d'eau

Sa Graine
est plate

Son Fruit
un pied et
demi de long

Sa Feuille
8 a 9 pouce de large



livres. Leur côte est d'un verd pâle, mêlé de grandes taches blanches, & la chair qui touche à cette côte est blanche, crue, & d'une verdeur désagréable ; aussi ne la mange-t-on jamais. L'intérieur est rempli par une substance légere & brillante comme une neige qui seroit de couleur de rose : elle fond dans la bouche comme feroit la neige même, & laisse un goût pareil à celui de cette eau que l'on prépare pour les malades avec de la gelée de groseille. Ce fruit ne peut donc être que très rafraîchissant, & il est si sain que de quelque maladie que l'on soit attaqué, on peut en satisfaire son appétit sans crainte d'en être incommodé. Les melons d'eau d'Afrique ne sont point à beaucoup près si délicieux que ceux de la Louisiane.

Sa bonne qualité.

La graine du melon d'eau est placée comme celle du melon de France ; sa figure est ovale, plate, aussi épaisse à ses extrémités que vers son centre, & a environ six lignes de long sur quatre de large : les unes l'ont noire & les autres rouge ; mais la noire est la meilleure, & c'est celle qu'il convient de sémer pour être assuré d'avoir de bons fruits, pourvû qu'on ne la mette pas dans des

Sa graine.

terres fortes, où elle dégénéreroit & deviendroit rouge.

Légumes d'Europe.

Tous les Légumes que l'on a portés d'Europe en cette Colonie y réussissent mieux qu'en France, en les mettant toutesfois dans un terrein qui leur convienne, car il y auroit de la simplicité, pour ne rien dire de plus, de croire que les oignons & autres plantes bulbeuses y viendroient dans un terrein moi & aquatique, lorsque par tout ailleurs il leur faut une terre séche & légere.



CHAPITRE II.

Des Arbres Fruitiers de la Louisiane.

LA Vigne est si commune dans la Louisiane, que de quelque côté que l'on aille, depuis la Côte jusqu'à cinq cens lieues vers le Nord, on ne peut faire cent pas sans en rencontrer; mais à moins qu'il ne s'en trouve quelque ceps heureusement exposé à découvert, on ne doit point s'attendre que son fruit ait la maturité requise. Les arbres ausquels elle s'attache sont si hauts, d'un feuillage si épais, & leurs intervalles si remplis de cannes dans les bas fonds, que le Soleil ne peut échauffer la terre ni mûrir le fruit de cette plante. Je n'entreprendrai point de décrire toutes les especes de raisins que ce Pays produit, il n'est même guéres possible de les connoître toutes; je ne parlerai seulement que de trois ou quatre. La Vigne.

Le premier Raisin dont je ferai mention n'en mérite peut-être pas le nom, quoique son bois & sa feuille soient assez semblables à la vigne; il ne vient Ses especes. Premiere espece.

point par grappes, & on n'en voit jamais tout au plus que deux grains ensemble. Il a la forme à peu-près, la couleur & la chair de la prune de damas violet, & son pepin qui est toujours unique, ressemble fort à un noyau. Quoique son goût n'ait rien de gracieux, il n'est pas cependant de l'âcreté désagréable du Raisin que l'on trouve aux environs de la nouvelle Orléans.

Autre espece.

Sur le bord des Prairies on trouve une vigne dont le sarment ressemble à celui du Raisin pineau de Bourgogne. On tire de son fruit un vin assez passable, lorsqu'on a l'attention de l'exposer au Soleil en Eté, & au froid en Hyver; c'est une expérience que j'ai faite, & je dois ajouter que je n'ai jamais pû en faire du vinaigre.

Raisin de Corinthe.

Il est un autre Raisin que je ne ferai point de difficulté de ranger dans la classe des raisins de Corinthe. Il en a le bois, la feuille, la grosseur & le sucre. La verdeur qu'il conserve ne vient que du défaut de maturité qu'il ne peut acquérir dans l'ombre épaisse des grands arbres ausquels cette vigne s'attache. S'il étoit planté & cultivé en plein Champ, je ne doute point qu'il n'égalât le raisin de Corinthe auquel je l'associe.

On a trouvé sur des Côteaux bien exposés, à la hauteur de trente & un degrés de latitude Nord, des Raisins muscats de couleur ambrée, de très bonne qualité & fort sucrés : toutes les apparences sont qu'on en feroit de très-bon vin, comme on ne peut douter que ce Pays n'en produisît d'excellent, puisque dans le terrein humide de la nouvelle Orléans les plans que quelques Habitans de cette Ville ont apportés de France, ont fort bien réussi, & leur ont donné de bon vin.

Muscat.

Je ne puis m'empêcher à ce sujet de rapporter ce qui arriva dans cette Capitale à un Habitant, par où l'on pourra connoitre quelle est la fertilité de la Louisiane. Il avoit planté dans son jardin une treille de ce muscat, dans le dessein d'en faire par la suite un berceau. Un de ses enfans entra avec un petit Negre dans le jardin, qui se trouva ouvert par hazard ; c'étoit au mois de Juin, tems où le raisin est déja mûr en ce Pays. Ces deux enfans attaquerent une grappe de muscat ; & n'espérant pas avoir le temps de la manger sur le lieu, ils réunirent leurs efforts pour l'arracher & l'emporter. Ils en vinrent à bout en cassant le bois d'où pendoit la grap-

Double Vendange dans le même Eté.

pe. Le pere survint, & après le bruit ordinaire en pareille occasion, il coupa & tailla ce sarment cassé. Comme on avoit encore plusieurs mois de belle saison, le cep poussa de nouveau bois, & donna encore du fruit qui mûrit & fut aussi bon que le premier.

Le Piacminier, que les François de la Colonie nomment Placminier, a la feuille & le bois assez semblable à notre Neflier : sa fleur, large de quinze lignes, est blanche, & composée de cinq pétales. Son fruit est gros comme un gros œuf de poule ; il a la forme de nos nefles, mais sa chair est plus délicate & plus sucrée. Ce fruit est astringent. Lorsqu'il est bien mûr, les Naturels en font du pain, qui se conserve d'une année à l'autre ; & la vertu de ce pain, plus grande que celle du fruit, est telle, qu'il n'est cours de-ventre ni dissenterie qu'il n'arrête ; aussi n'en doit-on user qu'avec prudence & après s'être purgé. Pour faire ce pain, les Naturels écrasent le fruit dans des tamis fort clairs pour séparer la chair de la peau & des pepins. De cette chair, qui est comme une bouillie épaisse & de la pâte, ils font des pains longs d'un pied & demi, larges d'un pied, & épais d'un doigt, qu'ils

Piacminier.

Pain de Piacminier.

mettent sécher au four sur un gril, ou bien au Soleil. De cette derniere façon le pain conserve plus de goût. C'est une des marchandises qu'ils vendent aux François.

Les Pruniers sont de deux especes : la meilleure est celle qui donne des prunes violettes qui ne sont point désagréables, & qui certainement seroient bonnes si elles ne croissoient point au milieu des Bois. Cette sorte de pruniers est en tout semblable aux nôtres. L'autre espece porte des prunes de couleur de cerise vive ; le fruit en est si aigre, qu'on ne peut en manger ; mais je pense qu'on pourroit en faire des confitures comme de groseilles, sur-tout si on se donnoit la peine de les cultiver en pleine terre. Prunier.

Dans cette Province les Merisiers ne sont point rares ; leur bois est très-beau, & leurs feuilles ne different en rien de celles du cerisier. Le fruit mis dans de l'eau de vie fait une bonne liqueur ; il n'est pas nécessaire d'y mettre du sucre, ce fruit en ayant assez de lui-même. Merisier.

Les Asseminiers ne viennent que fort avant dans la Haute-Louisiane : il semble que ces arbres n'aiment point la cha-

leur. Ils ne ſont point ſi hauts que les pruniers ; leur bois eſt extrêmement dur & liant ; car les branches baſſes ſont quelquefois ſi chargées de fruits, qu'elles pendent perpendiculairement contre terre ; & ſi on les décharge le ſoir des fruits qu'elles portent, le lendemain matin on les trouve redreſſées. Le fruit reſſemble à un concombre de moyenne groſſeur ; la chair en eſt très-agréable & très-ſaine ; mais la peau qui ſe leve aiſément laiſſe aux doigts un acide ſi vif, que ſi ſans les laver auſſi-tôt on les porte aux yeux, l'inflammation s'y met avec une démangeaiſon inſupportable ; mais ce mal ne dure qu'un jour, & n'a point d'autres ſuites.

Aſſeminier.

Les Naturels avoient ſans doute tirés de la Colonie Angloiſe de la Caroline les Pêchers & les Figuiers qu'ils avoient, lorſque les François ſe ſont établis dans la Louiſiane.

Pêcher. Figuier.

Les Pêches ſont celles que nous nommons Alberges ; elles ſont groſſes comme le poing, ne quittent pas le noyau, & ont une eau ſi abondante, que l'on en fait une eſpece de vin. Les Figues ſont ou violettes ou blanches, groſſes & d'un aſſez bon goût.

Asseminier d'environ 10 pieds de haut

Sa Fleur

Sa Feuille

Son Fruit

Sa Graine

Bluets d'environ 3 pieds de haut



Culture & Produit des Pêchers.

Pour avoir des Pêchers, on plante des noyaux de Pêches à la fin de Février : on laisse croître ces arbres, comme tous ceux du Pays en plein vent. Dès-la troisiéme année, on recueille au moins deux cens pêches sur le même arbre ; la quatriéme année en rapporte jusqu'à quatre cens, & l'arbre produit de même chaque année l'espace de neuf ou dix ans, au bout du quel tems il meurt. On se console aisément de cette perte, parce que l'on a du terrein excellent & en quantité, pour en faire venir à discrétion, ce qui ne coûte que la peine de mettre de tems en tems quelques noyaux en terre : d'ailleurs les récoltes abondantes que l'on a faites sur un arbre si fécond & en si peu de tems, font que l'on se conforme sans murmure, aux loix de la Nature, qui ne permet point que ces arbres vivent plus long-tems.

Les Orangers & les Citronniers que l'on a apportés du Cap François, ont fort bien réussi : cependant j'ai vû un Hyver si rude, que les arbres de cette espece furent tous gelés jusqu'au tronc. On les coupa à rase terre, & ils repous-

ſerent des tiges plus belles qu'auparavant. Si ces arbres ont réuſſi dans le terrein plat & humide de la nouvelle Orléans, que n'en devroit-on pas eſpérer dans une terre meilleure, & ſur des Côteaux bien expoſés? Il ne doit point paroître étonnant que dans un Hyver très-rude, ces arbres ayent beaucoup ſouffert; ils étoient dans une terre trop aquatique, & il eſt bon de faire attention qu'on ne les encaiſſe point comme en France, & qu'ils ſont ainſi expoſés à toutes les injures de l'air. Les oranges & les citrons ſont auſſi bons qu'ailleurs; mais l'écorce de l'orange en particulier eſt très épaiſſe, ce qui la rend plus convenable à en faire des confitures.

Orangers. Citroniers.

On ne manque pas dans la Louiſiane de Pommiers ſauvages ſemblables aux nôtres. Il s'y trouve à préſent des arbres fruitiers portés de France, comme pommiers, poiriers pruniers, ceriſiers & autres ſemblables, qui dans les terres baſſes, produiſent plus en bois qu'en fruits; au lieu que le peu que j'avois aux Natchez, prouvoit que les terres hautes leur ſont plus favorables.

Pommiers, Poiriers & autres.

Le Bluet eſt un arbuſte qui excéde de peu nos plus grands groſeillers, que l'on laiſſeroit croître ſans les arrê-

ter. Ses fruits sont bleus & de la forme de la groseille, mais détachés les uns des autres & non par grappes. Ces grains ont un goût de groseille sucrée; on en fait une liqueur très-agréable en les mettant dans de l'eau de vie, même sans sucre. On lui attribue plusieurs vertus, que je ne connois pas assez pour pouvoir en répondre. Cet Arbuste se plaît dans une terre maigre & graveleuse. Bluet.

La Louisianne ne produit point de Mûriers noirs; mais depuis la mer jusqu'aux Arkansas, où l'on compte deux cens lieues de navigation par le Fleuve, on en trouve trés-communément de trois especes: l'une a son fruit rouge clair, la seconde le porte absolument blanc, & la troisiéme blanc & sucré. La premiere de ces especes est très-commune, mais les deux dernieres sont plus rares. Avec les Mûres rouges on fait de très-bon vinaigre qui se conserve long-tems, pourvû que l'on ait la précaution, lorsqu'il est fait, de le tenir à l'ombre & bien bouché, au contraire de ce que l'on fait en France. Au bout d'un voyage de cinq ou six mois, j'en ai trouvé dans ma maison, qui étoit très-bon & fait quelque Mûrier.

tems avant mon départ. On en fait aussi avec des mûres de ronces, mais il n'est pas tout-à fait si bon que celui dont je viens de parler. Je ne doute point qu'à présent on ne s'applique serieusement à la culture des mûriers, pour nourrir des Vers à soye; travail qui n'est au fond qu'un ouvrage de femmes & d'enfans, sur-tout depuis que les Pays voisins de la France, où elle se fournissoit de soye, en ont rendue la sortie difficile.

Vinaigre de Mûres.

Oliviers.

Les Oliviers dans cette Colonie, sont d'une beauté surprenante: la tige jusqu'aux branches a quelquefois trente pieds de hauteur, & un pied & demi de diametre. Les Provençaux qui sont établis dans la Colonie, assûrent qu'avec ces olives on feroit d'aussi bonne huile que dans leur Pays. On a prépare de ces olives pour les manger vertes, qui se sont trouvées aussi bonnes que celles de Provence; j'ai lieu de croire que si on en plantoit sur les Côtes, elles seroient d'un goût plus fin.

Huile d'Olives.

Les Noyers sont en très-grand nombre dans ce Pays & de plusieurs especes; leur feuille est semblable à celle des nôtres, & proportionnée à la grosseur

ſeur du fruit qu'ils portent (1). Il en eſt de très-gros, dont le bois eſt preſque auſſi noir que l'ébene ; mais il a ſes pores très-ouverts. Leur fruit avec ſon bois eſt de la groſſeur d'un œuf de poule ; la coque en eſt très-raboteuſe, ſans céſures, & ſi dur, qu'il faut un marteau pour la caſſer. La chair eſt enveloppée d'un bois ſi fort, que quoiqu'elle ſoit d'un très-bon goût, la difficulté de les tirer en fait perdre l'envie : cependant les Naturels en font du pain. Comme ils venoient en ramaſſer ſur ma Conceſſion, où j'en avois un Bois de Haute-Futaye d'environ cent-cinquante arpens, je fus curieux de voir par quelle induſtrie ils parvenoient à détacher cette chair de ſon bois. Je les vis, après avoir caſſé & pilé les noix, les mettre dans de grands vaiſſeaux, où ils jetterent beaucoup d'eau ; ils frotterent enſuite cette eſpece de farine, & la manierent long-tems entre leurs mains, de ſorte que le bois & l'huile de la noix, qui eſt très-abondante dans ce fruit, vinrent au-deſſus de l'eau, & la chair dégraiſſée tomba au fond par

Premiere eſpece.

(1) Il y a un autre Noyer dont le fruit eſt le même, mais dont le bois eſt très blanc.

ſon propre poids. Il eſt à préſumer qu'en greffant ces arbres avec du Noyer de France, on parviendroit à les rendre plus utiles.

Troiſieme eſpece.

D'autres Noyers ont le bois très-blanc & très-liant. C'eſt de ce bois que les Naturels font leurs pioches courbes pour ſarcler les Champs. La noix en eſt plus petite que les nôtres, & la coque plus tendre ; mais la chair en eſt ſi amere, que les Perroquets ſeuls peuvent s'en accommoder ; elle eſt pour eux le mets le plus friand, ce qu'ils témoignent par leurs cris continuels, lorſqu'ils ſont perchés ſur quelques-uns de ces arbres.

Pacaniers.

Quatriéme eſpece.

Il y a encore les Pacaniers dont le fruit eſt une eſpèce de noix fort petite, & qu'on prendroit au coup d'œil pour des noiſettes, parce qu'elles en ont la forme, la couleur, & la coque auſſi tendre ; mais en dedans elles ſont figurées comme les noix : elles ſont plus délicates que les nôtres, moins huilleuſes & d'un goût ſi fin, que les François en font des prâlines auſſi bonnes que celles d'amandes.

Bonté des Pacanes.

Noiſettier

La Louiſiane produit des noiſettes, mais en petite quantité, parce que le Noiſetier demande une terre maigre &

graveleuse, qui ne se trouve dans cette Province que dans le voisinage de la Mer, & sur-tout vers la Riviere de Mobile.

Maronnier.

On ne rencontre de Maronniers qu'à cent lieues de la Mer, loin des Rivieres au fond des Bois, entre le Pays des Chat-Kas & celui des Tchicachas : aussi n'en a-t-on qu'avec peine Leur fruit est aussi gros & aussi bon que nos marons de Lyon.

Chataignier.

Les Chataigniers ne viennent gueres que sur les Côteaux les plus élevés, c'est-à-dire, dans les terres les moins grasses. Leur fruit est semblable aux chataignes qui se trouvent dans nos Bois. Il est encore une autre espece de Chataigniers que l'on nomme Chataignier-gland, parce que son fruit est de la forme du gland & vient dans une coupe pareille ; mais il a la couleur & le goût de la chataigne ; le bois & la feuille sont les mêmes que du Chataignier. En le voyant j'ai pensé qu'il étoit sans doute ce gland dont on dit que vivoient nos premiers peres.

Chataignes de l'âge d'or.

Le Copalm réunit deux grandes qualités; l'une, d'être extrêmement commun, l'autre de donner un baume dont les vertus sont infinies; son écor-

Copalm. ce est dure & noire, & son bois si tendre & si souple, qu'en l'abbattant il sort de son cœur des baguettes de cinq à six pieds de longueur. On ne peut l'employer à aucuns ouvrages à cause qu'il travaille sans cesse, & se tourmente de telle sorte, qu'il se met dans des figures surprenantes que l'on ne voit dans aucun bois du monde. On n'ose même le brûler parce que son odeur est trop forte, quoiqu'elle soit agréable lorsque l'on n'en brûle qu'une petite quantité. Sa feuille est découpée en cinq comme une étoile.

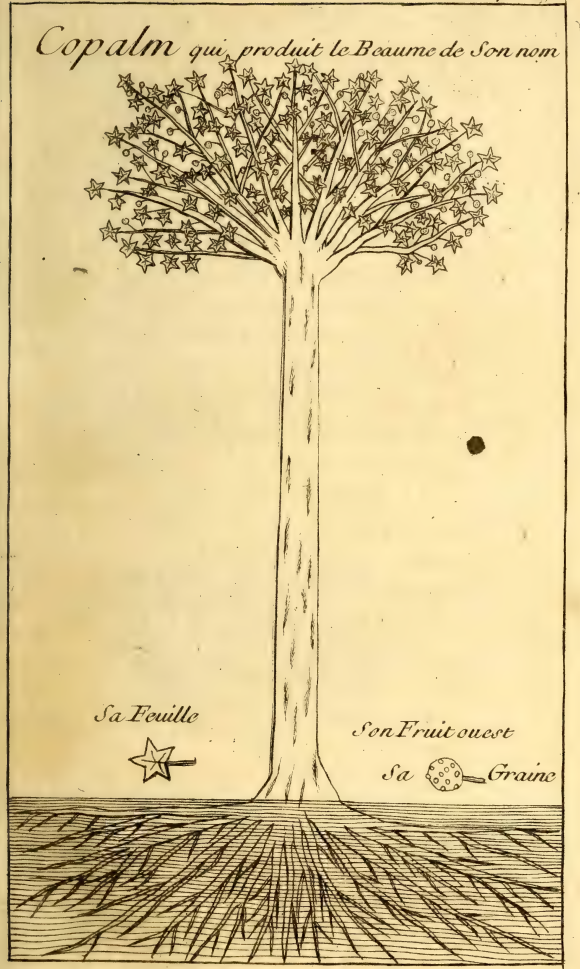
Sa description.

Qualité singuliere.

Je n'entreprendrai point de détailler toutes les vertus du baume de Copalm, ne les ayant point toutes apprises des Medecins Naturels de la Louisiane, qui seroient aussi étonnés de voir qu'il ne nous sert que pour faire des vernis, qu'ils l'étoient lorsqu'ils voyoient nos Chirurgiens saigner leurs malades. Je dirai donc seulement ce qu'ils m'en ont découvert.

Ses vertus.

Ce baume est un très excellent fébrifuge : on en prend à jeun & avant ses repas dix ou douze goutes dans du bouillon : quand même on en mettroit davantage, on ne doit pas craindre qu'il fasse aucun mal, il est trop ami de la nature. Les Medecins Naturels ob-


Copalm qui produit le Beaume de Son nom
Sa Feuille
Son Fruit ouest
Sa Graine

servent de purger le malade avant de se donner. Il guérit les blessures en deux jours sans aucunes mauvaises suites ; il est également souverain pour toutes sortes d'ulcères, après y avoir appliqué pendant quelques jours un emplâtre de lierre terrestre pilé. Il guérit la pulmonie, il leve les obstructions, il délivre de la colique & de toutes les maladies internes, il réjouit le cœur ; enfin, il renferme tant de vertus, que j'apprens avec plaisir que tous les jours on lui en découvre de nouvelles.

Son baume.



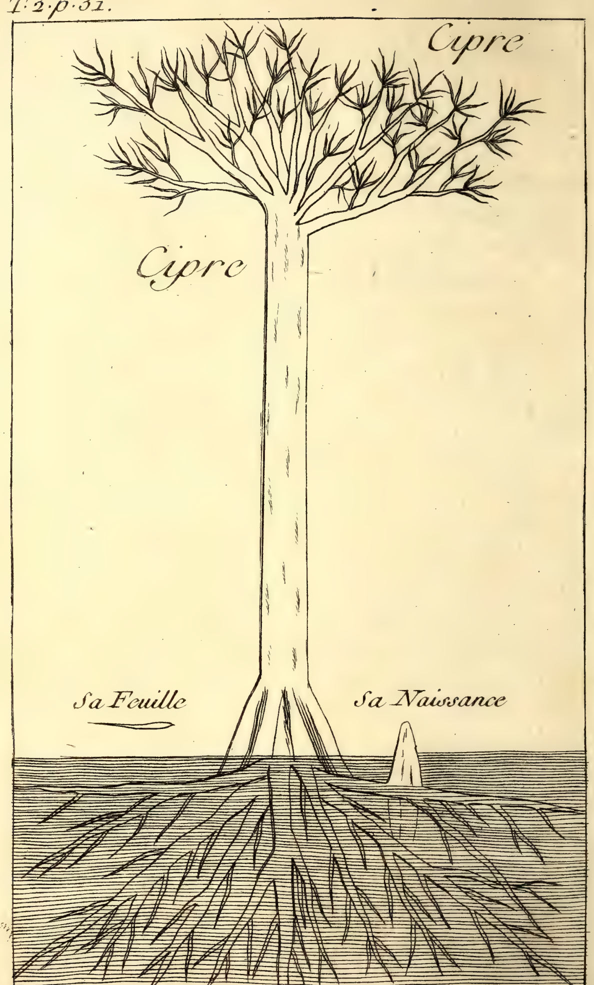
CHAPITRE III.

Des Arbres de hautes futayes : Leurs qualités : Leur utilité : Maniere de construire une Pirogue : Façon de la cire qui croît sur l'Arbre Cirier.

Cédre. LES Cédres blancs & rouges sont très-communs sur la Côte ; ce bois, comme on sçait, est incorruptible, tendre & facile à travailler, léger, & par conséquent aisé à transporter, & d'une odeur agréable, mais si forte qu'elle fait fuir tous les Insectes. Toutes ces propriétés l'avoient fait employer préférablement aux autres bois par les premiers François qui se sont établis en ce Pays, pour former leurs maisons, qui étoient d'une charpente peu élevée.

Cipre. Le Cipre est après le Cédre le bois le plus précieux ; quelques-uns le disent incorruptible ; s'il ne l'est pas, il faut du moins une longue suite d'années pour le pourrir. L'arbre que l'on a trouvé en terre à vingt pieds de profondeur

T. 2. p. 31.



près de la nouvelle Orléans, étoit un cipre; il n'étoit point corrompu; cependant si en cent ans la terre de la Basse Louisiane est augmentée de deux lieues, il est nécessaire qu'il y ait plus de douze siécles qu'il soit en terre (1). Cet arbre s'éleve extrêmement droit & haut, & acquiert une grosseur proportionnée. On en fait communément des Pirogues d'un seul tronc d'un pouce & plus d'épaisseur, qui portent des trois & quatre milliers, il s'en fait encore de plus grosses : il y a un de ces arbres (2) au Bâton Rouge, qui a douze brasses de tour & une hauteur tout-à-fait extraordinaire: le cipre a peu de branches : ses feuilles sont très-longues & menues, & l'on voit sortir de son pied des côtes qui lui servent de contreforts, & qui sont saillantes quelquefois d'un pied & demi. Son bois est d'une belle couleur tirant sur le rouge, il est tendre, leger, doux, uni; le fil en est droit, & les pores en sont fins. Il ne se fend point de lui-même, mais seulement & sans peine sous l'outil de

Excellentes qualités de cet arbre.

(1) Voyez Tome I. Chap. XI.

(2) Le Bâton Rouge est une Habitation Françoise à vingt-six lieues au-dessus de la nouvelle Orléans.

l'ouvrier ; & quoiqu'employé presque verd, il ne travaille jamais : enfin, c'est un bois qui se prête à tout ce que l'on demande de lui. Au reste cet arbre se renouvelle d'une façon particuliere. Quelque tems après qu'on l'a coupé, on voit sortir de ses racines un jet de la forme d'un pain de sucre, qui a toujours de grosseur le quart de sa hauteur. Il s'éleve ainsi sans pousser aucune branche, quelquefois jusqu'au-delà de dix pieds, & c'est par la tête qu'il se développe, sans pousser ni feuilles ni branches.

Le cipre étoit fort commun à la Louisiane ; mais on l'a si peu ménagé, qu'il est devenu un peu rare. On l'abbattoit dans le tems de sa séve pour avoir l'écorce, dont on couvroit les maisons par piéces de six pieds de longueur, & l'on scioit le bois en planches, que l'on portoit vendre hors du pays de côté & d'autre. Dans le commencement une planche d'un pied de large, de dix pieds de long, & d'un pouce & demi d'épaisseur, se donnoit pour dix sols ; on m'assure qu'aujourd'hui elles valent trente sols prises sur le lieu.

Son utilité.

Construction d'une Pirogue.

Je viens de dire que les Pirogues ;

qui sont d'un grand usage dans ce pays, se faisoient d'un seul tronc de cypre. Pour faire une Pirogue, on jette à bas un arbre convenable que l'on fait tomber sur un lit de bois & de cannes. On met ensuite dessus le côté de l'arbre, qui doit faire le dessous de la Pirogue; on fait dans le milieu un trait de ligne, & un autre trait de chaque côté sur le bord à distance égale, après quoi on forme le dessous & les deux bouts de la Pirogue: l'on fait encore dans le dessous des trous avec une vrille de la profondeur que la Pirogue doit avoir d'épaisseur. On retourne l'arbre comme la Pirogue doit être, & comme si elle étoit déja à l'eau: on dresse le dessus, on creuse l'arbre, en prenant bien garde de n'ôter du bois que jusqu'aux trous de vrille qui marquent l'épaisseur du fond de la Pirogue; ces trous se bouchent avec des chevilles, qui entrent par force.

L'on avoit proposé à M. Dartaguette d'Iron, à qui appartenoit la Concession de Bâton Rouge, de lui faire une Pirogue de quatorze tonneaux (1) pour son Cypre du Bâton rouge, d'u-

(1) Le tonneau pése deux mille.

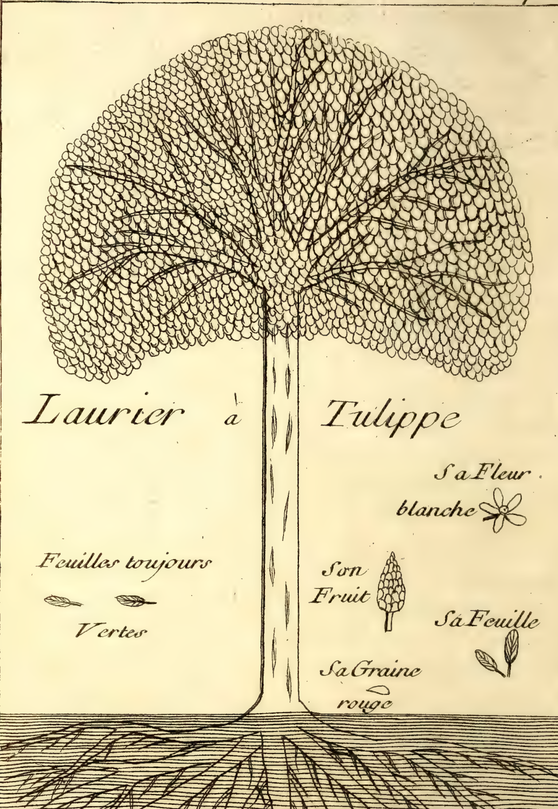
quel nous venons de parler ; & l'Ouvrier qui lui faiſoit cette propoſition, eſpéroit pour ſes peines en avoir une de ſeize tonneaux dans l'autre moitié de l'arbre. Cet arbre mis en deux batteaux d'une ſeule piéce, porteroit donc ſoixante milliers.

Pin. Le Pin qui aime les terres maigres, ſe trouve en quantité ſur les bords de la Mer où il croît très-haut & d'une grande beauté. Les Iſles qui bordent la Côte n'étant formées que du même ſable cryſtallin, dont j'ai parlé, (1) ne portent point d'autres arbres, dont il paroît que l'on pourroit faire d'auſſi beaux mâts que des Sapins de Suéde.

Laurier. La Louiſiane produit dans tout le Midi beaucoup de Laurier-Sauce, qui vient dans les Bois ſans culture : il en eſt de même du Laurier Amandé ; mais il faut bien prendre garde de ſe tromper, en prenant pour du Laurier un Bois naturel au Pays, qui communiqueroit ſa mauvaiſe odeur aux choſes auſquelles on l'employeroit. Je parlerai dans peu de ce bois qui reſſemble au Laurier.

Laurier à Tulippes. Parlons maintenant du Laurier à

(1) Voyez Tome I. Chap. IV & XX.


Laurier à Tulippe
Sa Fleur.
blanche
Feuilles toujours
Vertes
Son
Fruit
Sa Feuille
Sa Graine
rouge

Tulippes, qui eſt inconnu en France & en Europe, & qui mérite que je faſſe mention de lui. Cet arbre eſt de la hauteur & de la groſſeur de nos Noyers ordinaires; ſa tête eſt naturellement très-ronde, & ſi garnie, que la pluie ni le Soleil ne la peuvent pénétrer; ſes feuilles ſont longues au moins de quatre pouces, larges preſque de trois, & fort épaiſſes, du plus beau verd celadon au-deſſus, & d'un velouté blanc en deſſous: ſon écorce eſt griſe & aſſez unie, & ſon bois eſt blanc, tendre & liant, ſes files étant entrelacées. On lui a donné le nom qu'il porte, à cauſe de la forme de ſes grandes fleurs blanches, larges au moins de deux pouces, qui font au Printems au milieu de ſa verdure toujours luſtrée, le plus bel effet du monde. La forme de ſon feuillage naturellement ronde, & ſa feuille toujours verte, feroient ſans contredit des avenues dignes d'un Jardin Royal. Après que ſes fleurs ſont tombées, on voit paroître ſes fruits ſemblables aux pommes de Pin, & dès que les premiers froids ſont venus, ſa graine paroît d'une couleur rouge très-vive. Son amande eſt fort amere, les Perroquets

Sa beauté.

en ſont très-friands ; on prétend qu'elle eſt un fébrifuge ſpécifique.

Salſafras. Le Salſafras eſt un gros & grand arbre, dont le nom eſt fort connu des Botaniſtes par ſes qualités pour la Médecine. Son écorce eſt groſſiere & crévaſſée de près à près ; ſon bois tire ſur la couleur de canelle, il a une odeur aſſez agréable & ſe fend aiſément. Cet arbre devient gros juſqu'à avoir deux pieds & plus de diamétre ; ſa feuille eſt découpée, longue de trois pouces & d'un verd tres-doux.

Qualité ſurprenante de ce bois. Si l'on met ce bois au feu, on peut ſupporter ſon parfum ; mais il eſt impoſſible d'en faire du feu ſans autre bois ; lors même qu'il eſt mêlé avec d'autre, il s'éteint comme ſi on l'avoit trempé dans l'eau auſſi-tôt qu'il ceſſe de toucher aux tiſons allumés.

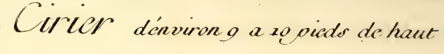
Erable. L'Erable croît ſur les Côteaux dans les climats plus froids que ceux où j'ai voyagé, & il y en a beaucoup plus dans le Nord que vers le bas de la Colonie. On en tire par térébration un Syrop ſucré, dont on m'a fait boire, & que l'on aſſure être un excellent Stomachique.

Cirier. Le Cirier eſt un des plus grands biens dont la Nature ait enrichi la

T. 2. p. 36.

Salsafras

Ses Feuilles


Cirier d'environ 9 a 10 pieds de haut


Sa Graine et Son Fruit coupé, l'Amande est dans le Noyau autour du quel est la Cire
Grandeur naturelle
Sa Feuille
Ses Graines


Machonetchi, ou Vinaigrier de 10 a 12 pieds de haut


Son Fruit
Son Pignon ou Sa Graine


Ses Feuilles

Louiſiane, où les Abeilles s'établiſſent en terre, pour mettre leurs tréſors à couvert des ravages des Ours qui en ſont très friands, & qui craignent peu leurs piqûres. Au premier coup d'œil, tant par ſon écorce que par ſa hauteur, on le prendroit pour l'eſpéce de Laurier que les Cuiſiniers employent. Il vient en touffe dès le pied; ſa feuille a la forme de celle du Laurier, mais elle eſt moins épaiſſe & d'une couleur moins vive. Son fruit vient par bouquets, & jette une quantité de queues qui ſortent du même endroit, longues d'environ deux pouces, au bout de chacune deſquelles eſt une eſpèce de petit pois compoſé d'une amande renfermée dans un noyau tout couvert de cire. Ses fruits ſe trouvent ſur l'arbre en très-grande quantité, & ſont d'autant plus aiſés à cueillir, que ce bois eſt extrémement ſouple. Il vient à l'ombre des autres arbres auſſi-bien qu'au Soleil, dans les lieux aquatiques, comme dans les terreins ſecs & dans le pays chauds comme dans les froids; car quoiqu'il croiſſe en abondance aux environs de la Nouvelle Orléans, qui eſt par les trente dégrés de latitude Nord, il vient également bien

Son utilité.

Sa deſcription.

Ses fruits.

fort avant vers le Nord, & l'on m'a assuré qu'il y en avoit dans le Canada, Pays aussi froid que le Danemark.

Sa Cire.

La Cire que cet arbre produit est de deux especes ; l'une est d'un jaune blanchâtre & l'autre verte. On a été longtems sans pouvoir les séparer, & on les confondoit ensemble selon la premiere méthode que l'on a suivie pour les extraire. En effet on jettoit les graines avec leurs queues dans une grande chaudiere d'eau bouillante, la Cire se détachoit, & alors on écumoit les graines & les queues. On laissoit ensuite refroidir l'eau, la Cire se figeoit, & on la mettoit en pain qui étoit d'un verd pâle. Cette Cire cependant blanchissoit en moins de tems que la Cire des Abeilles. Un hazard, comme il est assez ordinaire, a appris depuis peu la façon de séparer ces deux Cires. Sur les graines & leurs queues que l'on met dans un vaisseau, on jette de l'eau bouillante en assez grande quantité, pour qu'elles en soient surmontées. Peu après, c'est-à-dire, environ un *Miserere*, on verse cette eau dans un autre vaisseau froid ; en se refroidissant la Cire se fige, & celle-là est la Cire jaune blanchâtre qui ache-

Maniere de la faire.

ve de blanchir tout-à-fait, étant expoſée au ſerein pendant ſix ou ſept jours. On rejette enſuite l'eau ſur les graines & les queues, & on les fait bouillir à diſcrétion, juſqu'à ce que l'on juge que toute la Cire en eſt détachée. L'une & l'autre ſe tranſportent aux Iſles, où la premiere ſe vend cent ſols la livre, & la ſeconde quarante ſols. Son prix.

Cette Cire eſt ſi ſéche, qu'elle ſe caſſe en pluſieurs morceaux ſi on la laiſſe tomber; auſſi dure-t-elle beaucoup plus long-tems que celle de France; ce qui fait qu'aux Iſles on la préfére à celle-ci qui s'amollit à la chaleur de ces endroits, & ne dure pas plus que la chandelle ordinaire. Je conſeillerois volontiers à ceux qui en cultiveront, de ſéparer la graine de la queue avant de la faire bouillir ou de faire aucune opération ſur ce fruit; parce que la queue eſt plus verte que la graine, & qu'elle paroît décharger facilement ſa couleur. Sa bonté.

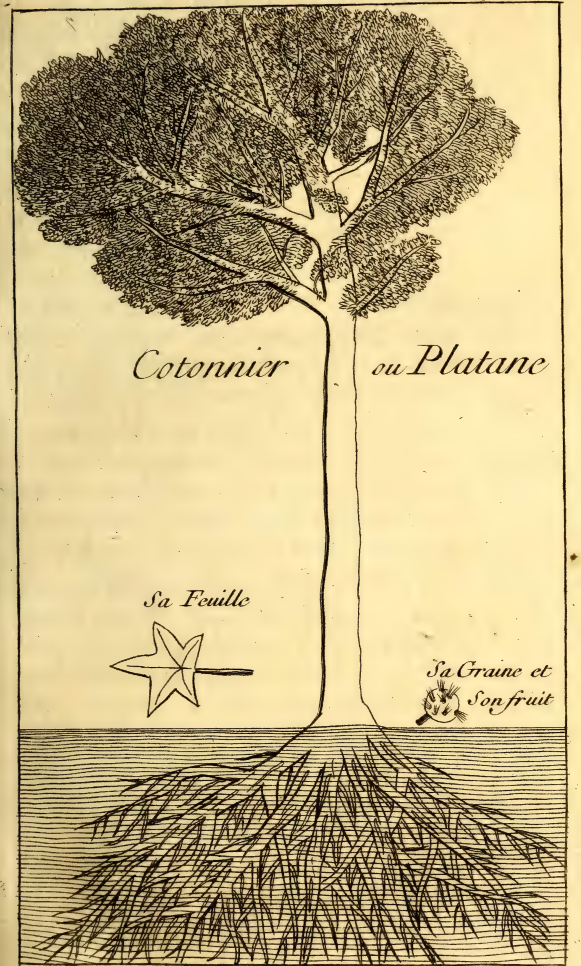
L'eau qui a ſervi à fondre cette Cire n'eſt rien moins qu'inutile: elle a reçû de ce fruit une vertu ſi aſtringente, qu'elle durcit le ſuif que l'on y fait fondre, au point que la chandelle que Utilité de l'eau dans laquelle on a fondu la cire.

l'on en fait eſt auſſi ferme & dure que la bougie de France. Cette même vertu la rend un Spécifique admirable pour le cours de ventre & la diſſenterie, & ſes effets ſont plus certains que ceux de l'Ipécacuana, après néanmoins que l'on a préparé le malade ſelon la coûtume.

On croira ſans peine, après ce que je viens de dire de l'Arbre Cirier, que les François de la Louiſiane le cultivent avec ſoin & en font des Plantations.

Cotonnier. Le Cotonnier eſt un gros arbre qui ne mérite point le nom qu'il porte, ſi on ne le lui a pas donné à cauſe de quelques barbes qu'il jette; ſa feuille eſt découpée en cinq pointes; ſon fruit qui renferme ſa graine eſt gros comme une noix & n'eſt d'aucun uſage; ſon bois eſt jaune, uni, un peu dur, ſans files, & très-propre à la Menuiſerie. Son écorce fine eſt fort unie; celle de ſa racine eſt ſouveraine pour les coupures, & ſi rouge qu'elle peut teindre en cette couleur.

L'Agacia eſt le même à la Louiſiane qu'en France, beaucoup plus commun & moin droit. Les Naturels le nomment aux Natchez *Tchiou-Outip*, qui ſignifie bois dur; les Tchicachas


Cotonnier ou Platane
Sa Feuille
Sa Graine et
Son fruit

Etay-Camassa, ce qui signifie la même chose. Ils en font leurs arcs, parce qu'il est très-roide ; ils le regardent comme un bois incorruptible, ce qui engageoit les François d'en construire leurs Bâtimens : malgré sa dureté, il faut lui ôter absolument toute son écorce, parce que pour peu qu'il en reste, il prend racine,

Le Houx vient d'une hauteur & d'une grosseur surprenante dans cette Province. J'en ai vû de plus d'un pied & demi de diamétre, & d'environ trente pieds de tige sans branches. Houx.

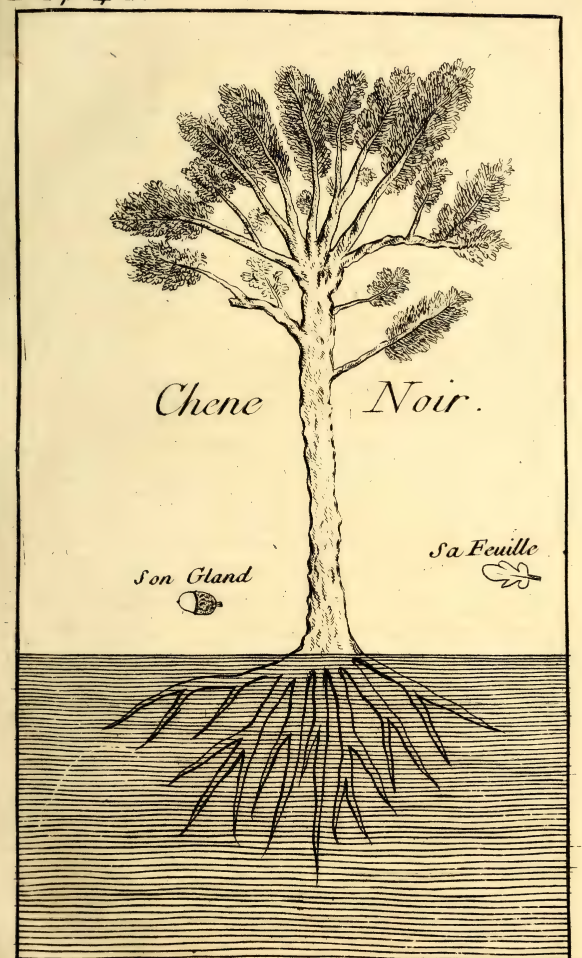
Le Manglier est très-commun dans toute l'Amérique ; il croît à la Louisiane dans le voisinage de la Mer sur le bord des eaux mortes. Il est plus nuisible qu'utile, en ce qu'il veut de la bonne terre, qu'il en occupe beaucoup, & que ses racines qui s'étendent dans l'eau empêchent l'abordage à ceux qui navigent, & donnent une retraite sûre aux Poissons contre les travaux & l'adresse des Pêcheurs. Manglier.

Le Chêne abonde dans la Louisiane : il y en a du rouge, du blanc & du verd. Un Constructeur Malouin m'a assuré que le rouge étoit aussi bon que le verd, dont on fait tant de cas. Chêne. Quatre espèces de Chênes.

en France. Le Chêne verd eſt plus commun vers le bord de la Mer qu'ailleurs : en un lieu nommé *Barataria*, qui eſt une eſpéce d'Iſle dont j'ai parlé (1), entre la Mer & les Lacs, on en voit une liſiére d'un quart de lieue de largeur, & longue d'une lieue. Comme ces Chênes ſe trouvent par tout, & principalement ſur le bords des Rivieres, il eſt facile de les tranſporter où l'on veut, & ce ſera, quand on le jugera à propos, une grande reſ-
Leur qualité. ſource pour la Marine de France. J'oublios de parler d'une quatriéme eſpece de Chêne, que l'on nomme Chêne noir, à cauſe de la couleur de ſon écorce : ſon bois eſt très-dur & d'un rouge foncé. Il croît ſur les Côteaux & dans les Prairies. J'en avoit fait abbattre un qui avoit un chancre ; ayant été l'examiner après une pluie qui venoit de tomber, je vis qu'il en ſortit une eau rouge comme du ſang, ce qui me fit juger qu'il pouvoit être propre à la teinture.

Frêne. Le Frêne eſt très-commun dans ce Pays, plus encore ſur les Côtes de la Mer que dans les terres : cependant ce-

(1) Voyez Tome I. Chap. XXI.


Chene Noir.
Son Gland
Sa Feuille



Tilleul à feuille

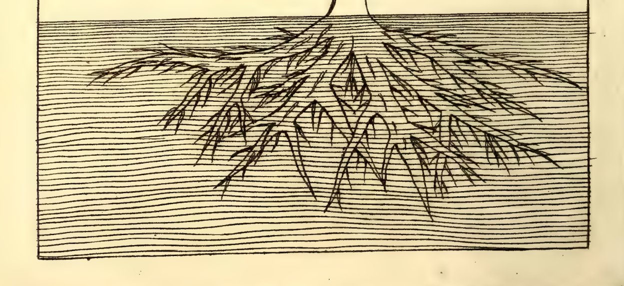
Coupeé

Graines

Feuilles







lui qui vient sur les Côteaux est d'une meilleure qualité que l'autre, & moins fendant. Comme on le trouve plus facilement, & qu'il est plus dur que l'Orme; les Charrons s'en servent pour faire des roues, qu'il n'est pas nécessaire de ferrer dans un pays où il n'y a ni pierres ni graviers.

Orme, Hêtre, Tilleul, Charme.

L'Orme, le Hêtre, le Tilleul & le Charme sont à la Louisiane les mêmes qu'en France; le dernier de ces arbres y est très-commun.

Tilleul du Pays.

Le Tilleul du Pays a son écorce également propre à faire des cordes telles que l'on en fait en France avec celle du Tilleul ordinaire; mais sa feuille est une fois plus grande, & faite comme un Trefle allongé, dont la cime seroit coupée.

Bois Blancs.

Les Bois blancs sont le Tremble, l'Aune, le Saule & le Liart; ce dernier vient très gros, son bois est blanc & leger, les filamens sont entrelacés, ce qui a peut-être occasionné de lui donner le nom qu'il porte, car il il est très liant & se fend difficilement; c'est pour cela que l'on en fait de grandes Pirogues.

CHAPITRE IV.

Des Arbustes & Excroissances: Construction d'un Canot.

Bois Ayac.

LE Bois-Ayac est un arbre ordinairement petit, & qui ne vient pas plus gros que la jambe, peut être parce qu'il est très souvent coupé, car les Naturels en font un grand usage. Sa feuille est d'un verd jaunâtre, ovale, longue d'environ trois pouces, large de la moitié & luisante, ce qui la fait ressembler au Laurier amandé; mais on les distingue facilement en les broyant l'une & l'autre dans la main par l'odeur qu'elles donnent, celle du Laurier étant assez agréable, & celle du bois puant étant disgracieuse. Le bois est jaune, & rend une eau d'une pareille couleur lorsqu'on le coupe dans sa séve; l'une & l'autre d'aussi mauvaise odeur que la feuille. Les Naturels s'en servent pour les teintures. Ils le coupent par petits morceaux, le concassent, puis le font bouillir dans l'eau, passent cette eau, & y mettent trem-

Ses qualités pour la teinture.


Bois Ayac, ou, Bois puant
la Feuille teint en
jaune comme le Bois,
mais plus Pâle
Sa Feuille

Apalachine

Sa Feuille

Sa Graine



per les plumes & le poil qu'ils ont coûtume de teindre en jaune, avant de les teindre en rouge. Ils obſervent pour cette opération de couper le bois en hyver ; mais lorſqu'ils veulent ſeulement donner une legére couleur à leurs peaux, car ils n'aiment guères le jaune, ils ne font aucune attention à la ſaiſon, & coupent le bois en tout temps. Je penſe que ce bois eſt onctueux & réſineux, & qu'il viendroit, comme j'ai dit, plus gros & plus haut, ſi on lui donnoit le tems de croître.

Le Machonćtchi ou Vinaigrier, eſt un arbriſſeau dont les feuilles ont quelque reſſemblance à celles du Frêne ; mais la queue à laquelle tiennent ces feuilles eſt bien plus longue. Lorſque ces feuilles ſont ſéches, les Naturels les mêlent avec le tabac pour l'adoucir, parce que pour fumer ils n'aiment point que le tabac ſoit ſi fort. La vertu du bois eſt d'être aſtringent ; ſi on le met dans le vinaigre, il en augmente la force. Machonćtchi. Ses qualités.

L'Arbre nommé Apalachine, eſt un arbriſſeau dont le bois ne croît point au-deſſus de quinze pieds : ſon écorce eſt liſſée ; ſon bois pliant porte une graine, dont les Merles, Geais & au- Apalachine.

tres oiſeaux noirs ſont très-friands. Sa feuille large comme le doigt par le haut, diminue juſqu'a ſa queue où elle n'a que deux lignes de large; elle eſt toute dentellée; cette feuille priſe en guiſe de Thé eſt bonne pour l'eſtomac: les Naturels, pour en avoir une boiſſon qui ennyvre, la font bouillir long-tems, & diminuent ainſi la liqueur, qui eſt plus forte à proportion qu'elle eſt diminuée.

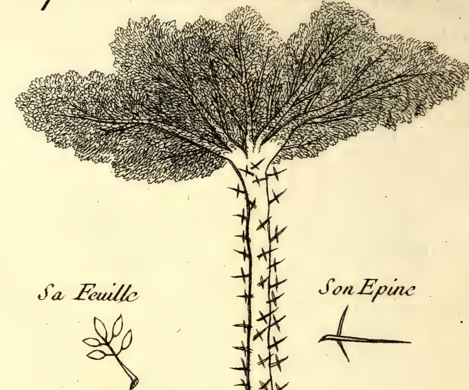
Uſage de ſes feuilles.

Bois d'Amourette.

Le Bois d'Amourette ne croît point au-delà de dix ou douze pieds, & ſa groſſeur eſt très-médiocre. Il eſt tout garni d'épines groſſes, courtes & faciles à détacher. Son bois renferme une moëlle preſque auſſi groſſe que celle du Sureau; ſa feuille approche pour la forme de celle de ce dernier. Cet arbriſſeau a deux écorces comme tous ces arbres: l'extérieure eſt preſque noire, l'intérieure eſt blanche tirant un peu ſur le rouge, mais très-pâle; c'eſt celle-ci ſeulement qui rend cet arbriſſeau recommandable: cette écorce tient au bois, & à la vertu de guérir du mal de dents. Pour cet effet, on en prend gros comme une féve que l'on met ſur la dent malade, & on la mâche juſqu'à ce que la douleur ceſſe.

Ses qualités.

Epine de la Passion.



Liane Barbue

Sa Feuille

Ses Croches

Sa Noissance

Les Matelots & autres gens ſembla-la pulvériſent, & en uſent en guiſe de poivre.

L'Epine de la Paſſion ne vient pas beaucoup plus grande que ce que l'on nomme arbriſſeau, mais ſon tronc eſt aſſez gros pour ſa hauteur. Son eſpece eſt en grande eſtime chez les Natchez, ſans que jamais j'aie pû ſçavoir pour quelle raiſon; je ſçais ſeulement qu'ils diſoient que ce bois étoit *de beaucoup de valeur*(1). Le corps de l'arbre eſt aſſez gros à proportion de ſa hauteur & de ſes branches; ſa feuille eſt comme celle de l'Epine noire; tandis que ſon bois eſt verd, il n'eſt pas fort dur; mais ſes épines ſont très-dures & perçantes, & longues au moins de deux pouces: à un demi pouce de leur naiſſance, ces épines en ont deux petites qui font la croix parfaite. Le tronc de l'arbre même eſt garni près à près de ces épines depuis la terre juſqu'à la cime des branches, enſorte que l'on ne peut en approcher, ni le couper ſans beaucoup de précaution. Epine de la Paſſion.

(1)Les Naturels ſe ſervent en leur Langue de ce terme,pour exprimer ce qui eſt ou très-eſtimable, ou de grande conſéquence, ou fort extraordinaire.

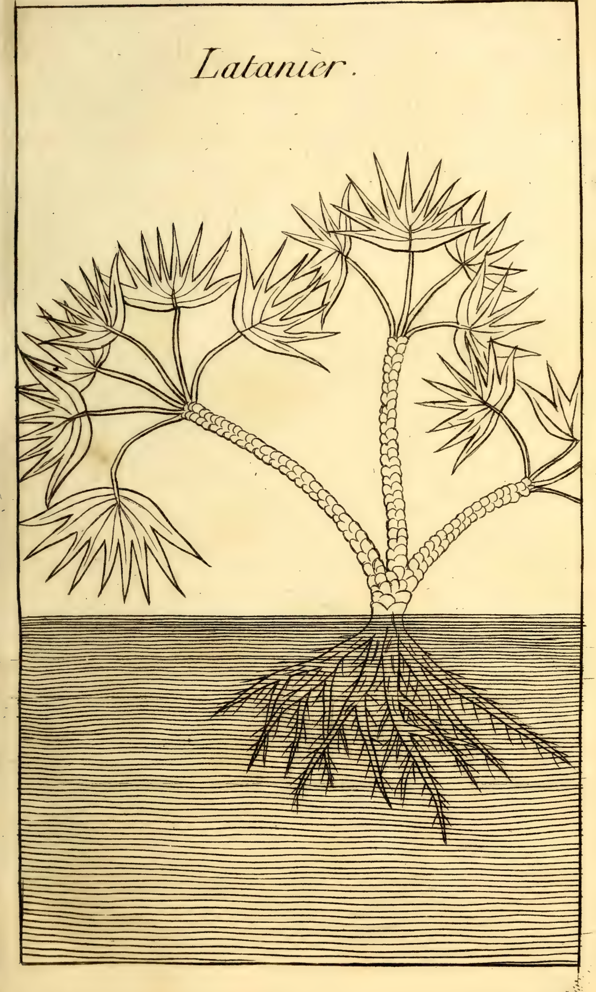
Sureau. Le Sureau eſt ſemblable à celui de France, à l'exception de ſa feuille qui eſt plus dentellée ; le ſuc de ſes feuilles mêlé avec du ſain-doux, eſt également ſpécifique pour les Hémorroïdes, j'en ai vû l'expérience.

Sa vertu.

Latanier. Le Latanier a ſes feuilles faites en éventail ouvert, & découpées à l'extrémité de chacun de leurs plis : ſon écorce eſt plus noueuſe & plus raboteuſe que celle du Palmier. Quoique plus petit que celui des Indes Orientales, il peut ſervir aux mêmes uſages. Son bois n'eſt pas plus dur que la tige d'un choux, & ſon tronc eſt ſi mol, que le moindre vent ſuffi pour le coucher par terre ; auſſi n'en ai-je point vû qui ne rampaſſent. Il eſt fort commun dans la Baſſe Louiſiane, où il n'y a point de Bœufs ſauvages ; car ces animaux qui en ſont très-friands, & que cette nourriture engraiſſe extrêmement, le mangent par-tout où ils le rencontrent. Les femmes Eſpagnoles font avec les feuilles des chapeaux, qui ne péſent qu'un once, des capotes pour les femmes, & d'autres jolis ouvrages ; je ne doute point que l'induſtrie Françoiſe ne les égale, lorſqu'elle voudra mettre

Sa deſcription.

Uſage de ſes feuilles.


Latanier.

œuvre une matiére si souple & suscep-tible de tant de formes.

Bouleau.

Le Bouleau est tel que celui de France. Dans le Nord on en fait des Canots assez grands pour porter huit personnes ; on les nomme de huit places ; ceux qui sont plus petits, se nomment de même à proportion. Voici la maniere de faire ces Canots. Ceux qui veulent construire un Canot, vont dans le temps de la séve choisir dans le Bois un Bouleau de la grosseur convenable pour la voiture qu'ils ont envie de faire. Ils cernent l'arbre dès le bas du tronc, ils montent au haut de la tige qu'ils cernent de même jusqu'au vif du bois ; on fend ensuite l'écorce en ligne perpendiculaire depuis le cerne du haut jusqu'à celui du bas ; on leve cette écorce du haut en bas avec des coins de bois tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusques à ce que l'écorce soit entierement détachée du corps de l'arbre. Quand on a cette écorce, on joint les deux coins de chaque bout pour faire les pinces, puis l'on coupe le dessous de ces pointes pour faire & achever les deux pinces, lesquelles sont cousues & ointes de gomme ; on coud

Construction d'un Canot.

demême les courbes, on bouche les trous & on les enduit de gomme. On fait dans le fond du Canot un plancher de fortes écorces, afin qu'il ne se créve pas lorsqu'on le charge ; il y a un petit mât auquel on met une voile proportionnée pour aller à la voile dans les Lacs : dans les Rivieres on rame à la pagaïe en se tenant à genoux & bien en équilibre. Lorsqu'on met à terre avec ces voitures, on décharge tout ce qui est dedans ; on arrange le tout, lorsqu'il est à terre, de façon que le Canot renversé & porté sur quatre petites fourches puisse servir de couverture à toutes les marchandises.

Je ne doute point que la Louisiane ne produise dans ses Forêts une grande quantité d'autres arbres qui mériteroient que l'on en fît mention ; mais je n'en connois point, ni même n'ai point entendu parler que de ceux dont j'ai parlé dans les Chapitres précédens ; parce que les Voyageurs, de qui seuls on pourroit en apprendre quelque chose, s'attachent plutôt à chercher le gibier dont ils ont besoin pour leur subsistance, qu'à observer les productions de la Nature dans le regne

végetal. J'ajouterai seulement à ce que j'ai dit sur les arbres, ce que je sçais par moi-même de deux excroissances.

L'une est une espéce d'agaric ou de champignon qui vient au pied du noyer, sur-tout lorsqu'il est abattu. Les Naturels qui ont une grande attention pour le choix de leurs alimens, les ramassent avec soin, les font bouillir dans l'eau, & les mangent avec leur gruau. J'ai eu la curiosité d'en goûter, & je les ai trouvés fort délicats, mais un peu fades, ce que l'on pourroit aisément corriger par quelque assaisonnement. Excroissance.

L'autre excroissance se trouve communément aux arbres sur les bords des Rivieres, des Bayoucs & des Lacs: on la nomme *Barbe Espagnole*, nom qui lui a été donné par les Naturels, après avoir vû les Espagnols à plusieurs reprises parcourir une partie de leur Pays, dès il y a plus de deux cens quarante ans. Ils avoient de la barbe & la portoient assez longue, ce qui étonnoit ces Naturels; & comme ils donnoient à cette excroissance le nom de Barbe, ils ajouterent le nom des Espagnols qui en laissoient croître d'assez longue à leur menton. Cette Barbe Es- Barbe Espagnole. Sa description.

pagnole est une espece de chevelure qui pend des grosses branches des arbres, & que l'on prendroit facilement pour autant de vieilles perruques, surtout lorsqu'elles voltigent au gré du vent. Comme on ne bâtissoit au commencement à la Louisiane, qu'en torchis & en bousillage, on s'en servoit beaucoup pour faire les bâtimens meilleurs. La couleur de la Barbe Espagnole est grise; mais lorsqu'elle est séchée, son écorce tombe & découvre des filamens noirs, aussi longs & aussi forts que les crins de la queue d'un Cheval. Dans les premiers temps que je m'établis dans ce Pays, au défaut de paille dont on manquoit absolument, j'imaginai de faire un Sommier avec ces excroissances. J'en fis donc ramasser une grande quantité, & les fis mettre en un tas, afin que leurs écorces pourissént. Au bout de huit ou dix jours on les étendit au Soleil, qui les sécha promptement, puis on les battit. Cette opération acheva de les dépouiller de leur écorce, & en même tems de leurs petites branches qui ressemblent à autant de petits crochets; & ce qui me resta fut absolument comme du crin qui ne

Son utilité.

ſeroit point friſé. Quelques-uns aſſûrent que la Barbe Eſpagnole eſt incorruptible ; tout ce que je puis dire à ce ſujet, c'eſt que j'en ai trouvé ſous de vieux arbres pourris qui s'étoit parfaitement conſervée dans toute ſa force.



CHAPITRE V.

Des Lianes & autres Plantes : Leurs vertus : Des Fleurs.

LA grande fertilité de la Louisiane y rend extrêmement communes les Lianes ou Plantes rampantes, qui à l'exception du lierre, sont toutes différentes de celles que nous avons en France. Je ne parlerai que des plus remarquables, afin de ne me point engager dans un détail qui pourroit devenir ennuyeux.

Liane Barbue. La Liane Barbue est ainsi nommée, à cause des barbes longues d'un pouce, crochues par le bout, & plus grosses qu'un crin de cheval, dont sa tige est couverte. Il n'est point d'arbre auquel elle aime à s'attacher autant qu'au Copalm; & la sympathie, (que l'on me passe ce mot pour abréger) qui la porte à le chercher, est telle que si elle croît entre un Copalm & tout autre arbre, elle tourne uniquement vers le Copalm, quand même il seroit le plus éloigné. C'est aussi l'arbre sur lequel elle

Sa sympathie pour le Copalm.

profite le plus : elle a, comme son baume, la vertu de guérir la fiévre, & j'en parle après un nombre infini d'épreuves que j'en ai faites, dont aucune ne m'a trompé, comme elles ont toutes également réussi à M. Prat l'aîné, Medecin du Roi à la nouvelle Orléans, à qui j'en envoyai sur la Lettre qu'il m'en écrivit. Ses vertus.

Les Medecins Naturels se servent de ce Simple contre la fiévre en cette maniere. Ils prennent un morceau de la Liane barbue long comme le doigt ; ils le fendent en plus de parties qu'il est possible, & le mettent dans environ une chopine d'eau mesure de Paris, ils font bouillir le tout jusqu'à ce qu'il soit diminué d'un tiers. Cette decoction est ensuite passée & tirée au clair, & le remede est préparé. Alors ils purgent le Malade, & le lendemain lorsque l'accès de fiévre commence, ils lui donnent à boire le tiers de l'eau de Liane. Il arrive assez communément qu'il est guéri du premier coup ; mais si la fiévre revient, on le purge de nouveau, & le lendemain on lui fait boire un autre tiers de l'eau médicinale qui ne manque que bien rarement de faire son effet à cete seconde prise. Ce n'est que Maniere de s'en servir.

pour une plus grande sûreté que l'on fait prendre la troisiéme partie de la décoction. Ce remede à la vérité, est amer; mais il fortifie l'estomach: avantage précieux qu'il a sur le Quinquina, que l'on accuse de produire un effet contraire.

Il est une autre Liane assez semblable à la Salspareille, excepté que les feuilles viennent trois à trois; elle porte un fruit uni d'un côté comme une noisette, & de l'autre aussi raboteux que ces petits coquillages, qui servent de monnoie dans la Guinée. Je ne dirai rien de ses propriétés; elles ne sont que trop connues par les femmes de la Louisiane, & par les filles sur-tout, qui très-souvent y ont recours.

Une autre Liane est nommée par les Médecins Naturels, *la Médecine aux Fleches empoisonnées:* elle est grosse & très-belle; ses feuilles sont assez longues, & les gousses qu'elle porte sont minces, larges d'un pouce & longues de huit à dix.

Salspareille. La Salspareille croît naturellement à la Louisiane d'aussi bonne qualité que celle du Mexique. Elle est si connue qu'il est inutile d'en parler.

Esquine.

Salsparcille.

L'Esquine tient de la Liane & de la Ronce. Elle est garnie de piquans durs comme les épines, & ses feuilles sont oblongues comme celle des Lianes. Elle monte le long des cannes; ses tiges sont droites, longues, luisantes & dures; sa racine est spongieuse & grosse quelquefois comme la tête, mais plus longue que ronde; de sorte que sa figure approche de celle des Topinambours. Outre la vertu sudorifique que l'Esquine posséde comme la Salspareille, elle a celle de faire croître les cheveux, & les femmes des Naturels s'en servent dans ce dessein avec succès. Pour cet effet elles prennent de la racine, la coupent par petits morceaux, la font bouillir & se lavent la tête de cette eau. J'en ai vû plusieurs à qui les cheveux passoient les jarrets, & une entr'autres à qui ils descendoient jusqu'à la cheville du pied. Esquine. Sa description.

Le Houblon vient naturellement sur les terres hautes dans les ravines. On verra dans l'Agriculture la maniere de le cultiver. Houblon.

Le Capillaire croît à la Louisiane plus beau & pour le moins aussi bon que celui du Canada, qui a tant de réputation. Il vient dans les ravines Capillaire.

des Côteaux dans des endroits absolument impénétrables aux raïons du Soleil les plus ardens. Sa hauteur ordinaire est d'un pied, & il porte une tête bien fourrée. Quelques vertus que nous connoissions en France au Capillaire, les Médecins Naturels lui en connoissent encore davantage.

Ses qualités.

Cannes.

Les Cannes ou Roseaux dont j'ai parlé si souvent, peuvent être considérés de deux espéces. Les unes viennent dans des lieux humides, hautes de dix-huit à vingt pieds ; & grosses comme le poignet. Les Naturels en font des nattes, des tamis, des petits coffres & plusieurs autres Ouvrages. Les autres qui viennent dans des terreins secs, ne sont ni si hautes ni si grosses, mais elles sont si dures, que ces Peuples se servoient des clisses de ces cannes, qu'ils nomment *Conchac*, pour couper leurs viandes, avant que les François leur eussent apporté des coûteaux (1). Au bout d'un certain nombre d'années les grandes cannes portent du grain en abondance : ce grain assez semblable à l'avoine, si ce n'est qu'il

(1) *Conchac* signifie coûteau ; les Naturels nomment *Conchac* les coûteaux que l'on leur traite.

est trois fois plus gros & plus long, est soigneusement ramassé par les Naturels qui en font du pain ou de la bouillie. Cette farine foisonne autant que celle de froment. Lorsque les cannes ont rapporté leur graine, elles meurent, & de long-tems il n'en revient à la même place, sur-tout si l'on y met le feu.

La Plante du Plat de Bois est ainsi nommée à cause de sa racine qui est de bois mince & plat, assez souvent découpé & même percé; son épaisseur est inégale: quelquefois elle n'a que celle d'une ligne, quelquefois de deux, & sa largeur est assez communément d'un pied & demi. De cette grosse racine pendent plusieurs autres petites racines droites, qui tirent le suc de la terre. Cette Plante qui ne croît que dans les Prairies d'une médiocre qualité, pousse des tiges droites & dures comme du bois, de la hauteur d'environ dix-huit pouces, à la sommité desquelles sont ses fleurs, petites, purpurines, & par leur figure assez semblables à celles de la Bruyere; sa graine même est enfermée dans une espéce de coupe de calice fermé, & en quelque façon couronné: ses feuilles sont larges d'un pouce, & longues au

Plat de Bois.

Sa description.

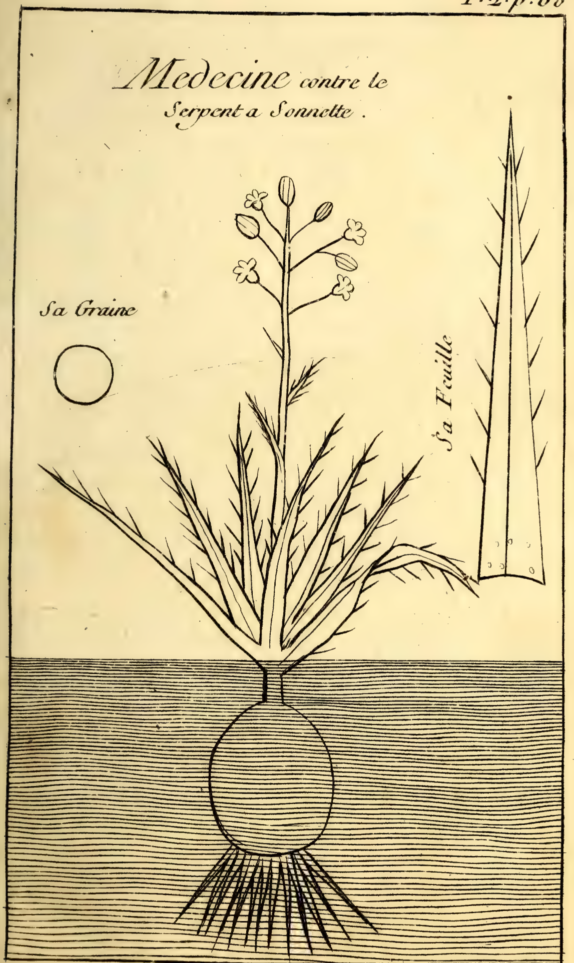
moins de deux, sans découpûres, d'un verd sombre & presque canellé. Sa vertu sudorifique est si puissante, que les Médecins Naturels n'employent qu'elle, quoiqu'ils connoissent parfaitement bien le Salsafras, la Salspareille, l'Esquine & autres.

Sa vertu spécifique.

L'Herbe à *Serpent-à-sonnettes*, en Langue des Naturels, *Oudla-Coudlogouille*, ce qui signifie, Médecine du Serpent-à sonnetes, a pour racine un oignon semblable à celui de la Tubereuse, mais une fois plus gros ; ses feuilles sont comme les siennes, même forme, même couleur, ayant contre terre des mouches couleur de feu, mais le double plus larges & plus longues, & armées vers leurs bords de piquans très-fins & d'une forte pointe à leur cime. Sa tige s'éleve de trois pieds ou environ : à sa tête sont cinq ou six brins écartés les uns des autres, qui portent chacun une fleur purpurine de cinq pétales, larges d'un pouce, mais toujours formées en coupe. La fleur en tombant laisse voir, quand elle est séche, une tête grosse comme une petite noix, mais approchante de la tête du Pavot. Cette tête est partagée en quatre, par une espéce de moulure ou de

Médecine des Serpens à sonnetes.

Description de cette belle plante.


Medecine contre le
Serpent a Sonnette.
Sa Graine
Sa Feuille

goudron, & dans chaque séparation on trouve quatre graines noires, plates comme des pastilles, également épaisses par tout, & de la largeur d'une bonne Lentille. Lorsque cette tête est mûre & qu'on la secoue, elle rend le même son que la queue du Serpent-à-sonnettes, & semble indiquer par-là quelle est la propriété de la Plante; car elle est le reméde spécifique contre les morsures de ce dangereux Reptile. Celui qui en a été mordu doit prendre un oignon, en couper avec les dents une partie assez grosse, la mâcher, & l'appliquer sur la playe, où il convient de l'attacher: en quatre ou cinq heures de tems elle tire tout le venin, sans que l'on en ait à apprehender aucunes mauvaises suites.

Sa qualité souveraine.

Maniere de l'employer.

Le Lierre Terrestre est connu des Médecins Naturels, pour avoir beaucoup plus de vertus, que nos Botanistes ne m'ont dit lui en connoître: il a entr'autres vertus, celle de soulager les femmes dans les accouchemens, lorsqu'il est pris en décoction; celle de guérir les ulcéres, étant écrasé & mis en l'endroit ulcéré; mais sur-tout je ne dois pas omettre de parler d'une de ses qualités, qui est

Lierre Terrestre.

Sa vertu particuliere.

d'être ſouverain pour le mal de tête; auquel on dit communément qu'on ne trouve point de reméde; ſes feuilles toutes vertes écraſées en aſſez grande quantité, & miſes en cataplaſme ſur la tête, guériſſent promptement. L'incommodité que l'on trouve à faire ce reméde à une perſonne qui porte ſes cheveux, me fit imaginer d'en tirer les ſels, pour ſoulager un ami qui étoit ſouvent attaqué de la migraine; j'en mis dans de l'eau vulneraire que je lui donnai, & lui conſeillai d'en reſpirer de toute ſa force quelques goûtes par le nez; ce que faiſant deux ou trois fois, lorſque la migraine le prenoit, il s'eſt trouvé ſoulagé peu de momens après.

Achetchy.

Sa deſcription.

L'Achetchy eſt une Plante très-baſſe qui ne s'éleve pas plus de ſix à ſept pouces. Elle ne vient qu'à l'ombre des Futayes: on n'en trouve point dans les Prairies découvertes: ſa tige eſt menue, & ſes feuilles n'ont qu'environ trois lignes de longueur: ſa racine eſt bien fournie de brins d'une ligne de diamétre, pleine d'un ſuc rouge comme un beau ſang de poulet. Ayant trouvé cette Plante, qui pouſſe la premiere au Printems, étouffée, à ce

Achetchy.

Sa Feuille

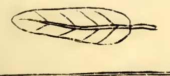
Sa Graine

Plat-debois.

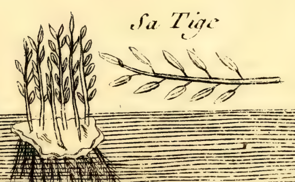
Sa Fleur



Sa Feuille



Sa Tige



qu'il me parut, par les herbes qui l'entourroient, je crus devoir la cultiver, & j'en transplantai dans mon jardin, où je la mis dans une terre legére & bien préparée. J'esperois qu'elle y profiteroit considérablement ; mais tout ce que je gagnai par mes soins, fut d'en voir la tête plus touffue, & les racines mieux nourries & plus abondantes ; du reste elle n'avoit pas excédé d'un pouce sa hauteur naturelle.

C'est avec le suc de cette Plante, que les Naturels font leurs Teintures rouges. Après avoir teint en jaune & d'une belle couleur de citron avec le *Bois Ayac*, comme j'ai dit ci-devant, ils font bouillir dans l'eau les racines de l'Achetchy, & les expriment de toutes leurs forces : ensuite ils trempent dans cette eau bouillante ce qu'ils veulent teindre. Ce qui étoit blanc de sa nature, avant d'être teint en jaune, prend une belle couleur de ponceau ; & ce qui étoit brun, comme la laine de bœuf, qui est couleur de marron, devient d'un rouge brun.

Ses qualités pour la teinture.

Je ne parlerai point des Fraises, qui viennent d'un goût excellent, & en si grande abondance, que dès le commencement d'Avril on en voit des

Fraises.

Tabac. Prairies toutes rouges, ni du Tabac que l'on a planté dans la Louisiane, & que je reserve pour l'article de l'Agriculture. Mais je ne dois point passer sous silence, qu'il croît naturellement du Chanvre dans les terres voisines des Lacs, qui sont à l'Ouest du Fleuve S. Louis. Les brins en viennent gros comme le pouce, & longs d'environ six pieds (1). Ils sont semblables au nôtre, tant pour le bois que pour la feuille & l'écorce. Le Lin que l'on a sémé dans ce Pays est venu haut de trois pieds.

Chanvre.

Lin.

Je n'ai point eu connoissance que dans cette Province la terre produisît des Mousserons ni des Truffes; mais les Morilles y abondent dans leur saison, & les Champignons dans l'automne.

Fleurs.

La douce température de ce Climat me persuade que toutes nos Fleurs y viendroient à merveille : ce Pays a les siennes propres : elles sont si abondantes depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de l'Eté, qu'à peine peut-on voir l'herbe des Prairies; & si variées, que l'on ne sçait laquelle regar-

(1) Voyez Tome I. Chap. XXI.

der & prendre pour la plus belle, & la vûe ſe trouve enchantée de la quantité & de la diverſité de ces Fleurs. Je n'en donnerai cependant aucun détail, parce que je ne me ſuis point aſſez attaché à les connoître pour être en état ſur cet article de contenter les Curieux. J'y ai vû des Roſes ſimples & petites ayant peu d'odeur, & une autre eſpéce de Roſe ayant quatre pétales blanches, dont le piſtil, les étamines & l'odeur ne différent en rien de nos Roſes Muſcades. Mais de toutes les fleurs de ce Pays, celle qui m'a le plus frappé, parce qu'elle eſt très commune & dure long-tems, eſt celle que l'on nomme *Gueule de Lion*. Les fleurs qui garniſſent la tige, ſes couleurs nuancées, ſa durée de plus de trois mois me la fait préférer à toutes les autres. Elle fait elle-ſeule un bouquet très-agréable; je la crois digne du rang de beaucoup de fleurs très-belles, & que l'on cultive avec grande attention dans les Jardins de nos Rois (1). *Gueule de Lyon.*

Pour ce qui eſt du Coton & de l'Indigo, je remets à en parler dans le Chapitre de l'Agriculture.

(1) Voyez Tome I. Chap. XXI.

CHAPITRE VI.

Des Animaux Quadrupedes : Chasse générale & particuliere du Chevreuil : Du Loup Marinier.

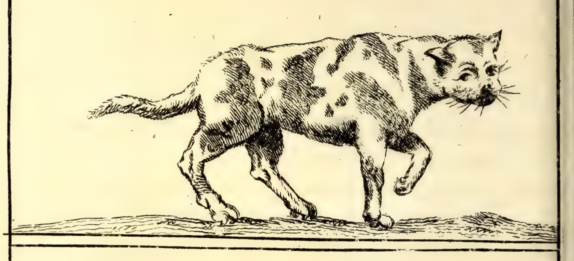
Animaux.

AVANT de parler des Animaux que l'on a trouvés dans la Louisiane, il me semble que je dois dire que tous ceux que l'on y a portés de France, ou tirés du nouveau Mexique & de la Caroline, comme Chevaux, Bœufs, Moutons, Chévres, Chiens, Chats & autres, ont parfaitement réussi, & se sont multipliés sans peine. Cependant on doit faire attention que dans la Basse Louisiane, où le terrein est humide & couvert, ils ne peuvent être ni si bons, ni si beaux que dans la Haute, dont le terroir est plus sec, où l'on trouve de vastes Prairies, & où le Soleil échauffe davantage la terre.

Bœuf sauvage. Sa description.

Le Bœuf sauvage est de la taille de nos plus gros Bœufs, quoiqu'il paroisse la surpasser, à cause de sa laine longue & très-frisée, qui le rend à l'œil beaucoup plus gros qu'il n'est en effet.

Pichou.



Boeuf Sauvage.



Cette laine est très-fine & très-épaisse, & de la couleur foncée du Maron, ainsi que les crins qui sont pareillement frisés & si longs, que le plus souvent le toupet qui est entre les cornes de cet Animal tombe sur ses yeux, & l'empêche de voir ce qui est devant lui; mais il a l'oüie & l'odorat si fins que l'un supplée à l'autre. Il a une bosse assez considérable dans l'endroit où le col se joint aux épaules: ses cornes sont grosses, courtes & noires; il a de même les sabots noirs. Les Vaches de cette espéce ont les tetines en dedans, comme les Cavales ou les Biches.

Son utilité.

Ce Bœuf est la viande principale des Naturels, & a fait long-tems aussi celle des François. Le meilleur morceau, & qui est extrêmement délicat, est cette bosse dont je viens de parler. On va à la chasse de cet Animal dans l'hyver, & on s'écarte de la Basse Louisiane & du Fleuve S. Louis, parce qu'il ne peut y pénétrer, à cause de l'épaisseur des Bois, & que d'ailleurs il aime la grande herbe qui ne se trouve que dans les Prairies des terres hautes. Pour l'approcher & le tirer, on va contre le vent, & on vise au défaut de l'épaule, afin de l'abbattre du pre-

Sa chair, son suif, sa peau.

mier coup ; car s'il n'est que blessé, il court sur l'homme. Dans cette chasse les Naturels ne tuent guères que des Vaches, ayant éprouvé que la chair des mâles sent le Bouquin ; inconvénient dont il leur seroit facile de la préserver, s'ils sçavoient, aussi-tôt que la bête est morte, lui couper les suites, comme on fait aux Cerfs & aux Sangliers. Ce ne seroit pas même le seul avantage que l'on y trouveroit : l'espéce ne diminueroit point, on en tireroit beaucoup de suif, & les peaux en seroient meilleures & plus grandes (1).

Ces peaux sont un objet de considération. Les Naturels les préparent avec leur laine, si bien, qu'ils les rendent plus souples que nos Bufles. Ils les peignent en différentes couleurs, & s'en habillent: elles tiennent lieu aux François des meilleures couvertures, étant tout à la fois très chaudes & très-legéres.

Cerf. Le Cerf est entiérement semblable à celui de France, si ce n'est qu'il est plus gros. On n'en trouve que dans la Haute Louisiane, où les Bois sont

(1) Voyez la Chasse aux Bœufs & son utilité, Tome I. Chap. XXIII.

plus clairs que dans la Basse, & où la Chataigne, que le Cerf aime beaucoup, est commune.

Chevreuil. Le Chevreuil est très-fréquent dans cette Province, malgré le nombre que les Naturels en tuent. Les Chasseurs prétendent qu'il tient du Cerf, du Dain & du Chevreuil. Pour moi, m'en tenant à ce que j'ai vû, je dirai qu'il est haut de quatre pieds, que son bois est grand, recourbé sur le devant, & chargé de plusieurs endouillettes épanouies en haut, & que sa chair est séche comme celle du nôtre, & a, quand il est gras, le goût du Mouton. Il va par troupes, & n'est en quelque façon point farouche; il est d'ailleurs fort capricieux, il va & vient continuellement, & ne reste presque point en place. Les Naturels en passent fort bien la peau en blanc, qu'ils peignent après; celles que l'on apporte en France prennent à Niort le nom de Peaux de Dain.

Chasse du Chevreuil. Les Naturels vont à la chasse du Chevreuil quelquefois en commun, & souvent en leur particulier. Le Chasseur qui va seul à cette chasse, se munit pour cet effet d'une tête de Chevreuil séchée, la cervelle ôtée, & la peau du col tenant à la tête: cette peau est garnie

Chasse particuliere.

de cercles faits de clisses de cannes, & ces cercles sont retenus en place avec d'autres clisses allongées vers la peau, ensorte que la main & le bras peuvent entrer aisément dans cette peau. Les choses ainsi disposées, le Chasseur va dans les endroits où il pense qu'il peut y avoir du Chevreuil, & prend les précautions qu'il croit nécessaires pour ne point être découvert. Si-tôt qu'il en voit un, il s'en approche à pas de loup en se cachant d'une broussaille à une autre, jusqu'à ce qu'il en soit assez proche pour le tirer ; mais si avant tout cela le Chevreuil secoue la tête, ce qui est signe qu'il va faire quelques caprioles & courir plus loin, le Chasseur, prévenu de sa manie, contrefait cet animal en faisant le même cri que font ces animaux lorsqu'ils s'appellent entr'eux, ce qui très-souvent fait venir le Chevreuil vers le Chasseur; alors il fait paroître la tête qu'il tient en sa main, & lui fait faire le mouvement d'un Chevreuil qui broute & qui regarde de tems en tems; le Chasseur en attendant se tient toujours caché derriere la broussaille, jusqu'à ce que le Chevreuil se soit approché à la portée du fusil; & pour le peu que le Chasseur le

T.2.p.71

Chasse générale du Chevreuil.



oye en flanc, il le tire au défaut de
épaule & le tue. C'est de la sorte qu'un
Naturel sans compagnons de chasse,
ans chiens & sans course, vient à bout,
ar une patience que nous ne sçavons
oint avoir, de tuer un Chevreuil,
nimal d'une legéreté qui n'excéde tout
u plus que la quantité de vertiges qui
e prennent à chaque instant, & qui
emportent au loin, où le Chasseur est
bligé d'aller en diligence le chercher,
le peur qu'une fantaisie nouvelle ne
'éloigne pour toujours, & ne fasse
erdre ainsi le tems & la peine à son
nnemi. Voyons maintenant comment
ls s'y prennent pour chasser en com-
nun, & attraper un Chevreuil vivant.

Chasse du Chevreuil en commun.

Lorsque ces Naturels veulent faire
a danse du Chevreuil, ou qu'ils veu-
ent s'exercer joyeusemeut, ou même
orsque l'envie en prend au Grand So-
eil, ils s'en vont une centaine à la chas-
e de cet animal qu'il font rapporter vi-
vant; c'est pourquoi il y va beaucoup
le jeunes hommes, qui se séparent dans
es Prairies où il y a des bosquets, pour
lécouvrir un Chevreuil. Si tôt qu'ils
'ont apperçu, la troupe l'approche en
croissant très-ouvert: le fond du crois-
sant s'avance jusqu'à ce que le Chevreuil

faſſe quelques ſauts & prenne la fuite. Se voyant devant une troupe d'hommes, il fuit aſſez ſouvent vers une des pointes du croiſſant ou demi-cercle ; cette pointe l'arrête, lui fait peur, & le renvoye ainſi vers l'autre pointe qui eſt à un quart de lieue ou environ diſtante de l'autre ; cette ſeconde pointe en fait autant que la premiere, & le lui renvoye.

On continue ce jeu aſſez long-tems, qui ſe fait exprès pour exercer les jeunes gens, pour donner du plaiſir au Grand Soleil ou à un autre Petit Soleil qu'il nomme à ſa place. Quelquefois le Chevreuil cherche à fuir & à ſortir du croiſſant par l'ouverture des pointes ; mais alors ceux qui ſont tout-à-fait à la pointe, ſe préſentent pour le faire rentrer, & le croiſſant s'avance pour le tenir toujours enfermé entre les jeunes gens. De cette maniere il arrive ſouvent que les hommes n'ont pas fait une lieue de chemin, tandis que le Chevreuil en a fait plus de vingt par tous les différens tours & caprioles qu'on lui a fait faire d'un côté à l'autre, juſqu'à ce qu'enfin tous les hommes ſe joignent un peu plus, & ne font qu'un cercle, lorſqu'ils s'aper-

perçoivent que l'animal eſt bien fatigué. Pour lors ils s'accroupiſſent preſque à terre, quand le Chevreuil vient de leur côté, & auſſi-tôt qu'il arrive auprès d'eux, ils ſe relevent en criant, & ſe le renvoyent de l'un à l'autre bout tant que le Chevreuil peut ſe ſoutenir. Mais enfin n'en pouvant plus de fatigue, les jambes lui manquent, il tombe & ſe laiſſe prendre comme un agneau : ils prennent garde cependant de ne l'attaquer que par la croupe, afin d'éviter quelque coup de ſes andouilles ou de ſes pattes de devant ; ce qui leur arrive encore quelquefois malgré toutes les précautions qu'ils prennent.

S'étant ſaiſis du Chevreuil, ils le préſentent au Grand Soleil, s'il eſt préſent, ou à celui qu'il a envoyé pour lui donner ce plaiſir. Quand il l'a vû à ſes pieds, & qu'il a dit : *c'eſt bon*, les Chaſſeurs éventrent le Chevreuil & le reportent par quartiers à la cabanne du Grand Soleil, qui en diſtribue aux Principaux de la troupe, qui ont été de cette chaſſe.

Loup, ſon naturel.

Le Loup n'a que quinze pouces de hauteur, & une longueur proportionnée ; ſon poil n'eſt pas ſi brun que celui des nôtres, & il eſt moins farou-

che & moins dangereux ; aussi ressemble-t-il plûtôt à un Chien qu'à un Loup, & surtout au Chien des Naturels, qui ne différe de lui que parce qu'il abboye. Le Loup est très-commun dans les pays de chasse; & lorsque le chasseur se cabane le soir sur le bord d'une Riviere, s'il en apperçoit, il peut s'assurer que les Bœufs ne sont pas loin. On diroit que cet animal, qui ne peut attaquer le bœuf en troupeau, vient avertir qu'on le tue afin d'en avoir la curée. Les Loups sont effectivement si familiers, qu'ils vont & viennent de tous côtés pour trouver de quoi manger, sans s'embabarasser s'ils sont près des Habitations des hommes, ou s'ils en sont éloignés.

Le Loup Mariniere.

Deux Voyageurs s'étant cabannés seuls sur le bord du Fleuve, avoient déchargé leur Pirogue, parce qu'il pleuvoit; après qu'ils eurent bien couvert le tout, ils se coucherent. Les Voyageurs qui cabannent sur le Fleuve, ont coutume d'aller voir à l'endroit de leur Pirogue, toutes les fois qu'ils s'éveillent, pour examiner si elle n'est point détachée par la vague ou par quelque coup de vent. Un de ceux-ci s'étant éveillé s'en alla vers la Pirogue; mais

quelle fut sa surprise de ne la plus trouver! Cet accident étoit d'autant plus fâcheux, qu'ils se trouvoient alors écartés de plus de cinquante lieues de toute Habitation. Ce Voyageur consterné appelle sur le champ & à haute voix son camarade, & tous deux ensemble regardent sur le Fleuve, pour tâcher de découvrir leur Pirogue; la clarté de la Lune leur fut heureusement d'un grand secours, ils l'apperçûrent assez loin qui s'en alloit au courant: l'un d'eux quitte sa chemise, met une ceinture dans laquelle il passe son casse-tête (ou hacherot), il se jette dans le Fleuve à la nage, & rejoint sa Pirogue. Autre étonnement: il y apperçoit un Loup; ce qui ne l'empêcha point de monter promptement à l'abordage, résolu de combattre l'ennemi qui, sans le vouloir, emmenoit sa Pirogue; mais le Loup n'attendit point le commencement d'une bataille; il sauta à l'eau & disparût bien-tôt aux yeux du Voyageur étonné, qui ramena sa Pirogue vis-à vis le cabanage. Lorsqu'il fut question de l'amarrer, ils trouverent que l'amarre (ou attache) étoit mangée. Dans ces tems nouveaux de la Colonie, les cordes étoient très rares, c'est pourquoi nos Voyageurs s'étoient servis de

longues courroyes de peaux de Bœuf au lieu de cordes ; il est à présumer que ce Loup étant descendu dans la Pirogue & n'y ayant pas trouvé de quoi manger, avoit senti cette corde de cuir, l'avoit rongé de dedans la Pirogue & s'étoit ainsi mis lui-même dans une prison flotantte;ce qui avoit occasionné la dérive de la Pirogue, l'enlevement du Loup, & la surprise des Voyageurs.

Loups noirs Etrangers

Il parût de mon tems dans le Pays, deux Loups très-grands & noirs ; les plus anciens Habitans & les Voyageurs assûroient n'en avoir jamais vû de semblables, & par cette raison on jugea que c'étoit des Loups étrangers qui s'étoient écartés. On les tua fort heureusement; car l'un de ces deux étoit une Louve que l'on trouva pleine. On peut voir dans la premiere Partie de quelle maniere les Loups vont à la chasse aux Bœufs (1).

(1) Voyez Tome I. Chap. XXIII.



CHAPITRE VII.

Suite des Animaux Quadrupedes : De l'Ours : Preuve qu'il n'est point carnacier : Chase aux Ours : Huile d'Ours : De quelques Animaux carnaciers.

L'OURS paroît l'Hyver dans la Louisiane, parce que les neiges qui couvrent les terres du Nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des Pays Septentrionnaux (1). Il vit de fruits, entr'autres de glands & de racines, & ses mets les plus délicats sont le miel & le lait ; lorsqu'il en rencontre, il se laisseroit plûtôt tuer que de quitter prise. On s'est donné le plaisir de mettre en même tems deux Oursons auprés d'une gamelle de lait que l'on avoit enfoncée en terre presque de toute sa profondeur. Ce fut à qui des deux empêcheroit l'autre de goûter du lait, & ils remuerent tant le terrein,

Ours.

Sa nourriture.

(1) Si on en apperçoit quelques-uns pendant l'Eté, ce sont des Oursons tardifs qui n'étoient pas assez fort pour suivre la troupe jusques dans le Nord.

essayant avec leurs pattes de tirer la gamelle à eux, qu'ils répandirent tout ce qui étoit dedans.

Malgré la prévention dans laquelle on est que l'Ours est carnacier, je prétends avec tous ceux de cette Province & des Pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement. C'est en vérité un mal, que les premiers Voyageurs aient eû l'effronterie de débiter dans le Public mille contes que l'on a crû aisément, parce que c'étoit du neuf. On n'a point voulu, on auroit même été fâché d'être détrompé; mais je dois dire la vérité, pour désabuser ceux qui voudront l'entendre. Au reste ce que je soutiens ici n'est point un problême, c'est un fait connu dans toute l'Amérique Septentrionale, & du quel on peut s'assûrer par le témoignage d'un assez grand nombre de personnes qui y ont demeuré, & par les Marchands qui y vont & en reviennent continuellement. D'ailleurs il y a long-tems que personne n'auroit pû en rapporter des nouvelles, s'il étoit vrai que ces animaux dévorent les hommes; ce qui n'est jamais arrivé, malgré leur multitude & la faim extrême qu'ils ont quelquefois soufferte; puisque même dans ce cas, ils ne mangent point

Les Ours ne mangent point de chair.

la viande de Boucherie qu'ils rencontrent.

Les Ours pour vivre ne quittent point les bords du Fleuve ; mais dans le temps que je demeurois aux Natchez, il y eut un Hyver fi rude dans les terres du Nord, que ces animaux defcendirent en grande quantité ; ils étoient fi communs qu'ils s'affamoient les uns les autres, & étoient très maigres. La grande faim les faifoit fortir des Bois qui bordent le Fleuve ; on les voyoit courir la nuit dans les Habitations, & entrer dans les cours qui n'étoient pas bien fermées ; ils y trouvoient des viandes expofées au frais, ils n'y touchoient point, & mangeoit feulement les grains qu'ils pouvoient rencontrer. C'étoit affurément dans une pareille occafion & dans un befoin auffi preffant, qu'ils auroient dû manifefter leur fureur carnaciere, fi peu qu'ils euffent été de cette nature.

Fait qui prouve que les Ours ne font point carnaciers.

Mais, dira-t-on peut-être, c'eft de la chair vive qu'il leur faut ; ils ne mangent point à la vérité, de chair morte ; ils dévorent un animal vivant & pour lors ils ont une proye qui leur convient. Pour moi, je ne leur prête point tant de délicateffe, & s'il en étoit

ainsi, je pense que dans la famine qu'ils essuyerent & dont je viens de parler, ils n'auroient pas manqué de déchirer à belles-dents la viande qu'ils auroient apperçue dans les Habitations & dans les Campagnes; ils eussent détruit quantité de personnes, ce qui n'est jamais arrivé. Cependant pour répondre à l'objection que l'on vient de me faire, je vais rapporter un fait qui aidera à décider la question, en observant qu'il est dangereux de blesser légerement cet animal, parce qu'il revient au coup, se dresse contre son ennemi, l'embrasse, le serre fortement contre son estomach, & vient à bout de l'étouffer.

L'Ours blessé court sur les Chasseurs.

Fait qui prouve qu'il ne dévore point les hommes.

Deux Canadiens se mirent en chemin pendant l'Hyver, qui est le tems ordinaire de voyager dans ce Pays. Ils mirent à terre, sur une batture de sable; un Ours traversoit le Fleuve: l'un de nos deux Voyageurs courut pour lui couper le devant & le tuer, parce qu'il paroissoit gras, & qu'alors la chair en est bonne, & que l'huile que l'on fait de sa graisse est d'un bon profit. Son camarade qui étoit resté auprès de la Pirogue, éloigné seulement de lui de trois cent pas, le regardoit faire; le

premier qui vouloit tuer l'Ours, ne lui fit qu'une légere blessure; l'Ours sur le champ court sur le Chasseur, & l'étouffe en peu de momens, sans cependant lui donner un seul coup de dents, quoiqu'il eût le museau contre son visage, & qu'il dût être courroucé. Le camarade qui s'apperçut du danger, accourut au plus vîte; sa diligence fut inutile, l'Ours se sauvoit dans le Bois, & son ami étoit sans vie. Dans la visite qu'il eut bien-tôt faite du mort, il trouva que son estomach étoit enfoncé de deux pouces dans le plus profond de l'endroit où l'Ours l'avoit pressé. Il fut étonné de voir son ami ainsi abbattu sans avoir reçû d'autres coups; il remarqua seulement l'empreinte des griffes sur les reins, que l'Ours y avoit faite en le serrant.

Si dans le tems que l'Ours est en courroux, ou qu'il souffre une faim insupportable, il ne dévore ni homme ni autre animal, je demande en quelle occasion critique cette envie peut leur prendre?

Que l'on n'ajoute point encore que la douceur du climat de la Louisiane, ou le naturel propre de ces Ours, les détourne & les empêche d'exercer la fu- Autre preuve.

reur vorace que nous connoissons aux Ours de notre continent. Ceux-ci ne sont carnaciers que dans les relations fausses que l'on en a données au Public, qui ajoute foi trop facilement à tout ce qui est nouveau & qui paroît extraordinaire. En second lieu, je dis qu'une espece carnaciere l'est de même dans un autre Pays : les Loups de la Louisiane sont carnaciers comme ceux d'Europe, quoiqu'ils different entr'eux ; les Tigres d'Afrique & ceux d'Amerique sont les mêmes pour l'inclination mal-faisante ; les Chats sauvages de l'Amérique, quoique très-différens de ceux d'Europe, ont le même goût pour les Souris, lorsqu'ils sont apprivoisés ; il en est de même des autres especes, qui sont naturellement portés à détruire les autres animaux ; & les Ours d'Amérique n'abandonneroient point les Pays couverts de neiges, où ils trouveroient des hommes & des animaux à discretion, pour aller au loin chercher des fruits & des racines, nourriture que les bêtes carnacieres refusent de manger (1).

(1) Depuis que j'ai écrit cet Article de , j'ai appris avec certitude que dans les montagnes de Savoye il y avoit de deux sortes d'Ours ; les uns sont noirs comme ceux de

On voit des Ours aſſez communément dans la Louiſiane pendant l'Hyver, & on les craint ſi peu que quelquefois on prend le plaiſir de les chaſſer. Lorſque les Ours ſont gras, c'eſt-à-dire vers la fin de Décembre, ils ne peuvent courir auſſi fort qu'un homme, parce que leur graiſſe les en empêche; on peut ſans riſque les tirer, & quand ils ne ſeroient que bleſſés très-légerement, on en vient aiſément à bout. Lorſqu'un Ours retourne ſur le Chaſſeur, celui-ci qui le voit venir, l'attend la bayonnette au bout du fuſil, & le perce facilement à l'eſtomach (2). D'un autre côté ſi on n'eſt point armé, on ne doit pas craindre que jamais on en ſoit attaqué, & d'ailleurs on peut courir & ſe ſauver, quoique ce cas n'arrive point; que ſi l'on tue des Ourſons qui ſuivent leur mere, elle court contre celui qui met à mort un de ſes petits.

Facilité de tuer un Ours.

Les Ourſines, ou femelles d'Ours, ſont paſſablement graſſes tandis qu'elles

Chair des Ourſons excellente.

la Louiſiane, & ne ſont point carnaciers; les autres ſont rouges & ſont auſſi carnaciers que les Loups. Les uns & les autres étant bleſſés retournent ſur le Chaſſeur.

(1) D'autres ſe ſervent ſeulement du *caſſe-tête* pour frapper l'Ours.

ſont pleines ; mais dès qu'elles ont mis bas, elles deviennent maigres en peu de tems. J'en trouvai une un jour, coucouchée & donnant à têter à trois Ourſons ; je ſçavois qu'elles étoient maigres alors, mais j'avois grande envie de ſes petits pour faire mon voyage. Je fis réflexion enſuite que ſi j'en tuois un, la mere viendroit ſur moi, m'inquiéterois fort, ſi même elle ne m'étouffoit. Je pris donc la réſolution de la tuer la premiere. Après ce coup les petits s'enfuirent ; leur épouvante paſſée, ils revinrent pour teter : j'en tuai un, les deux autres ſe ſauverent encore, à leur retour je tuai le ſecond & enfin le troiſiéme, pour ne point laiſſer ſans mere un Ourſon trop jeune pour pouvoir s'en paſſer. Peu après je rencontrai M. de S. Denis qui remontoit le Fleuve, pour ſe rendre à ſon Gouvernement des Nacthitoches ; je lui donnai un de ces Ourſons qu'il reçût avec plaiſir, parce que la chair de ce petit animal eſt très-délicate.

Les Ours arrivent maigres & à la fin de l'Automne, Pourquoi.

Les Ours arrivent ordinairement vers la fin de l'Automne ; ils ſont maigres alors, parce qu'ils ne quittent le Nord que quand la terre étant trop couverte de neige, ne leur fournit plus les fruits

qui ſont leur nourriture ; dailleurs dans la route ils n'ont point trop de tems pour manger & ſont obligés ſouvent de faire beaucoup de chemin ſans trouver en grande ſuffiſance des mets convenables. C'eſt donc lorſque leur inſtinct leur a fait connoître qu'ils n'ont plus de neige à craindre, qu'ils ſe repaîſſent à l'aiſe des fruits qu'ils trouvent. J'ai dit que ces animaux ne s'écartoient pas beaucoup du Fleuve pour ſe nourrir, quoiqu'ils ſoient en grand nombre ; c'eſt ſans doute pour être plus à portée de le paſſer lorſqu'ils s'imaginent trouver mieux de l'autre côté ; ils font cette traverſée avec beaucoud de facilité. C'eſt pour cela qu'on trouve des deux côtés du Fleuve pendant tout l'Hyver, un ſentier ſi battu, que j'y fus trompé la premiere fois que j'en apperçûs : j'étois à plus de ſoixante lieues de toutes Habitations humaines, & ſi je n'euſſe remarqué l'impreſſion des griffes, qui s'impriment dans le Bois où le terein eſt frais, j'aurois eu lieu de croire que ce ſentier auroit été formé par le paſſage d'un millier d'hommes qui euſſent été nuds pieds ; ce qui auroit parû certain au premier coup d'œuil à un homme qui ſe ſeroit effrayé : j'examinai les choſes

Innolitesse accidentelle des Ours.

de près, & je remarquai par les dernieres impressions que le pied étoit plus court que celui de l'homme, & qu'au bout de chaque doigt il y avoit l'empreinte d'une griffe. Il est encore à observer que dans les sentiers l'Ours ne se pique pas d'une grande politesse, il compte être dans ses galleries & veut avoir le pas ; si l'on voit un Ours venir à soi, il faut se tirer hors du chemin, autrement il y auroit dispute entre les deux Voyageurs ; je pense au reste que c'est toujours le parti le plus sage de vivre en paix avec tout le monde, surtout lorsqu'on peut le faire à si peu de frais.

Les Ours se cabannent.

Après un séjour de quelque tems dans le Pays, & avoir trouvé des fruits en abondance, les Ours sont gras, & c'est alors que les Naturels vont leur donner la chasse ; ils sçavent qu'en cet état les Ours se cabanent, c'est-à-dire, se mettent dans de vieux troncs d'arbres morts sur pied ; & dont le cœur est pourri ; c'est-là que les Ours se logent. Les Naturels vont faire leur tournée dans les Bois, & visitent ces sortes de troncs: s'ils remarquent que les griffes soient marquées sur l'écorce, ils sont assûrés qu'il y a un Ours cabané en cet endroit.

Chasse des Naturels aux Ours

Cependant pour ne point se tromper dans leurs conjectures, ils frappent un coup assez fort contre le pied du tronc, puis courent avec vîtesse se cacher derriere un autre arbre vis-à-vis la brêche la plus basse : si dans cet arbre il y a un Ours, il entend le coup qui fait frémir le tronc ; il monte alors jusqu'a la brêche pour voir quelle espece d'importuns vient troubler son repos ; il regarde au pied de son fort, où n'appercevant rien capable de l'interrompre, il retourne au fond de sa demeure ; mécontent sans doute de s'être dérangé pour une fausse allarme.

Les Naturels ayant vû la proye qu'ils se persuadent bien ne point pouvoir leur échapper, amassent des cannes mortes qu'ils écrasent avec le pied, afin qu'elles brûlent plus facilement : ils en font un paquet que l'un d'eux porte sur un arbre le plus voisin avec du feu ; les autres se mettent en embuscade sur d'autres arbres. Celui qui a le feu allume une de ces cannes, & lorsqu'elle est bien enflammée, il la lance comme un dard dans le trou de l'Ours ; s'il ne réussit point la premiere fois, il recommence jusqu'à ce que l'Ours soit forcé de sortir de son cabanage. Lorsqu'il y a as-

fez de feu dans le tronc pour allumer le bois pourri dont il est garni, l'Ours qui n'est point amateur d'une chaleur si vive, sort en reculant & abandonne son gîte à l'ardeur des flammes. Les Chasseurs alors qui sont tout prêts lui tirent des flêches à coups redoublés, & avec tant de promptitude, que souvent il est tué avant qu'il ait pû se rendre au bas du tronc.

Utilité de cette Chasse.

Cette Chasse est très utile; car outre la chair qui est très bonne & très saine, la peau & la graisse dont on tire l'huile, sont d'un grand avantage duquel on fait beaucoup de cas; puisque l'un & l'autre sont d'un usage journalier.

Si-tôt que l'Ours est en la puissance des Chasseurs, il s'en détache quelques-uns qui vont à la chasse du Chevreuil, & ne manque point d'en rapporter un ou deux.

Faon d'huile, ce que c'est.

Lorsqu'ils ont un Chevreuil, ils commencent par lui couper la tête, ensuite écorchent le col en roulant la peau comme on feroit un bas, & déchiquetent la chair & les os à mesure qu'ils avancent. Cette opération ne laisse pas d'être laborieuse, parce qu'il faut sortir toute la chair & les os par la peau du col, afin de faire un sac de cette peau;

ils la coupent aux jarrets & autres endroits où il se trouve des issues. Quand toute la peau est vuidée, ils la raclent & la nettoyent, puis ils font une espece de mastic avec du suif du même Chevreuil & un peu de cendres fines; ils en mettent autour des orifices qu'ils serrent extrêmement fort avec de l'écorce de tilleul, & laissent seulement le col pour entonner l'huile d'Ours. C'est ce que les François nomment un Faon d'huile. Les Naturels mettent la chair & la graisse cuire ensemble, afin que l'une se détache de l'autre; ils font cette cuisson dans des pots de terre de leur façon, ou dans des chaudrons, s'ils en ont: quand cette graisse ou huile est tiéde, ils la mettent dans le Faon.

Ils viennent traiter cette espèce d'huile aux François pour un fusil, ou pour une aulne de drap ou choses semblables; c'étoit le prix d'un Faon d'huile dans le tems que j'y demeurois; mais les François ne s'en servent qu'après l'avoir purifiée de la maniere que je vais dire.

On fait fondre cette graisse dans une chaudiere au grand air, & l'on y met une poignée de feuilles de Laurier: ensuite lorsqu'elle est très-chaude, on y jette par aspersion de l'eau,

dans laquelle on a fait fondre beaucoup de ſel. Il ſe fait une grande détonation, & il s'en éleve une fumée épaiſſe qui emporte avec elle le peu de mauvaiſe odeur que la graiſſe peut avoir. La fumée étant paſſée, & la graiſſe encore plus que tiéde, on la tranſvaſe dans un pot où on la laiſſe répoſer huit ou dix jours. Au bout de ce tems on voit nager deſſus une huile claire, que l'on leve ſoigneuſement avec une cueiller nette : cette huile eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olive, & ſert aux mêmes uſages. Au-deſſous on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mol que le ſain-doux de porc: il ſert à tous les beſoins de la cuiſine, même aux ſauces blanches, ſans qu'il lui reſte aucun goût déſagréable, ni aucune mauvaiſe odeur. Il eſt en même temps un ſouverain reméde pour toutes les douleurs, & il m'a guéri moi-même d'un rhumatiſme à l'épaule.

Tigre. Le Tigre n'eſt haut que d'un pied & demi, & long à proportion : ſon poil tire ſur la couleur bay-ardent, & il eſt allerte comme tout Tigre doit l'être. Sa chair cuite reſſemble à celle du Veau, avec cette ſeule différence, qu'elle eſt

moins fade. On en voit peu ; & si cet animal étoit aussi commun qu'un certain Auteur a voulu le faire entendre, les anciens Habitans du Pays en auroient vû une certaine quantité, mais je n'ai jamais entendu parler que d'un seul ; j'en ai vû deux en différens tems sur mon Habitation, & rien ne m'empêche de penser que ce pourroit être le même ; la premiere fois il tenoit mon chien qui abboyoit & jettoit des cris de frayeur, je le délivrai en courant à son secours ; la seconde fois il s'étoit jetté sur un de mes cochons, mais ses griffes ne pénétrerent que dans le lard. Cet animal est aussi peureux que carnacier ; il fuit à la vûe de l'homme, & se sauve encore plus vîte s'il entend crier après lui, comme il m'arriva dans ces deux occasions que je rapporte. Si le Tigre s'est rendu plus familier à la vûe de celui dont je viens de parler, il a eu raison sans doute de dire qu'il étoit fréquent dans cette Province ; mais s'il en étoit ainsi, on ne pourroit élever ni Volailles ni autres animaux domestiques. Il dit encore que la peau du Tigre est très-estimée : pour moi je pense que sa couleur lui ôte beaucoup de son prix ; ce qui me

confirme dans cette opinion, c'est que les Foureurs n'en ont que pour l'étalage.

Pichou. Le Pichou est une espéce de Chat-pitois, aussi haut que le Tigre, mais moins gros, dont la peau est assez belle. C'est un grand destructeur de volaille; mais par bonheur il n'est pas commun.

Renard. Les Renards sont en si grand nombre, que sur les Côteaux boisés on ne voit autre chose que leurs taniéres. Comme ils trouvent dans les Bois du gibier en abondance, ils n'inquietent point la volaille, que l'on laisse toujours courir en liberté. Ces Renards sont faits comme les nôtres; mais leur peau est beaucoup plus belle. Le poil

Sa peau. est fin & épais; la couleur en est d'un brun foncé, & par-dessus ce poil on en voit flotter un qui est long & argenté, ce qui produit un très-bel effet.



CHAPITRE VIII.

Suite des Animaux Quadrupedes : Des Rreptiles.

LE Chat sauvage a été mal à propos ainsi nommé par les premiers François, qui ont été à la Louisiane; car il ne tient du Chat que la souplesse, & ressemble plutôt à la Marmote. Il n'a pas plus de huit ou dix pouces de haut, & environ quinze de long : sa tête approche de celle du Renard; ses pattes ont des doigs allongés & de petites griffes peu propres à saisir le gibier : aussi ne vit-il que de fruit, de pain & autres choses semblables. Son poil est d'une couleur plus claire que celui du Renard; cependant on doit faire une distinction de celui qui est privé & du sauvage; (car cet animal se familiarise, devient très-badin & fait beaucoup de singeries) le privé a le poil gris, & le sauvage a le sien roux; mais de l'un & de l'autre la peau n'est point si belle que celle du Renard. Il devient très gros : la chair est bonne à manger. Je ne par-

Chats sauvages.

lerai point du Chat ordinaire, quoique sauvage, parce qu'il est entiérement semblable aux nôtres.

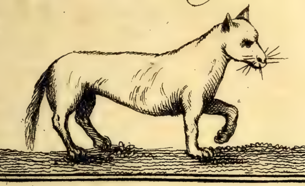
Lapin.

Le Lapin est extrémement commun dans toute la Louisiane : il a cela de particulier, que son poil est celui du Liévre & qu'il ne se terre point; sa chair est blanche, sans fumét, mais délicate, & a le goût ordinaire; au reste dans toute cette Province il n'y a point d'autre espece de Liévre ou de Lapins que celle dont je parle ici.

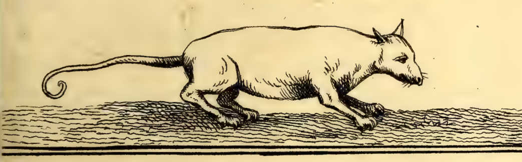
Rat de Bois.

Le Rat de Bois a la tête & la queue d'un Rat; il est de la grosseur & longueur d'un Chat ordinaire; ses jambes sont plus courtes, ses pattes longues, & ses doigt armés de griffes, sa queue est presque sans poil & faite pour s'accrocher; car en le prenant par cet endroit, elle s'entortille aussi-tôt autour du doigt; son poil est gris, & quoique fin il n'est jamais lissé. Les femmes des Naturels le filent, & en font des jarretiéres qu'elles teignent ensuite en rouge. Il chasse la nuit, & fait la guerre aux volailles, dont il suce le sang & ne les mange jamais; on ne voit ordinairement point d'animal marcher si lentement, & j'en ai pris souvent à mon pas ordinaire. Lors-

Chat Sauvage.



Rat de Bois.



Bête puante



qu'il se voit sur le point d'être attrapé, son instinct le porte à contrefaire le mort, & il le fait si constamment, que soit qu'on le tue sur la place, soit qu'on le fasse griller, il ne lui échappe aucun mouvement, & il ne donne nul signe de vie. Ce n'est que lorsque l'on est très-éloigné de lui, ou assez bien caché pour qu'on n'en soit apperçû, qu'il se remet en marche pour se fourrer au plus vîte dans quelque coin ou dans quelques broussailles.

Il contrefait le mort.

J'ai toujours été surpris du grand nombre de ces animaux que l'on rencontre par tout, lorsque tous semble concourir à leur destruction; car cet animal est d'une lenteur extraordinaire, sans aucune défense, & quoiqu'il grimpe bien il fait ses petits à terre. Il est à croire que nul autre animal ne lui fait la guerre.

Quand la femelle veut mettre bas, elle choisit un endroit dans de fortes broussailles au pied d'un arbre. Elle va ensuite avec le mâle arracher de l'herbe fine & séche, & cette provision étant prête, elle se couche sur le dos, le mâle lui charge le fourage entre ses pattes, & la traîne par la queue jus-

Son instinct.

qu'à leur loge. Lorſqu'elle a fait ſes petits, elle ne les quitte pas d'un ſeul moment, mais les emporte par-tout avec elle. La nature pour cet effet l'a fournie d'une poche ou double peau ſous le ventre, qui s'étend depuis l'eſtomach juſqu'aux cuiſſes. Cette peau couvre ſes tetines & eſt fendue dans ſa longueur; mais les deux parties ſe joignent ſi bien, qu'il ſeroit impoſſible de découvrir cette fente ſi l'on n'en étoit prévenu; on ne peut même l'ouvrir qu'en la déchirant, tant la peau eſt fine & ſerrée. C'eſt dans cette poche que la Ratte renferme ſes petits lorſqu'elle ſort de ſa loge, & elles les tranſporte ſans danger dans cette voiture douce & chaude, où ils peuvent dormir & têter à leur aiſe. Cette femelle ayant ainſi ſes petits enfermés, étant priſe ſouffre ſans donner le moindre ſigne de vie, qu'on la ſuſpende par la queue au deſſus d'un feu allumé; la queue s'accroche elle-même, & la mere périt ainſi avec ſes petits, ſans que rien ſoit capable de lui deſſerrer la peau de ſa poche.

La chair de cet animal eſt d'un très-bon goût, & approche fort de celle du Cochon de lait, lorſqu'elle eſt grillée & miſe enſuite à la broche: on prétend

que

que la graisse en est propre pour appaiser les douleurs de Rhumatisme, Sciatiques & autres.

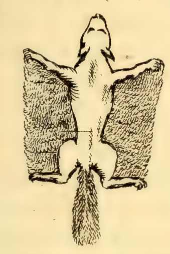
Bête Puante.

La Bête Puante est aussi petite qu'un Chat de huit mois: le mâle est d'un très-beau noir, & la femelle aussi noire est bardelée de blanc. Son œil est très-vif; elle a l'oreille & la patte de la Souris: je crois qu'elle ne vit que de fruits & de graines. Elle est à juste titre nommée Puante; car son odeur infecte, & on la suit à la piste presque vingt-quatre heures encore après qu'elle a passé dans un endroit. Comme elle va lentement, lorsqu'elle se sent poursuivie, elle se tourne du côté du Chasseur, & darde haut & loin une urine si puante, qu'il n'est homme ni animal qui ose en approcher. Un jour j'en tuai une: mon chien se jetta dessus, & revint à moi en la secouant. Une goûte de son sang, & sans doute aussi de son urine tomba sur mon habit, qui étoit de Coutil de chasse, & m'empesta si fort, que je fus contraint de retourner chez moi au plus vîte changer de vêtement, & me laver de la tête aux pieds. Pour l'habit, il fallut lui faire une lessive exprès, & l'exposer quelques jours à la rosée pour lui faire perdre sa détestable odeur. J'a-

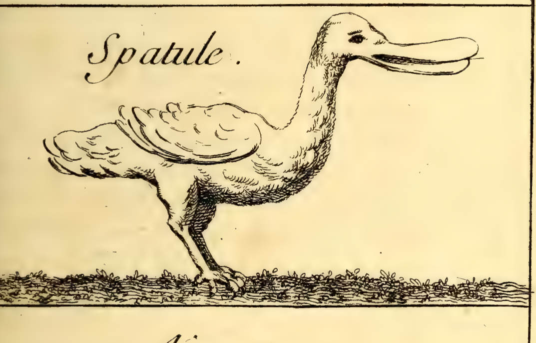
vois voulu tuer cette bête pour l'examiner de près ; mais ce commencement d'opération me rebuta au point que je ne deſirai plus en ſçavoir davantage.

Ecureuils. Les Ecureuils de la Louiſiane ſont faits comme ceux de France. Il y en a de quatre eſpeces principales. Les Ecureuils Suiſſes ſont les plus gros & les plus beaux ; ils ſont plus gros que ceux de notre Continent, & ont le poil barré de petites bandes jaunâtres, & le fond tirant beaucoup ſur le rouge. Un Ecureuil d'une autre eſpece eſt celui qui reſſemble parfaitement aux nôtres, ſi ce n'eſt qu'il a le poil plus brun. Il y en a d'une troiſiéme eſpece que Eſpece différentes. l'on nomme Ecureuils volans, ainſi nommés, parce qu'ils ſautent d'un arbre à l'autre à la diſtance de vingt-cinq à trente pieds & plus ; leur poil eſt d'un cendré foncé. Cet animal eſt de la groſſeur d'un Rat : ſes pattes de derriere tiennent à celles de devant par deux membranes, qui le ſoutiennent en l'air lorſqu'il ſaute, de ſorte qu'il paroît voler ; mais il va toujours en baiſſant : ſa queue qui eſt platte, lui ſert de gouvernail dans ſa route, ſes yeux ſont gros & ſon poil brun eſt aſſez joli. Cet animal eſt très-facile à apprivoiſer ;

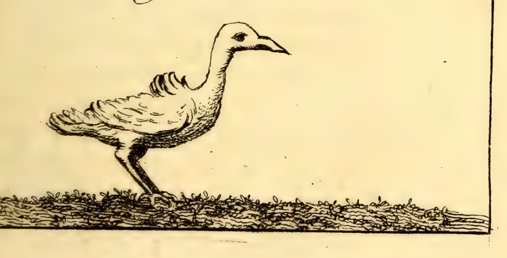
Ecureuil Volant.



Spatule.



Aigrette.



cependant lorsqu'on en veut garder chez soi, il est bon de les attacher avec une petite chaîne. Les quatriémes enfin sont gros comme des Souris; le poil de ceux-ci est d'un bay très ardent: ces petits animaux au reste sont si communs & si familiers, qu'ils viennent desBois voisins dans les maisons & sous les yeux du monde, pourvû que que l'on ne fasse aucun mouvement, s'asseoir à quatre pas des personnes du logis, & s'aident de leurs pattes pour manger les Mahiz ou autres graines qu'ils rencontrent: j'ai vû dans ma vie des animaux très-jolis & qui amusoient beaucoup; mais je n'en ai point vû qui m'ait fait tant de plaisir que ce petit Ecureuil qui venoit très souvent chez moi, & qui me divertissoit beaucoup par sa familiarité, ses attitudes & sa vivacité.

Leur familiarité.

Le Porc-épic est gros & beau dans son espece; mais comme il ne vit que de fruit, & qu'il aime le froid, il n'est commun que vers le Canton des Illinois, dont le climat plus froid abonde en fruits sauvages. Les Naturels font un grand usage de la peau de ses piquans, qui est blanche & brune. Quand ils ont pelé les épics, ils teignent une

Porc-Epic.

partie du blanc en jaune & en rouge, & le brun en noir, de ſorte qu'avec ces quatre couleurs, blanc, jaune, rouge & noir, ils ſont de très-jolis ouvrages : car ils ont l'adreſſe de refendre ces peaux très finement ; ils en brodent des peaux de Chevreuils ou des boëtes d'écorce fine & unie, & les employent de pluſieurs autres façons. On a apporté en France quelques uns de ces ouvrages qui ont paru très-curieux.

Hériſſon. Le Hériſſon de la Louiſiane eſt le même qu'en Europe à tous égards.

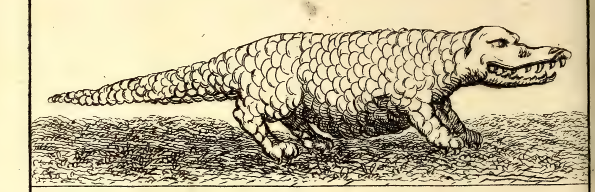
Caſtor. Je ne parlerai point des Caſtors que tout le monde connoît par le grand nombre de deſcriptions qui en ont été faites. On peut voir dans la premiere Partie ce que je dis de leur travail & de leurs cabanes (1).

Loutre. Les Loutres ſont les mêmes qu'en France, & on en voit fort peu.

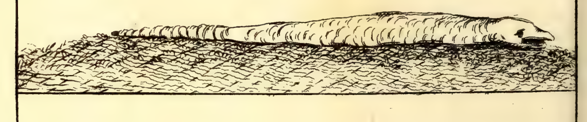
Tortue. On voit quelquefois des Tortues dans ce Pays, mais rarement. J'ai paſſé près de l'endroit où un Auteur dit en avoir vû trois mille dans un eſpace de ſoixante ou quatre-vingt pieds de long : je n'en ai cependant jamais vû la vingtiéme partie de ce nombre, dans le

(1) Voyez Tome I. Chap. XVIII.

Crocodil.



Serpent a Sonnette.



Serpent Verd.

terrein de plusieurs centaines de lieues que j'ai parcouru.

Les Grenouilles sont très-communes, sur-tout dans la Basse Louisiane, malgré le grand nombre que les Couleuvres en détruisent. Il y en a qui deviennent très-grosses, & dont le croassement étonne ceux qui n'y sont point accoutumés, particuliérement lorsqu'elles sont dans un arbre creux. On en voit quelques-unes d'un pied de long & plus. Grenouille

Le Crocodile est très-commun dans le Fleuve S. Louis; mais quoique cet amphybie ne soit pas moins connu que ceux que je viens de citer, je ne puis me dispenser d'en parler. Sans m'arrêter à faire sa description que l'on trouve par-tout, je dirai qu'il fuit les bords du Fleuve fréquentés par les hommes. Il fait ses œufs au mois de Mai, lorsque le Soleil est déja chaud dans ce Pays, & il les dépose dans le lieu le plus caché qu'il peut trouver, & parmi des herbes exposées aux ardeurs du Midi. Ces œufs sont communément aussi gros que ceux d'une Oye, mais à proportion plus longs: Quand on les casse on n'y trouve presque que du blanc, & le Crocodile. Ses œufs.

jaune n'eſt pas plus gros que celui d'une jeune Poulette : je n'en ai jamais vû de nouvellement éclos ; le plus petit qui ſe ſoit trouvé ſous mes yeux, que je jugeai avoir trois mois, étoit de la longueur d'une anguille & avoit un pouce & demi de diamétre ; j'en ai tué un de dix-neuf pieds de long, & trois pieds & demi dans ſa plus grande largeur ; un de mes amis en a tué un de 22 de long. Le petit Crocodile dont je viens de parler, n'avoit pas les pattes plus groſſes que celle d'une Grenouille de trois mois : il les remuoit avec peine ; & il m'a paru que les gros ne s'en ſervoient pas beaucoup mieux : les deux gros que je viens de citer ne les avoient pas plus longues d'un pied ; ils ſe meuvent difficilement, mais tous dans l'eau ſont extrémement agiles.

Cet animal a toujours le corps couvert de limon, comme il arrive à tous les Poiſſons d'eaux vaſeuſes ; & lorſqu'il vient à terre, il couvre ſon chemin de ce limon, parce que ſon ventre traîne à terre, ce qui rend en cet endroit le terrein très-gliſſant, & pour retourner à l'eau il y repaſſe. Il ne chaſſe point le Poiſſon dont il fait ſa nour-

Son adreſſe à prendre le poiſſon.

riture ; mais il ſe met en embuſcade & l'attrape au paſſage. Pour cet effet du côté du Fleuve où le courant eſt plus fort, il creuſe avec ſes griffes un trou fort au-deſſous de la ſurface de l'eau, & il a ſoin de le faire étroit à l'embouchure & aſſez large au fond, pour pouvoir s'y retourner. C'eſt là qu'il ſe met à l'affut pour attendre le Poiſſon, qui battu du grand courant du Fleuve, cherche une eau plus tranquille, pour ſe repoſer. Le Poiſſon qui vient du jour ne pouvant pas voir le Crocodile dans l'obſcurité de ſon trou, s'y retire ſans crainte ; & ſon ennemi qui a l'avantage de voir facilement des ténébres dans la lumiére, en fait auſſi-tôt ſa proie.

Je ne démentirai point la vénérable Antiquité ſur ce qu'elle nous apprend des Crocodiles du Nil qui ſe jettent ſur les hommes & les dévorent, qui traverſent les chemins & font une frayée de limon juſqu'à l'eau pour faire tomber les Paſſans & les faire gliſſer dans le Fleuve, & qui contrefont la voix d'un enfant pour les attirer dans leurs piéges: je ne m'éléverai point non plus contre les Voyageurs, qui ſur des *oui-dire* ont confirmé ces Hiſtoires ; mais comme je fais profeſſion de dire la vé-

rité, en n'avançant rien dont je ne sois bien certain par moi-même, je puis assurer que les Crocodiles de la Louisiane sont sans doute d'une autre espece que ceux des autres Régions. En effet je n'en ai jamais entendu imiter les cris d'un enfant ; ils ont la voix aussi forte que celle d'un Taureau, & il n'y a pas d'apparence qu'ils la puissent contrefaire comme on le rapporte. Ils attaquent à la vérité les hommes dans l'eau, mais jamais à terre, où ils ne sont nullement redoutables. J'en ai donné un exemple convainquant dans la premiere Partie, lorsque je fais mention de celui que mon Esclave tua, & qui avoit 5 pieds de long (1). J'ai aussi parlé de quelle maniére j'avois tué celui de dix neuf pieds (2). D'ailleurs il y a des Nations qui vivent en bonne partie de cet animal que les enfans vont tuer, & que les peres & meres vont chercher. Que peut-on donc croire de ce qu'on nous débite au sujet des Crocodiles ? Au reste j'en ai tué autant que j'en ai rencontré ; & ils sont d'autant moins à craindre qu'ils ne peuvent courir ni s'élever contre l'homme. Le sen-

(1) Voyez Tome I. Chap. V.
(2) Voyez Tome I. Chap. VIII.

tier gliſſant qu'ils font pour faire tomber les Voyageurs, eſt de la même force que le reſte de leur Hiſtoire; ce n'eſt autre choſe que le terrein ſur lequel ils paſſent en ſortant de l'eau & lorſqu'ils y retournent : je l'ai déja dit plus haut : s'ils ſont dangereux, ce n'eſt que dans l'eau qui eſt leur élément favorable, & où ils ont beaucoup d'agilité; on peut dans ce cas prendre ſes précautions.

Le plus gros de tous les Reptiles de la Louiſiane eſt le Serpent-à-ſonnettes; on en a vû qui étoient aſſez gros pour avoir 15 pouces de diamétre & longs à proportion, quoique cette eſpece ne vienne pas naturellement ſi longue que les autres. Celui-ci eſt ainſi nommé à cauſe qu'il a à la queue pluſieurs nœuds creux, auſſi minces & auſſi ſecs que du clinquant : ces nœuds ſont emboëtés les uns dans les autres de telle ſorte, qu'on ne peut les ſéparer ſans les caſſer; cependant ils ne ſont point adhérans entr'eux; le premier ſeulement tient à la peau. On dit que le nombre de ces nœuds marque l'âge du Serpent, & je ſuis très-porté à le croire; car comme j'en ai tué un grand nombre, j'ai remarqué que plus ils étoient longs & Serpens à-ſonnettes.

gros, plus ils avoient de nœuds. Sa peau eſt preſque noire, & le deſſous de ſon ventre eſt rayé de noir & de blanc.

Auſſi-tôt qu'il voit un homme, ou qu'il l'entend, il s'excite en remuant ſa queue, qui fait alors un cliquetis aſſez fort pour être entendu à quelques pas de diſtance, & par-là le Voyageur eſt averti de ſe mettre en défenſe : il eſt fort à craindre lorſqu'il eſt roulé en ligne ſpirale, car alors il peut facilement s'élancer ſur l'homme. Au reſte il fuit les lieux habités, & par un effet de la Providence, par-tout où il ſe retire on trouve la Simple qui guérit de ſa morſure, & dont j'ai parlé dans un des Chapitres précédens (1).

Autres Serpens.

On voit auſſi pluſieurs autres eſpéces de Serpens, dont les uns reſſemblent à ceux de France, & cherchent à ſe gliſſer dans les poulailliers pour manger les œufs & les poulets nouvellement éclos; & les autres ſont verds, longs de deux pieds, pas plus gros que le tuyau d'une plume, & ne ſont ancun mal; ils ſe tiennent dans les prés, où on les voit courir ſur les herbes, tant ils ſont leſtes & déliés.

(1) Voyez Tome II. Chap. V.

Les Vipéres sont fort rares dans la Basse Louisiane, parce que ce Reptile aime les terreins pierreux; on en trouve de tems en tems dans les terres hautes; elles y sont telles que les nôtres. Vipére.

Les Lézards sont très-communs: il en est une petite espece que l'on nomme Caméleons, parce qu'ils changent de couleur suivant celle des lieux où ils passent (1). Lezard Caméléon.

Entre les Araignées du Pays il en est une fort extraordinaire pour nous. Elle est aussi grosse, mais plus longue qu'un œuf de Pigeon, noire, avec des ornemens dorés; ses pattes en sont traversées au-dessus des jointures. Elle ne porte point ses œufs comme les autres: elle les renferme dans un vase en forme de coupe tissue, & couvert de sa soye, qui est lui-même enfermé dans une espéce de gros Cocon de la même soye suspendu aux branches des arbres. Araignées.

(1) Quand le Caméléon se fâche, il tend un nerf qu'il a depuis la machoire jusqu'au milieu de la gorge: ce nerf fait l'arc, & la peau qui le couvre est si tendue, qu'elle est toute rouge, de quelques couleurs que soit alors le corps. Au reste il se sauve & ne fait jamais de mal.

La toile que tend cet Insecte est si forte, que non-seulement elle arrête les Oiseaux, mais que les hommes ne peuvent la rompre sans un peu d'effort.

Je n'ai jamais vû de Taupes dans la Louisiane, ni entendu dire qu'il y en eût.



CHAPITRE IX.

Des Oiseaux Carnaciers & Aquatiques.

LES Oiseaux sont en si grand nombre dans la Louisiane, que si on en connoissoit toutes les especes, ce qu'on n'a pû faire jusqu'à ce jour, il faudroit un volume entier pour les décrire. J'entreprens seulement la description de tous ceux qui sont venus à ma connoissance, dont le nombre est, ce me semble, suffisant pour satisfaire le Lecteur curieux.

L'Aigle, le Roi des Oiseaux, est plus petit que l'Aigle des Alpes; mais il est bien plus beau, étant presque tout blanc, & n'ayant que l'extrémité de ses plumes qui soit noire. Comme il est assez rare, c'est une seconde raison pour le rendre estimable aux Peuples du Pays, qui en achetent chérement les plumes des aîles pour faire l'ornement du Symbole de Paix, & qui est l'éventail dont j'ai parlé en donnant la description du Calumet de Paix (1). Aigle.

(1) Voyez Tome I, Chap. VII.

Roitelet. A l'occasion du Roi des Oiseaux, nous parlerons du Roitelet, & nous pourrons peut-être découvrir l'origine de son nom. Je pense qu'il m'est permis de supposer que la plûpart des mes Lecteurs n'ont guères vû de Roitelet que dans les Fables d'Esope, ou dans quelques autres Livres semblables, où à force d'inventions on tâche de donner la raison pour laquelle on le nomme ainsi ; mais par le fait que je vais rapporter, on connoîtra mieux pourquoi les Naturalistes donnent le nom de Roitelet à ce petit Oiseau, qui est dans la Louisiane le même qu'en France.

Histoire du Roitelet. Un Magistrat aussi respectable par sa probité que par la place qu'il occupe dans la Judicature, m'a assuré qu'étant aux Sables d'Olonne en Poitou, au sujet d'un Bien qu'il a près de cette Ville, il eut la curiosité d'aller voir un Aigle blanc, que l'on apportoit de l'Amérique. Quand il fut entré dans la maison où étoit l'Aigle, on lui dit que l'on attendoit un Roitelet, que plusieurs jeunes gens étoient allés à cette chasse ; on apporta un Roitelet : l'Aigle alors étoit au milieu de la salle où il mangeoit. On lâcha le Roitelet qui s'envola sur la poutre entre deux so-

ſiveaux : l'Aigle qui l'apperçut fut ſe mettre dans un coin où il ſe tint la tête baiſſée. Un moment après le Roitelet fit un ramage & des geſtes qui marquoient la colere, fondit à l'inſtant ſur le col de l'Aigle avec furie, & le béqueta à ſon aiſe, ſans que l'Aigle fît autre choſe que de mettre ſa tête entre les jambes, juſqu'à ce que le Roitelet eût ſatisfait ſon animoſité, puis retourna ſur la poutre. J'ai mangé à Nantes pendant quelque tems avec un Armateur du Port des Sables ; je lui ai demandé s'il ſçavoit cette Hiſtoire ; il m'a dit qu'il avoit vû le fait de ſes yeux, & qu'on l'avoit répété pluſieurs fois pour en donner le plaiſir à différentes perſonnes, & qu'à chaque fois la même choſe étoit arrivée. C'eſt donc ſans doute pour cette bravoure qui le fait combattre le plus fort & le plus courageux des Oiſeaux, qu'on lui a donné le nom de Roitelet.

Pourquoi ce petit Oiſeau eſt ainſi nommé.

Le Faucon, l'Epervier & le Tiercelet, ſont les mêmes qu'en France ; mais les Faucons ſont beaucoup plus beaux que les nôtres.

Faucon, Epervier, Tiercelet.

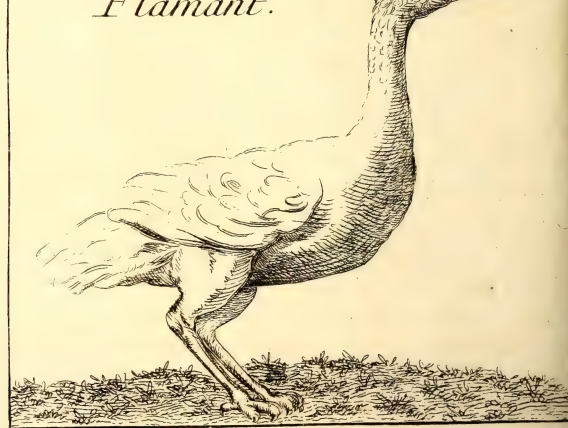
Le Carancro eſt de la forme & de la groſſeur d'un Dindon : ſa tête eſt garnie de chair rouge, & ſon plumage eſt

Carancro.

noir ; il a le bec crochu, mais ſes pattes ne ſont armées que de petites ſerres, c'eſt ce qui le rend peu propre à ſaiſir le gibier vivant, qu'il n'attaque pas volontiers, ſon peu d'agilité ne lui permettant pas d'ailleurs de fondre deſſus avec la rapidité d'un Oiſeau de Proye ; auſſi ne vit-il que des bêtes mortes qu'il trouve, & avec une ſemblable nourriture il eſt ſurprenant qu'il ſente le muſc. Pluſieurs tiennent que le Carancro eſt notre Vautour. Les Eſpagnols défendent de le tuer ſous peine de punition corporelle, parce que ne conſumant pas en entier les Bœufs qu'ils tuent, ces Oiſeaux mangent ce qu'ils en abandonnent, qui ſans cela, diſent-ils, infecteroient l'air en pourriſſant ſur la terre.

Cormoran. Le Cormoran eſt aſſez ſemblable au Canard pour la forme, mais différent pour le plumage qui eſt beaucoup plus beau. Cet Oiſeau ſe tient ſur les bords de la Mer & des Lacs, & rarement ſur ceux des Riviéres. Il vit ordinairement de Poiſſon ; & comme il eſt très-goulu, il mange auſſi de la chair morte, qu'un crochet qu'il a dans ſon bec, large comme celui du Canard, lui ſert à déchirer.

Grandgosier.



LesCygnes de la Louiſiane ſont tels qu'en France, avec cette ſeule différence qu'ils ſont plus gros; cependant malgré leur groſſeur & leur poids, ils s'élevent ſi haut en l'air, que ſouvent on ne les reconnoît qu'à leur cri aigu: leur chair eſt très bonne à manger, & leur graiſſe eſt ſpécifique pour les humeurs froides. Les Naturels font un grand cas des plumes de Cigne; ils en font les Diadêmes de leurs Souverains, & des Chapeaux, & en treſſent les petites plumes comme les Perruquiers font les cheveux, pour ſervir de couvertures aux femmes nobles: les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ſe font des palátines de la peau garnie de ſon duvet. Cygne.

L'Outarde eſt un Oiſeau aquatique de la figure d'une Oye; mais deux fois glus groſſe & plus péſante; ſa plume eſt couleur de cendre; ſes yeux ſont couverts d'une tache noire; ſes cris ſont différens de ceux de l'Oye, & plus aigus; la chair de cet Oiſeau eſt très-bonne & d'un goût extrêmement fin. Outarde.

Le Grand-Goſier tient ſon nom de ſa groſſe tête, de ſon gros bec, & ſurtout de ſa grande poche, ſans plume ni duvet, qui lui pend au col. Il rem- Grand-Goſier.

plit cette poche de poisson, qu'il dégorge ensuite pour donner la nourriture à ses petits. Les Matelots le tuent sur le bord de la Mer où il se tient toujours, pour avoir cette poche, dans laquelle ils mettent un boulet de canon, & qu'ils suspendent ensuite pour lui faire prendre la forme d'un sac, qui leur sert à mettre leur tabac.

Oyes. Les Oyes sont les mêmes que les Oyes sauvages de France; elles abondent sur les bords de la Mer & sur les Lacs; on les voit rarement sur les Riviéres.

Canards. Il y a dans cette Province trois especes de Canards. Les uns sont nommés Canards d'Inde, parce qu'ils sont propres au Pays; ils sont presque tout blancs, & n'ont que quelques plumes grises; ils ont des deux côtés de la tête des chairs rouges plus vives que celles du Dindon, & sont plus gros que nos barboteux; la chair des jeunes est délicate & d'un très-bon goût; mais celle des vieux, & sur-tout des mâles, sent le musc: ils sont aussi privés que ceux d'Europe. Il y en a d'autres, & ce sont les Canards sauvages, plus gras, plus délicats & de meilleur goût que ceux de France, mais au reste

Canards d'Inde.

Canards sauvages.

entiérement ſemblables ; ils ſont en ſi grande quantité, que l'on en peut compter mille pour un des nôtres. Les troiſiémes ſont les Canards-branchus ; ils ſont un peu plus gros que nos Cercelles ; leur plumage eſt tout-à-fait beau, & ſi changeant que la peinture ne pourroit l'imiter ; ils ont ſur la tête une belle houppe des couleurs les plus vives, & leurs yeux rouges paroiſſent enflammés ; les Naturels ornent leurs Calumets ou Pipes de la peau de leur col : leur chair eſt très-bonne ; cependant quand ils ſont trop gras elle ſent l'huile. Cette eſpéce de Canard n'eſt point paſſagére, on en trouve en toute ſaiſon, & elle ſe perche, ce que ne font point les autres ; c'eſt de-là qu'on les nomme branchus. Canards branchus.

Le Cercelles ne ſont point non plus un Oiſeau de paſſage ; elles ne différent des nôtres que par leur goût exquis. Cercelles.

Les Plongeons de la Louiſiane ſont les mêmes que les nôtres ; mais lorſqu'ils voyent le feu du baſſinet, ils plongent ſi promptement, que le plomb ne peut les toucher ; ce qui les a fait nommer *Mangeurs de Plomb*. Plongeons.

Le Bec-ſcie a ſon bec en dedans Bec-Scie.

dentelé comme la lame d'une scie ; on dit qu'il ne vit que de Chevrettes, dont il casse facilement les écailles qui en sont tendres.

Grue. La Grue est un Oiseau aquatique & très commun; elle est plus grosse qu'un Dindon, très-charnue & d'un bon goût; sa chair ressemble à celle du Bœuf; & fait de fort bonne soupe.

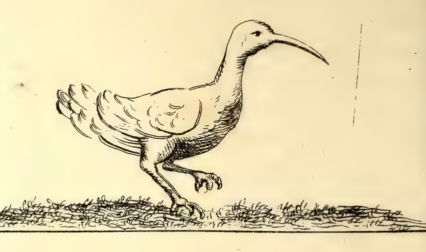
Flamant. Le Flamant n'a point de plumes sur la tête ; mais seulement un peu de duvet épars : sa plume est grise, sa chair assez bonne & sent très peu l'huile.

Spatule. La Spatule tire son nom de la forme de son bec long de sept à huit pouces, large vers la tête d'un pouce seulement, & de deux & demi vers l'extrémité ; il n'est pas tout à-fait si gros qu'une Oye sauvage ; ses cuisses & ses jambes sont de la hauteur de celles du Dindon : son plumage est couleur de Rose, & ses aîles plus exposées au Soleil sont d'une teinte plus vive que le reste de son corps Cet Oiseau est du nombre des aquatiques, & sa chair est fort bonne.

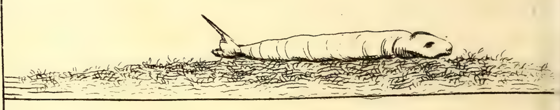
Héron. Le Héron dans la Louisiane est le même qu'en Europe, & n'est pas meilleur en ce Pays-là qu'en celui-ci.

Aigrette. L'Aigrette est un Oiseau aquatique dont le plumage est très-blanc :

Bec-croche.



Ver a Tabac.



Lever.



l a des plumes en aigrettes aux aîles près du corps, ce qui l'empêche de voler haut; c'est aussi de-là qu'il tire son nom : sa chair sent beaucoup l'huile, parce qu'il vit de poisson.

Bec-croche.

Le Bec-croche a en effet le bec crochu, avec lequel il prend les Ecrevisses, dont il se nourrit; aussi sa chair en a le goût & est rouge; son plumage est gris blanc, & il est de la grosseur & de la hauteur d'un Chapon.

Poule d'eau Pied-verd.

La Poule d'Eau & le Pied-verd sont les mêmes qu'en France.

Bec-de-Hache ou Pied-rouge.

Le Bec-de-Hache est ainsi nommé, à cause que son bec, qui est rouge, est formé comme le tranchant d'une hache; il a aussi les pieds d'un fort beau rouge; c'est pour cela que l'on lui donne assez souvent le nom de Pied-Rouge: comme il ne vit que de coquillage, il se tient sur les bords de la Mer, & on ne le voit dans les terres que lorsqu'il prévoit quelque grand orage que sa retraite annonce, & qui ne tarde pas à la suivre.

Pêche-Martin ou Pêcheur.

Le Pêche-Martin ou Pêcheur, n'a d'autre avantage sur le nôtre que la beauté du plumage aussi varié que l'Iris. On sçait que cet Oiseau va toujours contre le vent; mais peut-être ignore-

t'on qu'étant mort il conserve la même propriété, ce que j'ai reconnu. J'en avois un suspendu à mon plancher par un fil de soye qui tomboit directement du milieu d'une rose de Boussole : c'est un fait constant que cet Oiseau tout mort qu'il étoit, tournoit toujours le bec du côté du vent. Les Naturels qui venoient chez moi, surpris d'un mouvement si régulier, disoient qu'il falloit bien que son esprit gouvernât son corps, puisqu'après sa mort il faisoit encore ce qu'on lui avoit vû faire pendant qu'il étoit en vie.

Sa propriété singuliere.

Goilan.

Le Goilan est un oiseau aquatique qui ne s'écarte guères des bords de la Mer, & sur-tout des marais voisins de la Côte : il est semblable à celui de France.

Allouette & Bécassines de mer.

L'Allouete & la Bécassine de Mer, sont des oiseaux aquatiques qui ne quittent point la Mer ; leur viande peut se manger, n'ayant qu'un goût d'huile très-léger.

Butor.

Les Butors sont des oiseaux aquatiques qui vivent de poisson, ils ont le bec très-gros : ils sont connus en France, ainsi je n'en dirai rien davantage.

Frégate.

La Frégate est un gros oiseau qui se tient le jour en l'air, sur la Mer vers la Côte ; elle s'éleve souvent fort haut ;

ans doute pour se promener, car elle e nourrit de poisson, & tous les soirs lle se retire à la Côte. Cet oiseau paoît plus gros qu'il n'est; il a en effet ɔeu de chair & beaucoup de plumes, lont la couleur est grise; il a les aîles ort longues, la queue fourchue, & fend 'air d'une vîtesse extrême.

Le Damier est un grand oiseau à peu e chose près semblable à la Frégate, ussi léger, mais un peu moins vîte; ɔn plumage en général paroît plûtôt run que gris; celui de dessous est brun c blanc, distribué dans le goût d'un chiquier, ce qui lui a fait donner le om qu'il porte. Damier.

Le Fol est de couleur jaunâtre, & ros à peu-près comme une poule. Il a té ainsi nommé, parce qu'il laisse aprocher l'homme jusqu'à en être pris à a main; mais aussi il ne faut point se resser de chanter victoire; on doit en iême tems avoir une grande attention u'il ne morde point le doigt, il le coueroit d'un seul coup de bec. Fol.

Lorsqu'on voit ces trois derniers oiseaux voler assez bas au-dessus de la tere des Côtes, on est assûré d'une prohaine tempête, qui ne manque jamais l'arriver; ces oiseaux sont ainsi d'un

augure bien different des Alcyons ; lor
que les Marins voyent ceux-ci derrier
leur Vaisseau, ils esperent & sont ordi
nairement certains du beau tems pou
quelques jours.

Alcyon.

Puisque j'ai cité l'Alcyon, quoiqu
par hazard, je continuerai à en parler
je dirai ce que j'en ai vû, & le Lecteu
ne trouvera point mauvais que j'en dor
ne la description, puisque je dois cro
re qu'il ne l'a point lûe ; en effet je n'
jamais lû de quelle maniere étoit le pl
mage de cet oiseau ; & quoiqu'on par
souvent des Alcyons, personne ne l
décrit.

L'Alcyon est un petit oiseau de
grosseur d'une Hirondelle, mais il a
bec plus long & son plumage aussi vi
let : il a deux barres d'un jaune brur
qui tiennent à l'extrémité des plum
de ses aîles, & qui paroissent sur sc
dos ; lorsqu'il est posé, sa queue e
semblable à celle des oiseaux ordinaire

Je n'ai jamais eu d'Alcyon en mair
néanmoins pendant trois jours qu'u
certain nombre de ces oiseaux nous su
vit en Mer, j'ai eu tout le tems de l
examiner ; pour mieux les connoître
pouvoir m'appliquer plus long-tems
je me servis d'une lorgnette, quoiqu'i
n

ne fussent éloignés du Vaisseau que d'un
et de pierre.

En partant de la Louisiane nous fû-
nes suivis pendant trois jours, de près
l'une centaine d'Alcyons; ils tenoient
oujours le derriere du Vaisseau à la dis-
ance que je viens de dire, & on auroit
ssuré qu'ils nageoient, parce qu'ils
étoient toujours au-dessus de l'eau com-
ne nous y voyons les Cignes ou les Ca-
nards; cependant je ne pus jamais m'ap-
percevoir qu'ils eussent des nageoires
ux pattes, de quoi j'étois fort surpris.
Je fis mon possible pour m'instruire des
Marins, comment cela se pouvoit faire;
nais je n'en pus tirer aucun éclaircisse-
nent. Cet oiseau vit de petits insectes
sans doute qui se détachent du Vaisseau
en voguant; car on les voit plonger de
tems en tems, & sortir de l'eau pres-
que à la même place: toutes ces obser-
vations me firent présumer que c'est
le *remou* du Vaisseau qui lui donne le
moyen de le suivre sans nager; & ce qui
fait beaucoup à mon sentiment, c'est que
si ce petit oiseau se trouve quelquefois
hors du *remou*, il est obligé de voler
pour y retourner, & se remettre dans
la route ordinaire; ce qu'il ne manque
point de faire promptement, puisqu'au-

trement il n'avanceroit point, & ne trouveroit point sa nourriture.

Le *remou* dans une Riviere, est un côté de l'eau qui remonte vers la terre, contre le courant: le *remou* d'un Vaisseau est la *passée* qu'il laisse derriere lui & qui se connoît d'assez loin; ce qui provient du vuide que le Vaisseau fait en passant, & qui se remplit à l'instant par l'eau qui étoit à côté du Vaisseau. Cette eau y tombe en crochet; ensorte que le Vaisseau est poursuivi, pour ainsi dire, par un courant, que l'on nomme en Mer le *sillage* du Vaisseau. En tems de Guerre on profite de ce courant pour joindre plutôt l'ennemi que l'on poursuit; parce que ce courant joint au même vent qui pousse le Vaisseau que l'on chasse, précipite la route & lui fait joindre l'autre, quand même il seroit meilleur Voilier.

C'est donc sur cette eau courante qu'est porté l'Alcyon; de cette sorte il ne fatigue point, & il peut prolonger sa marche à son gré. Au reste les Matelots, la plûpart même des Officiers, sont si superstitieux au sujet de cet Oiseau, que si un homme en tuoit, ou leur faisoit du mal de quelque maniere que ce fût, ils le croiroient menacé des plus grands malheurs.

On dit que cet Oiſeau fait ſon nid au bord de la Mer avec du *goimon*, qui eſt une écume de Mer gluante; qu'enſuite il le pouſſe à la Mer lorſqu'elle monte, & dans un tems où le vent venant de terre l'emporte au large: les Alcyons ſont encore aidés dans cette navigation d'une de leurs aîles, qui eſt élevée en l'air du côté du vent. Quelques-uns prétendent que cette aîle en l'air ayant la figure d'une Voile latine, fut une occaſion aux premiers Marins d'en mettre de ſemblables aux Navires, en copiant cet Oiſeau Pilote.



CHAPITRE X.

Des Oiſeaux des Bois : Chaſſe aux Pigeons Ramiers : Leur quantité prodigieuſe : Chaſſe aux Etourneaux.

OUTRE les Oiſeaux aquatiques deſquels nous venons de parler dans le chapitre précédent, il y en a dans les Bois de tant d'eſpeces différentes, qu'il n'eſt point poſſible d'en avoir une connoiſſance exacte ; d'ailleurs on ne pénetre pas aiſément dans les Bois qui ſont ſur les Rivieres, parce qu'ils ſont trop fourrés ; ils nourriſſent néanmoins beaucoup d'oiſeaux que nous ne connoiſſons point, & dont la deſcription feroit quelque plaiſir à notre curioſité ; mais ſans m'écarter de la route que j'ai ſuivie juſqu'à préſent, je ne parlerai que des oiſeaux que je connois particulierement, en ayant tué la plus grande partie pour les examiner à loiſir.

Dindon. Les Dindons ſont l'eſpèce d'oiſeaux qui ſe trouve le plus généralement dans tout le Pays ; ils ſont plus beaux, plus gros & meilleurs qu'en France. Les

plumes du Dindon ſont d'un gris de maure, bordées de la largeur de trois à quatre lignes de couleur d'or; les petites plumes ſont auſſi bordées de la même couleur, de la largeur d'une ligne au plus : les Naturels en font pluſieurs ouvrages; entr'autres ils font des éventails avec la queue, & les François font un paraſol de quatre queues jointes enſemble. Les femmes des Naturels treſſent les plumes du corps, de même que les Perruquiers en France treſſent les cheveux : ces plumes ainſi treſſées ſont attachées ſur une vieille couverte d'écorce qui ſe trouve en duvet des deux côtés. Sa chair eſt plus délicate, plus graſſe & plus ſucculente que celle du nôtre. Il va par troupe, & avec un chien on peut en tuer beaucoup : j'ai parlé ailleurs de cette chaſſe (1).

Je n'ai jamais pu avoir des œufs de Dindons pour en faire éclore, & connoître s'ils ſont auſſi difficiles à élever en ce Pays qu'en France, puiſque le climat eſt preſque le même : mon Eſclave m'a dit que dans ſa Nation & dans ſon village on en avoit eu, & qu'on les avoit élevés ſans autres ſoins que

(1) Voyez Tome I. Chap. XVI.

ceux que l'on prend pour des jeunes Poulets.

Faisan. Le Faisan est le plus bel oiseau qu'on puisse peindre ; du reste entiérement semblable à ceux d'Europe. Je ne sçais si c'est la rareté de cet oiseau qui fait que l'on en a tant d'estime ; on mange en France des faisans qui ne valent pas de bons chapons. Dans mon voyage des terres j'en tuai quelques-uns, mais je leur ai toujours préféré un morceau de filet de Bœuf sauvage, & à mon goût la bosse de ces bœufs vaut mieux que cent faisans.

Perdrix. Les Perdrix de la Louisiane sont tout au plus de la grosseur des tourterelles ; leur plumage est le même que celui de nos perdrix grises, elles ont aussi le fer à cheval ; elles perchent sur les arbres, & on les voit rarement en compagnie ; elles sifflent deux coups de suite & très-fort : c'est sans doute ce qui les a fait nommer par les Natchez *Hò-ouy*, mot qui exprime leur maniere de siffler. La chair en est blanche & délicate, mais elle n'a pas plus de fumet que tout le gibier du Pays, qui n'a qu'une finesse de goût.

Bécasse. La Bécasse est très-rare, parce qu'elle

ne se trouve que dans les Pays inhabités ; elle est semblable à celle de France ; sa chair est blanche & n'a aucun fumet ; mais elle est au moins aussi délicate & plus grosse, ce qui vient de l'abondance & de la bonté de la nourriture.

La Bécassine est beaucoup plus commune que la bécasse ; j'en ai tué souvent avec un de nos Commandans des Natchez, qui venoit me prendre pour y aller à la Chasse tout auprès de mon Habitation ; ce qui m'autorise à croire qu'elles ne s'épouvantent pas beaucoup des hommes, puisqu'elles restoient toujours dans le même endroit, quoique j'y passasse souvent : Les Bécassines sont très-délicates, la chair en est blanche & d'un meilleur goût que les nôtres. Bécassine.

Je suis dans la persuasion que la Caille est très-rare dans la Louisiane ; j'en ai quelquefois entendu ; mais je n'en ai jamais vû, & je ne sçache aucun François qui en ait appris davantage sur le compte de cet oiseau ; ainsi comme je ne parle point de ce que j'ignore, je me crois dispensé d'en donner la description. Caille.

Il a plû à quelques Colons de la Ortolan.

Louisiane de nommer Ortolan un petit oiseau qui en a le plumage, mais qui dans tout le reste de ses parties ne lui ressemble en aucune maniere.

Corbijeau. Le Corbijeau est aussi gros que la bécasse & très-commun; son plumage varié de diverses couleurs nuancées est tout-à fait différent de celui de la bécasse; son bec qui est courbe est d'une couleur jaune rougeâtre, est plus long que celui de la bécasse; il en est de même de ses pieds; sa chair est plus ferme & d'un goût pour le moins aussi fin.

Perroquet. Le Perroquet de la Louisiane n'est point aussi gros que ceux que l'on apporte ordinairement en France. En général son plumage est d'un beau verd Céladon & sa tête est coëffée de couleur aurore qui rougit vers le bec, & se fond par nuance avec le verd du côté du corps. Il apprend difficilement à parler, & quand il le sçait, il en fait rarement usage; semblable en cela aux Naturels qui parlent peu. C'est sans doute parce qu'un Perroquet silentieux ne feroit pas fortune auprès de nos Dames, que l'on ne voit point de ceux-ci en France. Ils vont toujours en compagnie, & s'ils ne font pas grand bruit étant privés, en revanche ils en font

beaucoup en l'air qui retentit au loin de leur cris aigres. Ces oiseaux font ordinairement leur nids dans des trous qu'ils aggrandissent après qu'ils ont été commencés par les Pics-bois. Ils vivent de noix d'un espece qui est tendre & amére, de pacanes, de pignons, de lauriers à tulippes & d'autres graines.

La Tourterelle est en tout semblable à celle de France; mais on en voit peu. Tourterelle.

Les Pigeons Ramiers sont en si prodigieux nombre, que je ne crains point d'exagérer en assurant que quelquefois leur multitude dérobe la clarté du Soleil. J'en vis un jour que j'étois sur le bord du Fleuve S. Louis, qui se suivoient à la file le long du Bois: cette file fut si longue, qu'ayant tiré mon premier coup de fusil, j'eus le tems de le recharger trois fois; mais la rapidité de leur vol étoit si grande, que quoique je ne tire pas mal, de mes quatre coups je n'en pus abattre que deux. Pigeon Ramier.

Ces oiseaux ne viennent à la Louisiane que pendant l'Hyver, & restent en Canada pendant l'Eté, où ils mangent les grains, comme ils mangent les glands dans la Louisiane; les Canadiens on mis tout en usage pour les em- Dommage qu'il cause.

pêcher de leur faire tant de mal, & n'ont pû en venir à bout: dans la Louisiane au contraire on les souffre volontiers, parce qu'ils n'y mangent que des glands. Cependant si les Habitans de ces deux Colonies alloient à la chasse de ces oiseaux, de la maniere que je l'ai fait, ils les détruiroient insensiblement, & les Canadiens sur-tout y gagneroient beaucoup; puisqu'en détruisant leur nombre, ils feroient des moissons plus abondantes. Cette Chasse qui se fait de telle sorte qu'il faut porter plusieurs sacs pour mettre en sûreté le gibier, mérite que j'en donne un petit détail.

Chasse des Dames à cet oiseau.

En se promenant dans les hautes futayes, il faut regarder au pied des arbres qui ont le plus de branches, & examiner si l'on y voit une grande quantité de fiente; lorsque l'on en a trouvé un tel que je le dépeins, on doit le remarquer de façon que l'on puisse le reconnoître en y allant un peu avant la nuit. Avant de partir on se munit de morceaux de pots cassés, ou à leur défaut, on prend des assietes de terre au nombre de cinq ou six; on y ajoute environ deux onces de souffre en poudre, & on n'oublie point de se

munir de trois ou quatre sacs & d'un tison allumé. Lorsque l'on est arrivé, on a soin de disperser le souffre dans les têts de pots & de les placer à distance à-peu-près égale dessous l'extrémité de la rondeur de l'arbre ; on met le feu au souffre à mesure qu'on les place, & on se retire du côté que le vent vient, dans la crainte d'être incommodé de l'odeur du souffre. Tout étant ainsi disposé, on ne sera pas long-tems sans entendre tomber une grêle de Ramiers ; on ira les ramasser lorsqu'ils cesseront de tomber ; ce qui arrive sitôt que le souffre est fini. Pour s'en tirer plus commodément & avec un plus grand avantage, il faut avoir tout prêts des flambeaux de cannes séches, ou de paille, (selon le Pays) afin de se procurer une lumiere suffisante pour pouvoir enlever tout le gibier qui est tombé sous l'arbre. Cette chasse est facile ; les Dames peuvent en prendre le plaisir, puisqu'il n'y a d'ailleurs ni fatigue ni danger d'être blessé.

Quoique ce que j'ai dit jusqu'à présent de ces oiseaux suffise pour faire voir leur nombre qui passe ce qu'on en pourroit dire, je vais rapporter à ce sujet un fait qui prouve encore leur *(Quantité prodigieuse de ces oiseaux.)*

quantité prodigieuse, & dans lequel on remarquera en même-tems quelle est leur industrie pour se procurer la nourriture. J'aurois pû insérer ce fait dans le narré de mon *Voyage dans les terres*; mais j'ai crû devoir réserver pour chaque espece d'animaux, ce qui les concernoit, afin qu'il y eût plus de suite; j'y ai cependant laissé le Castor, il semble que la circonstance le demandoit.

Dans ce Voyage je traversai plusieurs fois le Fleuve, & ce fut après une de ces traversées, que, tandis que l'on faisoit des paquets, j'entendis un bruit sourd qui venoit du bord du Fleuve au-dessous de nous, & qui étoit apporté par le vent qui venoit de ce côté-là. M'appercevant que le bruit continuoit toujours également, je fis préparer la pirogue au plus vîte, m'y embarquai avec quatre hommes, & descendis en gagnant le milieu du courant, afin d'être à portée, dans le besoin, de me retirer de quel côté du Fleuve je souhaiterois. Plus nous descendions, plus le bruit augmentoit; mais quelle fut ma surprise lorsque je fus assez près de l'endroit où se faisoit le bruit, pour y fixer ma vûe? Je vis que ce bruit venoit d'une colomne grosse & assez courte sur le

Leur instinct.

rivage du Fleuve : j'en approchai de façon à pouvoir diſtinguer, que c'étoit une légion de Ramiers qui montoient & deſcendoient continuellement du haut en bas d'un chêne verd, où chaque ramier montoit ſucceſſivement pour y donner deux ou trois coups d'aîle pour en abattre du gland (1), puis deſcendoit pour manger les ſiens ou ceux que d'autres avoient abbattus ; mais l'activité avec laquelle ils montoient & deſcendoient faiſoit un mouvement perpétuel, qui formoit cette colomne dont j'ai parlé. Le bruit étoit cauſé par le murmure de cette multitude, & ce bruit étoit ce qui avoit piqué ma curioſité avec juſte raiſon, puiſque nous étions alors éloignés de plus de quarante lieues de toute Habitation. Cette action générale me fit admirer l'induſtrie de ces animaux pour vivre, ſans que l'on apperçoive dans l'inſtinct qui leur donne cette induſtrie, aucune marque d'avarice ou de pareſſe ; chacun ſe faiſant un devoir de travailler également, & de ne ramaſſer que la quantité de glands qu'il peut à-peu-près avoir abbattu.

(1) Ce gland eſt rond, de la groſſeur d'une petite noiſette, & a très-peu d'amertume.

Corneille. Les Corneilles sont communes à la Louisiane ; leur chair est meilleure à manger que celle des corneilles de France, parce qu'elles ne mangent point de chair morte ; elles peuvent certainement en avoir l'inclination aussi bien que les nôtres ; mais les Carancros leur en défendent l'approche.

Corbeau. Je ne sçais s'il y a des Corbeaux dans ce Pays ; je puis du moins assurer qu'il y en a très-peu, ne me souvenant point d'en avoir jamais vûs.

Hibou. Les Hiboux sont plus gros & plus blancs qu'en France, & leur cris bien plus effrayant. La Chouette est la même que la nôtre ; mais beaucoup plus rare. Ces deux oiseaux sont plus communs dans la Basse Louisiane que dans la Haute.

Chouette.

Pie. La Pie n'a que le cri semblable à celui des Pies d'Europe ; elle est plus déliée, totalement noire, son vol & ses mouvemens très-différens, & ne reste guéres que vers la Côte.

Merle. Les Merles sont noirs par tout le corps, sans en excepter les pieds ni le bec, & sont presque une fois plus gros que les notres ; leur ramage est différent, leur chair est plus dure.

Etourneau. Les Etourneaux sont de deux espe-

ces, les uns sont gris mouchetés, les autres sont noirs ; tous ont le moignon de l'épaule d'un très-beau rouge. Ils sont oiseau de passage comme en France ; on n'en voit que l'Hyver, mais ils viennent en si grande quantité, qu'on en a pris d'un seul coup dans des filets jusqu'à trois cens & plus. Voici de quelle maniere se fait cette chasse.

Chasse aux Etourneaux.

On doit avoir un filet de soye, qui soit très-long & étroit : lorsqu'on veut le tendre, on va nettoyer un endroit près du Bois ; on fait une espèce de sentier dont la terre est battue & très-unie. On tend les deux parties du filet des deux côtés du sentier, sur lequel on fait une traînée de ris, ou d'autres graines ; on va de là se mettre en embuscade derriere une broussaille, à laquelle répond la corde du tirage. Quand les Etourneaux en volant passent au-dessus de ce sentier, leur vûe perçante découvre l'appas ; fondre dessus, se trouver pris dans les filets, n'est l'affaire que d'un instant : on est contraint de les assommer, sans quoi il seroit impossible d'enramasser un si grand nombre.

CHAPITRE IV.

Suite des Oiseaux : Des armes & de la nourriture du Pic-bois : Du Colibri ou Oiseau Mouche : Des Insectes volans.

Pic-bois.

LE Pic-bois, tel en général qu'on le voit en France, est de deux espèces par rapport au plumage : les uns sont gris, mouchetés de blanc : les autres ont la tête & le col d'un rouge extrêmement vif, & le reste comme les premiers ; ce qui produit un effet charmant à la vûe, & forme un très-bel oiseau.

Sa nourriture.

Les Pic-bois ne vivent que de Vers qui se trouvent dans le bois mort, & non de Fourmis, ainsi qu'un Auteur moderne veut le faire croire, faute d'avoir étudié la nature des choses qu'il rapporte. Quelle apparence d'ailleurs que ces oiseaux aillent percer un arbre pour y trouver des Fourmis, qu'ils trouveroient aisément à terre, s'ils s'en nourrissoient ; de plus les Fourmis font leur demeure & leur magazin en terre, où elles sont plus chaudement en Hyver,

& en tout tems en plus grande ſûreté : on peut ajouter que les Fourmis ne ſe nourriſſent point de bois, mais de graines. Je pourrois encore dire que les armes dont la nature a pourvu ces oiſeaux pour ſe nourrir, démontrent qu'ils vivent de Vers & non de Fourmis. On peut rapporter dans les hiſtoires, des choſes fauſſes que le lecteur ne ſçauroit contredire ; mais en liſant le fait de cet Auteur de la maniere qu'il le raconte, on y trouve de la contradiction, & on s'apperçoit facilement que la choſe n'eſt point naturelle. Revenons aux Pic-bois.

Pour ſe nourrir des Vers qui s'engendrent dans le bois mort, ces oiſeaux s'attachent à ces troncs ſouvent dépouillés de leur écorce ; de ſorte qu'ils ſont obligés de ſe tenir avec leurs pattes le ventre collé contre l'arbre ; ils prêtent l'oreille pour entendre ſi le Ver ronge le bois, de quoi il s'apperçoivent aiſément. Si le Pic-bois n'entend rien vers le bas de l'arbre, il monte peu-à-peu en ſautant, toujours le ventre contre le tronc, juſqu'à ce qu'enfin il entende un Ver ; pour lors il redouble ſon attention, & lorſqu'il eſt aſſuré du lieu où eſt l'inſecte, il perce l'arbre en cet endroit, pique le Ver avec ſa lan-

gue dure & très-pointue, & tire sa proye hors de son réduit pour s'en repaître.

Ses armes. Pour cet effet la Nature lui a donné des armes convenables à cette chasse: il a des griffes dures & très-aigues pour s'attacher au bois mort, un bec très-dur & fait en forme d'une petite hache, un col souple & long pour faire travailler son bec utilement, enfin une langue armée à son bout d'une pointe dure & très-perçante; cette pointe est garnie en dedans de plusieurs barbes dures, quoique fléxibles dans leur position, la pointe pique le Ver, les barbes le retiennent; cette langue s'allonge de trois à quatre pouces selon le besoin. Telles sont les armes de cet Oiseau & la description de sa langue, qui n'est nullement gluante, comme le prétend faussement l'Auteur déja cité: le lecteur peut porter son jugement.

Hyrondelles. Martinet. Les Hyrondelles en ce Pays, ont jaune ce que les nôtres ont blanc, & elles habitent les Bois. Par-tout ailleurs où on voit des Hyrondelles, dans les Villes on y voit aussi des Martinets; cependant je n'en ai vû aucun dans la Louisiane ailleurs que dans les Bois.

Le Rossignol ne differe point du nôtre pour la forme & le plumage, si ce n'est qu'il a le bec un peu plus long; mais il a cela de particulier qu'il chante toute l'année, quoique rarement, & qu'il est assez familier. Il est très-facile de l'attirer sous le pignon d'une maison où les Chats ne puissent aller, en y mettant une petite late & à manger, avec un morceau de calebace où il fait son nid : alors on peut s'assurer qu'il ne songera point à déménager. **Rossignol.**

Le Pape est un oiseau dont le plumage est rouge & noir ; il a été nommé ainsi peut-être à cause que sa couleur le fait paroître plus vieux, & que l'on choisit les plus avancés en âge pour remplir cette dignité ; ou parce que son ramage est doux, foible & rare ; ou enfin parce qu'il falloit un oiseau de ce nom dans cette Colonie, où il y avoit déja deux espèces d'Oiseaux, dont les uns se nomment Cardinaux & les autres Evêques. **Pape.**

Le Cardinal doit son nom au rouge éclatant de son plumage, & à un petit capuchon quil a sur le derriere de la tête, qui ressemble assez à celui d'un camail. Il est gros comme un Merle, mais moins allongé; son bec est gros, fort & noir, ainsi que ses pattes : il **Cardinal.**

sifflé d'un ton net, mais haut & si perçant, qu'il romproit la tête dans les maisons, & qu'il n'est agréable qu'en pleine campagne & dans les Bois. On l'entend fréquemment en Eté, & l'Hyver seulement sur le bord des Rivieres, quand il a bû : car cette saison il ne sort point de son nid, où il garde continuellement la provision qu'il a faite pendant le beau tems. On y a trouvé en effet du grain de Mahiz amassé jusqu'à la quantité d'un boisseau de Paris. Ce grain est d'abord artistement couvert de feuilles, puis de petites branches ou buchettes, & il n'y a qu'une seule ouverture par où l'oiseau puisse entrer dans son magasin.

Evêque. L'Evêque est un oiseau plus petit que le Serin ; son plumage est bleu tirant sur le violet, & ses aîles qui lui servent de chape, sont tout-à-fait violettes ; on voit par-là l'origine de son nom. Il se nourrit de plusieurs sortes de petites graines, entr'autres de *Widlogouil* & de *Choupichoul*, espece de Millet naturel au Pays. Son gosier est si doux, ses tons si flexibles, & son ramage si tendre, que lorsqu'une fois on l'a entendu, on devient beaucoup plus réservé sur l'éloge du Rossignol. Son

chant dure l'espace d'un *Miserere*, & dans tout ce tems il ne paroît pas reprendre haleine: il se repose ensuite deux fois autant, pour recommencer aussi-tôt après. Cette alternative de chant & de repos dure deux heures. Je prenois un si grand plaisir à entendre ce charmant oiseau, que je conservai toujours un Chêne près de mon logis, sur lequel il en venoit un se percher, quoique je n'ignorasse point qu'un coup de vent pouvoit déraciner cet arbre, qui étoit isolé, & le renverser sur ma maison à mon grand dommage.

Le Colibri, ou Oiseau-mouche, étant plumé n'est pas plus gros qu'un Hanneton: la couleur de son plumage n'a rien de fixe, elle change selon son exposition au jour, & sur-tout au Soleil; alors il paroît un émail sur un fond d'or qui charme les yeux. Les plumes les plus longues de ses aîles n'ont que sept à huit lignes, son bec est de la même longueur & pointu comme une alêne; sa langue est comme une aiguille à coudre; ses yeux sont rouges, vifs & brillans, & ses pieds ressemblent a ceux d'une grosse Mouche. Son vol, qui approche de celui de la Perdrix, est si rapide, tout petit qu'il

Colibri, ou Oiseau-Mouche.

Sa nourriture.

eſt, qu'on l'entend toujours avant que de le voir. Quoiqu'il ne vive, ainſi que l'Abeille, que de ſuc de fleurs, il ne ſe poſe point deſſus comme elle, mais ſe ſoutenant en l'air ſur ſes aîles, il en ſuçe la ſubſtance, & paſſe d'une fleur à l'autre, avec la rapidité d'un éclair. Rien n'eſt plus agréable que de lui voir faire ce petit manége dans un champ de tabac, dont une partie eſt en fleur; il prend les fleurs depuis la cime jusqu'à celle qui approche le plus de terre, il ne ſe poſe ſur aucun pied, quoiqu'il les viſite tous ſans oublier une fleur de chaque pied; il va de la ſorte d'un bout à l'autre du champ, juſqu'à ce qu'il ne trouve plus de ce qu'il recherche. Pour ſe procurer ce plaiſir, il faut ſe cacher de façon à n'être point apperçû.

On ne peut les conſerver vivans.

Il eſt rare de prendre un Colibri vivant: un de mes amis néanmoins eut un jour le bonheur d'en attraper un, qu'il avoit vû entrer dans la fleur d'une Liane, qui étoit trop grande pour que ſon bec, quoique paſſablement long, pût de dehors atteindre juſqu'au fond. Mon ami s'approcha avec autant de légéreté que de vîteſſe, ferma la fleur, la coupa, & emporta le Colibri pri-

onnier. On lui fit au plutôt une cage, vec des cartes, comme les enfans en ont des coffres, & l'on découpa des arreaux : on eut grand ſoin de donner u Colibri des fleurs fraîches, & de out ce dont les oiſeaux ont coutume e manger ; mais on ne put jamais l'exiter à prendre aucune nourriture. Il nourut au bout de quatre jours, de hagrin, ſans doute, d'avoir perdu la berté. Après ſa mort il étoit laid en omparaiſon de ce qu'il paroiſſoit étant n vie.

Le Troniou eſt un petit oiſeau de la roſſeur du Moineau franc, ſon plumae eſt auſſi le même ; mais ſon bec eſt lus délié : ſon ramage ſemble apprenre ſon nom à ceux qui l'entendent. Troniou.

Les François élevent dans cette Proince des Dindons de l'eſpèce que l'on en France, des Poulardes, des Chaons & des Poulets d'un très-bon goût; es Pigeonneaux ſur-tout par la déliateſſe & la fineſſe de leur goût ſe font ſtimer des Européens au-deſſus de tout e qu'ils ont mangé en aucun endroit lu Monde ; la Poule Pintade y eſt déicieuſe. Il eſt croyable que toute cette Volaille n'eſt ſi ſucculente, que parce u'elle eſt nourrie de graines de bonne Volaille d'Europe.

qualité, telles que sont le Riz & le Mahiz.

Ver-à-Soye. Nous avons dans la Louisiane deux sortes de Vers-à-soye; l'un y a été apporté de France, l'autre est naturel au Pays; je me réserve à en parler, ainsi que de leur ouvrage, dans l'article de l'Agriculture.

Ver-à-tabac. Le Ver à tabac est une Chenille de la grosseur & figure du Ver-à-soye; sa figure est un verd celadon bardelé de blanc argenté; il porte sur la croupe un piquant de deux lignes de long. Cet Insecte en peu de jours fait beaucoup de ravages: pour l'en empêcher on a soin dans le tems que le tabac monte, d'aller tous les matins l'ôter de dessus le tabac, & l'écraser entre deux copeaux.

Chenilles. Ver luisant. Pendant l'Eté on trouve quelque Chenilles sur les Plantes; cet Insecte est rare dans cette Colonie. Les Ver luisans sont les mêmes qu'en France.

Papillon. Les Papillons ne sont point à beaucoup près si communs qu'en France; ce qui dénote, comme je viens de dire, qu'il y a moins de Chenilles; mais ils sont d'une incomparable beauté, & ont les plus brillantes couleurs. On voit dans les Prairies des Sauterelles noires qui marchen

marchent presque toujours, sautent rarement & volent encore moins : elles sont grosses comme le doigt, quelquefois comme le pouce, & longues de trois ; leur tête proportionnée au corps est faite comme celle de Cheval : les petites aîles de dessous au nombre de quatre, sont d'un très-beau pourpre ; les Chats en sont très-friands. Il s'en voit de plusieurs autres espèces. Sauterelles Cheval.

Les Abeilles de la Louisiane se logent sous terre, pour garantir leur miel du ravage des Ours qui en sont extrémement friands, au point qu'ils bravent leurs piquûres; dans la Louisiane elles se mettent dans des troncs d'arbres comme en Europe; mais où on en voit le plus, c'est dans l'intérieur des terres, dans les Bois de Futayes où les Ours ne vont jamais; les Abeilles connoissant par leur instinct que leurs ennemis trouvent leurs nourritures dans les Bois fourrés sur les bords des Rivieres, loin des Bois qui sont dans les terres. Abeille.

Les Taons sont de deux espèces; il y en a de jaunes-bruns comme en France, ce sont les Taons jaunes; il y en a aussi de noirs qui portent le nom de leur couleur. Taons jaunes & noirs.

Guêpe. Les Guêpes dans ce Pays viennent faire leur demeure & leur magasin de miel auprès des maisons où elles sentent de la viande.

Plusieurs François qui n'aimoient point leur voisinage, leur donnoient la chasse, & les détruisoient tant qu'ils pouvoient; je n'en faisois pas de même; je sçavois qu'il ne restoit point de Mouches où les Guêpes habitoient; ainsi au lieu de les chasser, je les attirois par quelque morceau de viande attachée en l'air.

Frappe d'abord. Les Frappes-d'abord sont des Mouches longues & jaunâtres, que l'on nomme ainsi, parce qu'elles piquent dans le même instant qu'elles se posent. Les Mouches ordinaires de France sont aussi en grande quantité à la Louisiane.

Mouches Cantarides. Les Mouches Cantarides sont très-nombreuses; elles sont plus grosses qu'en Europe, & ont un si grand acide, que si peu qu'elles touchent la peau en passant, dans le même instant l'ampoule paroît, même assez grosse: ces Mouches se nourrissent de feuilles de Frêne.

Mouches vertes. Les Mouches vertes ne paroissent que tous les deux ans, & les Naturels

ont la superstition de les regarder comme le présage d'une bonne récolte. C'est dommage que les Bestiaux en soient incommodés à ne pouvoir rester dans les champs : car elles sont d'une beauté parfaite, une fois plus grosses que les Abeilles ; elles sont du plus beau verd celadon, & leur dos ressemble à une cuirasse d'or ciselé & bruni, dont le dessein considéré au microscope est tout-à-fait admirable.

Mouches luisantes.

Les Mouches luisantes sont très-communes ; lorsque la nuit est sereine, elles sont en si grande quantité, que si la lumiére qu'elles jettent étoit continuelle, l'on verroit aussi clair que par une belle Lune.

Fourmis-Mouches.

Ce n'est point des Fourmis ordinaires que sortent les Fourmis-Mouches, que l'on voit sur tout s'attacher à la fleur des Acacias, & qui disparoissent aussi-tôt que cette fleur est tombée : car quoiqu'elles soient de la forme des Fourmis, elles sont & plus grosses & plus longues que les autres, qui servent à perpétuer l'espèce que nous connoissons. Elles ont la tête quarrée ; leur couleur est rouge tirant sur le brun bordé de noir, & leur pattes sont noires ; leurs aîles au nombre de quatre

ſont griſes & rouges, & elles volent comme les Mouches; ce que ne font pas les Fourmis volantes, qui ne ſont telles que par métamorphoſe, & après avoir paſſé par l'état de Chryſalide, ayant été précédemment Fourmis rempantes.

Demoiſelles. Les Demoiſelles ſont en aſſez grand nombre; on ne cherche point à les détruire, parce qu'elles ſe repaiſſent de Maringouins, qui eſt l'eſpèce d'Inſectes la plus incommode.

Couſins ou Maringouins. Les Couſins ou Maringouins ſe ſont fait une grande réputation dans toute l'Amérique, par leur multitude, par l'importunité de leur bourdonnement & le venin de leurs piquûres, qui cauſent une démangeaiſon inſupportable, & forment ſouvent autant de petits ulcéres, ſi l'on n'a ſoin auſſi-tôt de paſſer de ſa ſalive ſur l'endroit piqué. On en eſt moins tourmenté dans des lieux bien découverts; mais on l'eſt toujours, & l'on n'a communément d'autre préſervatif contre leurs attaques, que de faire le ſoir de la fumée dans la maiſon pour les chaſſer. J'ai été aſſez heureux pour trouver quelque choſe de plus efficace; c'eſt de brûler un peu de ſouffre le ſoir & le matin, & l'on peut s'aſſurer que cette fumée fait mourir ſur le

champ tous ceux qui s'y trouvent, & que l'odeur qui se conserve long-tems pour les Insectes dont l'odorat est extrêmement fin, les éloignent pour plusieurs jours. Une heure suffit pour la dissiper au point qu'elle n'incommode point les hommes.

Mouches ou Mousquites.

Par le même moyen on se débarrasse des Mouches & des Mousquites, dont la piquûre est douloureuse & très-fréquente dans le peu de tems qu'ils courent; car ils ne se levent qu'au Soleil-couchant, & se retirent à la nuit. Il n'en est pas de même des Brûlots: ceux-ci, quoiqu'ils ne soient pas plus gros que la pointe d'une épingle, sont insupportables aux gens de travail dans la campagne. Ils volent dès le lever du Soleil, & ne se retirent qu'à son coucher; les blessures qu'ils font brûlent comme le feu.

Brûlots.

Lavert.

Le Lavert est un Insecte large d'environ trois lignes, long de douze, & n'en a qu'une d'épaisseur. Il passe par les moindres fentes dans les maisons, & se jette principalement la nuit sur les plats, même couverts, ce qui le rend très-incommode pour ceux dont les maisons ne sont encore bâties qu'en bois; mais les Chats en sont si friands,

qu'ils quittent tout pour se jetter sur eux aussi-tôt qu'ils les apperçoivent. Dès qu'en défrichant on se trouve un peu éloigné des Bois, on en est entiérement délivré.

Fourmis. On voit à la Louisiane des Fourmis blanches qui paroissent aimer le bois mort : Des personnes qui avoient été aux Indes Orientales, m'ont assuré, qu'elles étoient toutes semblables à celles que dans ces Régions on nomme *Cancarla*, & qu'elles perçoient le verre, expérience que je n'ai point faite. Il y a dans la Louisiane, comme en France, des Fourmis rouges & noires & des Fourmis volantes de même que les nôtres.



CHAPITRE XII.

Des Poissons : Des Huitres & autres Coquillages.

IL ne me reste plus qu'à parler des Poissons, sur lesquels je ne m'étendrai pas beaucoup, quoiqu'ils soient en prodigieuse quantité, parce que de mon tems on ne les connoissoit pas encore tous, & que l'on n'étoit pas alors assez exercé à les prendre. En effet la plûpart des Rivieres étant très profondes, & le Fleuve S. Louis ayant trente-cinq à quarante brasses d'eau, comme je l'ai déja dit, depuis son embouchure jusqu'au Sault S. Antoine, on conçoit aisément que les engins dont on se sert en France pour la Pêche, ne peuvent être à la Louisiane d'aucune utilité, puisqu'il est impossible qu'ils aillent au fond de l'eau, ou qu'ils y plongent du moins assez avant pour laisser aux Poissons peu de moyens d'échapper. On ne peut donc faire usage que de la ligne, avec laquelle on prend tout le Poisson que l'on y mange sur la

Riviere. Entrons dans le petit détail que je vais en donner.

Barbue.

La Barbue eſt de deux eſpéces, la grande & la petite. La premiere a juſqu'à quatre pieds de long, & l'on n'en voit point de cette eſpéce de plus petites que deux pieds de long, les plus jeunes ſans doute ſe tiennent au fond de l'eau. Cette eſpéce a la tête très-groſſe, & dès là le corps qui eſt rond va en pointe juſqu'à la queue. Ce Poiſſon eſt ſans écaille & ſans arrêtes, excepté celle du milieu; ſa chair eſt très-bonne & délicate, mais un tant ſoit peu fade, à quoi il eſt facile de remédier: au reſte elle eſt fort ſemblable à la chair de Morue fraîche du Pays: on la mange à toutes les ſauces auſquelles on peut manger un Poiſſon, & on la trouve bonne de toutes les manieres qu'on peut l'accommoder. J'en ſalois tous les ans un baril pour paſſer le carême, & je l'eſtimois au moins autant que la Morue verte.

La grande.

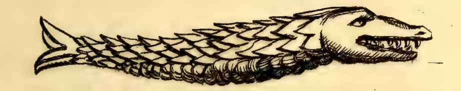
La petite.

La petite Barbue a depuis un pied juſqu'à deux pieds de long; elle a la tête auſſi large à proportion que la groſſe; mais elle n'eſt point ſi ronde, & ne va pas ſi fort en pointe; ſa chair ne ſe leve point par écailles; mais elle eſt

Barbue



Poisson Armé.



Spatute.



plus délicate : du reste elle est semblable à la grande.

Carpe. La Carpe est monstrueuse dans le Fleuve S. Louis ; je veux dire que l'on n'en voit point de plus petites que de deux pieds de long, & on en trouve beaucoup de trois & de quatre pieds. Les Carpes ne sont point si bonnes vers le bas du Fleuve : plus on remonte, plus leur goût est fin, à cause du sable qui y est en assez grande quantité. Elles n'ont que peu d'œufs & de laites, sans doute parce qu'elles sont trop vieilles ; si l'on n'en voit point de petites dans le Fleuve, c'est qu'il n'y a que les grosses qui mordent à l'hameçon, & que ne pouvant pêcher au filet, on ne peut avoir que celles que l'on pêche à la ligne. Comme tous les Poissons d'eau douce cherchent la plus claire & la plus vive, une grande partie des Carpes s'échappent par les eaux qui débordent du Fleuve, & qui se déchargent dans les Lacs ; c'est là aussi que l'on en prend de petites, de moyennes & de grosses ; on y pêche d'autant plus volontiers, que l'on en trouve à discrétion, & qu'elles sont d'un goût meilleur que dans le Fleuve.

Casse-Burgo. Le Casse-Burgo est un poisson excel-

lent; il eſt ordinairement d'un pied & d'un pied & demi de long, il eſt rond, ſon écaille eſt dorée; il a dans la gueule deux os taillés en forme de lime, pour caſſer le coquillage que l'on nomme *Burgo*, d'où lui vient ſon nom; il eſt très-ferme, quoique délicat; la meilleure facon eſt de le manger au bleu.

Raye Bouclée. La Raye bouclée ſe trouve dans le Fleuve juſques auprès & même vis à vis la nouvelle Orléans & non plus haut; elle eſt trés-bonne & nullement coriace; du reſte elle eſt la même que celle qu'on voit en France.

Spatule. Le Spatule eſt ainſi nommé à cauſe qu'il ſort de ſon muſeau la forme d'une ſpatule qui eſt de la figure de celle de nos Apoticaires; elle eſt de la longueur d'un pied, le bout eſt large de deux pouces au moins; & il n'y a qu'un pouce de largeur depuis le muſeau juſqu'aux trois quarts de ſa longueur. Son corps n'excede point deux pieds de long; il n'eſt ni rond ni plat, mais quarré, ayant à ſes côtés & deſſous des arrêtes qui forment un angle, comme celles du dos en forment un.

Brochet. On ne pêche que des Brochets d'environ un pied de long: comme ce poiſſon eſt vorace, peut-être que le poiſſon

armé le pourſuit autant par jalouſie que par goût; le Brochet, outre ſa petiteſſe eſt fort rare.

Le Tchoupic eſt un très-beau poiſſon; pluſieurs le prennent pour la Truite, parce qu'ils le voyent moucheté de même, mais mal-à-propos; il s'en faut tout qu'il ait ni le mérite ni l'inclination de la Truite, puiſqu'il eſt ſi mol, qu'il n'eſt bon qu'en friture, & qu'il préfere l'eau trouble & dormante à l'eau vive & courante; le Tchoupic eſt court, la Truite eſt allongée, ſa chair eſt ferme, elle ſe plaît dans les Rivieres où elle rencontre des pierres & des rochers, & ſa nature la porte à monter toujours contre l'eau la plus rapide: il eſt aiſé de voir que la difference de ces deux poiſſons eſt totale. Tchoupic.

La Sardine du Fleuve S. Louis peut avoir trois à quatre doigts de large, & ſix à ſept pouces de long; elle eſt bonne & délicate; j'en ſalai une année plein un grand pot d'environ quarante pintes; ces Sardines ſalées me firent plaiſir en tems & lieu: tous les François qui en mangerent les reconnurent Sardines par la chair, les arrêtes & le goût. Elles ſont paſſageres comme celles que l'on mange en France. Les Naturels Sardines.

les prennent lorsqu'elles remontent le plus forr du courant, avec des filets qu'ils ont à cet effet seulement.

Patassa. Le Patassa est ainsi nommé par les Naturels, parce qu'il est plat, ce qui signifie son nom: c'est le Gardon du Pays, car son goût & ses arrêtes sont les mêmes que celles du Gardon de France.

Poisson-armé. Le Poisson-armé tire son nom de ses armes & de sa cuirasse: ses armes sont des dents très-pointues qui ont une ligne de diametre & autant de distance, & sortent de trois lignes & plus en dehors de la machoire; mais l'intervalle des grandes dents est rempli par des dents bien plus courtes; ces armes annoncent sa voracité. Sa cuirasse n'est autre chose que sa peau garnie d'écailles blanches & aussi dures que l'yvoire; elles ont une ligne d'épaisseur: il y en a sur le dos deux rangées de chaque côté qui ressemblent tout-à-fait au fer d'un esponton; il y a même une queue de trois lignes de long, qui est au bout opposé à celui de la pointe, que les Guerriers Naturels faisoient entrer dans le bout du bois de la fleche, le colloient avec de la colle de poisson, & lioient le tout avec des clisses de plumes aussi col-

lées : cette écaille peut avoir en tout neuf lignes de long, sur trois à quatre dans son plus large, avec ses côtés tranchans : la chair de ce poisson est dure & peu appétissante ; ses œufs ne peuvent qu'incommoder ceux qui en mangeroient.

Anguilles. On trouve beaucoup d'Anguilles dans le Fleuve S. Louis ; on en pêche de très-grosses dans toutes les Rivieres & dans les Bayoucs.

Ecrévisses. Tout le bas du Fleuve abonde en Ecrevisses : dans le tems que je fus arrivé dans ce Pays, la terre étoit couverte de petites élévations en forme de Tours de la hauteur de six à sept pouces, que les Ecrevisses se faisoient pour prendre l'air hors de l'eau ; mais depuis que l'on a garanti l'intérieur des terres par des levées, elles ne se montrent plus : lorsqu'on en désire, on les pêche dans les fossés avec une cuisse de grenouille, & on est assuré qu'en peu de momens on en a pour un grand plat : elles sont fort bonnes.

Chevrette. Les Chevrettes sont des diminutifs d'Ecrevisses ; elles ne sont ordinairement que de la grosseur du petit doigt & longues de deux à trois pouces ; elles portent leurs œufs comme les Ecrevis-

ses; en cuisant elles ne deviennent jamais plus rouges que la couleur de roses pâles; elles sont d'un goût plus fin que les Ecrevisses; & quoique dans les autres Pays la Mer soit leur demeure ordinaire, on les voit à la Louisiane dans la Mer, & en quantité à plus de cent lieues en remontant le Fleuve.

Depuis quelques années on a fait venir de France des filets à pêcher, pour s'en servir dans le Lac S. Louis, qui est assez plat pour y pêcher à une lieue au large. Ce Lac communique avec la Mer par deux issues assez étroites: l'eau en est saumate; (ou moitié douce, moitié salée,) ce qui provient de plusieurs Rivieres qui se déchargent dans ce Lac par sa Côte du Nord; de même que trois à quatre gros Bayoucs qui y tombent du côté du Midi. Ce Lac n'est qu'à deux lieues de la nouvelle Orléans, la premiere par terre, la seconde par un Bayouc qui y conduit. L'on trouve dans ce Lac plusieurs sortes de poissons de Mer, comme Soles, Plies Mulets, Rayes, Rougets & autres; de même du poisson d'eau douce, comme Carpes, Brochets, Tchoupic & semblables.

Huitre. On trouve près de ce Lac des Huitres, en sortant par les Chenaux en

ſuivant un peu la Côte ; elles y ſont en quantité, très-bonnes, mais aſſez petites. Au contraire en ſortant de ce Lac, & paſſant par un autre petit Lac que, l'on nomme le Lac Borgne, gagnant enſuite vers les embouchures du Fleuve, on y trouve des Huitres qui ont quatre ou cinq pouces de large, ſur ſix à ſept de long ; ces grandes Huitres ne ſont bonnes qu'à être fricaſſées, n'ayant preſque point de ſel, mais d'ailleurs groſſes & délicates.

Après avoir parlé des Huitres de la Louiſiane, nous dirons un mot de celles de S. Domingue que l'on trouve ſuſpendues aux arbres ; il me paroît qu'on peut les nommer Huitres branchues, puiſqu'elles ſe tiennent aux branches des arbres qui ſe trouvent ſur les bords de la Mer. Les Critiques auront, je veux dire, s'imagineront avoir beau jeu ſur ce petit article ; je les laiſſerai venir ; je les crains même ſi peu, que je ſuis aſſuré qu'ils demeureront aſſez tranquilles, lorſqu'ils auront vû de quoi il s'agit. Quoique bien des perſonnes ſoient dans le cas d'avoir vû de ces Huitres branchues, je ſuis certain que la plûpart de mes lecteurs ne feront Huitres Branchues.

point ennuyés en apprenant comment ce fait arrive.

En entrant dans le Port du Cap François, lorsque nous y passâmes pour aller à la Louisiane, je vis pour la premiere fois des Huitres suspendues aux branches d'arbrisseaux ; j'en fus surpris : je priai M. Chaineau, qui étoit notre Capitaine en second, de me tirer de peine, & de m'expliquer une chose que je ne concevois pas trop : il le fit sur le champ. » Ces arbrisseaux que vous » voyez, me dit-il, sont très-bas & » d'un bois si foible, que quand la ma- » rée est haute & un peu émue, elle » fait baisser les branches jusques sur le » fond du Rivage ; alors s'il se trouve » quelques Huitres en cet endroit, el- » les sentent la verdure, elles s'ou- » vrent, & s'y attachent, de sorte » qu'à la Mer basse elles y restent sus- » pendues (1). » Tel est le prétendu Phénomêne ; que l'on ne crie donc point à l'imposture au sujet de mes Huitres branchues ; je suis même persuadé que personne ne contestera ce

(1) On vient de donner au Public une Histoire Naturelle du Senégal, dans laquelle l'Auteur rapporte le même fait.

fait qui est connu des Marins il est d'ailleurs naturel & très possible : au lieu que si je disois que les Chats de la Louisiane vont à la pêche de l'Huitre, & qu'ayant mis une de leurs pattes dans l'écaille qui se resserre aussi-tôt, ils restent dans cette position, jusqu'à ce que la marée revienne ; si dis-je, je parlois de la sorte, on seroit autorisé à ne pas me croire, puisque l'Huitre n'ouvre son écaille qu'à la marée montante, & que quand elle s'ouvriroit, ce ne seroit point de maniere à être prise de la sorte : d'ailleurs y a-t-il un Chat dans le monde qui auroit la patience de rester 4 ou 5 heures dans une situation aussi douloureuse, & auroit-il envie après cela d'y retourner souvent au même prix ? De plus, la marée qui revient fera-t-elle ouvrir cette Huitre ? le Chat qui craint l'eau tout au moins autant que le feu, souffrira-t-il que la marée l'entraîne avec l'Huitre ? Je ne puis en vérité m'imaginer comment un Auteur peut avoir le front de faire présent au Public d'inventions aussi impertinentes qu'elles sont impossibles. Pour moi je souscris volontiers à ma condamnarion, lorsque dans les faits ou descriptions que je rapporte

on trouvera la moindre contradiction ; je n'avance rien à tort & à travers, & dont je ne sois assuré ; je fais profession de dire ce que je sçais, & rien de plus.

Moucles ou Moules.

Vers les embouchures du Fleuve, on trouve des Moucles ou Moules qui n'ont pas plus de sel que les grandes Huitres dont j'ai parlé : cette douceur est occasionnée par les eaux du Fleuve qui se jettent à la Mer par trois grandes embouchures, & par cinq autres petites ; toutes ces embouchures en outre ont des marais noyés & coupés de quantité de petits Bayoucs, qui jettent dans la Mer tant d'eau à la fois, que l'eau de cette partie de la Côte est saumate ; tout ce terrein aquatique contient plus de dix à douze lieues.

Il y a aussi de très-belles Moucles sur le bord Septentrional du Lac S. Louis, sur-tout dans la Riviere aux Perles ; elles peuvent avoir six à sept pouces de long, & n'ont point de goût, par la même raison que j'ai dit que les autres n'en avoient point. Celles dont je parle ici renferment quelquefois des perles assez grosses ; mais si la pleine Mer donne du mérite aux Moucles & aux Perles, si celles-ci se trouvent dans des endroits profonds, quel mérite

peuvent avoir des Perles formées dans un coquillage étranger & dans une eau qui doit leur être étrangere ?

Coquillages.

De tous les Coquillages de la Côte, le plus gros est le Burgo, qui est connu en France ; mais il y en a un d'une bien moindre grosseur, que l'on nomme de même, quoique de figure bien différente : sa nacre est belle & forte ; le dessus est noir assez communément ; il s'en trouve de bleues qui sont plus estimés ; on les a long-tems recherchés pour faire des tabatieres. Il y a plusieurs autres coquillages, qui ajoutés à la collection de ceux que possedent quantité de personnes curieuses, augmenteroient la satisfaction qu'ils ont d'embellir de choses rares leurs Cabinets de curiosités naturelles.

Il y a beaucoup d'autres especes de Poissons dans la Louisiane, desquels je ne parlerai point, parce qu'on les voit rarement & qu'ils n'ont point un mérite qui flatte. Dans la premiere Partie de cet Ouvrage j'ai parlé de quatre sortes de Poissons, qui sont la Sarde, le Poisson-rouge, la Morüe & l'Esturgeon, qui tous ont une chair délicieuse (1).

(1) Voyez Tome I. Chap. III.

CHAPITRE XIII.

Travaux des Naturels de la Louisiane : Construction de leurs Cabannes.

LES travaux des Naturels sont si peu de chose en comparaison des nôtres, que je me serois bien gardé de les rapporter, si des personnes de distinction ne me les eussent demandés, afin de faire connoître l'industrie de ces peuples, & jusqu'où peut aller la force de l'imagination, lorsqu'elle est forcée de se procurer les secours dont la nature humaine a un besoin continuel. Cette industrie étoit d'autant plus nécessaire aux Naturels de l'Amérique, qu'ils se sont trouvés dans ce Continent, dénués d'outils, & hors d'état par conséquent de travailler, de chasser, de s'habiller & de se bâtir.

En sortant de l'Asie par l'Isthme qui la joignoit autrefois avec l'Amerique, je les vois trembler de froid, & en arrivant chercher du bois pour faire du feu. Il est vrai qu'avant de partir, ils pouvoient avoir emporté des haches

›our abattre du bois & des briquets ›our faire du feu ; mais le fer malgré à dureté s'uſe enfin auſſi, bien que les ıutres choſes utiles ou néceſſaires à la ⁄ie. Je les ſuis & les conduis juſques lans le Pays où je les ai vûs ; là leurs 'erremens uſés, peut-être depuis long:ems, ne peuvent être remplacés par le ſemblables ; ils ne trouvent plus de :ailloux pour faire du feu.

Maniere de faire du feu.

Un de la troupe plus induſtrieux s'a⁄iſe de prendre une petite branche norte & ſéchée ſur l'arbre, de la groſ'eur du doigt ; il la tourne avec vio.ence en l'appuyant d'un bout ſur un ɔois mort & non pourri, juſqu'à ce qu'il voye ſortir un peu de fumée ; alors ramaſſant dans le trou la pouſſiere que ce frottement a produit, il ſouffle doucement, le feu y prend, il y joint de la mouſſe bien ſéche, & quelques matieres inflammables, & fait ainſi du feu.

Les Haches.

Les Haches, quoique plus groſſes que les Briquets prirent fin auſſi : avec quoi ces Naturels qui n'ont que leurs bras pourront-ils abattre du bois ? Car il en faut pour ſe chauffer, pour cuire les viandes, pour ſe loger, pour faire des arcs & pour d'autres uſages, deſquels l'homme ne peut ſe paſſer. Il faut des

haches : on cherche par-tout, on trouve enfin des cailloux d'un gris foncé & d'un grain fin, tel à peu près que la pierre de touche. Soit que ce cailloux soit naturellement plat, soit qu'ils l'eussent applati sur d'autres pierres dures & propres à manger des matieres aussi très-dures, comme pourroit être le grais que l'on trouve dans la Louisiane, ils firent des haches. Ces haches de cailloux sont épaisses d'un bon pouce par la tête, d'un demi pouce aux trois quarts de leur longueur ; le taillant est formé en biseau, mais non tranchant, & peut avoir quatre pouces de large, au lieu que la tête n'est large que de trois ; cette tête est percée d'un trou à passer le doigt, pour être mieux assujettie dans la fente d'un des bouts du manche, & ce bout lui-même bien lié pour ne pas fendre davantage.

Mais voici un autre inconvénient : ces haches en cet état ne pouvoient couper le bois net, mais seulement le mâcher, c'est pourquoi ils coupoient toujours le bois rase terre, afin que le feu qu'ils faisoient au pied, consumât plus facilement les filandres ou fibres du bois que la hache avoit maché. Enfin avec beaucoup de peine & de pa-

ience ils venoient à bout d'abbattre l'arbre. Ce travail étoit long : aussi dans ces tems ils étoient bien plus occupés qu'à présent qu'ils ont des haches que nous leur traitons ; il est arrivé de là qu'ils ne se baissent plus pour couper un arbre, ils le coupent à la hauteur qui leur est la plus commode.

Ces sortes de haches ne pouvoient couper la viande, il falloit des coûteaux ; on fait rencontre d'une espéce de canne assez petite, on la fend en quatre, chaque quartier fait un coûteau qui coupe bien pour peu de tems ; à la vérité il en faut plus souvent ; mais heureusement la matiere n'est point rare : ils nomment ces cannes *Conchac*, le même que nos coûteaux. Coûteux.

Ils firent des arcs avec du bois d'Acacia qui est dur & fendant, ils y mirent des cordes faites d'écorce de bois. Ils formerent leurs fléches avec le bois qui porte ce nom, & qui est fort dur (1) ; ils mettoient la pointe de ce bois durcir dans le feu ; mais à présent & depuis ces commencemens ils ont tué les animaux qui leur ont fourni de quoi Arcs.

(1) Ce bois ne vient guères que de la hauteur d'un homme ; ses tiges sont très-droites & très-dures.

faire des cordes avec de la peau trempée qu'ils tordoient ensuite ; ils ont aussi tué des Oiseaux desquels ils ont tiré des plumes pour garnir leurs fléches, qu'ils font tenir avec de la colle de poisson, qu'ils sçavent faire.

Fléches.

Ils font quelquefois des fléches avec de petites cannes dures ; mais ce n'est que pour les Oiseaux ou pour les Poissons : celles qui étoient pour le Bœuf ou pour le Chevreuil étoient armées avec de grosses esquilles d'os ajustés en pointe, mais dans un bout fendu de la fléche ; la fente & l'armure liées avec des clisses de plumes, le tout bien imbibé de colle de Poisson.

Leurs fléches pour la guerre sont plus ordinairement armées d'écailles du Poisson-armé : si ce sont des fléches pour la Carpe ou pour la Barbue qui sont de gros poissons, ils se contentent d'attacher un os pointu par les deux bouts, ensorte que le premier bout perce & fait entrer la fléche & l'autre bout qui s'éloigne du bois, empêche que la fléche ne sorte du corps du poisson ; d'ailleurs la fléche est attachée avec une ficelle à un bois qui surnage, & qui ne permet point que ce poisson aille au fond, ou se perde.

Peaux.

Les

Les fléches les faiſoient vivre ; mais il falloit ſe couvrir ; les peaux n'étoient plus ſi rares, puiſqu'on pouvoit tuer des bêtes : il étoit donc queſtion de paſſer ces peaux ; ils en avoient ſans doute apporté le ſecret, mais il falloit quelques outils pour gratter la peau ; on peut en faire tomber le poil en la faiſant tremper, encore faut-il la racler ; faute de fer, on imagina d'applatir un os de Bœuf qui ſervit à la même opération ; enſuite après bien des recherches, on éprouva que la cervelle de chaque animal ſuffit pour paſſer ſa peau.

La peau de Bœuf, quoique paſſée, a toute ſa laine, de même que les peaux de Caſtor & autres dont ils ſe font des robes ou couvertures, afin que le poil les tienne plus chaud. Pour coudre ces peaux, ils ſe ſervent de nerfs battus & filés ; pour percer la peau, ils employent un os de la jambe du Héron, aiguiſé en forme d'alêne.

Tous les hommes ont recherché dans tous les tems à ſe raſſembler & à demeurer enſemble, tant pour le plaiſir de la ſociété, que pour ſe procurer les uns aux autres les beſoins ordinaires de la vie, ou pour être plus en état de ſe Cabannes.

défendre contre les attaques de l'ennemi. Les deux premiers motifs de cette réunion sont inspirés par la nature même, qui y trouve son soulagement & sa satisfaction ; au lieu que la troisiéme raison pour laquelle les hommes ont été obligés de se faire des Habitations communes, démontre une situation malheureuse, puisqu'ils se voyent tous les jours à la veille de défendre leurs vies & celles de leurs proches contre d'autres hommes, avec lesquels ils devroient vivre dans une paix & une union aussi douce qu'avantageuse en toutes manieres.

Mais l'homme auroit été trop heureux sans doute, s'il n'eût pas oublié que tous les autres sont ses freres : en effet dès que le genre humain s'est multiplié, les hommes forcés de vivre séparément les uns des autres, à cause de leur multitude dans les mêmes contrées, ne se souvinrent plus qu'ils sortoient tous du même pere ; ils crurent voir dans d'autres hommes une espéce différente de la leur ; portés au mal dès leurs tendres années, ils se livrerent à toute l'impétuosité d'un amour propre offensé ; ils se firent des guerres cruelles ; on n'aime point la destruction de sa Nation, encore moins

celle de ſa race ou la perte de ſa propre vie ; quand les forces ſont ſéparées, elles ſuccombent bien-tôt ; ſi elles ſont réunies, elles ſe prêtent des ſecours mutuels ; on convint donc de ſe loger les uns près des autres. Pour cet effet on bâtit des Cabannes au lieu de Tentes, parce que celles-ci n'étoient pas d'une longue durée, il en falloit faire trop ſouvent ; elle n'avoient point aſſez de ſolidité pour réſiſter aux grands coups de vent ; elles ne pouvoient garantir de toutes les injures de l'air, elles étoient d'ailleurs trop petites pour contenir toute une famille ſelon la coutume des Orientaux : auſſi nos Américains ſongerent-ils à conſtruire des Villes ſuivant leurs moyens & les materiaux qu'ils avoient le plus commodément, pour réſiſter aux inſultes des ennemis. Nos François accoutumés à voir des Villes décorées de beaux édifices, s'imaginent qu'une Ville doit être compoſée de maiſons faites de pierres de taille, & renfermer dans ſon enceinte des Temples ſuperbes, de ſomptueux Palais, des Ponts magnifiques ; mais ceux qui ont pris la peine de s'inſtruire de ce que pouvoit être une Ville, ont appris que ce n'étoit autre choſe qu'une plus grande

quantité de logemens réunis en un même lieu, & que la différence des bâtimens n'influoit que sur la plus ou moins grande richesse de la Nation qui composoit la Ville; nous n'avons pas même de peine à croire ce que l'Antiquité nous apprend à ce sujet, que les premieres Villes n'étoient que des chaumieres rassemblées, dont la moins défectueuse servoit de Palais au Souverain; il n'étoit pas possible de faire autrement. Nous voyons encore que dans les commencemens de la Monarchie Françoise le plus grand Seigneur dans Paris n'étoit point à beaucoup près si bien logé, que l'est aujourd'hui le Valet de Chambre d'un Fermier Général.

Que l'on ne soit donc point surpris si je nomme Ville ou Village, un amas de chaumieres qui forment le séjour des Américains dénués des arts & des instrumens propres à bâtir. Ainsi n'ayant que du bois, de la terre & de la paille avec quoi on puisse bâtir, ils méritent plutôt des louanges que du blâme, d'avoir sçû se faire avec de telles matieres, des logemens bien clos & couverts capables de résister à toute la violence des vents & des autres incommodités du tems.

Construction d'une cabanne.

Les Cabannes des Naturels sont tou-

tes un quarré parfait ; il n'y en a point qui ait moins de quinze pieds de large en tout ſens, mais il y en a qui en ont plus de trente : voyons leur maniere de les conſtruire.

Les Naturels vont dans les Bois nouveaux chercher des perches de jeunes noyers de quatre pouces de diamétre, ſur dix-huit à vingt pieds de long ; ils plantent les plus groſſes dans les quatre coins pour en former la largeur & le dôme ; mais avant de planter les autres, ils préparent l'échaffaut : il eſt compoſé de quatre perches attachées enſemble par le haut, & les bouts d'en bas répondent aux quatre coins ; ſur ces quatre perches l'on en attache d'autres en travers à un pied de diſtance ; ce tout fait une échelle à quatre faces, ou quatre échelles jointes enſemble.

Cela fait, on plante en terre les autres perches en ligne droite entre celle des coins ; lorſqu'elles ſont ainſi plantées, on les lie fortement à une perche qui les traverſe en dedans de chaque face ; à cet effet on ſe ſert de groſſes cliſſes de cannes pour les lier à la hauteur de cinq ou ſix pieds ſuivant la grandeur de la Cabanne, c'eſt ce qui

forme les murailles ; ces perches debout ne sont éloignées les unes des autres que d'environ quinze pouces ; un jeune homme ensuite monte au bout d'une des perches d'un coin avec une corde dans les dents, il attache la corde à la perche, & comme il monte en dedans, la perche se courbe, parce que ceux qui sont en bas tirent la corde pour faire courber la perche autant qu'il est nécessaire : dans le même tems un autre jeune homme en fait autant à la perche de l'angle opposé ; alors les deux perches courbées à la hauteur convenable, on les attache fortement & uniement ; on en fait de même des perches des deux autres coins, que l'on fait croiser avec les premieres : enfin on joint toutes les autres perches à la pointe, ce qui fait tout ensemble la figure d'un berceau en cabinet de jardin, tels que nous les avons en France. Après cet ouvrage on attache des cannes sur les bas côtés ou murs à huit pouces environ de distance en travers, jusqu'à la hauteur de la perche dont j'ai parlé, laquelle forme la hauteur des murs.

Ces cannes étant ainsi attachées, on fait des torchis de mortier de terre,

dans lequel on met suffisamment de la Barbe Espagnole : ces murs n'ont pas au-delà de quatre pouces d'épaisseur ; on ne laisse aucune ouverture que la porte, qui n'a que deux pieds au plus de large, sur quatre de hauteur ; & il y en a qui sont bien plus petites. On couvre ensuite la charpente que je viens de décrire avec des nattes de cannes, en mettant le plus lissé en dedans de la Cabanne, & on a soin de les attacher les unes aux autres, de maniere qu'elles joignent bien.

Ils font après cela beaucoup de fagots d'herbe, de la plus haute qu'ils peuvent trouver dans les bas fonds, qui a quatre à cinq pieds de long ; elle se pose de même que la paille dont on se sert pour couvrir les chaumieres : on attache cette herbe avec de grosses cannes & des clisses aussi de cannes. Quand la Cabanne est couverte d'herbe ; on couvre le tout de nattes de cannes bien liées les unes aux autres, & par le bas on fait un cercle de Lianes tout autour de la Cabane ; puis on rogne l'herbe également, & de cette sorte quelque grand que soit le vent, il ne peut rien faire contre la Cabanne ; ces couvertures durent vingt ans sans y rien faire.

Il y a apparence que ces Peuples rassemblés, & composant une Ville & ou un Village, devinrent plus sédentaires, ne pouvant comme auparavant, emporter leurs demeures qu'ils avoient rendues stables en les bâtissant. Ils cultiverent la terre, afin qu'elle pourvût à leur nourriture; ils s'adonnerent à la culture du Mahiz, soit qu'ils l'eussent trouvé en Amérique, soit qu'ils l'eussent apporté de la Scythie ou de la Tartarie qui en produisent. Ce grain est très-bon & très-nourrissant, de même que le Choupichoul qui vient sans qu'on le cultive. Ils inventerent une Pioche pour sarcler le Mahiz & casser les cannes pour faire le champ: quand les cannes étoient séches, ils y mettoient le feu, & pour sémer le Mahiz, ils faisoient un trou avec la main, où ils en mettoient quelques grains. Ces pioches sont faites comme une L capitale; elles tranchent par les côtés du bout bas qui est tout plat.

Culture de la terre.

Pioches.

Ce n'étoit point assez pour nos gens d'avoir du grain, il falloit le mettre en état d'être mangé: mais comment l'écaller ou en ôter le son sans moulins ou sans piles? Les Moulins devoient paroître impossibles à faire dans un

Moulins des Naturels.

Pays où les pierres ne paroissent point, dans lequel même ils ne pouvoient faire des piles de pierres; ils furent contraints de faire de ces dernieres avec du bois. Ils n'avoient point d'outils pour les creuser; il fallut donc avoir recours au feu pour couper l'arbre, le rogner & le creuser: pour cet effet on faisoit un bourlet de terre pétrie au bout qui se trouvoit en haut, & qui étoit celui que l'on vouloit creuser; on mettoit le feu dans le milieu, & on soufloit avec un chalumeau de cannes: que si le feu mangeoit plus vîte d'un côté que de l'autre, on y mettoit aussi-tôt du mortier de terre, & on continuoit ainsi jusqu'à ce que la pile fût assez large & assez profonde.



CHAPITRE XIV.

Suite des Travaux des Naturels : Fabrique de leurs meubles, & de leurs voitures par eau.

Poterie. AUSSI-TÔT que ces Nations se furent décidées à un Etablissement fixe, il fallut penser à la maniere la plus sûre & la plus commode pour faire cuire le Mahiz & les viandes ; on s'imagina de faire de la poterie ; ce fut l'ouvrage des femmes. Elles allerent chercher de la terre grasse, la mirent en poussiere, rejetterent les graviers si elles y en trouverent, firent un mortier assez ferme, puis sur un bois plat établirent leur attelier, sur lequel elles formerent leur poterie avec les doigts, & l'unissant avec un caillou qui se conserve avec un grand soin pour cet ouvrage : à mesure que la terre séche, elles en mettent d'autre en appuyant de la main de l'autre côté ; après toutes ces opérations elles la font cuire à grand feu.

Ces femmes font aussi des pots d'une

grandeur extraordinaire, des cruches avec une médiocre ouverture, des gamelles, des bouteilles de deux pintes à long col, des pots ou cruches à mettre l'huile d'Ours qui tiennent jusqu'à quarante pintes, enfin des plats & des assiettes à la Françoise; j'en avois fait faire par curiosité sur le modèle de ma fayance, elles étoient d'un assez beau rouge; je les donnai avant de revenir en France.

Pour façonner le grain après qu'il est pilé, il falloit des Tamis, des Cribles & des Vans; les cisses de cannes servirent à faire ces ouvrages: les tamis sont plus ou moins fins, selon l'usage auquel on les destine. Tamis.

Ceux qui se sont trouvés près des Rivieres, ont eu envie sans doute de manger du Poisson, & ont tâché de profiter des vivres que le local leur présentoit; il ne falloit d'ailleurs qu'une femme enceinte qui en eût vû de beaux pour en desirer; la complaisance du mari d'un côté, le desir qu'il pouvoit avoir du sien de manger, donnerent occasion à la fabrique des Filets pour prendre ces Poissons; ces Filets sont maillés comme les nôtres, Filets à pêcher.

& faits d'écorce de Tilleul : les gros se tirent avec la flêche.

Les Filets servent ordinairement à prendre les petits Poissons ; les Naturels en font en même tems un sac pour les emporter ; cependant lorsqu'ils en ont beaucoup, ou qu'ils ont pris à la ligne quelque gros poisson, ils font sur le lieu un instrument propre à les transporter une & deux lieues, même plus, s'il est nécessaire. Pour cet effet ils prennent une branche d'un bois verd & souple de la grosseur d'un pouce & demi : ils le joignent avec force par les deux bouts, ce qui a la figure d'une raquette en grand ; sur ce bois ils tendent plusieurs écorces en croix, y mettent des feuilles en assez grande quantité, posent le poisson sur ces feuilles qu'ils couvrent de même ; lorsque le poisson & les feuilles sont bien liés & tiennent fortement au bois qui est la bâse du tout, ils y attachent leur colier, & transportent ce fardeau comme ils porteroient une hôte. On verra dans ce Chapitre la description des colliers des Naturels, qui font aussi des cordes de la grosseur qui leur convient, avec des écorces de tilleul, comme ils en font des filets.

Des cabannes pour se mettre à couvert du froid, de la pluye, du vent & pour se retirer dans le besoin, étoient sans doute un grand avantage pour nos peuples nouveaux ; ils s'étoient procuré en outre des outils & quelques commodités les plus nécessaires ; mais après avoir bien travaillé & fatigué toute une journée, il étoit naturel de prendre du repos de façon à délasser le corps, afin qu'il fût en état de continuer ses travaux ; coucher sur la dure sans se trouver mieux de tems en tems, auroit été pour eux quelque chose de trop violent ; il fut donc résolu d'inventer une maniere de se coucher plus doucement qu'à l'ordinaire : voici la construction des lits qu'ils imaginerent. Lits.

Ces lits sont élevés d'un pied & demi de terre ; six petites fourches plantées portent deux perches traversées de trois bois sur lesquels on met des cannes si près les unes des autres, que cet espece de plancher qui forme la paillasse est fort uni, & bien lié aux trois bois qui traversent les deux perches ; la garniture de ces lits consiste en quelques peaux d'Ours, un sac de peau rempli de Barbe Espagnole séche tient lieu de traversin ; une robe de bœuf les

couvre assez bien dans un endroit aussi clos que le sont leurs cabannes, au milieu desquelles on fait le feu, & la fumée sort en partie par la porte, partie au travers de la couverture, quoi qu'avec peine. Les lits sont disposés contre le mur tout autour de la cabanne, les uns au bout des autres.

Siéges. Les Naturels ont de petites selles ou escabeaux sur lesquels ils s'asseyent; je ne sçais s'ils s'en servoient avant d'avoir de nos haches; j'en douterois volontiers, lorsque je considere leur peu d'inclination à s'y asseoir; ces siéges n'ont que six à sept pouces de haut; les pieds & le siége sont de la même espece.

Lits plus commodes. Ces lits tels que je viens de les dépeindre, n'étoient point assez unis sans doute pour satisfaire la molesse de ces femmes, toutes rustiques qu'elles soient ou qu'on les croye, ce qui feroit penser que la délicatesse du sexe est de tous Pays : elles imaginerent de faire des nattes avec des clisses de cannes, lesquelles posées sur le fond du lit le rendent plus uni & plus doux; d'ailleurs on peut au moyen de ces nattes se coucher au frais sans pelleteries. Ces nattes ont ordinairement six pieds

de long sur quatre de large, & sont travaillées en dessein ; le luisant de la canne devient jaune en vieillissant, il y en a dont les desseins, outre la différence de l'ouvrage, sont marqués par des clisses teintes en rouge, d'autres en noir, ce qui fait trois couleurs différentes dans ces nattes.

Hotes ou manne.

Les femmes font aussi des especes de hotes pour porter les graines, la viande, le poisson ou autres denrées qu'elles ont à transporter d'un lieu à un autre. Les François les ont nommées *mannes*, quoiqu'elles ressemblent plutôt à des *mannequins* ; elles sont rondes, plus profondes que larges, & ont autant de largeur en bas qu'en haut ; il y en a de toute grandeur ; les moyennes sont pour les jeunes filles ; il y en a de fort petites pour amasser des fraises.

Cassettes.

Les femmes de ces Pays de même que des autres régions, ont grand soin de mettre sous bonne garde leurs bijoux, & tout ce qui peut contribuer à leur parure. A cet effet elles font des paniers doubles ou qui n'ont point d'envers ; le couvercle est assez grand pour couvrir tout le dessous, & c'est là qu'elles mettent leurs pendans d'oreilles,

les brasselets, jarretieres, rassade, cordons de cheveux & le vermillon si elles en ont pour se farder; mais si elles n'en ont pas, elles vont chercher de l'ocre qu'elles font cuire & s'en rougissent. Ce sont de même les femmes qui font les ceintures des hommes & leurs jarretieres.

Colliers pour les fardeaux.

Elles font aussi les colliers pour porter les fardeaux. Ces colliers sont formés de deux bandes de peau d'Ours passée en blanc ; ces bandes sont de la largeur de la main & sont jointes ensemble par de petites courroyes d'une même qualité de peau ; ces courroyes sont assez longues pour attacher les fardeaux qu'elles portent bien plus souvent que les hommes : une de ces bandes prend sur les épaules, les embrasse & les serre ; l'autre passe sur le front & s'y appuye, de maniere qu'elles se soulagent l'une l'autre.

Broderie en dessein.

Les femmes font encore plusieurs ouvrages en broderie avec de la peau de Porc épic ; elles levent pour cet effet la peau de cet Epic, laquelle est blanche & noire ; elles la fendent assez fine pour s'en servir à broder : elles teignent en rouge une partie du blanc, une autre partie en jaune, & une troi-

siéme partie demeure blanche ; elles brodent ordinairement sur de la peau noire ; pour lors elles teignent le noir en rouge-brun;mais si elles brodent sur l'écorce d'arbre, le noir reste toujours le même.

Leurs desseins sont assez semblables à quelques-uns de ceux que l'on trouve dans l'Architecture gothique ; ils sont composés de lignes droites qui forment des angles droits à leur rencontre ; ce que le vulgaire nommeroit le coin d'un quarré. Elles font aussi des desseins du même goût sur les mantes & couvertures qu'elles façonnent avec des écorces de Mûrier.

Premiere voiture des Naturels par eau.

Ces Peuples avant de s'établir dans un Pays, ne manquoient point d'en parcourir plusieurs Contrées, afin d'être en état de choisir; ainsi ils prenoient la meilleure terre & qui contenoit en même tems beaucoup de gibier : mais aussi après avoir fixé leurs demeures, & ayant du tems de reste, ils étoient bien aises de sçavoir si quelque canton voisin qu'ils n'avoient point encore vû, ne leur conviendroit peut-être pas mieux que celui qu'ils habitoient. Ceux qui étoient sur les bords de quelque grande Riviere, curieux

d'apprendre quelle étoit la nature du terrein, ou s'il étoit plus facile d'y faire bonne chasse, furent violemment tentés de passer cette Riviere ; mais sa largeur, sa rapidité, sa profondeur, la quantité de Crocodiles qu'ils avoient pû appercevoir fréquemment, sur-tout du côté du Midi, tout cela les empêchoit de passer ; il falloit cependant passer malgré tous les inconvéniens ; le gibier, qui n'étoit point chassé, étoit certainement plus abondant de l'autre côté que du leur : ce qui n'étoit point un petit appas : on fut donc obligé d'inventer une voiture propre à passer en sûreté & sans se donner la peine de nager trop long-tems. Cette premiere voiture fut celle que dans le Pays on nomme *Cajeux* ; c'est un train composé de fagots de cannes, liés à côté les uns des autres, puis croisés en double ; c'est de ce batteau que les Voyageurs se servent pour passer les Rivieres ; on en fait sur le champ, lorsque l'on a à sa rencontre une Riviere ; ce cas n'arrive qu'à ceux qui voyagent au loin, hors des Habitations des Naturels, & lorsque l'on ne va point par eau. Dans toute la Louisiane on est assuré d'avoir toujours sous la main de

quoi passer une Riviere, parce que les cannes se trouvent tout près des eaux.

Le Cajeu sert dans le besoin, mais c'est une voiture difficile à conduire, & qui n'est point de durée ; un bateau plus solide & plus commode leur étoit nécessaire. Comment sans autres outils qu'une hache de caillou construire un bateau ? La chose paroît impossible, on peut la regarder comme telle sans crainte de se tromper ; mais la nécessité & le désir d'avoir des voitures convenables leur aiguiserent l'esprit : ils imaginerent d'en faire d'une seule piéce ; la nature leur en facilita les moyens ; cette Province produit des Bois qui sont tendres, & qui se prêtent à toutes les volontés de l'ouvrier, sans rien perdre de leur solidité ; ces arbres d'ailleurs sont si hauts, si droits & si gros, que ceux qui peuvent un peu connoître la fertilité de ce Pays sont les seuls qui n'en soient point surpris ; quoiqu'ils n'en admirent pas moins ces productions merveilleuses, qui prouvent clairement combien cette terre est fertile. Ils abattirent de ces beaux arbres, le feu venant à propos au secours de la hache ; ils les rognerent par le même moyen, & en firent des batteaux.

Bateaux des Naturels.

de la maniere que je vais le rapporter.

Dans la Louisiane on nomme Pirogues ces voitures d'une seule piéce : les Naturels les creusent avec le feu; ce qui leur occasionne un travail infini, puisqu'ils n'ont d'autres outils dans cet ouvrage que du bois pour faire du feu, & du bois pour grater, & qu'il ne faut que du petit bois pour brûler. Pour mettre le feu à ce bois destiné à faire une Pirogue, il faut faire des deux côtés & à chaque bout un bourlet de mortier de terre que l'on trouve partout; je suppose le bois rogné à la longueur désirée; ces bourlets empêche le feu de passer au-delà & de brûler les bords du bateau; on fait un grand feu par-dessus, & quand le bois est consumé, on grate pour que le dedans allume mieux & se creuse plus facilement, & on continue ainsi jusqu'à ce que le feu ait mangé tout le bois intérieur de l'arbre; & si le feu brûle dans les côtés, on y met du mortier qui l'empêche de faire plus d'ouvrage qu'on ne lui en demande; on a cette précaution jusqu'à ce que la Pirogue soit assez profonde. Les dehors se font de la même maniere & avec la même attention.

Le devant de ces Pirogues est fait

en talut comme celui des bateaux que l'on voit sur les Rivieres de France ; le devant est aussi large que le corps de la Pirogue : j'en ai vû de quarante pieds de long, sur trois de large ; elles ont environ trois pouces d'épaisseur, ce qui les rend très-pesantes. Ces Pirogues peuvent porter douze personnes & sont toutes de bois leger ; celles des Arkansas sont de noyers noirs.

Pour conduire ces Pirogues, les Naturels font de petites rames qui ne s'attachent point à la voiture ; on les nomme Pagaies ; elles sont semblables à celles que l'on met en main aux Fleuves que l'on représente ; elles n'ont que six pieds de long. Les François ne les font que d'un pouce d'épaisseur, & sont infiniment plus légeres.



CHAPITRE XV.

Habits & Ornemens des Naturels de la Louisiane.

LEs Naturels de la Louisiane, hommes & femmes, s'habillent à la légere pendant l'Eté ; & je suis dans la persuasion que la plûpart des Européens en feroient de même s'ils avoient une chaleur égale à celle de la Colonie dont je donne ici l'Histoire ; si d'ailleurs, ajoutons le, ils n'étoient retenus par la bienséance.

Habillement des hommes.

Pendant les chaleurs les hommes ne portent qu'un brayer ; c'est une peau de Chevreuil passée en blanc ou teinte en noir ; mais il n'y a gueres que les Chefs qui portent des brayers de peaux noires. Ceux qui sont auprès des François portent des brayers de limbourg ; ceux-ci sont composés d'un quart d'aulne de drap, lequel ayant une aulne & un quart de large, fait un brayer de cinq quarts de long sur un quart de large ; de cette sorte il se trouve de la lisiere à chaque bout. Pour soutenir ce

brayer ils ont une ceinture ſur les hanches, dans laquelle ils paſſent un bout qui ſort de quatre pouces ſur les reins, le reſte qui paſſe entre les cuiſſes remonte dans la ceinture du côté de la chair, & le bout long d'environ un pied & demi retombe ſur les cuiſſes. Ceux qui ont des peaux de Chevreuils s'en ſervent de la même maniere.

Les femmes dans les chaleurs n'ont qu'une demie-aulne de limbourg, au moyen de laquelle elles ſe couvrent; elles tournent ce drap autour de leur corps, & ſont bien cachées depuis la ceinture juſqu'aux genoux; quand elles n'ont point de limbourg, elles employent au même uſage une peau de Chevreuil: aux hommes ainſi qu'aux femmes, le reſte du corps demeure à découvert.

Celui des femmes.

Si les femmes ſçavent travailler, elles ſe font des mantes ou de plumes ou décorce de mûrier tiſſue. Nous allons voir leur maniere de s'y prendre.

Elles ſe font des robes.

Les mantes de plumes ſe font ſur un métier ſemblable à celui ſur lequel les Perruquiers travaillent les cheveux; elles tracent les plumes de la même maniere, & les attachent ſur de vieux filets à pêcher ou ſur de vieilles mantes

d'écorce de mûrier, elles les mettent de la ſorte tracées l'une ſur l'autre, & des deux côtés; elles ſe ſervent à cet effet de petites plumes de Dindons; les femmes qui peuvent avoir des plumes de Cygnes ou de Canards d'Inde, qui ſont blancs, font avec ces plumes des mantes pour les femmes conſiderées.

Pour faire des mantes d'écorce de mûrier, elles vont chercher dans les Bois des jets ou pouſſes de mûrier, qui ſortent de ces arbres après qu'on les a abattus; ces jets ont quatre à cinq pieds de haut, elles les coupent avant que la ſéve ſoit paſſée, en ôtent l'écorce & la font ſécher au Soleil. Lorſque cette écorce eſt ſéche, elles la battent pour faire tomber la groſſe; l'intérieur qui eſt comme de la filaſſe reſte toute entiere, elles battent de nouveau celle-ci pour la rendre plus fine; elles la mettent enſuite blanchir à la roſée.

Lorſque l'écorce eſt en cet état, elles la filent groſſe comme du ligneul ou fil à coudre les ſouliers; elles ceſſent de filer, ſi-tôt qu'elles en ont aſſez. Elles montent leur métier, qui conſiſte en deux piquets de quatre pieds hors de terre, à la tête deſquels traverſe un gros

gros fil sur lequel d'autres fils sont noués doubles ; enfin elles font un tissu croisé qui a tout autour une bordure en dessein : cette étoffe peut avoir au moins une aulne en quarré & une ligne d'épaisseur. Les mantes de fils d'écorce de mûrier sont très-blanches & très-propres ; elles s'attachent avec des cordons du même fil, lesquels ont un gland pendant à chaque bout.

Habillement des garçons & des filles.

Les garçons & les jeunes filles ne sont point habillés ; mais dès que les filles ont huit à dix ans, elles sont couvertes depuis la ceinture jusques à la cheville du pied d'une frange de fils de mûrier attachés à une bande qui prend au-dessous du ventre ; il y a aussi une autre bande au-dessus du nombril qui se rejoint par derriere à la premiere ; entre l'une & l'autre le ventre se trouve couvert d'un réseau qui y tient, & il n'y a par derriere que deux gros cordons qui ont chacun un gland. Les garçons ne commencent à se couvrir qu'à l'âge de douze ou treize ans.

Quand il fait chaud les femmes ne portent qu'une mante en forme de juppe ; mais quand le froid se fait sentir, elles en portent une seconde dont le

milieu passe sous le bras droit, & les deux coins sont attachés sur l'épaule gauche; de cette sorte les deux bras sont libres, & alors on ne voit que l'un des deux seins. Elles ne portent rien sur leurs têtes; leurs cheveux sont de toute leur longueur, excepté ceux du devant qui sont plus courts; la chevelure par derriere est attachée en queue avec un réseau de fil de mûrier & des glands au bout. Elles ont grand soin de s'épiler & de ne laisser sur leur corps aucun autre poil que les cheveux.

Souliers. Il est rare que les hommes ou les femmes portent des souliers, si ce n'est en voyage. Les souliers des Naturels sont de peaux de Chevreuils; ils joignent autour du pied comme un chausson qui auroit la couture par-dessus; la peau est coupée trois doigts plus longue que le pied, & le soulier n'est cousu qu'à la même distance du bout du pied, & tout le reste est plissé sur le pied; le derriere est cousu comme aux chaussons; mais les quartiers sont de huit à neuf pouces de haut; ils font le tour de la jambe, on les joint par-devant avec une courroye de peau d'Ours qui prend dès la cheville du

pied, & font ainsi le brodequin. Ces souliers n'ont ni semelles ni talons; ceux des hommes & des femmes sont les mêmes.

Les femmes se parent avec des pendants - d'oreilles faits du noyau d'un gros coquillage que l'on nomme Burgo, duquel j'ai parlé; ce pendant-d'oreilles est gros comme le petit doigt & au moins aussi long; elles ont un trou au bas de chaque oreille assez grand pour que cet ornement s'y loge; il a une tête un peu plus grosse que le reste qui l'empêche de tomber. Pendans d'oreilles.

Lorsqu'elles ont de la Rassade, elles s'en font des Colliers à un ou à plusieurs rangs; elles les font assez spacieux pour que la tête passe au travers. La rassade est un grain de la grosseur du bout du doigt d'un petit enfant; elle est plus longue que grosse; sa matiere est semblable à celle de la porcelaine: il y en a de plus petite, mais qui est ronde & blanche pour l'ordinaire, elles l'estiment plus que l'autre: il y en a de bleue, & d'une autre façon qui est bardelée de bleu & de blanc; la moyenne & la plus petite s'enfilent pour orner des peaux, des jarretieres, &c. Colliers.

Dès leur jeunesse les femmes se font

Les femmes se font piquer.

piquer une raye sur le haut du nez en travers, quelques-unes sur le milieu du menton de haut en bas, d'autres sur des endroits différens, sur-tout les femmes des Nations qui ont l'R dans leur langue; j'en ai vû qui étoient piquées par tout le haut du corps, le sein même étoit piqué par-tout, quoique cette partie du corps soit extrêmement sensible.

Habillement pendant l'Hyver.

Les hommes, lorsqu'il fait froid, se couvrent d'une Chemise faite de deux peaux de Chevreuils passées; ce qui ressemble plutôt à une veste de nuit qu'à une chemise, les manches n'ayant de longueur que ce que la largeur de la peau peut laisser. Ils se font aussi un habillement que les François nomment des *Mitasses*, que l'on devroit plutôt nommer des *Cuissards*, puisqu'il couvre les cuisses, & descend depuis les hanches jusques dans le quartier du soulier, & y entre jusqu'à la cheville du pied; quand ils ont du Limbourg rouge ou bleu, ils prennent plaisir à s'en parer soit en couvertes, soit en mitasses.

Par dessus tout cela, si le froid est un peu rude, ils ont une robe de Bœuf passée en blanc du côté de la chair mais dont la laine reste toute entiere

& que l'on met du côté du corps pour avoir plus chaud. Dans les Pays où il se trouve des Castors, ils se font des robes composées de 6 peaux de ces animaux. Lorsque les jours commencent à devenir plus beaux, & que le froid n'est plus si violent, les hommes & les femmes ne se couvrent que d'une peau de Chevreuil passée en blanc, & quelquefois teinte en noir; il y en a quelques-uns qui en ont de matachées en dessein de diverses couleurs, comme en rouge, en jaune avec des rayes noires.

Ornemens pour les Fêtes.

Les Ornemens pour les Fêtes sont en eux-mêmes aussi simples que les habillemens; les jeunes gens sont aussi glorieux qu'ailleurs, & sont charmés de paroître les uns plus propres que les autres, jusques-là qu'ils se mettent du vermillon fort souvent; ils mettent aussi des brasselets faits avec des côtes de Chevreuils, qu'ils ont rendues très-minces & courbées à l'eau bouillante; le côté extérieur de ces brasselets est aussi blanc & aussi uni que de l'yvoire poli: ils portent de la rassade en colliers comme les femmes, & on leur voit quelquefois un éventail en main; ils mettent du duvet blanc sur le rond de la tête qui est tondu; mais au petit tou-

pet, ou flotte de cheveux, qu'ils laissent au milieu sur la fontaine de la tête, ils attachent des plumes droites les plus blanches qu'ils peuvent trouver; ils font enfin tout ce qu'une jeune tête est capable d'inventer pour se parer.

Coupe des Cheveux.

Les Naturels coupent leurs Cheveux en rond avec une couronne, comme les Capucins, & ne laissent de cheveux longs que pour faire une cadenette cordelée, grosse comme le petit doigt tout au plus, & qui pend sur l'oreille gauche; cette couronne est à la même place & presque aussi grande que celle d'un Religieux; au milieu de cette couronne ils laissent environ deux douzaines de cheveux longs pour y attacher des plumes.

Quoique les Naturels portent tous cette couronne, cependant cet endroit n'est point épilé (ou arraché); mais il est coupé ou brûlé avec du charbon ardent: il n'en est pas de même du poil des aisselles & de la barbe, qu'ils ont grand soin d'épiler, afin qu'ils ne reviennent jamais; ne pouvant souffrir qu'aucun poil paroisse sur leurs corps, quoique naturellement ils n'en ayent pas plus que nous.

Les jeunes gens se font piquer.

Les jeunes gens se font aussi piquer

ſur le nez, & non ailleurs, juſqu'à ce qu'ils ſoient Guerriers, & qu'ils ayent fait quelque action de valeur; mais quand ils ont tué quelque ennemi, & en ont rapporté la chevelure, ils ont droit alors de ſe faire piquer & de s'orner des figures convenables au temps.

Ces piquûres ſont ſi fort en uſage parmi les Naturels, qu'il n'y a ni hommes ni femmes qui ne s'en faſſent faire; mais les Guerriers ſur-tout n'ont garde de s'en priver: ceux qui ſe ſont ſignalés par quelque fait d'importance, ſe ſont piquer un caſſe-tête ſur l'épaule droite, & au-deſſous on voit le ſigne hiéroglyfique de la Nation vaincue; les autres ſe ſont piquer chacun à leur goût. Pour faire cette opération, ils attachent ſur un bois plat ſix aiguilles, trois à trois bien ſerrées, enſorte que la pointe ne paſſe pas d'une ligne; ils tracent le deſſein de la figure avec un charbon ou braiſe, enſuite ils piquent la peau; quand ils en ont deux doigts de long, ils frottent l'endroit avec de la poudre fine de charbon; cette poudre s'imprime ſi fortement ſur les piquûres, qu'elles ne s'effacent jamais. Quelque ſimple que ſoit cette opération, elle fait enfler le corps conſidérable-

Maniere de ſe faire piquer.

Danger de cette piquûre.

ment, quelquefois donne la fiévre, & rendroit le piqué extrêmement malade, s'il n'avoit très-sérieusement l'attention pendant que dure l'enflûre, de ne manger que du bled (ou Mahiz), de ne boire que de l'eau, & de ne point approcher des femmes. Les Guerriers peuvent aussi se faire fendre le bas de l'oreille pour y passer des fils de fer ou de léton en forme de tire-bourres d'un bon pouce de diamétre : je leur passe d'attacher de l'honneur à ces sortes de pendans-d'oreilles ; mais ils doivent être à charge, car ils sont si pésans qu'ils allongent les oreilles.

Ornement des Guerriers.

Toute la parure d'un Guerrier consiste dans les pendans-d'oreilles que je viens de décrire; dans une ceinture garnie de grelots & de sonnettes, quand ils peuvent en avoir des François, de sorte que quand ils marchent, ils ressemblent plutôt à des Mulets qu'à des hommes; mais quand ils n'ont ni sonnettes ni grelots, ils attachent à cette ceinture des Coloquintes séches, dans lesquelles ils mettent une douzaine de petits cailloux : pour que la parure soit complette, il faut que le Guerrier ait en main une casse tête; s'il est fait par les François, ce sera une

petite hache, dont le taillant eſt ordinairement de trois pouces : cette hache eſt legére, & ſe met à la ceinture, lorſque l'on eſt chargé ou en voyage. Les caſſes-têtes que les Sauvages font eux-mêmes, ſont de bois dur & ont la figure d'une lame de coutelas large de deux pouces & demi, & long d'un pied & demi : ils ont un taillant & un dos, vers le bout du dos eſt une boule de trois pouces de diamétre, qui eſt du même morceau.

Ornemens des Souverains.

Les grands Chefs ou Souverains ont des couronnes de plumes. Cette couronne eſt compoſée d'un bonnet & d'un diadême ſurmonté de grandes plumes ; le bonnet eſt fait en réſeau qui tient au diadême, lequel eſt un tiſſu large de deux pouces, & ſe ſerre par derriere tant que l'on veut. Le bonnet eſt de fil noir ; mais le diadême eſt rouge & brodé de petite raſſade, ou de petites graines blanches & auſſi dures que la raſſade. Les plumes qui ſurmontent le diadême, ſont blanches ; celles de devant peuvent avoir huit pouces de long, & celles de derriere quatre pouces ; ces plumes ſont étagées en ligne courbe : au bout de ces plumes eſt une houpe de poil, & par-

dessus une petite aigrette de crin ; le tout n'étant que d'un pouce & demi, & teint en très-beau rouge : cette couronne, ou chapeau de plumes, est un objet qui satisfait la vûe.



CHAPITRE XVI.

Hiſtoire ou Deſcription des Nations Naturelles de la Louiſiane.

Des Nations qui ſont à l'Eſt de cette Colonie.

SI nous joignons la Tradition des Peuples de toute l'Amérique avec l'Hiſtoire des Découvertes & des Expéditions des Eſpagnols, nous ſerons convaincus que cette partie du Monde étoit très-peuplée avant que Chriſtophe Colomb y abordât, non-ſeulement dans le Continent mais encore dans les Iſles.

Cependant par une fatalité qui paroît inconcevable, il ſemble que l'arrivée des Eſpagnols dans ce nouveau Monde ait été la malheureuſe époque de la deſtruction de toutes ces Nations de l'Amérique, tant par les armes que par la nature même.

On ne ſçait que trop combien de millions de Naturels ont été détruits

Différentes cauſes de la deſtruction des

Peuples de l'Amérique.

par les armes de l'Espagne, sans qu'il soit nécessaire de présenter aux yeux du Lecteur cet affreux tableau ; mais aussi beaucoup de personnes ignorent qu'une multitude innombrable des Peuples du Mexique & du Pérou, se sont détruits volontairement, tant pour se sacrifier aux mânes de leurs Souverains, qui étoient péris, & dont ils étoient les victimes nées, suivant leur détestable coûtume, que pour éviter de tomber sous la Domination des Espagnols, ces Naturels préférant la mort à l'esclavage.

Pour ce qui est des Nations de la Partie Septentrionale de l'Amérique, deux ou trois Nations belliqueuses ont produit le même effet ; les Tchicachas ont détruit beaucoup de Peuples leurs voisins, ont même porté leur fureur jusqu'auprès du nouveau Mexique à plus de cent quatre-vingt lieues de leur demeure, pour détruire entiérement une Nation qui s'étoit éloignée d'eux, dans la ferme croyance qu'ils ne viendroient point les chercher si loin ; ils se tromperent & furent détruits : les Iroquois en ont fait autant à l'Est de la Louisiane ; les Padoucas & autres ont usé de la même violence

à l'égard des Nations qui sont à l'Ouest de cette Province. Remarquons en passant que si ces Peuples en ont tant détruits, ils n'ont pû le faire sans s'affoiblir extrêmement, & qu'ainsi ils se sont détruits eux-mêmes en bonne partie.

J'ai dit que la Nature ne contribuoit pas moins que les Armes à la destruction de ces Peuples : ce sont deux maladies auxquelles tous les Peuples du monde sont sujets; mais qui n'en meurent pas comme les Naturels de ces Provinces; & quoique les Médecins Naturels soient très experts dans leur science, leurs lumieres deviennent inutiles dans la petite vérole & dans les suites du rhume; je vais en donner la raison.

Quand la petite vérole se met dans une Nation, elle y fait en peu de temps beaucoup de ravages : toute une famille habite dans une cabanne; ainsi quand une personne est attaquée de cette maladie, elle se communique d'autant plus aisément à tous ceux de la cabanne, que le jour & l'air n'y entrent que par la porte, qui n'a pas toujours quatre pieds de haut sur deux de large. Les plus âgés n'en réchappent

qu'avec peine, parce que l'âge & la qualité des alimens contribue à les faire mourir. Pour ce qui est des jeunes gens, tous ceux qui ne sont pas bien gardés se font mourir parce qu'ils le veulent bien. Ces Peuples sont naturellement propres, & ne peuvent souffrir que leurs corps soit couvert de pustules, comme ils le sont alors ; ils courent de toutes leurs forces se jetter dans l'eau pour se laver, si-tôt qu'ils ne voyent personne de leur parens pour les empêcher d'aller se nettoyer ; mais on sçait qu'un bain de cette nature est nuisible & même mortel à ceux qui ont la petite vérole. Les Chat-Kas qui sont naturellement mal-propres, sont aussi moins sujets à se ressentir de cet accident, & sont beaucoup plus nombreux que tous les autres.

Le rhume qui est très-commun pendant l'Hyver, en détruit aussi beaucoup; durant cette Saison les cabannes sont d'autant plus chaudes qu'il y a du feu nuit & jour, & qu'il n'y a que la seule porte pour toute ouverture; ainsi il n'y a point de froid, il n'y a point même un air tempéré, mais il est toujours chaud ; de sorte que quand ils ont besoin de sortir, le froid les saisit,

& les suites en sont presque toujours très-funestes.

Les premieres Nations que les Colons de la Louisiane, en arrivant de France, ont connues dans cette partie de l'Amérique Septentrionale, furent celles qui sont à l'Est de la Colonie ; parce que le premier Etablissement que les François y ont fait, a été à l'endroit que l'on nomme le Fort-Louis de la Mobile qui est sur la Riviere de ce nom. Je commencerai le détail de ces Peuples par ce côté de la Colonie, il s'y trouvera par-là plus d'ordre & de liaison d'une Nation à une autre.

Malgré le plaisir que je trouve à faire connoître les richesses & les avantages de la Louisiane aussi-bien que ses beautés, mon envie n'est point de lui donner ce qu'elle ne posséde point ; ainsi j'avertis le Lecteur de ne point être surpris, si je ne fais mention que de peu de Nations qui se trouvent dans cette Province, en comparaison du grand nombre que l'on a pû voir dans les premieres Cartes géographiques de ce Pays : elles ont été faites sur des mémoires envoyés par différens voyageurs qui ont cité tous les noms dont ils avoient entendu parler ; ces voya-

geurs en nommant tant de Peuples, leur donnoient aussi une position; desorte qu'une Carte se trouvoit remplie de noms de Peuples dont les uns existoient encore, les autres étoient ou détruits ou réfugiés chez des voisins qui les avoient adoptés. Il y en a beaucoup qui ne sont plus; une grande partie s'est jointe à d'autres pour être soutenus, c'est ce que j'ai vû dans le tems que j'y demeurois; par conséquent quoique ces Nations eussent été très-peuplées, il est arrivé qu'elles se sont diminuées au point qu'il n'y en a pas la troisiéme partie de ce que les Cartes en désignoient.

Apalaches. La Nation qui soit le plus à l'Est de la Louisiane est celle que l'on nomme Apalaches; ce n'est qu'une branche de la grande Nation des Apalaches, qui habitoient proche les Monts auxquels ils ont donné leur nom. On dit que ces Montagnes doivent servir de bornes à toutes les Colonies Angloises de cette partie du Continent.

Cette grande Nation est divisée en plusieurs branches qui prennent différens noms. Comme ils sont entre le Canada, la Louisiane & la nouvelle Angleterre; je ne les mettrai ni dans

l'une ni dans l'autre Colonie. A l'égard de la branche qui est dans le voisinage de la Mobile, elle est peu considérable; il y en a une partie de Catholiques.

Au Nord des Apalaches sont les Alibamons, Nation assez considérable; ils aiment les François, & reçoivent les Anglois plutôt par nécessité que par amitié. Dans le commencement de l'Etablissement de la Colonie, l'on entretenoit le commerce avec eux; mais depuis que le plus gros de la Colonie s'est jetté sur le Fleuve, on les a un peu négligés, à cause de l'éloignement. Alibamons.

A l'Est des Alibamons sont les Caouitas, que M. de Biainville Gouverneur de cette Colonie, avoit voulu distinguer des autres Nations, en donnant la qualité d'Empereur à leur Souverain, qui auroit été Chef de toutes les Nations voisines; mais elles ne voulurent point le reconnoître, & dirent que c'étoit bien assez que chaque Nation obéît à son Chef, sans que ces mêmes Chefs fussent soumis eux-mêmes à d'autres; que cet usage n'avoit jamais subsisté parmi eux, puisqu'ils aimoient mieux être détruits par une grande Caouitas.

Nation que de lui obéir. Au reste cette Nation est une des plus considérables : les Anglois y commercent, & les Caouitas les souffrent par politique.

Abéikas & Conchacs.

Au Nord des Alibamons sont les Abéikas & les Conchacs, qui, à ce que je crois, sont les mêmes ; mais l'on distingue les derniers par le mot de *Conchac* : il sont éloignés des grandes Rivieres, & ainsi ils n'ont point de grosses cannes sur leur terrein, mais seulement des cannes qui ne sont pas plus grosses que le doigt, & sont en même-tems si dures, que quand on les casse elles sont tranchantes comme des couteaux que ces peuples nomment Conchacs. Cette Nation parle presque la langue Tchicacha ; & le mot *Conchac* est de cette langue.

Chéraquis.

Les Abéikas ont pour voisins du côté de l'Est les Chéraquis divisés en plusieurs branches, situées assez près des Monts Apalaches. Toutes les Nations que je viens de nommer se sont alliées depuis long-tems pour se soutenir mutuellement contre les Iroquois peuples du Canada, lesquels avant cette alliance leur faisoient une guerre continuelle ; mais depuis qu'ils les ont vûs unis, ils les ont laissés tranquiles ; au

lieu qu'auparavant les Nations attaquées qui demandoient la paix, quoiqu'elles l'obtinssent, n'étoient pas longtems sans voir naître le Procès du Loup contre l'Agneau.

Toutes ces Nations & quelques petites qui sont entremêlées parmi elles, ont toujours été regardées comme n'étant d'aucune Colonie, à l'exception des Apalaches; mais depuis la guerre de 1756 avec les Anglois, tous ces peuples, dit-on, ont été si indignés du procédé des Anglois, qu'ils nous servent de leur propre mouvement.

Dans les nouvelles publiques du Canada, on a dû voir ce qui a occasionné de la part des Anglois l'indignation des Naturels contr'eux; le trait que je vais rapporter prouvera la vérité de ce que j'avance dans cette histoire lorsque je dis que ces Naturels ne pensent point comme on se l'imagine ordinairement; mais qu'au contraire ils ont des sentimens & de l'humanité. L'on sçait à n'en point douter que les Anglois ont fait des hostilités sur mer & en Canada, avant même que nous eussions pensé à nous mettre sur la défensive; ces hostilités furent une occasion aux Anglois

de faire voir à découvert leur maniere de penser.

Anglois beaucoup plus inhumains que les Naturels de la Louisiane.

Le Gouverneur du Canada ayant sans doute reçu des ordres de la Cour d'arrêter les progrès que pourroit faire l'invasion des Anglois dans sa Province, envoya des Troupes sur les terres de la Colonie pour s'opposer aux Anglois. Il donna le commandement de ces Troupes à M. de Contrecœur : ce Commandant qui vouloit mettre les Anglois dans leur tort, ayant appris qu'ils venoient à lui, jugea à propos de les prévenir par la politesse ; mais les moyens employés avec prudence, les voies les plus sages deviennent inutiles avec des hommes furieux & sans raison.

Ce Commandant écrivit une lettre polie au Commandant Anglois, dans laquelle il lui marquoit sa surprise de voir les Anglois en armes sur les terres de France, dans un tems où les deux Nations étoient dans une paix profonde ; il lui marquoit encore qu'il le prioit d'avoir des égards pour l'Officier qui lui présentoit cette lettre, & qu'il méritoit d'être distingué.

Dans le tems que les François étoient à la proximité des Anglois, dix Tchi-

cachas, Nation qui a toujours été amie des Anglois ; cent Guerriers des Oufé-Ogoulas, qui fe font retirés avec les Tchicachas, comme je le dirai ci-après ; vingt-cinq Chatkas, de ceux qui étoient brouillés avec nous ; ces Naturels, dis-je, étoient avec les Anglois & leur offroient de nous faire la Guerre, lorfque M. de Villiers de Genonville, porteur de la lettre, arriva auprès des Anglois. Si-tôt que cet Officier fut avec fa troupe à la portée du fufil, les Anglois tirerent fur eux, quoique fur les terres de la Colonie Françoife, & fans s'informer du fujet qui les amenoit.

M. de Genouville furpris d'une réception à laquelle il n'avoit pû s'attendre, montra la lettre dont il étoit porteur, & le feu des Anglois ceffa. Le Commandant Anglois décachette la lettre en préfence des Anglois, des François & des Naturels ; mais à peine en eut-il lû la moitié, qu'une fubite Phrénéfie faifit la Troupe Angloife, laquelle fe jette fur M. de Genouville, & l'affaffine, fans qu'on eût lâché aucune parole de part ni d'autre. Les Naturels témoins & indignés de cette inhumanité, dont ils n'avoient jamais vû

d'exemple, se jetterent à l'instant entre les Anglois & les François, dans la crainte que ceux-ci n'eussent le même sort que leur Officier, & dirent aux Anglois : « du moins vous ne tuerez » pas ces autres François, sans nous » avoir tués nous-mêmes auparavant ; » ce trait est connu de toute l'Euro-» pe ; » je laisse à mes Lecteurs le soin de refléchir sur les caracteres des Anglois & des Naturels.

Depuis le commencement de cette guerre de la Nouvelle Angleterre, on n'entend de la part des Anglois que des plaintes contre nous, de ce que toutes ces Nations sont nos alliées : à qui peuvent-ils s'en prendre après une action d'inhumanité aussi criante ? Action que les Naturels qui en étoient témoins ont eu soin de faire sçavoir à toutes les autres Nations qui n'approuveront jamais rien de semblable.

Je poursuis l'Histoire abregée de ces Peuples, & je prendrai la Riviere de Mobile, depuis son embouchure en la remontant, pour voir de côté & d'autre les Nations qui en sont voisines.

Chatôts. La plus proche de la Mer & de la Riviere de Mobile est la petite Nation des Chatôts, composée d'environ qua-

rante cabannes : ils sont amis des François auxquels ils rendent tous les services que l'on peut exiger d'eux en payant. Ils sont Catholiques, ou réputés tels.

Au Nord des Chatôts est l'Etablissement François du Fort-Louis de la Mobile ; il en est assez près

Un peu au Nord du Fort-Louis est la Nation des Thomez, qui est aussi petite & aussi serviable que celle des Chatôts ; on dit aussi qu'ils sont Catholiques ; ils sont amis jusqu'à l'importunité. Thomez.

Plus au Nord demeure la Nation des Taensas ; c'est une branche des Natchez desquels j'aurai souvent occasion de parler ; l'une & l'autre conserve soigneusement le feu éternel ; mais ils en confient la garde à des hommes, dans la forte persuasion où ils sont qu'il n'y a point de leurs filles qui voulût sacrifier sa liberté à la garde du feu éternel. La Nation des Taensas est peu considérable & n'a qu'une centaine de cabannes. Taensas.

En suivant le Nord & la Baye, on trouve la Nation des Mobiliens, auprès de l'embouchure de la Riviere de Mobile dans la Baye de même nom, Mobiliens.

Le vrai nom de cette Nation est *Mowill;* de ce mot les François ont fait *Mobile*, ensuite ils ont nommé Mobile la Riviere & la Baye, & Mobiliens les Naturels de cette Nation.

Toutes ces petites Nations étoient en paix à l'arrivée des François, & y sont encore, parce que les Nations qui sont à l'Est de la Mobile les mettent à couvert des courses des Iroquois; les Tchicachas d'ailleurs les regardent comme leurs freres, parce qu'ils ont, à quelque chose près, la même langue, ainsi que ceux de l'Est de la Mobile, qui sont leurs voisins.

Pachca-Ogoulas.

En reprenant vers la Mer & à l'Ouest de la Mobile, est la petite Nation des Pachca-Ogoulas, que les François nomment Pascagoulas; cette Nation est située sur les bords de la Baye qui porte son nom qui signifie Nation du pain (1). Cette Nation n'est composée que d'un Village contenant au plus une trentaine de cabannes: quelques Canadiens se sont établis auprès d'eux & vivent ensemble comme freres, parce que les Canadiens étant naturellement tranquilles, connoissant d'ailleurs le caractere des Naturels, sçavent vi-

(1) *Pachca*, du pain, *Ogoula*, Nation.

vre

vre avec les Nations de l'Amérique ; mais ce qui contribue principalement à cette paix durable, c'est qu'aucun Soldat ne fréquente cette Nation. En parlant des Natchez, j'ai fait voir combien la fréquentation des Soldats est nuisible à la bonne intelligence que l'on doit conserver avec ces Peuples, pour en tirer les avantages que l'on en espere (1).

(2) Voyez Tome I. Chap. XIII.



CHAPITRE XVII.

Suite de l'Histoire des Peuples de la Louisiane : Des Nations qui sont à l'Est du Fleuve S. Louis.

Chatkas. EN suivant la Riviere des Pachca-Ogoulas qui tombe dans la Baye de ce nom, on trouve au Nord la grande Nation des Chat-kas suivant la prononciation de ces Peuples, que les François nomment Chactas ou Têtes plates. Je dis la grande Nation des Chat kas, car je n'en connois point de si nombreuse, & n'ai entendu parler d'aucun Peuple qui les égalât en quantité. On compte dans cette Nation vingt-cinq mille Guerriers ; il est vrai qu'elle peut avoir un pareil nombre d'hommes qui prennent ce nom ; mais je me garderai bien de leur en accorder les qualités.

Suivant la tradition des Naturels, cette Nation a passé si rapidement dans les autres terres, & est arrivée si subitement, que quand je leur demandois d'où venoient les Chat-kas, il me ré-

pondoient qu'ils étoient sortis de dessous terre, pour exprimer avec quelle surprise on les avoit vû paroître tout d'un coup. Leur grand nombre imposoit du respect aux Nations près desquelles ils passoient; leur caractere peu martial ne leur inspiroit point la fureur des conquêtes; de cette sorte ils sont arrivés dans une terre inhabitée que personne ne leur a disputée; ils ont vécu sans trouble avec leurs voisins, & ceux-ci n'ont osé s'instruire si les autres étoient braves; c'est sans doute ce qui les a fait croître & augmenter au nombre qu'ils sont aujourd'hui.

On les nomme Têtes-plates, & je ne sçais trop pourquoi on leur a donné ce nom plutôt qu'aux autres, puisque tous les Peuples de la Louisiane l'ont aussi plate ou peu s'en faut; au reste il n'est naturel à aucune Nation d'avoir la tête plate; cette forme de leur tête provient de la maniere de les attacher dans le berceau, comme je le dirai dans l'article de leurs usages.

Les Chatkas sont situés à environ quatre-vingt lieues au Nord de la Mer; ils s'étendent plus de l'Est à l'Ouest, que du Nord au Sud.

Pour aller des Chat-kas aux Tchi- Tchicachas

cachas il n'y a point de chemin en droite ligne, ou il seroit rude & très difficile; parce que si on prenoit cette route, il faudroit traverser deux chaînes de Montagnes & beaucoup de Bois, où l'on seroit obligé de monter & de descendre continuellement; il n'y auroit à la vérité par cette route qu'environ soixante lieues; mais on aime mieux prendre un chemin un peu plus long, que sa beauté rend plus court; on remonte le long de la Riviere de Mobile.

La Nation des Tchicachas est trés-belliqueuse; ils sont grands & bien formés de corps, & ont les traits fort réguliers; ils sont fiers, propres & glorieux. Il paroît qu'ils sont les restes d'une Nation bien peuplée & très-nombreuse, que son humeur martiale a portée à faire la Guerre à plusieurs Nations qu'ils ont détruites à la vérité; mais qui en se défendant ont beaucoup affoibli ceux ci. Ce qui me feroit encore une raison de croire que cette Nation a été très-considérable, c'est que toutes les Nations qui sont dans les environs des Tchicachas, & que je viens de nommer, parlent la Langue Tchicacha, quoiqu'un peu corrompue, & ceux qui la parlent le mieux s'en font gloire.

Peut-être devrois je retrancher de ce nombre les Taenſas qui étant une branche des Natchez, ont conſervé leur Langue naturelle, quoiqu'ils parlent tous la langue Tchicacha corrompue, que nos François nomment la Langue Mobilienne. Pour ce qui eſt des Chat-kas, je penſe qu'étant venus après les autres & en très-grand nombre, ils ont conſervé leur Langue en partie, dans laquelle ils entremêlent quelques mots de la Langue Tchicacha; quand ils m'ont parlé, c'étoit en cette derniere Langue.

En reprenant la Côte pour aller au Fleuve S. Louis, l'on trouve une petite Nation d'environ vingt cabanes; les François les nomment Colapiſſas; leur nom eſt *Aquelou-piſſas*, mot qui ſignifie hommes qui entendent & qui voyent. Cette Nation demeuroit à une lieue près de l'endroit où eſt aujourd'hui la nouvelle Orléans: ils ſont à-préſent au Nord & près du Lac S. Louis. Cette Nation eſt de petite conſéquence; ils parlent une Langue qui approche de celle des Tchicachas; on n'a jamais eu grande fréquentation avec eux. Colapiſſas.

J'arrive ſur le bord du fleuve S. Louis; je le ſuivrai du côté de l'Eſt, Les Oumas.

lequel sera bientôt passé en revue ; je remonterai jusqu'aux derniéres Nations connues.

La premiere Nation que je rencontre est celle des Oumas, qui signifie Nation rouge : ils sont situés à vingt lieues de la nouvelle Orléans, où je les ai vûs à mon arrivée en cette Province. Dès les premiéres années de la Colonie, il s'y est établi des François dont le voisinage leur a été dommageable, par l'usage immodéré de l'eau-de-vie.

Tonicas. Vis à vis la riviere Rouge en remontant le fleuve, on trouve les restes de la Nation des Tonicas, laquelle a toujours été très attachée aux François ; ils ont même fait la guerre avec nous ; le chef de cette Nation étoit le véritable ami de la nôtre. Comme il étoit plein de bravoure & toujours prêt à faire la guerre pour venger les François, le Roi lui avoit envoyé le brevet de Brigadier des armées rouges, & un cordon bleu, d'où pendoit une médaille d'argent qui représentoit le mariage du Roi, & au revers la Ville de Paris ; j'en ai oublié la légende ; le Roi lui envoya aussi une canne à poignée d'or. Il méritoit certainement l'honneur qu'on lui faisoit, si l'on fait attention

à son bon cœur pour les François ; & de son côté il se faisoit gloire d'avoir ces marques honorables & de les porter.

Cette Nation parle une Langue d'autant plus différente de celle des autres, que ces Nations n'ont point la lettre R, au lieu que celle-ci en a beaucoup ; elle a aussi des usages différens.

Ce Chef des Tonicas décoré des bienfaits du Roi, étoit le même dont j'ai déja parlé, & qui nous accompagna avec une troupe de ses Guerriers dans l'expédition contre le village de la Pomme qui étoit de la Nation des Natchez ; il y fut dangéreusement blessé ; mais ses Medecins le guérirent en peu de temps. J'ai rapporté ce fait dans la premiére Partie (1).

La Nation des Natchez étoit une des plus estimables de la Colonie dans les premiers tems, non-seulement suivant leur tradition, mais encore suivant celles des autres peuples, à qui leur grandeur & la beauté de leurs usages donnoit autant de jalousie, que d'admiration. Je pourrois faire un Volume de ce qui les concerne en particulier ; mais

(1) Voyez Tome I. Chap. XV.

comme je ne parle qu'en raccourci des Peuples de la Louisiane, je parlerai d'eux comme des autres ; & si j'en dis un peu plus, c'est qu'il y a en effet beaucoup plus de choses à en rapporter.

Quand j'arrivai en 1720 aux Natchez, cette Nation étoit située sur la petite riviére qui portoit leur nom ; le grand village où demeuroit le grand Soleil étoit tout-à-fait sur ses bords, & les autres étoient autour de celui-ci : ils étoient deux lieues plus haut que le Confluent de cette riviére, qui est au-dessus & au pied des grands écores des Natchez ; il y a quatre lieues de-là à sa source, & autant jusqu'au Fort Rosalie, & eux étoient à une lieue de ce Fort.

Grigras. Il y avoit parmi eux deux petites Nations qui s'y étoient réfugiées. La plus ancienne adoptée étoit celle des Grigras, nom qui paroît leur avoir été donnée par les François, parce qu'ils prononcent souvent ces deux syllabes, lorsqu'ils parlent entr'eux, ce qui les faisoit reconnoître Etrangers aux Natchez avec qui ils demeuroient, & qui ne pouvoient prononcer l'R, non

plus que les Tchicachas & tous ceux que j'ai dit avoir à peu-près la même Langue que ceux-ci.

Les Thioux étoient une autre petite Nation qui s'étoit mise sous la protection des Natchez : ils avoient aussi beaucoup d'R dans leur Langue ; c'étoient les foibles restes de la Nation des Thioux qui avoit été une des plus fortes du Pays, mais dont le peuple étoit très-mutin ; ce qui fut cause, disent les autres Nations, de leur défaite & de leur destruction par les Tchicachas, auxquels ils n'ont jamais voulu céder, que quand ils n'ont plus osé se montrer, étant trop foibles pour s'opposer aux efforts de leurs ennemis. Thioux.

Les Natchez, les Grigras & les Thioux pouvoient ensemble mettre sur pied environ douze cens hommes de guerre. Cependant la tradition assure que les Natchez étoient la Nation la plus puissante de toute l'Amérique Septentrionale, & que tous les peuples les regardoient comme supérieurs & leur portoient du respect. Pour en donner une idée seulement, je dirai qu'autrefois les Natchez s'étendoient depuis Manchac, qui est à cinquante lieues de la Mer, jusques à la riviere d'Ouaba-

che qui est à environ quatre cent soixante lieues de la Mer ; qu'ils avoient cinq cent Soleils ou Princes ; on peut de-là juger combien cette Nation étoit nombreuse ; mais l'orgueil de leurs grands Soleils ou Souverains, & celui des autres Soleils joint aux préjugés du Peuple, a plus fait de ravage & a plus contribué à la destruction de ce grand peuple, que n'auroient pû faire les guerres les plus sanglantes. Voyons comment la chose est arrivée.

Les Souverains étoient despotiques, & avoient depuis long-tems établi la funeste coûtume de faire mourir avec eux un nombre de leur Peuple, hommes & femmes ; on en faisoit mourir à porportion à la mort des simples Soleils. Les Peuples de leur côté s'étoient laissés prévenir que tous ceux qui suivoient leurs Princes dans l'autre monde pour les servir, étoient heureux ; que sans peine & sans craindre la guerre ils avoient tout-à-souhait ; qu'ils n'y souffroient ni du chaud ni du froid, & qu'ils mangeoient tout ce qu'ils pouvoient désirer; qu'enfin pour comble de bonheur on ne pouvoit plus souffrir ni mourir.

Il est aisé de comprendre par le récit que je viens de faire qu'un usage

aussi meurtrier est capable de détruire la Nation la plus nombreuse, sur-tout lorsque les Princes sont en aussi grand nombre qu'ils étoient chez les Natchez; ces Princes d'ailleurs laissant après eux des enfans qui à leur tour travailloient à la destruction de leur Nation.

Il est à croire que cette barbare coutume aura déplu à quelques-uns de ces Soleils plus humains que les autres, ce qui leur fit prendre le parti de se retirer dans des endroits éloignés du gros de la Nation ; car nous avons deux branches de cette grande Nation qui se sont écartées, & qui conservent la plus grande partie des coûtumes des Natchez ; ce sont les Taensas dont j'ai parlé & qui sont sur les bords de la Mobile : ils conservent le feu éternel & plusieurs autres usages de la Nation qu'ils ont quittée ; ce sont en second lieu les Tchitimachas que les Natchez ont toujours regardés comme leurs freres. Dans les mœurs & coûtumes des Peuples de la Louisiane, j'aurai occasion de parler plus particuliérement des Natchez.

A quarante lieues plus au Nord que les Natchez, toujours à l'Est du Fleuve S. Louis, est la riviere des Yazoux, qui Yazoux.

a pris son nom d'une Nation que l'on nommoit les Yazoux qui avoient environ cent cabanes sur le bord de cette Riviere.

Coroas. Près des Yazoux & sur la même Riviere, étoit la Nation des Coroas, composée d'environ quarante cabanes. Ces deux Nations prononçoient les R.

Chactchi-Oumas. Sur le même Riviere étoit encore les Chactchi-Oumas, nom qui signifie *Ecrevisses rouges* ; cette Nation n'avoit tout au-plus que cinquante cabanes.

Ousé-Ogoulas. Auprès de la même Riviere résidoient les Ousé Ogoulas, ou la Nation du Chien ; elle pouvoit avoir soixante cabanes.

Tapoussas. Les Tapoussas aussi habitoient les bords de cette petite Riviere, & n'avoient guères que vingt-cinq cabannes. Ces trois dernieres Nations ne prononcent point l'R, & paroissent être des branches des Tchicachas, d'autant plus qu'ils parlent leur Langue.

Depuis le massacre du Poste des Natchez, dont je ferai mention en son lieu, ces cinq petites Nations qui étoient de leur complot, furent invitées de détruire les François leurs voisins, puis se retirerent tous aux Tchi-

tachas, avec lesquels ils ne sont plus qu'une Nation.

Il y a eu autrefois plusieurs Nations dans ce vaste pays ; mais plusieurs ont été détruites ; d'autres n'osant plus paroître, ou ne pouvant plus soutenir la guerre contre leurs ennemis, sont allées, comme celles-ci, se refugier chez leurs voisins, & se mettre sous leur protection, afin de n'être plus attaquées dans la suite.

Au Nord de la Riviere d'Ouabache vers les bords du Fleuve S. Louis, habite la Nation des Illinois qui ont donné leur nom à la Riviere, de laquelle ils habitent les bords. Ils sont divisés en plusieurs Villages ; tels sont les Tamaroas, les Caskaquias, les Caouquias, les Pimitéouis & quelques autres. C'est auprès du Village des Tamaroas, qu'est un Poste François, où sont établis plusieurs de nos François Canadiens. Illinois.

Ce Poste est un des plus considérables de la Louisiane ; ce qui ne paroîtra point surprenant, sitôt que l'on sçaura que cette Nation a été comme la premiere dans la Découverte de cette Province, & qu'elle a toujours été très-fidellement alliée aux François ;

avantage qui naît en grande partie de la bonne maniere dont usent les Canadiens pour vivre avec les Naturels de l'Amérique ; cependant on ne doit pas croire que ce soit le peu de courage qui les rende paisibles, puisque leur valeur est très-connue.

La Nation des Illinois est une de celles qui prononcent la lettre R.

Renards. En remontant plus au Nord, l'on trouve une assez grande Nation que l'on nomme les Renards, avec lesquels on a eu la guerre il y a près de quarante ans, mais depuis ce long espace de temps je n'ai point entendu parler que l'on ait eu avec eux quelque démêlé.

Sioux. Depuis les Renards jusques au Sault S. Antoine on ne trouve aucune Nation ; on n'en voit même que cent lieues ou environ au dessus de ce Sault qui est la grande Nation des Sioux ; l'on dit qu'ils habitent en plusieurs Villages dispersés, tant à l'Est qu'à l'Ouest du Fleuve S. Louis. Ces Peuples ne sont connus que des Voyageurs ; on est ainsi obligé de s'en rapporter à ce qu'ils nous apprennent de ces Naturels que l'on ne fréquente pas.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'Histoire des Peuples de la Louisiane : Des Nations qui sont à l'Ouest du Fleuve S. Louis.

APRE'S avoir décrit le plus exactement qu'il a été possible toutes les Nations qui sont à l'Est du Fleuve S. Louis, tant celles qui sont enclavées dans la Colonie de la Louisiane ; que celles qui leur sont voisines, & qui ont quelque rapport avec elles ; il convient de reprendre les Nations qui habitent à l'Ouest du Fleuve, depuis la Mer en remontant vers le Nord, comme j'ai fait pour les Nations de l'Est. J'ai suivi cet ordre dans l'article de la nature des terres ; je le suivrai de même ici, afin de ne point fatiguer le Lecteur, & qu'en lisant ce que j'écris des uns & des autres, il puisse, la Carte à la main, les trouver plus aisément, que s'il étoit obligé de traverser le Fleuve à plusieurs reprises, ou de revenir d'une extrêmité de la Province à l'autre.

Tchaouachas, & les Ouachas.

Entre le Fleuve S. Louis & ces Lacs remplis par les eaux des débordemens de ce même Fleuve, est une petite Nation qui se nomme les Tchaouachas, & le petit Village des Ouachas, qui ne font qu'une même Nation : mais toutes deux ensemble sons de si petite conséquence, qu'à peine les François de la Louisiane les connoissent-ils autrement que par leur nom.

Tchitimachas.

Aux environs des Lacs desquels je viens de parler, habitent les restes d'une Nation qui a été autrefois assez considérable ; mais dont on a fait détruire une partie par les Peuples nos alliés. J'ai déja dit qu'ils étoient freres des Natchez ; & lorsque je suis arrivé à ma Concession dans le Poste de de ces derniers, j'y ai trouvé plusieurs Tchitimachas qui s'y étoient refugiés, pour éviter de périr dans la guerre qu'on leur faisoit auparavant.

Depuis la paix que l'on a faite avec eux en 1719, non-seulement ils sont restés tranquilles, mais même ils se tiennent si sagement solitaires, qu'ils préférent de vivre comme ils faisoient cent ans avant l'arrivée des François, plutôt que d'avoir d'eux des secours qu'ils croyent superflus, & d'être en même

temps obligés de les fréquenter.

Au reste cette Nation n'a jamais eu l'ame guerriere; & s'ils ont eu la guerre avec nous, c'est parce qu'un de leurs petits Chefs, tua un Missionnaire qui descendoit le Fleuve. Après avoir perdu un assez bon nombre de leurs Guerriers, ils demanderent la paix qu'on leur accorda, à condition qu'ils apporteroient la tête de l'assassin; ce qu'ils firent, en venant présenter le Calumet de Paix au Commandant Général de la Colonie (1).

Atac-apas.

Le long de la côte de l'Ouest assez près de la Mer est une Nation que l'on nomme les Atac-Apas, ce qui signifie les Mangeurs d'hommes: ils sont ainsi nommés par les autres Nations, parce qu'ils sont dans la détestable coûtume de manger les hommes qui sont leurs ennemis, ou qu'ils croyent tels.

Ces Antropophages ont sans doute un autre nom qui est propre à leur Nation; mais je ne leur en connois point d'autre, ni n'ai pû rien apprendre à ce sujet. Le pere de mon Esclave, qui étoit Thitimacha, avoit des parens dans cette Nation; il y alla avec sa femme & mon esclave, qui pour lors

(1) Voyez Tome I. Chap. VII.

étant fort jeune, n'a jamais pû me dire quel étoit leur véritable nom, faute de s'en être souvenu pour sa grande jeunesse.

Ces Peuples ne sont fréquentés par aucuns Européens; les Naturels des autres Nations y vont comme chez les autres Peuples; mais s'ils prennent quelques uns de leurs ennemis en guerre, ou quelqu'un qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils le croyent leur ennemi, ils ne font aucune difficulté de les manger.

A l'occasion de ce Peuple, je me sens pressé d'instruire mes Lecteurs des précautions que l'on doit prendre, lorsque l'on voyage dans certaines contrées; ils ne seront peut-être point fâchés de lire l'aventure d'un Officier de considération de la Louisiane, qui fut pris par ces Antropophages dès les premiers temps de la Colonie.

Histoire de M. de Belle-Isle Officier à la Louisiane.

Le Commandant Général ayant des raisons pour envoyer à l'Ouest des embouchures du Fleuve S. Louis, & sçachant qu'un Navire arrivant de France étoit à la Balise (ou au bas du Fleuve) fit partir un Brigantin, dont le Capitaine portoit des ordres à celui du Navire arrivant de lui donner un Officier avec un petit détachement des Troupes

qu'il amenoit à la Louiſiane.

Le Capitaine du Brigantin avoit avec lui M. de Charleville, Canadien, qui poſſedoit à fond la maniere de ſe conduire avec les Naturels ; il avoit acquis ce talent par les voyages qu'il avoit fait parmi les Nations du Pays. J'ai dit ailleurs que M. de Charleville avoit été juſques au-deſſus du Sault S. Antoine, dans l'intention de découvrir la ſource du Fleuve S. Louis, & qu'il en avoit été détourné par les Sioux. M. de Charleville étant connu pour habile Voyageur fut envoyé ſur ce Brigantin, & on avoit raiſon de compter ſur ſa capacité au ſujet de l'entrepriſe projettée ; mais la capacité n'eſt pas toujours un garant aſſuré de la réuſſite, malgré toutes les précautions que l'on prend, malgré les moyens que l'on employe pour parvenir ſûrement aux fins qu'on ſe propoſe.

L'Officier arrivant qui fut nommé pour être ſur ce Brigantin étoit M. de Belle-Iſle, le Sergent étoit le ſieur Silveſtre & quelques Soldats. Ils mirent à terre aux environs de la Baye S. Bernard ; je ne ſçais quel étoit l'ordre qu'on leur avoit donné, j'étois alors occupé à faire mon voyage dans les ter-

res ; j'ai seulement appris que M. de Belle-Isle, M. de Charleville & le sieur Silvestre étant à terre, & trouvant le Pays extrémement beau à leur gré ; & très-propre à la chasse, voulurent en goûter le plaisir, & le savourer à longs traits ; M. de Charleville n'étoit point tout-à-fait d'avis de poursuivre si au loin dans terres ou dans les Bois ; mais les deux autres plus jeunes & sans expérience n'écouterent point les remontrances qu'il leur fit à ce sujet.

Cependant le Capitaine du Brigantin les avoit averti de ne point s'écarter du Navire, de peur qu'ils ne se perdissent ; il leur dit aussi de revenir de bonne heure, & que s'ils tardoient à se rendre à bord, il feroit tirer, afin que le bruit du coup leur indiquât le Port : que si le lendemain jour de son départ, ils n'étoient point de retour, il feroit tirer un coup de canon pour le coup de partance, & que deux heures après il mettroit à la voile, surtout si le vent étoit aussi bon qu'il étoit alors.

Nos Chasseurs, quoique bien avertis, s'enfoncerent dans les Bois, sans doute en poursuivant quelque gibier qui les y attira peu-à-peu ; un Che-

vreuil étoit très propre à les jetter dans cette erreur. Cependant le Soleil se couche, on tire à bord du Brigantin pour les appeller, mais plus on tire, plus ils s'écartent du Port & de la Mer: il entendoient les coups de fusil qui les appelloient, mais le bruit des coups leur paroissoit venir du côté opposé; c'est ce qui arrive dans les Bois, lorsque le vent est contraire au coup. Ils passerent donc la nuit dans les Bois; à la pointe du jour on tira le coup de canon de partance, on attendit non-seulement deux heures, comme on en étoit convenu, mais même jusques après midi que ne voyant personne, le Brigantin leva l'ancre & partit.

Ces Chasseurs égarés n'ayant que peu de munition furent bientôt attaqués de la faim; M. de Charleville vouloit faire l'Est pour gagner le Fleuve, ses compagnons ne l'écouterent point, il les quitta, & on n'a jamais pû sçavoir ce qu'il étoit devenu. Le sieur Silvestre resta au pied d'un arbre, où accablé de faim & de fatigue, il finit apparemment ses jours.

M. de Belle-Isle fort & plus courageux combattit contre la misére & la mort; sa vigueur fut secondée, il ap-

perçut un Rat de bois, animal assez gros & qui ne marche que d'un pas lent; le même instant vit prendre, assommer, écorcher & dévorer ce gibier si desiré. Que ce repas précipité fut délicieux au goût de notre Voyageur affamé! il reprit des forces & continua sa route.

Peu après il eut à sa rencontre un Chevreuil; il prit si bien ses mesures qu'il ne tira pas en vain, car il ménageoit le peu de poudre qui lui restoit, de peur qu'elle ne vînt à lui manquer au besoin; mais le coup de fusil attira des Naturels Atac-Apas qui l'investirent avant même qu'il eût pû les voir; l'usage des Naturels étant de s'approcher à pas de Loup des hommes ou des animaux qu'ils veulent surprendre, à quoi ils réussissent parfaitement.

M. de Belle-Isle est pris par les Atac-apas Antropaphages.

M. de Belle-Isle étonné de se voir pris voulut d'abord faire quelques résistances qui lui furent inutiles; il se modéra, & ce fut pour lui le bon parti: il fit entendre par signes à ces Naturels qu'il s'étoit égaré; ils n'eurent point de peine à le comprendre & même à le croire, puisqu'ils le voyoient seul.

S'il eût connu la coûtume des Naturels, il les auroit imités en pareil cas ; ils ne sçauroient faire un pas qu'ils ne regardent de tous côtés ; & sur tout lorsqu'on s'est écarté & que l'on se trouve dans des Pays inconnus ; il faut toujours faire le guet autour de soi, afin de ne point être surpris à l'improviste. Un autre usage encore qu'il est bon de sçavoir, c'est que dès qu'on s'apperçoit que l'on va être découvert, il faut aller à ceux que l'on voit, & lorsqu'on en approche, mettre bas les armes, passer par-dessus, pour leur donner à entendre qu'on ne veut pas s'en servir contre eux ; en arrivant on leur tend la main, qui est parmi les Naturels la maniere de saluer : l'on fait ensuite entendre par signes que l'on est égaré, & il ne faut pas oublier de montrer un visage riant & d'avoir l'air gai, pour ne point leur donner de soupçon ; aussi avec ces précautions l'on n'a rien à craindre ; on doit au contraire se promettre que l'on recevra d'eux tous les secours nécessaires.

Il y avoit déja quelques mois que l'esclavage de M. de Belle-Isle duroit chez les Atac-apas, lorsqu'une Nation vint leur apporter le Calumet de Paix.

Cette Nation étoit du nombre de celles qui sont dans les terres Espagnoles du nouveau Mexique; mais en même tems elle étoit de celles qui reconnoissoient & respectoient M. de S. Denis alors Commandant des Nactchitoches. Les Députés de cette Nation s'apperçûrent à la mine & aux manieres de M. de Belle-Isle, qu'il étoit François, & dans la pensée de faire plaisir à M. de S. Denis, ils résolurent entr'eux de sauver ce François; mais ils se donnerent bien de garde de faire connoître leur surprise aux Atac-Apas, chez lesquels ils étoient venus avec le symbole de la Paix. Ils épierent le moment de le trouver seul; ils le trouverent & en profiterent pour lui faire comprendre par signe, qu'ils étoient voisins de M. de S. Denis, qu'ils lui nommerent. A la prononciation de ce mot, M. de Belle-Isle fut au comble de la joye, & quoiqu'il n'eût jamais été à portée d'entendre parler de ce brave Commandant, puisqu'il arrivoit de France, il comprit à ce nom qu'il étoit François; ces Envoyés lui firent signe aussi qu'il eût à écrire, & qu'ils envoyeroient son écrit à M. de S. Denis. Notre Esclave ravi de trouver une occasion aussi favorable

vorable pour se tirer de la servitude, se précautionna d'une plume de Dindon, il fit de l'encre dans une petite coquille avec de l'eau & de la braise, & trouva encore sur lui un petit morceau de papier blanc qui lui étoit resté par grand hazard; il écrivit au moyen de ces mauvais instrumens une demie ligne, dans laquelle il disoit à M. de S. Denis: » Je suis Officier de la Louisiane, perdu avec M. de Charleville. Il donna ce papier sans que ses Maîtres s'en apperçussent; ceux de la Nation qui vouloient le sauver lui firent entendre de ne point s'impatienter, & qu'ils alloient envoyer deux hommes à M. de S. Denis. En effet deux de ces hommes partirent pour les Natchitoches, & ceux qui étoient restés aux Atacapas feignirent que leurs deux camarades étoient perdus. On sçavoit à peu-près le tems qu'ils devoient revenir, & on alloit au-devant d'eux dans les Bois, d'où ils ne sortoient pas, afin de ne point être apperçûs; ils se tenoient ainsi cachés, & ne se découvroient qu'à ceux de leur Nation, à qui ils dirent que M. de S. Denis leur avoit ordonné d'amener avec eux ce François, ou de ne jamais paroître devant lui.

Zele des Naturels pour M. de S. Denis.

Ceux qui venoient d'apprendre cette nouvelle, avertirent en secret M. de Belle Isle d'aller dans le Bois, d'un côté qu'ils lui indiquerent; que là ils trouveroit leurs gens cachés; ils les trouva & ils lui remirent une Lettre de M. de S. Denis, dans laquelle ce Commandant lui marquoit qu'il n'avoit qu'à suivre ces deux hommes pour revenir, & qu'il n'avoit rien à craindre avec eux.

Ce fut ainsi que M. de Belle-Isle échappa à un esclavage, qui peut-être n'auroit fini qu'avec sa vie. Je l'ai connu depuis ce tems avec plaisir, & depuis mon retour en France, j'ai été lié d'amitié avec sa famille.

Il est à propos de remarquer ici, que dans cette vaste Province nous n'avons connu d'Antropophages que les Atac-apas; & que depuis que quelques François les ont fréquentés, ils leur ont donné tant d'horreur de cette abominable coutume de manger leurs semblables, qu'ils ont promis de ne plus suivre cet usage à l'avenir; aussi on n'a point entendu dire depuis ce tems qu'ils l'aient pratiquée.

...us-Ogou... Les Bayouc-Ogoulas étoient autrefoi situés dans la Contrée qui porte encore aujourd'hui leur nom. Cette

Nation est confondue avec d'autres ausquelles elle s'est jointe.

Les Oqué-Loussas forment une petite Nation qui s'étoit cachée à l'Ouest & au dessus de la pointe coupée, de laquelle les François ignoroient même jusques au nom. Je fis rencontre un jour d'un homme de cette Nation qui m'apprit qu'ils habitoient sur les bords de deux petits Lacs dont l'eau paroît noire, à cause de la quantité de feuilles qui couvrent le fond de ces Lacs, d'où ils prenoient le nom *d'Oqué-Loussas*, qui signifie *Eau noire*. Oqué-loussas.

Depuis les Oqué-Loussas jusqu'à la Riviere rouge, on ne trouve aucune autre Nation ; mais au-dessus du rapide de cette Riviere, il y a sur ses bords la petite Nation des Avoyels. Ce sont eux qui ont amené aux François de la Louisiane, des Chevaux, des Bœufs & des Vaches ; je ne sçais en quelle Foire ils les achettent, ni en quelle Monnoye ils les payent ; la vérité est que ces Bestiaux ne coûtoient que vingt livres piece. Les Espagnols du nouveau Mexique en ont une si grande quantité, qu'ils n'en sçavent que faire, & on leur fait plaisir de les en débarrasser. A présent les François en Avoyels.

ont plus qu'il ne leur en faut, & surtout des Chevaux.

Naſtchitoches. Environ cinquante lieues plus haut en remontant la Riviere rouge, habite la Nation des Naſtchitoches ; ils sont près du Poste François qui porte leur nom ; la Riviere rouge se nommoit aussi de même. Ils ont toujours été amis des François. Cette Nation est assez considérable, étant composée d'environ deux cens cabannes ; ce Peuple n'a jamais été ami des Espagnols ; plus loin on trouve des Branches de cette Nation ; mais elles ne sont pas nombreuses.

Cadodaquioux. A cent lieues du Confluent de la Riviere Rouge on rencontre la grande Nation des Cadodaquioux. Elle est divisée en plusieurs branches qui s'étendent assez au loin. Cette Nation, ainsi que celle des Naſtchitoches, a une Langue particuliere ; cependant il n'y a point de villages dans ces deux Nations, où il n'y ait quelqu'un qui parle la Langue Tchicacha, comme dans toutes les autres Nations de la Louisiane ; on la nomme la Langue vulgaire ; elle est dans cette Province ce qu'est la Langue Francque dans le Levant.

Depuis la Riviere Rouge jusqu'à

celle des Arkanſas il n'y a aucune Nation. Il y en avoit une ſur la Riviere Noire ; c'étoit les Ouachitas qui avoient donné leur nom à cette Riviere. Il ne reſte rien à préſent de cette Nation, les Tchicachas l'ayant détruite en grande partie, & le reſte s'étant retiré chez les Cadodaquioux, chez leſquels les Tchicachas n'oſent les inquiéter. Les Taenſas étoient auſſi dans ce Canton, ſur une riviere de leur nom ; ils ſe ſont réfugiés ſur les bords de la Mobile dans le voiſinage des Alliés des Tchicachas qui les laiſſent tranquilles. Ouachitas.

A quatre lieues du Confluent de la Riviere des Arkanſas & ſur ſes bords, réſide la Nation qui lui a donné ſon nom. Cette Nation eſt aſſez forte ; les Naturels en ſont auſſi bons Guerriers que chaſſeurs habiles. Les Thicachas toujours inquiets, ont voulu faire l'épreuve de la bravoure de ceux-ci ; mais ils les ont trouvés ſi fermes, qu'ils n'ont point jugé à propos de continuer à ſçavoir quelle étoit leur valeur, ſur-tout depuis que les Kappas & une partie des Illinois ſe ſont retirés chez eux de même que les Mitchigamias. Ainſi il n'eſt plus mention des Kappas ni des Mitchigamias, depuis qu'ils ſe ſont ré- Arkanſas. Kappas. Mitchigamias.

fugiés auprès des Arkansas qui les ont adoptés ; tous ensemble ne faisant plus qu'une même Nation.

On a déja vû depuis le commencement de cette Histoire des Naturels de la Louisiane, que plusieurs Nations de ces Peuples s'étoient jointes à d'autres, soit parce qu'ils ne pouvoient plus résister à leurs Ennemis, soit parce qu'ils espéroient se trouver mieux en se confondant avec une autre Nation. Je suis bien aise à cette occasion de faire connoître que ces Peuples respectent le droit de l'hospitalité, & que malgré la supériorité que pourroit avoir une Nation sur une autre & sur celle qui se seroit réfugiée chez elle, le droit de l'hospitalité l'emporte. Ceci se fera plus aisément comprendre par une supposition. Une Nation de deux mille Guerriers fait la guerre, & poursuit violemment une autre Nation de cinq cens Guerriers ; celle-ci se retire chez une Nation alliée de ceux qui les poursuivent, & qui n'est composée que de trois cens Guerriers ; si elle adopte celle de cinq cens, les premiers quoiqu'au nombre de deux mille, mettent bas les armes, & ne font pas plus de mal à leurs ennemis qu'à ceux qui les ont reçûs chez eux, qui par ce moyen

Adoption d'une Nation par une autre.

deviennent alliés de leurs ennemis. Un Lecteur prévenu à l'ordinaire contre la maniere de penser de ces Peuples, n'auroit eu garde de s'imaginer qu'ils faisoient des alliances de cette espèce.

Outre ces Arkansas, il y a eu des Auteurs qui ont voulu trouver quelques Nations sur leur Riviere ; je ne puis assurer qu'il n'y en ait jamais eu ; mais je puis soutenir, pour en être témoin oculaire, que sur les bords de cette Riviere, ni même jusqu'au Misso uri, on ne rencontre aucune Nation.

Tout près de la Riviere du Missouri est une Nation que l'on nomme les Osages ; ils sont sur une petite Riviere à laquelle ils ont donné leur nom. On dit que cette Nation a été assez considérable autrefois ; aujourd'hui elle tient le milieu par le nombre de ses Guerriers. Osages.

La Nation des Missouris est très-considérable ; elle a donné son nom à la fameuse Riviere que nous nommons le Missouri ; parce que cette Nation est la premiere que nous ayons connue en entrant dans cette Riviere, & qui soit la plus proche de son Confluent, quoiqu'elle en soit éloignée de plus de quarante lieues. Missouris.

Les François ont eu un Poste assez

près des Miſſouris, pendant le tems que M. de Bourgmont y a été Commandant ; mais peu de tems après qu'il les eût quitté, ils égorgerent la Garniſon Françoiſe ; j'en ai déja parlé ; cet évenement imprévû a toujours étonné lorſque l'on a voulu en chercher la cauſe (1).

Les Eſpagnols, de même que nos autres voiſins, toujours jaloux de notre ſupériorité ſur eux, formerent le deſſein de s'établir aux Miſſouris, à environ quarante lieues des Illinois, afin de nous borner de plus près à l'Oueſt ; cette Nation eſt fort éloignée du nouveau Mexique, qui eſt la derniere Province des Eſpagnols du côté du Nord.

Ils penſerent que pour mettre leur Colonie en ſûreté, il convenoit de détruire entiérement les Miſſouris. Mais n'entrevoyant point de poſſibilité à exécuter ce projet avec leurs ſeules forces, il entra dans leur plan de faire amitié avec les Oſages, Peuples voiſins des Miſſouris, & ſouvent en guerre avec eux, eſpérant de les gagner à force de préſens, & de les engager par là à ſurprendre & détruire leurs voiſins. Dans cette idée ils formerent à Santa-

(1) Voyez Tome I. Chap. XXIV.

sé une Caravane d'hommes, de femmes & de soldats, ayant un Jacobin pour Aumônier, & un Ingénieur pour Chef & Conducteur, avec les chevaux & les bestiaux nécessaires ; car c'est chez eux une sage coutume de faire marcher ensemble toutes ces choses. La Caravane s'étant mise en route, se trompa dans sa marche & arriva chez les Missouris, croyant trouver les Osages qu'elle cherchoit. Ainsi le Conducteur de la troupe fit parler son Interprête au Chef des Missouris, comme s'il eût été celui des Osages, & lui dit qu'il venoit faire alliance avec eux pour détruire ensemble toute la Nation des Missouris leurs anciens ennemis.

Le grand Chef des Missouris, dissimulant ce qu'il devoit penser d'un tel dessein, témoigna de la joye aux Espagnols, & leur promit d'exécuter avec eux un projet qui les flattoit beaucoup. Pour cet effet il les invita à se reposer quelques jours de leur voyage, en attendant qu'il eût assemblé ses Guerriers & tenu conseil avec les vieilards ; il fit grande chere à ses hôtes & fit paroître une amitié sincere. Il prirent jour ensemble pour partir dans trois jours ; mais dès la nuit de cet arrêté, les Mis-

souris furent au point du jour au camp des Espagnols, les assommerent tous, excepté le Jacobin, ayant remarqué qu'il étoit le Chef de la priere & étoit sans armes; joint à cela que la singularité de son habit ne l'annonçoit pas pour un Guerrier. Les Missouris le garderent quelques mois, & se divertirent à lui faire faire le manége sur un cheval les jours qu'il faisoit beau tems.

Le Jacobin, quoique caressé & bien nourri, n'étoit point sans inquiétude; c'est pourquoi profitant un jour de leur confiance, il prit ses précautions pour s'évader un jour de manége, ce qu'il fit en effet à leur vûe : on a sçu ces choses des Missouris mêmes, lorsqu'ils furent porter aux François des Illinois les ornemens de la Chapelle avec la Carte, comme je vais le rapporter.

Les Missouris honteux d'avoir été dupés par l'Aumonier fugitif, ne se crurent pas suffisamment dédommagés de ce qu'il leur avoit appris le manége, ou du moins diverti, lorsqu'il montoit à cheval en leur présence. Ils résolurent d'aller aux Illinois chez les François qui y sont établis, pour traiter avec eux les ornemens & tout ce qui concernoit la Chapelle, le Jacobin ayant eu plus de soin de sa liberté que du transport

de sa Chapelle, puisqu'il auroit été découvert. Les Missouris s'étant chargés de ces ornemens arriverent enfin aux Illinois. Dès qu'ils furent près de l'Etablissement des François, ils se parerent chacun d'une des piéces de la Chapelle : celui qui avoit sur sa peau la plus belle Chasuble, marchoit à la tête; ceux qui portoient les Chasubles le suivoient, venoient ensuite les Porte-Etoles suivis de ceux qui avoient les Manipules à leur col; on voyoit après ceux-ci trois ou quatre Naturels revêtus d'Aubes, d'autres de Surplis; les Acolytes, contre l'ordinaire, marchoient à la queue de cette Procession d'un goût si nouveau, ne se trouvant point assez parés de porter à la main, en dansant en cadence, une Croix ou un Chandelier. Je ne sçais à quel rang marchoient ceux qui portoient les Vases sacrés; ces Naturels ne connoissant point le respect qui leur est dû, les avoient profanés; je suis seulement certain qu'un d'eux avoit trouvé le secret de percer la Patêne qu'il portoit pendue à son col. Que l'on s'imagine le spectacle ridicule, que pouvoit offrir aux yeux l'ordre bizare de cette Procession telle que je viens de la décrire,

& arrivant à la maison de M. de Bois-Briant, Lieutenant de Roi, en sautant par mesure, le Calumet déployé suivant la coûtume de faire une Ambassade.

Les premiers François qui virent arriver cette troupe de Mascarades d'une mode nouvelle, coururent en riant en porter la nouvelle à M. de Bois-Briant: Cet Officier qui avoit autant de piété que de bravoure, fut pénétré de douleur à la vûe de ces Naturels, & ne sçavoit quoi penser de cet événement: il appréhendoit qu'ils n'eussent défait quelques Partis de François en voyage, ne pouvant s'imaginer ce que ce pouvoit être; mais lorsqu'il put les appercevoir de loin, son chagrin s'évanouit, il eut même bien de la peine à s'empêcher d'en rire comme les autres. Les Missouris lui raconterent comment les Espagnols avoient voulu les détruire, & qu'ils lui apportoient tout ce qu'il voyoit, n'étant point à leur usage, & que s'il vouloit, il pouvoit leur donner des marchandises qui seroient plus de leur goût, ce qu'il fit; il les envoya ensuite à M. de Biainville, Commandant Général.

Ils avoient apporté la Carte géo-

graphique qui avoit si mal conduit les Espagnols ; après l'avoir examinée, elle me parut meilleure pour l'Ouest de notre Colonie, qui est à eux, que pour les Pays qui nous concernent. C'est d'après cette Carte que l'on doit courber (1) la Riviere Rouge, & celle des Arkansas, comme je l'ai dit en son lieu ; & faire partir la source du Missouri de plus près de l'Ouest que ne font nos Géographes, puisque les Espagnols doivent mieux connoître ces Pays-là que les François qui en ont donné des Mémoires.

Nation du Missouri.

Les principales Nations qui habitent sur les bords ou aux environs du Missouri sont les Missouris, les Canchez, les Othouez, les Panis blancs, les Panis noirs, les Panimahas, les Aïaouez & les Padoucas ; la plus grosse de toutes les Nations est celle des Padoucas ; les plus petites sont les Aïouez, les Othouez & les Osages ; les autres sont assez considérables.

Sioux.

Au Nord de toutes ces Nations & près du Fleuve S. Louis, on prétend qu'une partie des Sioux fait sa résidence ; d'autres soutiennent qu'ils habi-

(1) Voyez Tome I. Chap. XXII. & XXIII.

tent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du Fleuve ; selon que j'ai pû sçavoir des Voyageurs, je serois tenté de croire que cette Nation occupe à la fois les deux côtés du Fleuve S. Louis. Je crois avoir dit ailleurs qu'ils sont cent lieues au-dessus du Sault S. Antoine. Nous ne devons pas nous inquiéter encore de ce qui peut faire à nos intérêts dans ce Pays éloigné ; il faut qu'il s'écoule bien des siécles avant que nous ayons pénétré ces Contrées Septentrionales de la Louisiane.



CHAPITRE XIX.

Etablissemens ou Postes François : Du Poste de la Mobile : Des embouchures du Fleuve S. Louis : Situation & Description de la nouvelle Orléans.

SANS avoir égard aux Etablissement les plus considérables que les François ont faits dans la Louisiane, je commencerai leur description par le plus ancien ; de-là je tiendrai la route que j'ai suivie dans la petite Histoire que je viens de donner des Naturels de cette Colonie, & dans la description de la nature des terres : par ce moyen l'idée du Lecteur n'étant point transportée d'une extrémité de la Colonie à l'autre, son intention sera aisément satisfaite. Cet ordre géographique que je suivrai ne m'empêchera point de désigner leur ancienneté.

L'Etablissement de la Mobile fut le premier siége de la Colonie dans cette Province : c'étoit à cet Etablissement que résidoient le Commandant Général, le Commissaire Général, l'Etat

Etablissement de la Mobile.

Major, &c. Comme les Vaisseaux ne pouvoient entrer dans la Riviere de Mobile, & y ayant un petit Port à l'Isle Dauphine, on avoit fait un Etablissement proportionné au Port, & on avoit mis un Corps de Garde pour sa fureté ; ainsi l'on peut dire que ces deux Etablissemens n'en faisoient qu'un, tant par la proximité du terrein, que par la relation nécessaire qu'ils avoient l'un avec l'autre. L'Etablissement de la Mobile est cependant à dix lieues de son Port sur le bord de la Riviere de même nom ; & l'Isle Dauphine est vis-à-vis l'em bouchure de cette Riviere à quatre lieues de la côte.

Quoique l'Etablissement de la Mobile soit le plus ancien, il n'est pas à beaucoup près le plus considérable ; il n'y est resté que quelques Habitans, la plus grande partie des premiers l'ayant quitté pour s'établir sur le Fleuve S. Louis, depuis que la Nouvelle Orléans est devenue la Capitale de la Colonie. Cet ancien Poste est le séjour ordinaire d'un Lieutenant de Roi, d'un Commissaire Ordonnateur, d'un Trésorier ; il y a un Fort de 4 bastions terrassé & palissadé, avec Garnison.

Ce Poste tient en respect la Nation

des Chatkas, & coupe la communication des Anglois avec eux; il protége les Nations voisines & les retient dans notre alliance; il soutient enfin avec les Chatkas & autres Nations notre Commerce de Pelleterie qui est considérable.

La même raison qui a fait connoître la nécessité de ce Poste, par rapport aux Chatkas, a fait voir aussi qu'il étoit nécessaire de bâtir un Fort à Tombecbec, pour arrêter les Anglois dans leurs entreprises ambitieuses du côté des Tchicachas: ce Fort n'est construit que depuis la guerre que nous avons eue avec les Thicachas en 1736. Fort de Tombecbec.

Assez près de la Riviere de Mobile est le petit Etablissement des Pachca-Ogoulas, duquel j'ai parlé ailleurs. Il n'est composé que d'un très-petit nombre de Canadiens amateurs de la tranquillité, qu'ils préférent à tous les avantages que la fortune presente dans le Commerce; ils se contentent d'une vie champêtre & frugale, & ne vont à la Nouvelle Orléans que pour acheter leur nécessaire (1). Celui des Pachca-Ogoulas.

Depuis cet Etablissement jusqu'à la Nouvelle Orléans, en passant par le Lac

(1) Voyez Tome II. Chap. XVI.

S. Louis, il n'y a eu aucun Poste pour le présent; il y a eu autrefois & immédiatement avant la construction de la Capitale, les vieux & nouveau Biloxi; Etablissemens qui ont mérité un oubli aussi long que leur durée a été courte (1).

Pour procéder avec ordre & facilité, nous remonterons le Fleuve depuis son embouchure.

Le Fort de la Balise (2) dont j'ai donné la description, est à l'entrée du Fleuve S. Louis par les vingt-neuf dégrés latitude Nord, & par les deux cens quatre-vingt-six dégrés trente minutes de longitude. Ce Fort est bâti sur une Isle à une des embouchures du Fleuve; quoiqu'il n'y ait que dix-sept pieds d'eau dans le Chenal, j'y ai vû entrer des Vaisseaux de cinq cens tonneaux. Je ne sçais pourquoi on laisse cette entrée dans cet état; mais ce n'est pas à moi sans doute à en demander les raisons, puisqu'il ne manque pas d'y avoir en France des Ingénieurs habiles dans la partie de l'Hydraulique. Cette partie des Mathématiques est celle à laquelle je me suis le plus at-

(1) Voyez Tome I. Chap. XII. & XX.
(2) Voyez Tome I. Chap. XX.

taché ; ainsi je sçais qu'il n'est pas aisé d'approfondir ou creuser le Chenal d'une barre de maniere à n'être plus obligé d'y toucher, & que les frais en sont considérables. Mais mon zéle pour cette Colonie m'ayant fait faire des reflexions sur ces passes ou entrées du Fleuve, & connoissant à fond le Pays & sa nature, j'ose me flatter d'en venir à bout au grand avantage de la Province, & de m'en tirer à mon honneur, à peu de frais, & d'une façon à n'avoir point à recommencer : ce que je n'avancerois pas d'un Pays & d'un terrein que je ne connoîtrois point comme celui-ci.

Maniere de creuser un chenal à la barre du Fleuve St Louis.

Je dis que ce Fort de la Balise est bâti sur une Isle ; je crois que c'est assez faire entendre que cette Forteresse est irréguliere; la figure & la grandeur de cette petite Isle ne le permettant pas autrement.

En remontant le Fleuve, on ne trouve rien avant d'être arrivé au Détour à l'Anglois ; en cet endroit dont j'ai déjà parlé (1) le Fleuve fait un grand circuit, de sorte que le même vent qui améne les vaisseaux, leur devient contraire lorsqu'il s'agit de passer ce Dé-

(1) Voyez Tome I. Chap. XX.

tour. C'est pour cela que l'on a jugé à propos d'y construire deux Forts, un de chaque côté du Fleuve pour arrêter les entreprises des Etrangers : ces Forts sont plus que suffisans pour s'opposer au passage de cent Vaisseaux, parce qu'ils ne peuvent remonter le Fleuve que l'un après l'autre, & qu'ils ne sauroient ni mouiller l'ancre, ni venir à terre pour s'y amarrer.

L'on trouvera peut-être extraordinaire que l'on ne puisse mouiller en cet endroit ; je pense que l'on sera de mon sentiment, lorsque l'on sçaura que le fond du Fleuve n'est qu'une vase molle presque entierement couverte de bois mort ; & cela est de même durant plus de cent lieues. Pour ce qui est de mettre à terre, il est également comme impossible & très-inutile de le tenter, parce que l'endroit où sont ces Forts n'est qu'une langue de terre entre le Fleuve & des marais : ainsi quel moyen qu'une chaloupe & un canot viennent à terre apporter des cordages pour amarrer un Vaisseau à la vûe d'un Fort bien gardé, & comment faire une tranchée dans une langue de terre assez molle ? Telle est la situation de ces deux Forts, qui en peu de temps peuvent

recevoir du secours des Habitans qui sont sur le bord intérieur du Croissant que décrit le Fleuve, & de la Nouvelle Orléans qui en est très proche.

De cet endroit à la Capitale, on compte six lieues par eau toujours en tournant, ce détour, ayant la figure d'un C presque fermé. Les deux côtés du Fleuve sont bordés d'Habitations qui font plaisir à la vûe ; cependant comme ce voyage est long par eau, on le fait souvent à cheval par terre.

Les difficultés extrêmes que l'on a à remonter le Fleuve à la voile, en particulier au détour à l'Anglois, pour les raisons que j'ai dites à cette occasion & dans la premiere Partie (1) de cet Ouvrage, m'ont fait imaginer une machine très-simple, & peu dispendieuse pour faire remonter aisément les Vaisseaux jusques à la Nouvelle Orléans. Les Navires sont quelquefois un mois pour faire la route de la Balise à la Capitale ; au lieu que par la voye que je propose ils ne feroient pas huit jours pour y arriver, même avec le vent contraire ; ainsi on iroit quatre fois plus vîte qu'en se servant de la Thoue, ou en virant sur le Cabestan.

Maniere facile de remonter le Fleuve S. Louis.

(1) Voyez Tome I. Chap. XX.

Cette Machine pourroit être déposée à la Balise, elle seroit livrée au Vaisseau pour aller contre le courant, & il la remettroit lorsqu'il partiroit. Il est encore à propos d'observer que cette Machine n'ôteroit rien aux Forts, & qu'ils auroient toujours les mêmes moyens pour arrêter des Vaisseaux ennemis qui s'en serviroient.

Situation de la nouvelle Orléans.

La nouvelle Orléans Capitale de la Colonie, est située à l'Est & sur le bord du Fleuve S. Louis par les trente degrés de latitude Nord. Dans le tems que je suis arrivé à la Louisiane, cette Ville n'existoit que par le nom, puisqu'en débarquant, j'appris que M. de Biainville Commandant Général étoit allé en marquer la place, d'où il revint trois jours après notre arrivée à l'Isle Dauphine.

Il avoit choisi cet endroit par préférence à beaucoup d'autres plus beaux & plus convenables; mais pour ce tems-là, celui-ci suffisoit; d'ailleurs tous les hommes ne voyent pas aussi loin les uns que les autres. Comme le principal Etablissement étoit alors à la Mobile, il étoit à propos de placer cette Capitale en un lieu d'où l'on pût facilement communiquer avec ce Pos-

té ; ainsi on ne pouvoit mieux choisir, puisque cette Ville étant sur le bord du Fleuve, les Vaisseaux, fussent-ils de mille tonneaux, peuvent mettre le côté à terre, même aux eaux basses, ou tout au plus ils n'ont qu'un petit pont à faire avec deux de leurs Vergues pour rouler leurs bariques & leurs balots, sans fatiguer l'équipage. Cette Ville n'est qu'à une lieue du Bayouc S. Jean où l'on s'embarque pour aller à la Mobile, en passant par le Lac S. Louis & delà le long de la Côte toujours terre à terre; c'est la communication qui étoit nécessaire alors.

Je m'imagine aisément que si on vouloit aujourd'hui bâtir une Ville dans cette Province, on choisiroit un lieu assez élevé pour n'être point sujet au débordement ; que d'ailleurs le fond en seroit assez solide pour pouvoir porter de grands Edifices de pierres, & que la pierre de taille seroit près de cette Ville.

Ceux qui ont été assez loin dans le Pays, & qui n'y ont point vû de pierres, ni même les plus petits cailloux dans plus de cent lieues de terrein de suite, me diront sans doute que cette proposition est impossible, puisqu'ils n'ont

point remarqué qu'il y eût des pierre propres à bâtir dans les Cantons qu'il ont parcourus. Je pourrois leur donne pour réponse & leur dire, qu'ils or des yeux & ne voyent point. Cepen dant j'avouerai que tous les homme ne sont point obligés de connoître s' y a de la pierre & des carrieres sou la terre, de laquelle ils peuvent se con tenter de connoître la qualité propre ce qu'ils veulent y sémer ou planter mais un Architecte doit en sçavoir da vantage; j'ai considéré de près la natu re de ce Pays. j'y ai trouvé des carrie res, & s'il y en avoit dans la Colonie je devois les trouver, puisque mo état & ma profession d'Architecte de voient m'en avoir procuré la facilité.

Après avoir donné l'emplacemen de la Capitale, il convient que je dé crive l'ordre de sa construction.

Description de la nouvelle Orleans

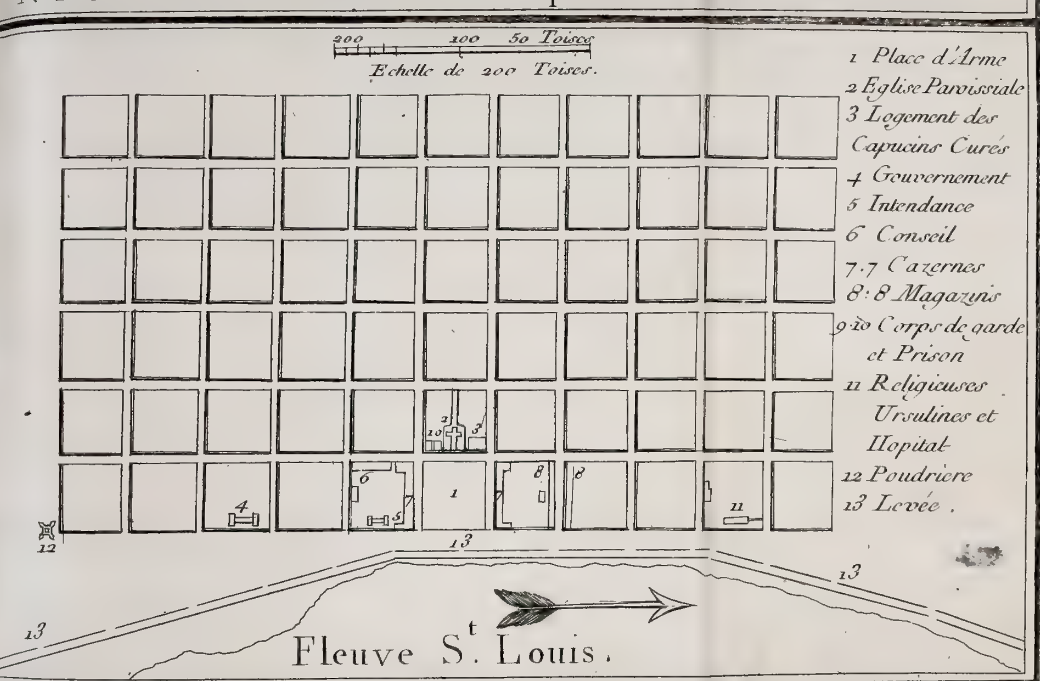
La Place d'Armes est au milieu d la partie de la Ville qui fait face a Fleuve; dans le milieu du fond de cett Place, est l'Eglise de la Paroisse sou l'invocation de S. Louis, desservie pa les RR. PP. Capucins. Leur maison e au côté gauche de l'Eglise; le côt droit contient la Prison & le Corps d garde; les deux côtés de la Place son occu

a LOUISIANE.

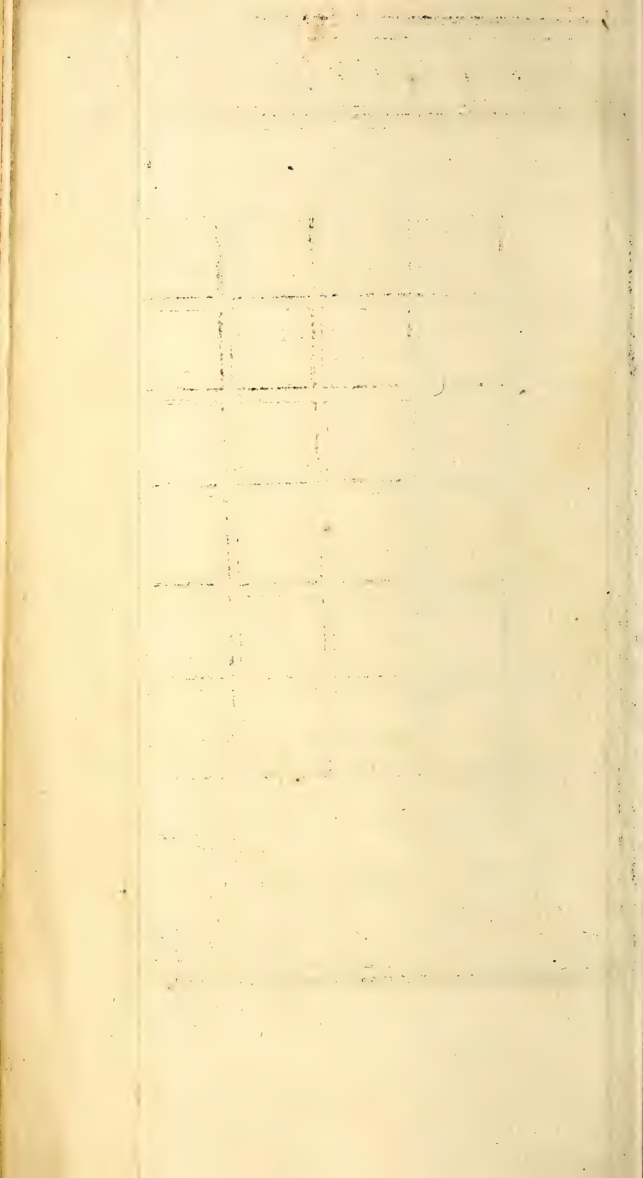
1 Place d'Arme
2 Eglise Paroissiale
3 Logement des Capucins Curés
4 Gouvernement
5 Intendance
6 Conseil
7·7 Cazernes
8:8 Magazins
9·10 Corps de garde et Prison
11 Religieuses Ursulines et Hopital
12 Poudriere
13 Levée.

11

13



NOUVELLE ORLEANS Capitale de la LOUISIANE.
200 100 50 Toises
Echelle de 200 Toises.
1 Place d'Arme
2 Eglise Paroissiale
3 Logement des Capucins Curés
4 Gouvernement
5 Intendance
6 Conseil
7·7 Cazernes
8:8 Magazins
9·10 Corps de garde et Prison
11 Religieuses Ursulines et Hopital
12 Poudriere
13 Levée.
Fleuve S.t Louis.



occupés par deux corps de Cazernes ; la Place est toute ouverte du côté du Fleuve.

Toutes les rues sont tirées au cordeau en long & en large, elles se coupent & se croisent perpendiculairement. Ces rues partagent la Ville en soixante-cinq Isles, onze de longueur sur le Fleuve, & six de profondeur ; ces Isles ont chacune cinquante toises en quarré, & sont chacune divisées en douze emplacemens pour loger autant d'Habitans. L'Intendance est derriere les Cazernes de la gauche, & le Magazin général derriere celles de la droite, lorsque l'on regarde la Ville de dessus le bord du Fleuve. Le Gouvernement est au milieu de la partie de la Ville,de laquelle on va de la place à l'Habitation des RR. PP. Jésuites, qui est près de la Ville. La Maison des Religieuses Ursulines est tout au bout de la Ville à droite, de même que l'Hôpital des Malades desquels elles ont soin. Ce que je viens de décrire fait face au Fleuve.

Sur le bord du Fleuve, regne une levée tant du côté de la Ville que du côté opposé, depuis le Détour à l'Anglois jusques à la Ville, & environ dix

lieues au-dessus; ce qui fait environ quinze à seize lieues de chaque côté du Fleuve que l'on peut faire en carosse ou à cheval sur un terrein aussi uni qu'une table.

La plus grande partie des maisons sont bâties de briques ; les moindres sont des charpente & de briques.

La longueur des levées dont je viens de parler suffit pour faire connoître que sur ces deux côtés du Fleuve il y a beaucoup d'Habitations près les unes des autres, chacun faisant une levée pour mettre son terrein à couvert de l'inondation qui ne manque point chaque année de venir avec le Printems: alors s'il y a quelques Navires au Port de la nouvelle Orléans, ils partent promptement, parce que la prodigieuse quantité de bois morts ou déracinés que le Fleuve charie, s'amasseroit au-devant du Vaisseau, & feroit rompre les plus gros cables.

Tout au bout du Bayouc S. Jean, au bord du Lac S. Louis, il y a une redoute & une Garde pour en deffendre l'entrée à ceux à qui on doit la refuser.

Depuis ce Bayouc, à la Ville, une partie de ses bords sont habités par des

Colons, de même que le bord assez long d'un autre Bayouc; les Habitations de ce dernier portent le nom de Gentilly.

Etablissement aux Oumas.

Après ces Habitations qui sont sur le Fleuve jusqu'au-delà des cannes brûlées, on n'en trouve point jusqu'aux Oumas qui est une petite Nation de ce nom; cet Etablissement est peu considérable, quoiqu'il soit un des plus anciens après la Capitale; il est à l'Est du Fleuve.

Le Bâton Rouge.

Le Bâton Rouge est aussi à l'Est du Fleuve, & distant de vingt six lieues de la nouvelle Orléans; c'étoit autrefois la Concession de M. d'Artaguette d'Iron: c'est-là que l'on voit ce fameux Ciprès duquel un Charpentier de bateaux vouloit faire deux Pirogues, l'une de seize tonneaux, & l'autre de quatorze. Comme le Ciprès est un bois rouge, quelqu'un des premiers Voyageurs qui arriverent dans ce Canton, s'avisa de dire que cet arbre feroit un beau bâton; on l'a nommé ensuite le Bâton Rouge: sa hauteur n'a pû encore être mesurée; elle est à perte de vue (1).

A une lieue au-deça de la petite pointe coupée sont les petits Ecores,

(1) Voyez Tome II. Chap. III.

où étoit la Conceſſion de M. le Marquis de Mézieres. Il y avoit à cette Conceſſion un Directeur & un Sous Directeur ; mais le Chirurgien trouva le ſecret de reſter le ſeul maître. L'endroit eſt fort beau ſur-tout dans les derrieres des petits Ecores, où on monte en pente douce : à côté de ces Ecores tombe dans le Fleuve un petit Ruiſſeau dans lequel une Fontaine décharge ſes eaux ; elles ſont ſi attrayantes pour les Bœufs ſauvages, que l'on en trouve fort ſouvent ſur ſes bords. C'eſt dommage que ce terrein ait été abandonné ; il y avoit de quoi faire une très-belle Conceſſion ; on auroit auſſi pû faire un bon Moulin à eau ſur le Ruiſſeau dont je viens de parler.

Les petits écores.

A quarante lieues de la nouvelle Orléans, eſt la Pointe coupée : cet endroit eſt ainſi nommé, parce que le Fleuve y faiſoit un détour de dix lieues & formoit la figure d'un cercle, lequel n'étoit ouvert que d'environ cent & quelques toiſes, par où il s'eſt frayé un chemin plus court & où toutes les eaux paſſent à préſent ; la Nature ſeule n'a point fait cette opération, mais un peu d'aide fait beaucoup dans l'occaſion.

Poſte de la pointe coupée.

Deux Voyageurs deſcendans le Fleu-

ve furent obligés de s'arrêter en cet endroit, parce qu'ils virent au loin que la lame étoit très grosse; le vent pousſoit contre le courant & le Fleuve étoit débordé, desorte qu'ils n'oserent passer outre : tout auprès d'eux passoit un petit Ruisseau causé par le débordement, qui pouvoit avoir un pied de profondeur sur quatre à cinq de large, tantôt plus, tantôt moins. Un de ces Voyageurs se voyant à rien faire, prit son fusil & suivit ce petit Ruisseau pour tâcher de tuer quelque Gibier. Il n'eut pas fait cent toises qu'il fut dans une extrême surprise d'apercevoir un grand jour, comme lorsqu'on est sur le point de sortir d'une épaisse Forêt : il avance, il voit une grande étendue d'eau qu'il prend pour un Lac ; mais regardant sur sa gauche il voit les petits Ecores dont je viens de parler, & il sçavoit par sa propre experience qu'il falloit faire dix lieues pour y arriver : il reconnoit à cette vue que ce sont les eaux du Fleuve. Il court en avertir son Camarade ; celui-ci veut s'en assurer ; certains qu'ils en sont tous deux, ils décident qu'il faut couper les racines qui se trouvent dans le passage & creuser les endroits les plus élevés : ils essayent

rent enfin d'y faire passer leur Pirogue en la poussant. Ils y réussirent au-delà de leur attente ; l'eau qui venoit les aidoit tant par son poids, qu'en soulevant le derriere de la Pirogue par son volume qui augmentoit par l'obstacle qu'elle rencontroit. Ils se virent en peu de tems dans le Fleuve à dix lieues plus loin qu'ils n'étoient une heure auparavant ; c'est à-dire, s'ils eussent suivi le lit du Fleuve, comme on étoit contraint de faire auparavant.

Le petit travail de nos Voyageurs avoit remué la terre, les racines en partie coupées n'étoient plus un obstacle au cours de l'eau, la pente dans ce petit trajet étoit égale à celle que le Fleuve avoit dans les dix lieues de circuit qu'il faisoit ; enfin la Nature aidée, quoique foiblement, fit le reste. Dans le tems que je remontai la premiere fois, tout le Fleuve y passoit, & quoiqu'il n'y eût que six ans que ce Chenal fût fait, l'ancien lit du Fleuve étoit presque rempli de vases qu'il y avoit déposées, & j'y ai vû les arbres d'une grosseur qui auroit dû surprendre d'être devenus aussi forts en si peu de tems.

C'est en cet endroit que l'on nomme la Pointe coupée, que la Concession de

M. de Meuse s'étoit établie ; c'est à présent un des plus considérables Postes de la Colonie ; il y a un Fort, une Garnison & un Officier pour la commander. Le Fleuve est bordé d'un côté & de l'autre d'Habitans qui font quantité de bon tabac : il y a un Inspecteur pour l'examiner & le recevoir afin que les marchands ne soient point trompés : ceux qui sont du côté de l'Ouest ont par derriere des Côtes & des terres hautes qui sont de très beaux Pays, comme je l'ai rapporté ailleurs (1).

J'oubliois de dire que deux lieues plus haut que le Bâton Rouge, étoit la Concession de M. Paris du Vernai ; on nomme cet Etablissement les Bayouc-Ogoulas, à cause d'une Nation de ce nom qui y étoit autrefois. C'est à l'Ouest du Fleuve, & à vingt-huit lieues de la nouvelle Orléans. Bayouc-Ogoulas.

(1) Voyez Tome I. Chap. XXI.



CHAPITRE XX.

Suite des Etablissemens François : Du Poste des Nactchitoches : Du Poste des Natchez & de celui des Yazous.

Poste des Nactchitoches.

VINGT lieues plus haut que la Pointe coupée & à soixante lieues de la nouvelle Orléans, on rencontre la Riviere Rouge. Il y a un Poste François dans une Isle que forme cette Riviere ; on y a bâti un Fort, dans lequel il y a Garnison, son Commandant & des Officiers. Les premiers Habitans qui se sont établis en cet endroit étoient des Soldats de ce Poste, qui avoient eu leur congé après leur tems de service achevé ; ils se mirent à faire du tabac dans cette Isle ; mais le sable fin que le vent emportoit sur les feuilles de tabac, le rendoit d'une mauvaise qualité ; ce qui les détermina à quitter l'Isle, & à s'établir en terre ferme où ils trouverent un bon terrein sur lequel ils firent de meilleur tabac. On nomme ce Poste des Nactchitoches, à cause d'une Nation de ce nom qui est

dans le voisinage ; c'étoit le Poste où commandoit M. de S. Denis.

Plusieurs Habitans de la Louisiane y ont été attirés par l'espérance d'y faire une fortune rapide, parce que n'étant éloignés que de sept lieues des Espagnols, ils s'imaginoient faire couler jusqu'à eux une bonne partie du précieux métal que le nouveau Mexique produit en abondance ; mais leur attente a été frustrée, car le Poste Espagnol, nommé les Adaïes, est moins en argent que les plus pauvres Villageois de l'Europe ; ces Espagnols sont mal mis, mal nourris & toujours prêts à acheter les marchandises des François à crédit.

Que l'on ne s'imagine pas au reste que je veuille en faire accroire au sujet des Espagnols du nouveau Mexique ; on pourra du moins en juger par l'ébauche que je vais faire des Habitans qui sont même plus près des mines que les Adaïes ; je tiens le récit suivant d'un François qui avoit hazardé d'aller commercer chez eux ; il parlera lui-même.

Tableau d'un ménage Espagnol du nouveau Mexique.

» Je fus un jour, me dit-il, avec
» deux mulets chargés de marchandi-
» ses à la premiere cabane que j'apper-

» çus pour m'informer du chemin que
» je devois tenir. Je vis sur la porte un
» grand homme assez brun de corps &
» de cheveux avec une moustache noire
» qu'il retroussa plus de vingt fois avant
» que je fusse assez près de lui pour lui
» demander le chemin ; il étoit pieds
» nuds, & n'avoit pour tout habille-
» ment sur le corps qu'une culotte dont
» les canons descendoient jusques sur
» ses talons ; sa chemise faite de deux
» peaux n'avoit aucune couleur que l'on
» puisse nommer non plus que la culotte
» je puis seulement dire qu'elles étoient
» très grasses, & avoit sur la tête un
» mouchoir dans le même goût. Après
» l'avoir salué poliment, je lui deman-
» dai le chemin que je désirois sçavoir ;
» il me rendit le salut avec toute la
» gravité Espagnole, & sans répondre
» à ma demande : avez-vous là, me
» dit-il, des marchandises qui méritent
» d'être vues ? Je lui répondis que j'en
» avois qui pourroient lui convenir :
» arrêtez donc, ajouta-t il, & que je
» voye s'il y en a qui me plaisent. Je ne
» me fis point prier, parce que l'heure
» du dîner approchoit ; je déchargeai
» mes balots & mis paître mes Mulets.
» Comme j'entrois le premier ballot,

» je vis une femme accroupie qui fai-
» soit du feu : m'entendant lui souhai-
» ter le bonjour, elle abattit son voile
» pour me répondre & me regarder ;
» elle pouvoit au moyen des trous &
» des déchirures me voir aisément, de
» même que je pouvois aussi la consi-
» dérer, malgré l'obstacle apparent qui
» cachoit son visage. Elle étoit jolie,
» & un sourire gracieux me fit juger
» que mon arrivée ne lui déplaisoit
» point. Elle n'avoit que son voile sur
» la tête, & pour tout habillement un
» corcet & une juppe qui tenoient en-
» semble ; le corcet étoit si échancré,
» que toute sa gorge paroissoit, sans
» que l'on pût appercevoir qu'elle eût
» une chemise. Je ne tardai pas à voir
» deux dignes rejettons de cette illus-
» tre famille, qui pouvoient avoir huit
» à dix ans, & habillés dans le goût de
» notre premier Père lorsqu'il sortit des
» mains du Créateur.

» J'avois à peine défait un ballot,
» que je vis laver avec une éponge une
» toille cirée qui avoit servi d'embal-
» lage ; c'étoit la nappe sur laquelle on
» mit un plat de bois fait par les Na-
» turels ; ce plat étoit surchargé d'une
» douzaine d'épis de Mahiz grillés, &

» à l'inſtant le maître m'invita à dîner :
» comme j'avois marché, j'avois be-
» ſoin de me repoſer ; la Dame me
» préſenta une ſelle de bois, ce qui
» obligea un des enfans à reſter de-
» bout, parce qu'il n'y en avoit que
» quatre. Je fis avec appetit ce repas
» frugal en buvant deux grands coups
» d'eau dans un morceau de calebace ;
» je ſçavois que les Eſpagnols ſont
» glorieux, & je me doutois que ce-
» lui-ci ne voudroit point recevoir d'ar-
» gent pour mon écot, je voulus l'en
» dédommager par un préſent ; je ti-
» rai de ma poche une petite bouteille
» cliſſée où j'avois de l'eau-de-vie ;
» j'en donnai un coup à boire au ma-
» ri, j'en verſai pour la femme qui le
» refuſa.

» Je montrai enſuite mes marchan-
» diſes. Il m'acheta deux piéces de toil-
» le de Bretagne qui ſont de ſix aulnes
» chacune ; deux piéces de Platille de
» même longueur ; c'étoit pour la Da-
» me ; parce que leurs chemiſes ne pa-
» roiſſent pas : auſſi cette toille n'eſt
» point propre à paroître ; elle eſt ſi
» claire que quand une Négreſſe en por-
» te, ſa peau noire paroît au travers.
» Elles en mettent cependant lorſqu'el-

» les peuvent en avoir, & alors tous
» les endroits où passe l'aiguille est
» cousu & brodé de fil bleu.

» Je vendis aussi à cet Espagnol une
» paire de bas de soye rouge ponceau à
» coins brodés d'argent, & une piéce
» de dentelle pour sa femme. Quand il
» fallut me payer, il me fit entrer dans
» la chambre à coucher, puisque j'y vis
» deux lits par terre sur des planches
» faites à la hache ; un de ces lits étoit
» sans doute pour le pere & la mere,
» l'autre pour les enfans ; j'apperçûs
» aussi pendus au croc un pourpoint,
» une culotte de velours verd, & une
» chemise garnie qui paroissoit avoir
» été blanche ; cette chemise couvroit
» une épée dont je vis le fourreau sor-
» tir, il y avoit à côté un petit coffre
» qui étoit sans doute la garde robe de
» la Dame, celle des enfans paroissoit
» leur servir du chevet. Enfin l'on ou-
» vrit le coffre fort ; c'étoit un tas
» d'environ cinq à six cens Piastres dans
» un coin de cette chambre par terre,
» couvert en talut d'une grande peau
» de Cerf ; on me compta mon argent
» sur un grand banc qui étoit tout au-
» près. Je remerciai l'Espagnol, & quit-
» tai sans regret ce Château de Bou-

zillage & couvert de grandes herbes.

» Ciel ! dis-je alors en moi-même, » si nous ne sommes pas mieux bâtis » que les Espagnols lorsque nous nous » établissons, au moins sommes nous » mieux habillés ; & sans porter du » velours les Dimanches, nous avons » le corps proprement couvert ; & si » nous n'avons pas tant de Piastres, » nous avons en revanche la vie agréa-» ble ; nous avons des grains, de la » viande de chasse & de basse-cour ; » nous avons le Poisson & les légumes » en abondance ; les moindres Habi-» tans ont dans notre Colonie toutes » ces commodités, ce qui, à mon avis, » vaut infiniment mieux que de mourir » de faim auprès d'un tas de Piastres.

Tel est le reçit que me fit ce Colon de la Louisiane ; il trouva la même chose à peu-près dans beaucoup d'autres endroits dont il me parla ; mais ce que je viens de rapporter doit suffire pour faire connoître la différence extrême des Etablissemens Espagnols à ceux de notre Colonie.

Sortons maintenant de la Riviere Rouge, & remontons le Fleuve qui est le plus grand chemin de la Colonie & qui le sera toujours de plus en plus, se-

son que la Province se peuplera.

Du Confluent de la Riviere Rouge en remontant comme nous avons fait jusqu'à présent, on trouve à trente lieues environ au dessus le poste des Natchez duquel j'ai déja parlé, & dont je serai obligé de faire mention encore plus d'une fois. Poste des Natchez.

Que le Lecteur ne trouve point mauvais de ce que je dis souvent *tant de lieues à peu-près ou environ.* On ne peut rien assurer de juste par rapport à la distance des lieues dans un Pays où on ne voyage que par eau : ainsi ceux qui remontent le Fleuve ayant plus de peine, & mettant plus de tems que ceux qui le descendent, estiment les uns & les autres la route plus au moins longue selon que le chemin leur dure : d'ailleurs lorsque l'eau est haute, elle couvre des passages qui abregent souvent de beaucoup.

Les Natchez sont situés par les trente-deux dégrés à quelques minutes près de latitude Nord, & à environ deux cens quatre-vingt dégrés de longitude. Le Fort de ce Poste est à deux cens pieds à pic au-dessus des eaux basses. De ce Fort on étend son point de vûe jusques à l'horison du cô-

té de l'Oueſt du Fleuve, c'eſt-à-dire du côté oppoſé à celui où eſt le Fort, quoique ce côté de l'Oueſt ſoit couvert de bois, parce que le pied du Fort eſt bien plus haut que les arbres : du même côté que le Fort eſt ſitué la terre ſe ſoutient aſſez à égale hauteur & ne diminue qu'en pente douce dont on ne s'apperçoit preſque point, ſe perdant inſenſiblement d'une monticule à l'autre.

La Nation qui a donné ſon nom à ce Poſte étoit dans ce Pays-là même, à une lieue du débarquement ſur le Fleuve,& ſituée ſur le bord d'une petite Riviere qui n'a que quatre à cinq lieues de cours juſqu'au Fleuve. Tous les Voyageurs qui paſſoient & s'arrêtoient en cet endroit, alloient voir les Naturels Natchez ; la lieue de chemin qu'ils faiſoient eſt dans un ſi beau & ſi bon Pays ; les Naturels étoient ſi ſerviables & ſi familiers, le ſéxe même y étoit ſi aimable, que tous les Voyageurs ne ſe laſſoient point de faire l'éloge de ce Canton & des Naturels qui l'habitoient.

Les juſtes louanges que l'on en faiſoit y attirerent des Habitans en aſſez grand nombre, pour déterminer la

Compagnie à ordonner que l'on y constuisît un Fort, tant pour soutenir les François déja établis & ceux qui y viendroient par la suite que pour en imposer à cette Nation. La Garnison n'étoit que de trente à quarante hommes, un Capitaine, un Lieutenant, un Sous-Lieutenant & deux Sergens.

Il y avoit un Magazin de la Compagnie pour aider les Habitans dont le nombre se multiplioit de jour en jour, malgré tous les efforts d'un des principaux Supérieurs qui y a apporté tous les obstacles que l'on puisse imaginer; cependant nonobstant les progrès de cet Etablissement & les éloges qu'on lui donnoit & qu'il méritoit, Dieu l'a abandonné à la fureur de ses ennemis, pour tirer vengeance des péchés qui s'y commettoient; & sans parler de ceux qui ont échappé au massacre général, il en est péri plus de cinq cens.

Poste des Yazoux.

Quarante lieues plus haut que les Natchez est la Riviere des Yazoux. La Concession de M. le Blanc Ministre de la Guerre y étoit établie à quatre lieues du Fleuve, en remontant cette petite Riviere. Il y avoit un Fort & une Compagnie commandée par un Capitaine, un Lieutenant, un Sous-Lieutenant &

deux Sergens : toute cette Compagnie de même que les engagés étoient à la solde de ce Ministre.

Ce Poste étoit très-avantageusement placé, tant pour le bon air & la qualité de la terre pareille à celle des Natchez, que pour le débarquement qui étoit très-aisé & pour le Commerce avec les Nations, si l'on avoit sçû les attirer & les conserver ; mais le voisinage des Tchicachas toujours amis des Anglois, & toujours excités par ces derniers à nous inquiéter, étoit un obstacle presque insurmontable qui empêchoit de réussir ; & ce Poste en conséquence étoit menacé de périr tôt ou tard, comme il est arrivé en 1722 par ces misérables Tchicachas.

Histoire du Sergent Riter de sa femme & de son enfant.

Les deux Sergens de la Garnison se crurent autorisés à se faire chacun une Cabanne dans un terrein de leur choix; malgré les avis réitérés qu'on leur donna de la molle complaisance des Officiers, ils y couchoient toutes les nuits. Ces deux Sergens étoient mariés ; l'un étoit le sieur des Noyers, qui faisoit les affaires de la Compagnie ; le second étoit le sieur Riter plus éloigné du Fort que le premier.

Pendant une nuit tranquille un Parti

de dix à douze Tchicachas s'approcherent au clair de la Lune auprès de la Cabanne du Sr. Riter qui étoit couché & endormi dans son lit, ainsi que sa femme & un fils qu'ils avoient de treize à quatorze ans. Les Tchicachas étant tout près de la porte, l'ouvrirent en la poussant, & entrerent très-doucement dans la Cabanne comme ils ont coutume de faire; mais malgré leurs précautions, le Sergent se saisit d'un fusil qui étoit le seul qui ne fût point chargé de huit qu'il avoit dans sa Cabanne. Il crie plusieurs fois *qui va-là?* N'entendant aucune réponse, il voulut lâcher son coup; mais comme par malheur le fusil n'étoit point chargé, le coup ne partit point. Les Tchicachas alors sans lui donner le tems d'en prendre un autre, ou de charger celui qu'il tenoit, se jetterent sur lui & l'assassinerent d'un coup de casse-tête, lui leverent la chevelure, & le laisserent pour mort dans le milieu de sa Cabanne baigné dans son sang. Les autres en même temps s'emparerent de la femme, qui eut soin avant d'être prise de se munir d'un grand coûteau à gaine qu'elle coula dans sa manche: ils l'emmenerent pour la faire Esclave dans leur Nation; deux de ces Barbares la

traînerent ſur le chemin pour y atten dre les autres.

Le bruit qui ſe faiſoit dans cette Ca bane reveilla le fils du Sergent Riter qui ſe leva & courut en chemiſe vers le Fort, en criant de toutes ſes forces » au ſecours ; les ennemis tuent mon » pere & ma mere. Un Tchicacha courut après cet enfant & l'atteignit aſſez près pour lui tirer une flêche qui lui perça le poignet. Le jeune homme contrefaiſant le mort, le Tchicacha le crut mort & s'approcha pour lui lever la chevelure à la hâte ; il eut la conſtance de ſe la laiſſer lever partie par partie, la peau étant encore trop tendre pour être levée entiere. Le même ennemi voulut en outre lui couper la gorge ; mais l'enfant fut aſſez heureux pour n'avoir que la peau coupée ; ſa perſévérance lui ſauva ſa vie. Le ſieur des Noyers s'éveilla au bruit de tout ce qui venoit de ſe paſſer ; il tira un coup de fuſil, cria aux armes, & mit ainſi l'allerte au Fort.

La femme du Sergent Riter étoit cependant avec ſes deux gardiens dans une ravine : elle crut ſon mari & ſon fils morts ; elle entendoit venir les autres Tchicachas ; ne voyant donc plus

ucune ressource pour leur échaper, & n'étant gardée que par deux hommes, elle résolut de s'en défaire; d'un coup de son grand couteau elle tua un de ces Naturels; l'autre évita le coup & ne le reçut qu'à la cuisse; il cria; es autres doublerent le pas & arriverent à l'instant; alors celui qu'elle avoit blessé, la tua & s'enfuit avec les autres. Ce fut ainsi que mourut cette femme pleine de courage, & qui aima mieux perdre la vie avec sa famille que d'être Esclave des Barbares qui venoient d'assassiner son mari & son fils.

De son côté la Garnison sortit & courut au bruit. On rencontra le fils du Sergent, que des Soldats porterent au Corps de Garde; les autres allerent au plus vîte à la Cabanne du Sergent qu'ils trouverent étendu par terre & nud sans chemise; il avoit perdu toute connoissance par la quantité de sang qui étoit sorti de ses playes: on fit à la hâte un brancard sur lequel on le porta au Fort dans le Corps de Garde où étoit déja son fils, lequel voyant M. Baldy, Chirurgien de la Concession, s'empresser à soulager son pere, s'écria: » Messieurs, secourez moi le premier; » mon pere est vieux & n'en reviendra

» pas, au lieu que je suis jeune & qu'il » y a beaucoup plus d'espérance que je » guérirai ». M. Valdeterre, Commandant de ce Poste, ne voulut pas que le Chirurgien les touchât ni l'un ni l'autre, que pour laver leurs blessures & recoudre la peau du col du jeune homme. M. Valdeterre se confioit entiérement à une pierre de composition de la grosseur d'une noix & qui approchoit de la couleur de chair; il la mit quelque temps dans de l'eau tiéde qui prit la même couleur; il en fit seringuer dans les playes des deux Blessés; il imbiba ensuite de cette eau des compresses que l'on banda sur les blessures; on continua à les imbiber de même de cinq en cinq heures, sans les ôter pendant l'espace de huit jours. Au bout de ce tems on leva les compresses, les playes se trouverent guéries & il n'y restoit plus que les cicatrices.

Le Détachement qui étoit sorti du Fort ne trouvant point la femme du sieur Riter, poursuivit les ennemis qui fuyoient & laissoient après eux une partie des effets qu'ils avoient emportés de la Cabanne de ce Sergent; ils vouloient mieux courir, à cet effet ils abandonnerent presque tout leur butin. Nos

Troupes trouverent aussi des bois gravés par lesquels on connoît quelle est la Nation ennemie. Enfin au retour on trouva le corps de la Dame Riter & celui qu'elle avoit tué ; mais on leur avoit levée la chevelure à tous deux, parce que ce sont des trophées que l'on n'a garde de laisser à l'ennemi.

Les François revinrent au Fort avec ce qu'ils avoient trouvé dans le chemin & le cadavre de l'Héroïne Françoise qu'ils enterrerent. Un Naturel Illinois étoit présent au retour du Détachement mais ayant vû revenir les François sans dépouilles des ennemis & sans autre avantage que celui de les avoir chassés, il demanda de la poudre & des balles ; on lui en fournit ; il partit avec son fusil & quelques vivres & se mit à les poursuivre. Il en atteignit trois qui n'avoient pû suivre les autres, parce qu'un de ces trois étoit celui qui avoit été blessé par la Dame Riter ; il avoit beaucoup de peine à marcher, c'est pourquoi il avoit deux de ces camarades pour l'accompagner. Ce Naturel Illinois les ayant ainsi découverts, les suivit jusqu'au soir ; il se tint caché toute la nuit à quelque distance de leur Cabanage ; puis vers le point du jour

il tomba sur eux à l'improviste, tua les deux Tchicachas qui étoient en santé, & saisit le blessé, qui lui dit par qui & comment il l'avoit été; il le tua aussi, leva les trois chevelures & les apporta à M. Valdeterre, qui le contenta par la récompense qu'il lui donna.

Les Tchicachas qui avoient fait cette indigne action, furent assez effrontés pour venir quinze jours après apporter le Calumet de Paix, sous prétexte que c'étoit de jeunes gens de leur Nation, qui avoient fait ce coup: ils couvrirent cette excuse d'un présent au Commandant François, lequel reçut très-bien & le présent & l'excuse. L'on crut bien bien faire de leur montrer les deux blessés; il me semble qu'il auroit suffi de leur faire connoître par d'autres voyes qu'ils n'étoient pas morts; aussi la vue de ces ennemis fit une si grande révolution au sieur Riter, que sa playe se rouvrit, une fiévre chaude le saisit; & malgré tous les soins que l'on prit de lui pendant trois jours & trois nuits, on ne put parvenir à lui conserver la vie. Le fils guérit parfaitement; je le vis quelque tems après, lorsqu'il fut sur le point de repasser en France, où M. le Blanc lui avoit obtenu les Invalides,

lides ; pour lui assûrer du pain le reste de ses jours.

J'ai appris tout ce détail par M. Baldy que j'avois fait nommer Chirurgien Major de l'Habitation du Roi, peu après que l'on m'en eût confié la régie.



CHAPITRE XXI.

Suite des Etabliſſemens François : Du Poſte des Arkanſas & de celui des Illinois.

Poſte des Arkanſas.

SOIXANTE lieues plus haut que les Yazoux, & à deux cens lieues de la Nouvelle Orléans, ſont les Arkanſas à l'Oueſt du Fleuve S. Louis. A l'entrée de la Riviere qui porte le nom de cette Nation, il y a un petit Fort qui ſoutient ce Poſte, qui eſt le ſecond de la Colonie par ſon ancienneté ; en donnant la découverte de la Louiſiane, j'ai parlé de l'origine de cet Etabliſſement (1).

C'eſt bien dommage qu'un ſi bon & ſi charmant Pays ſoit éloigné de la Mer de plus de deux cens lieues ; je ne veux point omettre de dire que le Froment y vient à merveille, ſans qu'il ſoit jamais beſoin d'engraiſſer la terre ; mais la crainte que j'ai que l'on ne m'accuſe de répéter ce que je puis en avoir dit (2)

(1) Voyez Tome I. Chap. I.

(2) Voyez Tome I. Chap. XXII. & XXIII.

dans l'article de la nature du terrein, me fait taire sur son éloge. Je suis si prévenu en sa faveur, que je me persuade que la beauté de son climat influe sur le caractere de ses Habitans, qui sont en même tems très-doux & très-braves, puisqu'avec les qualités pacifiques que tout le monde leur connoît, ils sont d'une bravoure sans reproche : ils ont toujours eu pour les François une fidélité à toute épreuve, sans y être portés par la crainte ou par l'intérêt; ils vivent avec les François qui sont près d'eux plutôt en freres qu'en voisins; & il est encore à arriver que l'on ait vû quelque mésintelligence entre les deux Nations.

Des Arkansas pour aller aux Illinois on trouve la Riviere de S. François, trente lieues plus au Nord & du même côté, c'est-à-dire à l'Ouest : on y avoit construit un petit Fort depuis mon retour en France. De même à l'Est du Fleuve S. Louis, mais plus au Nord, on rencontre à environ trente & quelques lieues la Riviere à Margot près des Ecores à Prud'homme : on y avoit aussi bâti un Fort, nommé de l'Assomption, pour une expédition contre les Tchicachas qui sont à-peu-près

par la même latitude. Ces deux Forts ont été totalement détruits par les François après cette expédition, parce qu'on ne les croyoit plus nécessaires. Il est cependant assez croyable que le Fort de l'Assomption en auroit imposé aux Tchicachas qui rodent toujours en ces Cantons. D'ailleurs les Ecores à Prud'homme renferment du Fer & du Charbon de terre; qui sçait si on n'en aura point besoin quelque jour à venir? Ces Mines, à mon sentiment, sont bien plus utiles aux hommes que celles d'argent; d'un autre côté le Pays est très-beau & d'une excellente qualité; il y a beaucoup de Prairies, ce qui rend le chemin si aisé aux Tchicachas, qu'ils en font leurs galleries; c'est aussi ce qui me rappelle un fait trop glorieux pour les François, pour le laisser dans l'oubli; & qui fera trop voir en même tems que les Tchicachas ne pensent point souvent à bien faire, & qu'ils seront toujours les mêmes, tant que l'on ne les détournera point par adresse de commercer avec les Anglois.

M. Rodot, Canadien, ayant été attiré à la Louisiane par les recits flatteurs qu'on lui avoit fait de cette Colonie, la trouva en effet si fort de son

goût, qu'il ne crût pas pouvoir vivre heureux, s'il n'y venoit finir ses jours avec son pere qu'il aimoit tendrement. Il retourna donc en Canada pour engager le Vieillard à y venir avec lui; il y réussit & le conduisit heureusement jusques dans le Fleuve S. Louis. Ils le descendoient avec joye de se voir, à ce qu'ils croyoient, hors de tout danger: M. Rodot avoit amené un ami qui les accompagnoit; le soir les prit aux Ecores à Prud'homme dont nous venons de parler; ils mirent à terre au-dessous, se cabannerent, firent du feu, ajusterent la marmite; ils prierent le pere d'en avoir soin, & le laisserent seul dans le Cabannage. Comme M. Rodot sçavoit que le Pays étoit plein de gibier, il emmena son ami à la chasse. Les Tchicachas qui étoient dans les environs, furent attirés au Cabannage par la fumée qui le décela. Ils arriverent à pas de loup, surprirent le Vieillard sans armes, firent à la hâte des ballots du bagage de nos Voyageurs, & contraignirent M. Rodot pere, à marcher pour en faire une victime à leur Village.

Histoire de Rodot Canadien.

M. Rodot le jeune voyant la nuit approcher, se rendit promptement au

Cabannage dont il n'étoit pas éloigné; son ami ne l'avoit point quitté ; ils entrerent: mais quel fut l'étonnement de M. Rodot de ne plus voir son pere ni ses effets ! Sa douleur fut extrême ; mais sans perdre du temps en vains raisonnemens ou en lamentations inutiles, ils partirent armés de leurs fusils & de leurs casse-têtes, de même qu'ils étoient arrivés, & dirent qu'ils tiendroient conseil en chemin. Ils suivent la piste dans le Bois pendant le peu de jour qui leur reste, entrent dans la prairie, voyent de loin les ravisseurs, & les suivent en évitant de se découvrir. Ils les distinguerent assez bien pour en compter treize : ce nombre reconnu, ils arrêterent qu'il falloit attendre le point du jour pour les attaquer, parce que c'est le temps que les hommes dorment le mieux quand ils ont été inquiets pendant la nuit, comme ceux-ci devoient l'être.

A peine le petit point du jour parut il, que laissant leurs fusils & leurs munitions, M. Rodot & son ami ne prirent que leurs casse-têtes, & se coulerent près des ennemis dont le feu les guidoit. Sitôt qu'ils arriverent, ils s'écrierent: » Mon pere, tenez-vous cou-

» ché, & dites sans cesse : courage ».
En prononçant ce peu de paroles, ils assommerent les Tchicachas fait-à-fait qu'ils levoient la tête ; ils firent cette expédition avec tant de promptitude, que pas un d'eux n'eut le temps de prendre aucune arme pour sa défense, & furent tous mis à mort dans le même instant.

Le cœur de M. Rodot fut ennivré de joye à la vûe de ce cher pere délivré, & qui n'avoit aucun mal que d'être fatigué d'avoir été assez vîte, & de ne pas avoir reposé ; car il étoit d'ailleurs fort âgé & assez foible. Ils firent des paquets de tout le butin & de leurs effets ; & quoique M. Rodot prît le plus gros, il se chargea encore de son pere, & mirent ce bon Vieillard & les balots à la lisiere du Bois, & allerent à plusieurs reprises chercher le reste pour de-là s'embarquer & s'en aller.

Je sçavois cette histoire depuis quelque tems, lorsque je vis M. Rodot pour la premiere fois ; mais ce nouvel Enée & son pere, que je connus avec toute la satisfaction possible, me la raconterent eux-mêmes avec plaisir.

M. Rodot avoit une taille de six pieds, & étoit gros à proportion ; c'é-

toit l'homme le plus doux pour le caractére, & le plus fort que j'aye jamais connu ; il avoit en outre autant d'honneur que de sentimens.

Poste des Illinois.

Nous n'avons plus d'Etablissemens François à rapporter dans la Louisiane que celui des Illinois ; c'est dans cet endroit de la Colonie que nous avons eu le premier Fort. Aujourd'hui l'Etablissement François est sur le bord du Fleuve, & auprès d'un des Villages de la Nation des Illinois. Ce Poste est commandé par un des principaux Officiers ; M. de Bois-Briant qui étoit Lieutenant de Roi y a commandé.

Il y a à présent beaucoup d'Habitans François du Canada & de l'Europe ; mais les Canadiens sont au moins les trois quarts de ce grand nombre d'Habitans. Les RR. PP. Jesuites en sont Curés, & y ont une belle Habitation dans laquelle il y a un moulin. En faisant creuser les fondemens de ce moulin, on trouva une carriere de pierres rondes & applaties, d'environ deux pouces de diamétre, de la figure d'un bonnet de Scaramouche à six côtés, dont la rainure étoit garnie de petits boutons gros comme la tête d'un Camion ; il y avoit de ces pierres qui

étoient les unes plus grosses, les autres plus petites; entre ces pierres qui ne pouvoient être jointes, il ne s'est point trouvé de terre.

Les Canadiens qui sont en grand nombre à la Louisiane sont la plûpart aux Illinois; ce climat leur convient mieux sans doute, parce qu'il est plus près du Canada qu'aucun autre de la Colonie : d'ailleurs en venant du Canada ils passent toujours par cet Etablissement; ce qui fait qu'ils y restent par préférence. Ceux qui étoient mariés ont amené leurs femmes; des autres, les uns ont épousé des Françoises, les autres ont ont pris des femmes parmi les Naturels. Il y a même eu des Dames qui se sont hazardées à faire ce long & pénible voyage, pour venir finir leurs jours dans un Pays que leurs Compatriotes regardoient comme un Paradis terrestre: Madame du Tissenet, qui étoit du grand monde, y est venue avec M. du Tissenet son époux; elle aimoit ce qui flattoit sa curiosité, & c'étoit ce même goût qui lui avoit fait épouser M. du Tissenet. L'avanture qui a élevé cet Officier, est si extraordinaire, que je ne crains point d'être blâmé en la rapportant; je la tiens de

pluſieurs Canadiens, & m'a été confirmée par lui-même.

Hiſtoire de M. du Tiſſenet.

M. du Tiſſenet étoit né à Paris de parens aiſés, mais trop craintifs pour conſentir à ſe ſéparer de leur fils, qui vouloit abſolument ſervir ; il n'étoit pas de taille à pouvoir être accepté dans un Régiment pour ſoldat ; c'eſt ce qui l'obligea à s'offrir à un Officier qui engageoit pour le Canada les jeunes gens qui vouloient y aller de bonne volonté ; il fut reçu & nommé *le Cadet*. Dans le temps de ſa réſidence à Quebec, ſon eſprit & ſa politeſſe le firent aimer d'un Marchand qui lui dit un jour : » Vous avez, Monſieur, de l'eſ-» prit & de l'activité ; je vous vois des » diſpoſitions à faire quelque choſe, » vous réuſſiriez, que n'allez-vous en » Traite;vous gagneriez de quoi vous » paſſer de vos parens, qui s'opiniâ-» trent à ne vous rien envoyer, dans » l'eſpérance que vous retournerez » chez eux. Cela ſeroit bon, répondit » M. du Tiſſenet, ſi j'avois de quoi » acheter des Marchandiſes ; mais » n'ayant rien, comment voudriez-» vous que je m'y priſſe pour aller » traiter chez quelque Nation ? Il ne » tiendra qu'à vous, reprit le Mar-

» chand ; je vous avancerai des Mar-
» chandises, si vous le souhaitez ; &
» je le ferai d'autant plus volontiers
» que vous me paroissez honnête hom-
» me, & que vous avez bonne vo-
» lonté «.

L'offre fut accepté, le Marchand chargea un grand canot, afin que son Traiteur ordinaire n'eût point lieu de se plaindre. Ce Traiteur sçavoit la Langue de la Nation où ils alloient ; ils partirent, & pendant le Voyage M. du Tissenet apprit la Langue, & fut bientôt au fait de tout. Le désir du gain & sur-tout de faire ses affaires sans le secours de ses parens, lui auroit fait entreprendre des choses encore plus difficiles, s'il eût trouvé l'occasion de travailler à son avancement.

Après un assez long voyage, ils arriverent enfin à la Nation où ils espéroient faire leur Traite de Castors & d'autres pelleteries ; mais quelque diligence qu'ils eussent pû faire, ils avoient été prévenus par d'autres Traiteurs, ensorte qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour eux. Loin qu'une si triste nouvelle les décourageât, elle ne servit qu'à leur faire chercher & trouver des

moyens de se dédommager ailleurs de ce contre-tems.

Pour y parvenir il fut résolu dans leur petit conseil qu'ils pousseroient leur route plus loin, jusqu'à une Nation de laquelle on avoit parlé au Traiteur; cette Nation étoit une branche de celle où ils se trouvoient pour lors & qui parloit la même Langue; on lui avoit ajouté qu'aucun François n'y étoit encore allé, & qu'ils pourroient même y faire encore mieux leurs affaires; mais qu'il ne falloit parler que par signes, afin que croyant n'être pas entendus, ces Naturels ne se cachassent point pour parler ensemble au préjudice de ceux à qui ils auroient affaire.

Nos Traiteurs firent diligence & y arriverent enfin comme ils l'avoient désiré : ils firent les signes nécessaires pour donner à connoître qu'ils venoient pour traiter ; comme il n'y avoit que l'ancien Traiteur & M. du Tissenet qui sçussent parler la Langue, ils n'avoient point à craindre qu'ils fussent décelés par leurs Rameurs.

On les reçut assez bien, & on leur donna une Cabanne. Avant de pousser plus loin cette narrarion, il est à pro-

pos que je prévienne le Lecteur que M. du Tiſſenet portoit une perruque naturelle qui étoit très-bien faite; qu'étant encore enfant il avoit eu une maladie à la tête, de telle ſorte que la plus grande partie de la peau avoit été enlevée, & qu'il étoit honteux de n'avoir des cheveux qu'en quelques endroits de la tête; pour y remédier de ſon mieux il ſe râſoit fort ſouvent la tête, afin qu'il ne parût point qu'il n'avoit pas de cheveux qu'en quelques endroits; il faut ajoûter que le matin de leur arrivée il s'étoit râſé la tête.

Le lendemain qu'ils furent à cette Nation, ils crurent bien faire d'étaler leurs Marchandiſes, & de les mettre toutes dans un beau jour; ils les mirent ſur des nates au milieu de la Cabanne, & leurs fuſils dans le fond. Ils allerent de-là dans la Cabanne du Chef de la Nation, où il y avoit déja nombre de Naturels aſſemblés; ils leur firent ſigne de venir, & après être arrivés au lieu des Marchandiſes, les François ſe mirent devant leurs armes.

Les Naturels rendus à la Cabanne des François, furent dans l'admiration de voir tant de Marchandiſes, qui les éblouiſſoient par leur beauté & leur

diversité, eux sur-tout qui n'avoient jamais rien vû de François. A cette vûe ils dirent tout haut, s'imaginant que les Traiteurs ne les entendoient pas: » comment pourrons nous acheter tou- » tes ces belles Marchandises? Nous » n'attendions pas les François, & » nous n'avons point de Pelleteries, » & il est trop tard pour en aller faire » à présent ». Un de ces Naturels dit aux autres: » Il n'y a pas d'autres » moyens pour avoir leurs Marchan- » dises que de leur lever la chevelure, » les tuer, les jetter dans la Riviere, » & nous aurons tout.

M. du Tissenet qui avoit appris la Langue en route, entendit tout ce discours; il dit en même temps aux François de prendre leurs armes, & prit lui-même son fusil, & tout de suite dit aux Naturels en leur Langue: » Tu » veux donc ma chevelure? Tiens, » la voilà, ramasses-la, si tu oses le » faire »: Il jetta sa perruque en prononçant ces paroles, & sa tête pelée & fraîchement râsée parut n'avoir jamais eu de cheveux. L'étonnement des Naturels ne peut s'exprimer; ils étoient tous aussi tremblans que si la foudre fût tombée à leurs pieds; la parole leur

manqua, & ce silence dura une demie-heure, & jusqu'à ce que M. du Tissenet parla d'un ton ferme & dit: » Prens » donc ma chevelure, puisque tu en » avois tant d'envie ». Le Grand Chef prit la parole & dit: » Nous avons crû » que vous étiez des hommes comme » nous, mais nous voyons bien que » vous êtes des esprits, puisque vous » parlez comme nous & que vous pou-» vez quitter vos cheveux quand vous » voulez; toi, à qui sont les cheveux, » reprens-les, & vous tous, esprits, » laissez nous en repos; nous ne pou-» vons traiter vos Marchandises, parce » que nous n'avons point de Pellete-» ries & qu'il est trop tard pour en al-» ler faire: mais ne soyez point fâchés » contre nous, je vais parler à tous » mes gens & leur dirai de vous ap-» porter sans dessein leurs robes de » pelleterie «.

Alors M. du Tissenet reprit sa perruque, la rajusta sur sa tête en leur présence, & leur parut comme ses propre cheveux; autre étonnement qui les fit encore trembler; M. du Tissenet au contraire leur parla avec plus de fermeté & leur dit: » Nous partons de-» main, puisque notre présence vous

» fait tant de peine «. Les autres François furent ſurpris de la hardieſſe d'un jeune homme de dix-ſept ans, qui dans une occaſion ſi périlleuſe avoit trouvé ſi promptement le moyen efficace de les tirer du riſque où ils étoient, & avec plus de fermeté que n'euſſent peut-être fait des hommes de quarante ans.

Voyant qu'ils ne pouvoient débiter leurs marchandiſes, ils replierent les plus groſſes ; mais ils n'avoient pas encore fini, que les Naturels leur apporterent toutes les robes de Caſtors qui étoient dans le village : Le Grand Chef qui vint avec eux dit à M. du Tiſſenet : » ne ſois point fâché contre nous, » ne nous fais point de mal ; va-t-en » avec tous tes Camarades, voilà ce » que nous te donnons ſans deſſein «.

Alors M. du Tiſſenet leur donna des couteaux, des alênes, de la raſſade, de très-petits miroirs, du fil de léton & quelques autres bagatelles dont ils furent enchantés, n'ayant encore rien vû de ſemblable ; mais ils étoient encore bien contens d'être débarraſſés de ces prétendus eſprits qu'ils appréhendoient plus que l'on ne ſçauroit dire ; & s'ils euſſent eu autres choſes à donner que leurs robes, ils auroient tout

donné pour ne plus être avec des esprits du Canada.

Pour nos Marchands, ils furent de leur côté très satisfaits d'avoir sur-tout échappé au danger qui les menaçoit ; ils firent d'ailleurs un profit égal & même plus grand que celui qu'ils auroient fait, s'ils eussent traité toutes leurs marchandises, & ils les avoient de reste ; ils étoient chargés de robes de Castors que l'on nomme Castors gras; ce Castor est celui qui a servi aux Naturels pour les couvrir ; il vaut le double de celui que l'on nomme Castor sec, qui est l'ordinaire.

Sitôt que nos Voyageurs furent de retour à Quebec, le bruit de cette avanture se répandit & parvint jusques au Gouverneur qui manda M. du Tissenet ; il lui confirma la vérité du fait tel qu'il lui étoit arrivé. Le Gouverneur jugeant par cette action qu'il méritoit d'être Officier, le fit Enseigne ; il écrivit en Cour & on le fit Lieutenant ; il fut depuis Capitaine : il a passé à la Louisiane, où il a été mon Commandant & mon ami au Natchez.

Je n'ai pas crû devoir ajoûter des réflexions aux Histoires que j'ai insérées dans cet Ouvrage ; parce que n'étant

que pour inſtruire de la maniere de ſe comporter dans les différentes occaſions où on ſe trouve dans ce Pays, mes Lecteurs en tireront les conſéquences qui ſuivent naturellement. Celle de M. du Tiſſenet en particulier apprend aux Traiteurs à ne jamais faire étalage de toutes leurs Marchandiſes à la fois; qu'il ne faut au contraire ne les montrer que petit-à-petit, & une de chaque eſpece, ou ſelon qu'on les demande. A meſure que l'on débite on en fait voir d'autres, & l'on continue de la ſorte tant que les Marchands ont de quoi ſatisfaire. M. du Tiſſenet n'a point été le ſeul à qui pareil danger ſoit arrivé; il en a couté la vie à pluſieurs pour s'être conduit autrement que je viens de le dire.



T.2.p.367



CHAPITRE XXII.

Des Mœurs & Coutumes des Peuples de la Louisiane, & particulierement de celles des Natchez & de leur Langue.

DANS l'Histoire abregée que j'ai faite des Peuples de la Louisiane, & dans beaucoup d'autres endroits où j'en ai parlé, on a pû remarquer que le caractére de ces Nations n'est pas le même, quoiqu'elles soient voisines les unes des autres ; ainsi qu'on ne s'attende pas que dans la Description de leurs Mœurs on trouve une uniformité parfaite, ni que je rapporte toutes les différences qu'ils s'y rencontrent : il n'en résulteroit qu'une bigarure désagréable qui déviendroit à charge, en brouillant sans cesse des idées qui ne peuvent être trop claires. Mon dessein n'est que de faire connoître en genéral par le caractére de ces Peuples, la route que l'on doit tenir pour en tirer un bon parti dans le Commerce. Cependant je parlerai plus particulierement des Natchez qui formoient un Peuple assez nom-

breux, avec qui j'ai vécu l'espace de huit ans, & dont le Souverain, le Chef de Guerre & le Chef des Gardiens du Temple, ont été de mes amis particuliers. Leurs Mœurs étoient d'ailleurs plus douces, leur maniere de penser plus vraie & plus remplie de sentimens, leurs Coûtumes plus raisonnables, & leurs Cérémonies plus naturelles & plus sérieuses; ce qui rendoit cette Nation plus brillante & la distinguoit entre toutes les autres; il étoit même aisé de reconnoître qu'elle étoit beaucoup plus policée.

Portrait des Naturels.

Tous les Naturels de l'Amérique en général sont très-bien faits; on n'en voit que très-peu au-dessous de cinq pieds & demi, & beaucoup au-dessus; ils ont la jambe comme faite au moule; elle est nerveuse, & le gras en est ferme: ils ont les reins longs, la tête droite & un peu platte par le haut; leurs traits sont réguliers; ils ont les yeux noirs, les cheveux de même couleur, gros & droits: si l'on n'en voit point qui soit extrêmement gras & replets, aussi n'y en a-t-il point d'aussi maigres que des étiques. Les hommes, pour l'ordinaire, sont mieux faits que les femmes; ils sont plus nerveux, &

T·2·p·308.



T. 2. p. 309.



les femmes plus charnues ; les hommes sont tous grands, & les femmes sont d'une moyenne grandeur ; mais les uns & les autres sont assez bien proportionnés dans leur taille & dans leur hauteur, ne s'en trouvant point comme en Europe d'une figure gigantesque, ou aussi courts que des Nains. Je n'en ai vû qu'un seul qui n'avoit que quatre pieds & demi de haut, qui quoique bien proportionné, n'osa paroître devant les François que trois ou quatre ans après leur arrivée ; encore ne l'eut-il point fait, si par hazard quelques François ne l'eussent decouvert.

J'ai toujours été porté à croire que les soins qu'ils prennent de leurs enfans dès leur naissance, contribuoient beaucoup à les bien conformer, quoique le climat y fasse aussi sa part, car les (1) Créols François de la Louisiane sont tous grands, bienfaits & d'un beau sang.

Sitôt qu'une Naturelle est accouchée, elle va au bord de l'eau ; elle s'y lave, en fait de même à son enfant, de là elle vient se recoucher & arrange son enfant sur le berceau qui est tout

(1) Créol est un enfant né dans un Pays éloigné, de pere & mere de la même Nation.

Berceau des enfans.

prêt. Ce berceau a environ deux pieds & demi de long, sur huit à neuf pouces de large; il est artistement fait de cannes droites dans la longueur du berceau, & au bout elles sont coupées à moitié, & repliées en dessous pour faire le pied, le tout n'a qu'un demi pied de haut: ce berceau est très-leger, puisqu'il ne pése pas plus de deux livres: il est sur le lit de la mere, qui peut ainsi donner aisément à têter à son enfant, lequel étant dans une Cabanne chaude, ne peut avoir froid si peu qu'il soit couvert: cet enfant étant bercé de long en long, ne peut avoir le cerveau ébranlé comme ceux qui sont bercés de côté, de la maniere qu'on le fait en France & ailleurs, & qui par-là courent risque d'être renversés, danger que les Naturels ne craignent point. On fait une couche légere de Barbe Espagnole sur laquelle on pose l'enfant: la mere lui attache les jambes, les cuisses & les hanches, laisse le ventre & l'estomac libre, les bras & les épaules sont aussi attachés; la tête est posée sur un petit coussin de peau rempli de Barbe Espagnole, lequel n'excéde par le dessus du berceau, ensorte que la tête est aussi basse que les épaules, & tient à ce coussin par des

Maniere de les emmailloter.


Femme et Fille.

attaches qui ſont des bandes de peau de Chevreuil en double ſur le front ; c'eſt ce qui leur rend la tête plate : l'enfant en cet état ne peut nullement remuer ; on le berce en long, en faiſant aller le berceau ſur deux bouts de cannes qui font deux rouleaux. Dès que l'enfant a une lune, ils lui mettent ſous le genouil une jarretiere faite de laine de Bœuf, qui eſt très-douce ; puis au deſſus de la cheville du pied, on lui ſerre les jambes avec des fils de la même laine, de la hauteur de trois à quatre pouces, ſuivant l'âge de l'enfant, qui porte ces ligatures juſqu'à ce qu'il ait atteint ſa quatriéme ou cinquiéme année.

Les enfans des Naturels ſont blancs en naiſſant ; mais ils bruniſſent, parce qu'ils les frottent d'huile d'Ours étant petits, pour les expoſer au Soleil. Ils les laiſſent ſe traîner à quatre ſans les promener ſur leurs jambes, encore trop foibles pour porter le poids du corps. Ils les frottent d'huile peur deux raiſons ; premierement pour rendre les nerfs plus flexibles, en ſecond lieu pour empêcher les Mouches de les piquer, quand ils ſont ainſi tous nuds & abandonnés à eux-mêmes.

Ils bruniſſent leurs enfans.

On ne met point ces enfans ſur leurs jambes qu'ils n'ayent plus d'un an ; & lorſqu'ils commencent à ſe redreſſer d'eux-mêmes , ils ont toujours une jeune fille de dix à douze ans qui les tient alors par-deſſous les aiſſelles. Ils les laiſſent têter autant de tems qu'il plaît à ces enfans , à moins que la mere ne ſe trouve enceinte , alors elle ne nourrit plus.

Exercice des jeunes gens.

Quand les garçons approchent douze ans , on leurs fait un arc & des fléches proportionnés à leurs forces. Pour les exercer , on met une petite botte de foin groſſe comme le poignet , & longue comme la main , liée de quatre liens au bout d'une perche un peu appointée , & qui eſt hors de terre d'environ dix pieds. Celui de ces jeunes garçons qui jette bas la botte de foin , remporte le prix de louange que lui donne un Vieillard qui eſt toujours préſent ; celui qui tire le mieux eſt nommé le jeune Guerrier ; celui qui tire le moins bien , & qui ſuit de près le plus adroit eſt nommé l'apprentif Guerrier , & ainſi des autres que l'on prend par les ſentimens plutôt que par les coups.

Le Chef vieillard.

Comme dès leur plus tendre enfance on les menace du Vieillard , s'ils ſont mu-

tins, ou s'ils font quelque malice, ce qui est rare, ils le craignent & respectent plus que tout autre. Ce vieillard est le plus vieux de la famille, assez souvent le bizayeul ou trisayeul, car ces Naturels vivent long-tems ; & quoiqu'ils n'ayent des cheveux gris que quand ils sont bizayeuls, on en a vû qui étoient tout-à-fait gris, se lasser de vivre, ne pouvant plus se tenir sur leurs jambes sans avoir d'autre maladie ni infirmité que la vieillesse, ensorte qu'il falloit les porter hors de la cabanne, pour prendre l'air ou pour ce qui leur étoit d'autre nécessité ; secours qui ne sont jamais refusés à ces vieillards. Le respect que l'on a pour eux est si grand dans leur famille, qu'ils sont regardés comme juges, leurs conseils sont des Arrets. Un vieillard chef d'une famille est appellé Pere par tous les enfans de la même cabanne, soit par ses neveux & arriere-neveux ; les Naturels disent souvent qu'un tel est leur pere ; c'est le chef de la famille ; & quand ils veulent parler de leur propre pere, ils disent qu'un tel est leur vrai pere.

Disputes & querelles des jeunes gens.

S'il arrivoit aux jeunes gens de se battre, ce que je n'ai vû ni entendu dire pendant le tems que j'ai demeuré

près d'eux, on les menaceroit de les faire cabanner très loin de la Nation, comme gens indignes d'habiter avec les autres ; & on le leur répéte si souvent, que s'ils se sont battus, ils n'ont garde de recommencer. J'ai déjà dit que je les avois étudiés assez long-tems; mais je n'ai jamais appris qu'il y ait eu de ces disputes ou batteries entre les jeunes gens ou les hommes faits.

Police.

Ils n'ont chez eux aucune Police que la raison, parce qu'en suivant exactement la loi de Nature, ils n'ont aucun débat, & ainsi n'ont point besoin de juges.

Exercices des jeunes personnes des deux sexes.

A mesure que les enfans croissent, les hommes & les femmes prennent le soin d'accoutumer ceux de leur sexe aux travaux & aux exercices qui leur conviennent, & on n'a point de peine à les y occuper ; mais il faut convenir que les filles & les femmes travaillent plus que les hommes & les garçons, lesquels n'ont pas beaucoup d'autres travaux que ceux d'aller à la chasse, à la pêche, à couper du bois, dont la femme porte le plus menu ; ils ont enfin les champs de blé à faire & à sarcler ; les jours de repos ils s'amusent à faire des pioches à leur façon, des rames, des

avirons ; mais ces outils une fois faits, c'est pour long-tems ; au lieu que la femme a ses enfans à élever, le Mahiz à piler pour nourrir la famille, entretenir le feu, fabriquer quantité d'ustenciles, qui sont d'un travail assez long & ne durent point beaucoup de tems, comme la poterie, des nattes, des habillemens, & mille autres choses semblables, dont j'ai parlé dans l'article des travaux des Naturels (1).

On les accoûtume à porter des fardeaux.

Lorsque les enfans ont dix à douze ans, on les accoûtume peu-à-peu à porter de petits fardeaux que l'on augmente avec l'age. Un Voyageur m'a dit que les Nations du Nord font porter de très-gros fardeaux à leurs enfans ; j'ai eu peine à le croire, parce que j'ai toujours remarqué que toutes ces Nations sans exception ménagent beaucoup la jeunesse, & que toutes sont du sentiment qu'il ne faut point mener loin les jeunes gens, ni les marier qu'ils n'ayent environ vingt-cinq ans, & qu'autrement ils s'énerveroient. Sans doute que celui qui les a vû porter de grosses charges, n'avoit point pris garde à ce qu'ils portoient ; ces jeunes gens étoient en voyage en la compagnie

(1) Voyez Tome II. Chap. XIV.

de leurs peres & leurs meres, il falloit porter de la viande séche que l'on nomme les plats côtés ; c'est une viande fort mince que les chasseurs levent sur les côtes du Bœuf ; personne n'ignore combien peu il y en a : quand elle est boucannée & séche, elle est à peu près comme de la peau en parchemin ; ainsi un gros paquet ne peut péser que vingt livres : il est vrai qu'à n'en juger qu'à la vûe, on ne peut s'imaginer qu'un jeune homme puisse porter un si gros ballot ; mais j'ai toujours pensé que des gens aussi raisonnables ne donnent pas les plus pésantes charges à leurs enfans, puisqu'ils les ménagent en tout ; afin que dans la suite leurs corps soient en état de faire par eux mêmes des choses qui demandent beaucoup de force.

Exercice de la course pour les garçons.

La course est de tems en tems l'exercice des jeunes garçons ; mais on ne permet pas qu'ils s'y épuisent par la longueur du terrein, ni en recommençant à courir, de crainte qu'ils ne s'échauffent trop. Les plus légers à cette exercice badinent quelquefois ceux qui sont plus pésans, mais le vieillard qui les conduit empêche que la raillerie n'aille trop loin ; car il évite soigneusement les sujets de querelle & de dis-

corde parmi eux ; c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'ils ne les laiſſe jamais lutter, afin de couper chemin à tout ce qui pourroit faire naître entr'eux quelque diviſion. Je me perſuade aiſément que cette éducation jointe à la douceur de leur caractere & à celle du climat, les rend auſſi ſociables que nous les voyons entr'eux & avec ceux qui ſçavent les connoître.

Les garçons & les filles ſe baignent tous les jours en Hyver comme en Eté.

Afin que cette jeuneſſe s'entretienne dans cette légéreté que la courſe exige en même tems qu'elle la donne, on accoûtume de bonne heure les jeunes gens à ſe baigner tous les matins, pour fortifier les nerfs & pour les endurcir au froid & à la fatigue, en outre pour les apprendre à nager, afin de pouvoir fuir ou pourſuivre l'ennemi. Pour cet effet il y a un vieillard propoſé pour les appeller tous les matins de l'année juſqu'à ce qu'ils ſçachent bien nager, garçons & filles ſans exception ; autre travail pour les meres qui y vont pour enſeigner leurs enfans qui ſont contraints d'y aller dès l'âge de trois ans : ceux qui ſçavent déja paſſablement nager font un très grand bruit dans l'Hyver en battant l'eau pour chaſſer les Crocodiles & pour s'échauffer ; le vieillard

le leur dit, ils doivent le croire.

Travaux continuels des femmes qui ne s'en plaignent point.

Tout ce que j'ai rapporté jusqu'à présent, fait voir suffisamment que les femmes sont très assujetties au travail, & je puis assurer que je ne leur ai presque jamais vû de bon tems ; cependant je ne les ai jamais entendu se plaindre de leurs peines, si ce n'est de celles que donnent les enfans, ce qui provient autant du soin que donne l'amour maternel, que des occupations qu'elles ont autour d'eux ; au reste les travaux de leur état leur étant devenus familiers dès leur tendre jeunesse, elles s'y livrent sans répugnance.

Emulation des filles.

On prévient les filles dès leur enfance que si elles sont paresseuses ou maladroites, elles n'auront jamais qu'un lourdaut pour mari ; on leur donne par ce moyen de l'émulation, & c'est à qui fera mieux ; j'ai remarqué dans tous les Pays que j'ai fréquentés, que les filles faisoient bon usage de cette menace.

Occupations des garçons.

Que l'on ne croye pas pour cela que les jeunes hommes restent entierement oisifs ; leurs occupations à la vérité ne sont pas de si longue durée, mais elles sont beaucoup plus pénibles ; & comme ils ont besoin de plus de force, la raison demande qu'ils ménagent davantage

leur jeuneſſe, ſans les exempter des exercices. On a grande attention de ne les point battre dans leur enfance, de peur qu'un mauvais coup ne les bleſſe. Je laiſſe au Lecteur à décider lequel vaut mieux d'inſpirer des ſentimens aux enfans par la crainte quelle qu'elle ſoit, ou de les frapper pour leur donner une éducation qui s'évanouit, dès qu'ils ſont hors d'atteinte aux coups qu'ils étoient obligés de recevoir pour apprendre à bien penſer.

Leur éducation.

C'eſt en ménageant de la ſorte la jeuneſſe, que le corps croît, ſe forme & ſe fortifie ſans peine. Seulement lorſqu'ils ſont dans l'adoleſcence, ils ſuivent les hommes à la chaſſe pour en apprendre les ruſes, & s'accoûtumer à avoir de la patience. Du reſte on ne les employe à aucun travail qui ſoit rude, pour ne point les énerver & les rendre incapables d'aller à la guerre, & de faire des travaux qui exigent beaucoup de force. Mais lorſqu'ils ſont hommes faits ils ſont le champ ou déſert, & le préparent à recevoir la ſemence; ils vont à la chaſſe & à la guerre, paſſent les peaux, abattent le bois & font leurs arcs & leurs flêches, & s'entraident les

uns les autres à conſtruire leurs cabanes.

Tradition de ces Peuples.

Je conviens cependant qu'il leur reſte bien plus de tems qu'aux femmes mais ce tems n'eſt pas toujours perdu ; je le trouve au contraire fort bien employé. Ces Peuples n'ont point le ſecours de l'écriture, & ne peuvent conſerver leur propre Hiſtoire que par la Tradition : ainſi il leur eſt impoſſible de l'apprendre que par des entretiens fréquens. Les vieilards en ſont les dépoſitaires ; & comme elle a été aſſez fidélement tranſmiſe de génération en génération, ils la nomment *l'ancienne parolle*. Ce qui contribue beaucoup à la conſerver dans toute ſa pureté, c'eſt qu'ils ne l'enſeignent point indifféremment à tous les jeunes gens. Cette Tradition eſt toute leur ſcience, & l'unique autorité ſur laquelle ils puiſſent appuyer leurs raiſonnemens ; c'eſt pourquoi la raiſon leur fait vivement ſentir qu'ils ne doivent point prodiguer ce tréſor, & que le moyen le plus ſûr de ne point altérer cette Tradition, eſt de ne point confier ce précieux dépôt à des gens qui n'ont point la prudence néceſſaire pour en faire un bon uſage, ou qui en peu de tems le rendroient tout difforme, par des additions ou des

réticences également funeſtes à la vérité. Ils choiſiſſent donc pour cet effet dans les jeunes hommes ceux dont ils ont la meilleure opinion, pour les inſtruire des choſes paſſées ; ce choix au reſte leur eſt très-facile, parce que les enfans ſont toujours ſous leurs yeux, & que les vieillards ſont très à portée de les connoître, la même Cabanne renfermant ordinairement la même famille.

La plûpart des Natchez parloient aſſez bien la Langue vulgaire, & je la ſçavois de façon à pouvoir me faire entendre pour ce qui regardoit les beſoins de la vie & pour ce qui concernoit la Traite; mais je déſirois auſſi apprendre la Langue de cette Nation, pour être en état de parler aux femmes qui ne parlent point la Langue vulgaire, & qui ſouvent nous apportoient beaucoup de choſes néceſſaires à la vie, & j'étois bien aiſe de pouvoir les interroger & leur répondre ; ce qui augmentoit mon envie de ſçavoir leur Langue étoit celle de m'inſtruire de l'Hiſtoire de cette Nation, qui me ſembloit diſtinguée entre les autres, & que j'avois oui venter pour ſon eſprit & ſes bonnes qualités.

Je dis donc à mon eſclave de faire

venir chez-moi quelques uns de ses parens qu'elle avoit parmi ce Peuple; par les bonnes manieres que j'eus pour celui qu'elle me fit voir, je l'engageai à me procurer quelque entrevûe avec ceux qui étoient en dignité.

Le premier que je connus, fut le Chef des Gardiens du Temple. Je m'attachai à le cultiver, sans déroger à la supériorité que nous avons naturellement sur eux par nos lumieres, nos sciences & nos arts. Je fus charmé de tenir un homme, qui mieux que tout autre pouvoit me donner les instructions que je souhaitois sur leur Religion, sur leur Temple que j'avois vû dès les premiers jours de mon arrivée, & du feu éternel que l'on y conservoit. Ce qui me faisoit encore un grand plaisir, c'est qu'il sçavoit la Langue vulgaire; j'avois par ce moyen beaucoup plus de facilité. Je lui fis tant d'amitié, & je me conduisis avec lui d'une façon si droite, si franche & si libérale, me conformant en tout pour la vie civile à leurs usages que je m'assurai pleinement de sa confiance : je m'en fis un véritable ami ; & comme je trouvai en lui toute la candeur, l'esprit & la prudence que je pou-

vois déſirer, je lui accordai ſincérement mon amitié. Ce fut par ſon entrepriſe que je fis la connoiſſance du Grand Soleil, ou Souverain de la Nation, & de ſon frere le Serpent-piqué qui en étoit grand Chef de guerre ; je m'acquis ainſi en peu de tems une grande conſidération parmi les Natchez. J'appris aiſément la Langue du Peuple, & ne tardai point à en ſçavoir un peu de celle des Nobles, par la fréquentation que j'eus avec les uns & les autres, & l'application que j'y apportai.

Je me garderai bien de donner ici un Dictionnaire des Natchez; ce ſeroit une choſe très-inutile, puiſque cette Narion, ou pour mieux dire, le peu qui en eſt reſté, s'eſt confondu avec les Tchicachas ou s'eſt retiré ailleurs. Pour ce qui eſt de la Langue vulgaire, elle s'apprend mieux par l'uſage que par principes; d'ailleurs cette Langue n'eſt plus ſi néceſſaire que dans le temps que je demeurois dans cette Province, parce l'on n'eſt plus ſi voiſins ni en ſi grande relation avec les Naturels. Langue des Natchez.

Je dirai donc ſeulement que la Langue des Natchez eſt aiſée à prononcer, expreſſive dans ces termes ; ils parlent beaucoup en figure comme les Orien-

taux; les Natchez en particulier plus que les autres Peuples de la Louiſiane. Ils ont deux Langues, celle des Nobles & celle du Peuple; elles ſont toutes deux très-riches : je vais rapporter deux ou trois exemples de ces deux Langues; la choſe ſignifiée eſt la même, quoique les paroles n'ayent aucune reſſemblance. Lorſque j'appelle un homme du Peuple; je lui dis, *aquenan*, qui ſignifie *écoute*; ſi au contraire je veux parler à un Soleil ou Noble, je lui dis *magani*, *écoute*. Un homme du Peuple eſt-il arrivé chez moi? Je lui dis *tachté-cabanacté*, *te voilà*, ou, *je ſuis bien-aiſe de te voir*, ce qui équivaut à notre bon jour; à un Soleil; je dis la même choſe par le mot *apapegouyaiche*. Enſuite ſelon leur coûtume je dis à l'homme du Peuple, *petchi*, aſſis-toi; mais ſi c'eſt un Soleil, je lui dis, *caham*, qui ſignifie auſſi *aſſis-toi*. Ces mots doivent ſuffire pour faire voir la différence de deux Langues, qui au ſurplus ſont la même dans les autres choſes, puiſque cette différence de Langue n'exiſte que dans ce qui concerne les perſonnes des Soleils & des Nobles à la diſtinction du Peuple.

Les femmes parlent la même Lan-

gue que les hommes ; mais elles ſont *mignardes* dans leur maniere de prononcer, au lieu que les hommes ont la parole plus ſérieuſe & plus grave : & cette prononciation différente eſt ſi ſenſible, que les hommes, & même les femmes, ſe mocquent de ceux qui parlent comme elles ; défaut que les François ne contractent que par la fréquentation plus grande des femmes que des hommes. Je n'ai appris cette différence qu'en fréquentant les Nobles qui me l'ont fait remarquer ; le grand Soleil dit même un jour au dernier Interprête : » Aprens-donc à parler à » des hommes ; tu parles la même Lan- » gue que les femmes ». De cette ſorte je me mis en état de comprendre ce que l'on pourroit me dire, & de me faire entendre ; je ne penſai plus enſuite qu'à faire des queſtions au Gardien du Temple ſur leur Religion, ſur leurs Uſages, leur Origine, & ſur tout ce qui pouvoit piquer ma curioſité à leur ſujet.

CHAPITRE XXIII.

De la Religion des Naturels.

JE voulois d'abord sçavoir du Gardien du Temple ce que lui & ses Compatriotes pensoient de Dieu. Dans la Langue vulgaire *Coustine* signifie *Esprit* ; *tchito, grand* ; & comme tous les Naturels, quelque Langue qu'ils parlent, employent le mot de *grand Esprit*, pour exprimer le mot de Dieu, je lui demandai en sa Langue Natchez ce qu'il pensoit du *grand Esprit, Coyocop-cliguip* ; parce qu'en leur Langue que je sçavois passablement, *Coyocop* signifie *Esprit*, & *cliguip*, signifie *grand :* je me trompois cependant ; car de même qu'en François le mot *grand* ne signifie pas toujours la hauteur ou la longueur ; mais bien des qualités relevées, comme lorsque l'on dit : un grand Roi, un grand Général ; de même le mot *cliguip* a les deux significations, & malgré cela je n'avois pas encore atteint par ce mot à l'idée qu'ils ont de Dieu. Le Gardien du Temple

me dit donc qu'ils ne le nommoient pas ainsi, mais *Coyocop-chill*. Pour donner une véritable idée de ce que signifie ce mot *chill*, je me servirai d'un exemple. Les Natchez nomment *oua* le feu ordinaire; ils nomment le Soleil *Oua-chill*; ce qui signifie le feu très-grand, le feu suprême; ainsi en donnant à Dieu le nom de *Coyocop-chill*, ils entendent l'Esprit infiniment grand, l'Esprit par excellence; & l'Esprit, selon leur maniere de penser, aussi élevé au-dessus des autres Esprits, que le Soleil l'emporte par sa chaleur sur le feu élémentaire. Je me suis crû obligé de donner cette explication, & d'apporter cet exemple, pour déveloper l'idée qu'ils ont de Dieu par le nom qu'ils lui donnent.

Ils donnent à Dieu le nom de *Grand Esprit*.

Il me dit donc que Dieu étoit si puissant, que toutes choses n'étoient rien auprès de lui; qu'il avoit fait tout ce que nous voyons, ce que nous pouvons voir, & tout ce que nous ne pouvons point voir; qu'il étoit si bon, qu'il ne pourroit faire de mal à quelqu'un, quand même il le voudroit; qu'ils pensoient que Dieu avoit fait toutes choses par sa volonté; que cependant les petits Esprits qui étoient les Serviteurs

Dieu Créateur & Tout-Puissant.

de Dieu pouvoient bien par ſon ordre avoir fait dans l'Univers les beaux ouvrages que nous admirons ; mais que Dieu lui-même avoit formé l'homme de ſes propres mains.

Petits Eſprits.

Il ajouta qu'ils nommoient ces petits Eſprits *Coyocop-téchou*, ce qui ſignifie Serviteur libre, mais auſſi ſoumis & auſſi reſpectueux qu'un Eſclave ; que ces Eſprits étoient toujours préſens devant Dieu, prêts à exécuter ſes volontés avec une diligence extrême : que l'air étoit rempli d'autres Eſprits dont les uns étoient plus mauvais que les autres ; qu'ils avoient un Chef, encore plus mauvais qu'eux tous ; mais que Dieu l'avoit trouvé ſi méchant, qu'il l'avoit attaché pour toujours ; de ſorte que ces autres Eſprits de l'air ne faiſoient plus tant de mal, ſur-tout quand on les prioit de n'en rien faire ; car c'eſt parmi ce Peuple une coûtume religieuſe de jeûner & d'invoquer les Eſprits aëriens pour avoir de la pluye ou du beau temps, ſelon le beſoin : j'ai vû le Grand Soleil jeûner pendant neuf jours conſécutifs, ne mangeant que du grain de Mahiz ſans viande ni poiſſon, ne buvant que de l'eau & ne s'approchant point des femmes durant tout ce

Jeûne des Naturels.

temps. Ce qu'il en fit alors étoit par complaisance pour quelque François, qui se plaignoient qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit plû ; ces gens, peu prudens, ne prenoient point garde que malgré le défaut de pluye les biens de la terre ne souffroient pas, parce que la rosée est si abondante en Eté, qu'elle supplée avantageusement à ce défaut.

Création de l'homme.

Le Gardien du Temple m'ayant avancé que Dieu avoit formé l'Homme de ses propres mains, je lui demandai s'il sçavoit comment cela s'étoit fait. Il me répondit que selon leur ancienne parole, Dieu avoit pétri de la terre glaise, telle que celle dont on se sert pour faire la poterie, qu'il en avoit fait un petit homme, & qu'après l'avoir examiné & trouvé bien formé, il avoit soufflé sur son ouvrage ; qu'aussi-tôt ce petit homme avoit eu vie, qu'il avoit crû, agi, marché, & s'étoit trouvé homme fait très-bien conformé. Comme il ne me parloit pas de la femme, je l'interrogai sur la maniere dont il croyoit qu'elle eût été faite : il me dit qu'apparemment elle l'avoit été de la même façon que l'homme, que leur ancienne parole ne leur en disoit rien, & qu'elle

leur apprenoit seulement que l'homme avoit été formé le premier, le plus fort & le plus courageux, parce qu'il devoit être le Chef & le soutien de la femme qui fut faite pour être sa compagne.

Je ne manquai point à ce sujet, non plus que sur celui des Esprits aëriens, & les prieres qu'ils leur adressoient, de rectifier ses idées, & de les ramener à la vérité que la Religion nous enseigne, & que les Livres saints nous ont transmise. Il m'écouta avec une grande attention, & me promit d'apprendre tout ce que je lui disois aux Vieillards de sa Nation, qui certainement ne l'oublieroient point, en ajoûtant que nous étions bienheureux de pouvoir retenir de si belles choses par le moyen de l'*Etoffe parlante :* c'est ainsi qu'ils nomment le papier écrit & les livres.

Origine du Feu Eternel.

Après ce préliminaire j'allai droit à mon but, & je voulus sçavoir de lui qui leur avoit appris à bâtir un Temple, d'où leur venoit le Feu eternel qu'ils conservoient avoit tant de soin, & l'Institution de leurs Fêtes. Personne, lui dis-je, ne le sçait parmi nous, & je te prie de m'en instruire,

Il me répondit en ces termes.

» Dois-tu t'étonner que les Guer-
» riers François ignorent ces choses ?
» Ils sont jeunes, ne voyent que des
» jeunes femmes avec qui ils s'amu-
» sent; que peuvent-elles leur appren-
» dre, sinon ce qu'elles-mêmes ont ap-
» pris de leurs meres ? Et que sçavent
» leurs meres ? Rien du tout. Les
» Vieillards qui gardent l'*ancienne Pa-*
» *role* (on doit se souvenir que c'est la
» Tradition) n'en parlent jamais devant
» les femmes ; ils choisissent même par-
» mi les hommes pour l'enseigner ceux
» en qui ils reconnoissent le plus d'es-
» prit ». Le Gardien du Temple par ce mot d'*Esprit* entendoit de la *Mémoire*; ces Peuples dans leur simplicité ne pouvant comme nous, distinguer l'un de l'autre, & ne se doutant point que l'on puisse avoir de l'esprit, lorsqu'on manque de mémoire. Je connoissois leur façon de penser, ainsi je ne l'interrompis point, & il continua de la sorte:

» La Charge que j'ai m'oblige de
» sçavoir tout ce que tu me deman-
» des ; je vais donc te contenter, écou-
» tes-moi. Il y a un très-grand nombre
» d'années qu'il parut parmi nous un

» homme avec sa femme qui descen-
» dit du Soleil. Ce n'est pas que nous
» crussions qu'il étoit fils du Soleil, ni
» que le Soleil eût une femme dont il
» naquît des enfans ; mais lorsqu'on
» les vit l'un & l'autre ils étoient en-
» core si brillans que l'on n'eut point
» de peine à croire qu'ils venoient du
» Soleil. Cet homme nous dit qu'-
» ayant vû de là haut que nous ne nous
» gouvernions pas bien, que nous n'a-
» vions pas de Maître, que chacun de
» nous se croyoit avoir assez d'esprit
» pour gouverner les autres dans le
» temps qu'il ne pouvoit pas se con-
» duire lui-même, il avoit pris le parti
» de descendre pour nous apprendre
» à mieux vivre.

Beaux préceptes.

» Il nous dit encore que pour être
» en état de gouverner les autres, il
» falloit sçavoir se conduire soi-mê-
» me, & que pour vivre en paix en-
» tre nous, & plaire à l'Esprit suprê-
» me, il étoit indispensable d'observer
» ces points : De ne tuer personne que
» pour la défense de sa propre vie ; de
» ne jamais connoître d'autre femme
» que la sienne ; ne rien prendre qui
» appartînt à autrui ; ne jamais men-
» tir ni s'ennyvrer, & n'être point ava-

» re, mais donner libéralement & avec » joye de ce que l'on a, à ceux qui » n'ont point, & partager généreusement sa nourriture avec ceux qui en » manquent.

» Cet homme nous pénétra par ces » paroles, parce qu'il les disoit avec » autorité, & qu'il s'attiroit le respect des Vieillards mêmes, quoiqu'il » ne les ménageât pas plus que les autres. Les Vieillards s'assemblerent » donc, & résolurent entr'eux, que » puisque cet homme avoit tant d'esprit, que de leur enseigner ce qui » étoit bon à faire, il falloit le reconnoître pour le Souverain, d'autant » plus que les gouvernant lui-même, » il les feroit souvenir mieux qu'aucun » autre de ce qu'il leur avoit appris. » Ainsi ils allerent de grand matin à » la Cabanne où on l'avoit mis coucher avec sa femme, & on lui fit la » proposition d'être notre Souverain. » Il refusa d'abord, disant qu'il ne seroit point obéi, & que les désobéissans ne manqueroient pas de mourir; » mais enfin il accepta l'offre qu'on lui » faisoit aux conditions suivantes :

» Que nous irions habiter un autre » Pays meilleur que celui où nous

» étions, & qu'il nous montreroit; » que nous vivrions dans la suite com- » me il nous l'avoit enseigné la veil- » le; que nous promettrions de ne ja- » mais reconnoître d'autres Souve- » rains que lui, & ceux qui descen- » droient de lui & de sa femme; que

Noblesse.

» la Noblesse se perpetueroit par les » femmes, ce qu'il nous expliqua de » la sorte. Si j'ai, nous dit-il, des en- » fans mâles & femelles, ils ne pour- » ront se marier ensemble, étant fre- » res & sœurs, à quoi il ajoûta que » le garçon prendroit dans le Peuple » une fille qui lui plairoit; que cet » homme seroit Souverain, que ses fils » ne seroient pas même Princes, mais » seulement Nobles; que les enfans de » la fille au contraire seroient Princes » & Princesses; que l'aîné des mâles » seroit Souverain, & la fille aînée » Princesse, pour donner le Souve- » rain; que les descendans du Souve- » rain & des Princes dérogeroient, & » non ceux de la fille, quoique cette » fille Princesse ou autre Princesse eût » épousé un homme du Peuple; qu'- » ainsi les Princes & les Princesses ne » s'allieroient point ensemble, non » plus que les Cousins germains & les

» iſſus de germains ; & qu'enfin au dé-
» faut de la ſœur du Souverain, ſa
» plus proche parente ſeroit la mere de
» ſon Succeſſeur. Pourſuivant ſon diſ-
» cours, il nous dit enfin que pour ne
» point oublier les bonnes paroles qu'il
» nous avoit apportées, on bâtiroit
» un Temple, dans lequel les ſeuls
» Princes & Princeſſes (les Soleils &
» les Soleilles) auroient droit d'entrer
» pour parler à l'*Eſprit* ; que dans ce
» Temple on conſerveroit éternelle-
» ment un Feu qu'il feroit deſcendre
» du Soleil d'où il ſortoit ; que le bois
» dont on le nourriroit ſeroit un bois
» pur & ſans écorce ; que l'on choiſi-
» roit dans la Nation huit hommes ſa-
» ges pour le garder & l'entretenir jour
» nuit ; qu'ils auroient un Chef qui ſe-
» roit chargé de leur faire remplir leur
» devoir, & que celui qui y manque-
» roit ſeroit mis à mort. Il voulut en-
» core qu'à l'autre extrémité du Pays
» que nous habiterions, (& notre Na-
» tion étoit alors beaucoup plus éten-
» due, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui) on
» bâtit un ſecond Temple, où l'on gar- Temple.
» deroit pareillement du Feu que l'on
» y auroit porté du premier, afin que
» s'il venoit à s'éteindre dans l'un, on

» en trouvât dans l'autre pour le ral-
» lumer ; & il nous avertit que si ce
» malheur arrivoit jamais, la mort s'é-
» tendroit sur notre Nation, jusqu'à
» ce que le feu fût rallumé.

» On lui promit d'observer & d'exé-
» cuter toutes ces choses, & alors il
» consentit d'être notre Souverain ;
» mais il ne voulut pas qu'on l'appel-
» lât autrement que *Thé*, ce qui signi-
» fie *Toi*. Cependant après sa mort, ses
» descendans furent nommés *Soleils*, à
» cause qu'ils sortoient originairement
» du Soleil, & que *Thé* étoit si bril-
» lant, qu'à peine pouvoit-on le re-
» garder. Il fit donc construire des
» Temples, établit des Gardiens du
» Temple, huit pour chacun, & à
» chaque Temple un Chef des Gar-
Fêtes » diens ; & en présence de toute la
» Nation, il fit descendre le feu du So-
» leil sur du bois de noyer qu'il avoit
» préparé, & lorsqu'il fut allumé on
» en porta avec beaucoup d'attention
» & de respect dans l'autre Temple,
» qui étoit à l'extrémité de notre Pays.
» Il vécut très-long-temps, vit les en-
» fans de ses enfans ; enfin il institua
» les Fêtes telles que tu le vois«.

Tel fut le discours du Gardien du

Temple

Temple par lequel on peut connoître que la docilité avec laquelle la Nation des Natchez ſe ſoumit aux ſages loix de cet homme extraordinaire qui parut tout-à-coup au milieu d'eux, témoigne un bon fond de caractere. En effet ils ſont doux, humains, véridiques & très charitables; plus d'un François a éprouvé dans eux cette derniere qualité.

Il ne me parla point de Sacrifices, de Libations ni d'Offrandes, parce qu'ils n'en font point. Tout leur culte conſiſte à entretenir le *feu éternel*, & c'eſt à quoi le Grand Soleil veille avec une attention particuliere par-deſſus le Chef des Gardiens du Temple. Celui qui régnoit de mon tems & que j'ai connu particulierement, alloit voir tous les jours dans ſon Temple ſi le feu ſubſiſtoit. Sa vigilance avoit été excitée par la frayeur que lui avoit imprimée un ouragan terrible qui avoit paſſé dans ce canton, & avoit duré deux jours. Comme ce Pays, ainſi que je l'ai déja dit, eſt fort beau, & que l'air y eſt généralement pur & ſerein, cet évenement extraordinaire avoit paru lui annoncer quelque choſe de ſiniſtre; & la ferme perſuaſion où le Peuple eſt

Ils n'ont point de ſacrifice.

que l'extinction du feu sacré entraîne infailliblement la mort d'un grand nombre d'hommes, lui avoit fait appréhender que ce second accident se joignant au premier, toute la Nation ne pérît. L'Histoire des Natchez le confirmoit dans cette crainte par l'exemple d'un malheur dont ils n'avoient encore pû se relever. C'est ce que me raconta le Grand Soleil un jour qu'il m'étoit venu voir, en ces termes:

Etendue de la Nation des Natchez.

» Notre Nation, me dit-il, étoit » autrefois très-nombreuse & très-» puissante; elle s'étendoit plus de » douze journées de l'Orient à l'Occi-» dent, & plus de quinze du Midi au » Septentrion: on comptoit alors cinq » cens Soleils; & tu peux juger par-là » quel étoit le nombre des Nobles, » des Considérés & du bas Peuple. Tu » sçais qu'il y a toujours dans le Tem-» ple deux Gardiens pour entretenir » le feu sacré. Or dans les tems passés » il arriva que l'un de ces deux hom-» mes sortit pour quelqu'affaire, & » que pendant qu'il étoit dehors son » compagnon s'endormit, & laissa » éteindre le feu. A son réveil voyant » le feu éteint, la frayeur le saisit; mais » comme son compagnon n'étoit point

» encore revenu, il prit le parti de ca» cher sa faute, parce qu'il le pouvoit » facilement, afin d'éviter la mort qu'il » avoit méritée. Il appella donc le » premier passant, & le pria de lui ap» porter du feu pour allumer son ca» lumet (sa pipe); ce que celui-ci fit » volontiers, sçachant bien qu'il n'est » point permis de toucher au feu éter» nel que pour l'entretenir, & que l'on » n'en peut faire aucun usage.

» Ainsi ce feu fut rallumé avec du » feu profane. Aussi-tôt la maladie se » mit parmi les Soleils; on les vit » mourir les uns après les autres en peu » de jours, & il fallut envoyer après » eux dans le Pays des Esprits beau» coup de Peuple pour les servir. Cet» te mortalité dura quatre ans, sans » que l'on pût deviner ce qui l'occa» sionnoit : neuf Grands Soleils qui » se succéderent moururent dans cet » intervalle, & une infinité de Peuple » avec eux. Enfin au bout de ce tems » le Gardien lui-même tomba malade. » Ce méchant homme sentant qu'il ne » pouvoit pas vivre long-tems, fit dire » au Grand Soleil d'abord qu'il avoit » quelque chose à lui communiquer de » si grande importance, que s'il mou-

Mortalité des des Soleils.

» roit ſans le lui reveler, tous les Natchez mourroient. Le Grand Soleil alla le voir au plus vîte. Auſſi tôt que le malade l'apperçut, tout ſon corps trembla, & il parut ne pouvoir plus parler : cependant, il dit, quoiqu'avec peine, ces mots :

» Je vais mourir, c'eſt pourquoi il m'importe peu que ce ſoit la maladie qui me tue, ou un homme ; je ſçais que je ſuis un méchant homme d'avoir ſi long tems caché, pour conſerver ma vie, ce que je devois dire. Je ſuis cauſe de la mort de ma Nation ; ainſi je mérite la mort ; mais que je ne ſois pas mangé par les chiens.

» Le Grand Soleil comprit par ces paroles que cet homme étoit coupable de quelque grand crime, & qu'il convenoit de le raſſurer pour tirer de lui ſon ſécret qui paroiſſoit être de la derniere importance. Il lui dit donc qu'il pouvoit compter quoiqu'il eût fait, qu'on ne le feroit point mourir & qu'il ſeroit enterré ; que ce qu'il lui promettoit étoit auſſi vrai qu'il étoit vrai que le Soleil leur pere les éclairoit tous les jours, & qu'il ſe hâtât de parler avant que la mort

» le prévînt. Sur cette parole le mé-
» chant Gardien confessa tout ce qu'il
» avoit fait, & que je t'ai raconté.

» Aussi-tôt le Grand Soleil assem-
» bla les vieillards, & par leur avis on
» résolut d'aller dès ce jour-là même ar-
» cher du feu de l'autre Temple ; cela
» fut exécuté, & les Soleils cesserent
» de mourir «. Cette expression d'arra-
cher du feu m'ayant paru extraordi-
naire, je demandai au Grand Soleil ce
qu'elle signifioit. » Il me répondit qu'il
» falloit que le feu fût emporté par vio-
» lence, & qu'il y eût du sang répandu,
» à moins que chemin faisant on ne vit
» le tonnerre tomber sur un arbre & y
» mettre le feu ; qu'alors on pouvoit
» s'épargner la peine d'aller plus loin &
» prendre de ce feu ; mais que cepen-
» dant celui du Soleil étoit toujours
» préférable «.

Le feu doit venir du Soleil.

Je ne répéterai point ce que je lui dis à ce sujet, parce qu'autant que l'instruction que j'essayai de lui donner étoit à propos pour lui, autant elle seroit déplacée pour le Lecteur ; cependant je ne puis passer sous silence l'étonnement où je le jettai, en lui disant que rien n'étoit moins extraordinaire que de faire descendre du feu du So-

leil, & que j'étois en état de le faire toutes les fois qu'il me plaisoit. Sa surprise fut extrême. » Cela me passe, dit-» il; est-il possible qu'un mortel puisse » faire venir du feu du Soleil? Je sçais » que les François ont beaucoup d'es-» prit, & qu'ils font des ouvrages que » nous ne comprenons point, mais ce-» ci ne dépend pas de l'adresse des mains: » je sçais en même-tems que tu n'aimes » point le mensonge; mets donc mon » esprit en repos en ouvrant mes yeux.

L'Auteur fait descendre du feu du Soleil en présence du Souverain avec une loupe.

Je me résolus à le satisfaire. J'avois chez moi deux loupes, & j'étois certainement le premier François qui en eût porté à la Louisiane: je pris la plus petite avec un morceau d'amadou tel que les Naturels la préparent; je mis l'amadou au foyer du verre, puis je prononçai d'un ton ferme le mot *Caheuch* qui signifie *viens*, comme si j'eusse commandé au feu de descendre. Un instant après l'amadou fuma, je soufflai & le feu parut au grand étonnement du Grand Soleil & de toute sa suite, dont une partie trembloit, & leur Prince ne paroissoit guères plus assuré. L'amadou étant en cendre sur le copeau où je l'avois allumé, il me le demanda, je le lui donnai avec le copeau; il se fit ap-

porter des feuilles de noyers avec lesquelles il l'enveloppa & donna le tout à un de ses Guerriers. Le Grand Soleil ayant vû le feu prendre à l'amadoue ne pût cacher son étonnement ni s'empêcher de s'écrier » Ah ! que cela est extraordinaire «. Je le confirmai dans son idée en lui disant que j'aimois & estimois extrêmement cette machine si utile, parce qu'elle avoit un grand mérite, & qu'elle venoit de mon ayeul qui étoit un homme très-sçavant.

Enfin il me demanda si un autre homme que moi pourroit faire ce qu'il m'avoit vû faire avec cette machine ; je lui répondis que tout homme le pouvoit, & que s'il vouloit je lui ferois faire la même opération ; il me dit qu'il le voudroit bien, mais qu'il appréhendoit de gâter cet instrument. » Quoi donc, lui » répliquai-je, un homme comme toi » doit-il avoir peur d'une chose qui » n'est ni esprit ni animal vivant. Je le rassurai de façon qu'il se détermina à en faire l'épreuve lui-même ; & c'étoit au moyen de quoi je tendois de lui vendre ma loupe à proportion du mérite que lui donnoit sa rareté, & le besoin qu'il en avoit en conséquence de leurs superstitions touchant le Feu éternel ;

mais en attendant je me disposai à lui tenir les mains de peur d'accident.

Le grand Soleil fait lui-même descendre du feu du Soleil avec la même loupe.

Je mis donc un autre morceau d'amadou telle qu'ils la font eux mêmes sur un copeau de bois de noyer ; il m'étoit aisé d'avoir de ce bois, puisque j'en avois cent cinquante arpens sur mon Habitation, & je n'en brûlois point d'autre ; mais j'étois bien aise que cette occasion m'en eût fait avoir dans ce moment, sçachant que ce bois entroit dans leurs misteres pour quelque chose : Je lui mis, dis-je, à la main gauche ce copeau préparé, & la loupe dans la main droite, & lui tins les deux mains avec les miennes. Toutes choses ainsi disposées, je lui dis de parler comme j'avois fait pour faire descendre le feu du Soleil : il prononça en effet le mot *caheuch* ; mais il étoit si peu assûré, qu'il bégayoit plutôt qu'il ne parloit. Peu d'instans après le feu se déclara par la fumée, & la loupe & le copeau lui tomberent des mains ; comme j'étois prévenu que la chose ne manqueroit point d'arriver, je retins le tout ; & j'avoue que j'eus bien de la peine à m'empêcher de rire ; mais mon intérêt demandoit que j'eusse un air mystérieux.

Sitôt que le feu eût paru par la fumée qu'il fit, en laissant échapper le tout de ses mains, il s'écria plus épouvanté que la premiere fois : » Ah ! que » cette chose est suprenante ! quelle merveille ! Je ne crois pas que l'on doive trouver étrange que cet homme ait été dans une surprise extrême. Ces Naturels sont pleins de bon sens, mais que l'on se mette à leur place pour un moment : si nous eussions eu aussi peu d'éducation que ces Peuples, & que nous n'eussions jamais rien vû d'extraordinaire dans aucun genre, ou qui approchât de ce dont nous parlons, nous serions certainement aussi surpris qu'ils le sont la premiere fois qu'ils voyent des choses réellement très surprenantes, & que de lui-même l'esprit humain n'imagine point, & qu'il ne conçoit point le plus souvent, lorsmême qu'il en reconnoit l'existence.

Plusieurs Guerriers qui avoient accompagné ce jour là le Grand Soleil furent aussi surpris que lui, il y en eut même qui le furent beaucoup plus, puisque je les vis trembler ; mais ce Feu étant sacré pour eux, la crainte les saisissoit plus que d'une autre chose encore. Tout ce qui toucha ce feu, fut

amaſſé avec reſpect, & porté religieuſement au Temple par ſon ordre, après avoir enveloppé le tout de feuilles de noyer, & lié décorce du même arbre pour que rien ne ſe perdît.

Cette loupe étoit d'un grand ſecours pour la Nation.

Ma loupe en conſéquence de ſes grandes qualités étoit d'un grand avantage. C'étoit un moyen certain d'avoir du feu du Soleil même, pour rallumer le Feu éternel ſi par malheur il venoit à s'éteindre ; de délivrer par là la Nation d'une grande mortalité, de lui ôter même la crainte de cet événement funeſte, enfin de n'être pas dans la dure néceſſité d'aller avec fatigue s'expoſer à aller arracher ce feu d'un autre Temple au prix du ſang de quelqu'un de la Nation. Toutes ces raiſons mûrement réfléchies firent ſentir au Grand Soleil de quelle importance lui étoit la poſſeſſion de ma Loupe : ils tinrent conſeil dans ma cour afin d'en délibérer ſans, pour ainſi dire, la perdre de vûe. Je profitai de ces momens pour aller dans mon champ, comme ſi j'y euſſe eu une affaire ; mais dans le fond pour y rire à mon aiſe de la ſcéne que je venois d'occaſionner.

Je revins peu après ; car s'ils avoient grand envie de faire acquiſition de ma

Loupe ; je n'avois garde de manquer une si belle occasion de m'en défaire avantageusement. A peine fus-je rentré dans ma maison, que le Grand Soleil me joignit, me dit d'entrer dans ma chambre ; j'y entrai, il me suivit. Dès que nous nous fûmes assis pour nous reposer, il me prit la main, & me la serra en me disant : » N'es-tu pas mon vrai » ami ? Je lui répondis d'un ton fer- » me : » oui je le suis : Je suis plus ton » ami, poursuivit-il, que de tous les » autres François, quoique je les aime » tous : voici pourquoi ; c'est que beau- » coup de François portent tout leur » esprit sur la langue, au lieu que tu » porte le tien dans toute ta tête & » ton corps ; ouvres donc tes oreilles » pour entendre la parole de ton ami, » ouvres aussi ton cœur pour recevoir » le mien ; je parle, écoute. Je suis » un vrai homme ; je connois les hom- » mes par leur esprit & par leur cœur ; » la plûpart des hommes ordinaires ont » envie de tout ce qui brille à leurs » yeux, sans regarder si la chose qu'ils » désirent a une certaine valeur Pour » moi je pense tout autrement ; quand » je vois quelque chose qui a de l'é- » clat, je la laisse aux curieux ; mais

» quand je vois des chofes utiles, je
» les défire; fi ces chofes font néceffai-
» res à ceux qui les poffédent, je m'in-
» forme fi elles leur font cheres; fi ces
» chofes leur font cheres, je les leur
» laiffe, mais fi au contraire ils difent
» qu'il n'en eft pas ainfi, je leur traite
» ces chofes, dans la penfée qu'ils fça-
» vent où en retrouver d'autres. Ce
» que tu m'as montré me paroît une
» chofe extraordinaire; & quoique
» j'aye été chez les Chefs François qui
» font venus ici, je n'ai point vû une
» auffi belle chofe; je fçais que rien ne
» t'eft cher pour moi ni pour mon fre-
» re; mais fi j'ai envie de ce que j'ai
» vû, ce n'eft pas pour que tu me la
» donne fans deffein, (fans intérêt)
» traites le tout ce que tu voudras, fi
» tu n'en as pas trop befoin, parce que
» je le ferai payer à toutes les familles
» de la Nation, en outre je leur parle-
» rai afin qu'ils t'ayent encore obliga-
» tion de leur vouloir bien céder une
» chofe qui les fauve de la mortalité.

Le Grand Soleil achete la loupe.

Je lui répondis que rien ne m'étoit cher pour lui & pour fon frere, & que quoique je portaffe tous les Natchez dans mon cœur, je ne lui cédois cependant ma loupe que parce qu'elle la

faisoit plaisir, & qu'elle étoit nécessaire à tous; que d'ailleurs je ne demandois que des choses pour vivre, comme du mahiz & des volailles, du gibier & du poisson quand on lui en apporteroit.

Il m'offrit vingt barils de mahiz (1), vingt volailles, vingt Dindons, & dit qu'il m'envoyeroit du gibier & du poisson toutes les fois que ses Guerriers lui en apporteroient, & sa promesse fut ponctuellement exécutée. Il me promit aussi de n'en rien dire aux François, de peur que l'on ne me sçût mauvais gré de m'être défait d'une chose si précieuse. Je lui donnai un morceau de bois pour lui marquer la juste distance qu'il devoit y avoir d'une main à l'autre lorsqu'on faisoit l'opération; je lui donnai aussi toutes les instructions nécessaires à ce sujet, puis il s'en retourna chez lui.

Dès le jour même il manda pour le lendemain, au cas que le Soleil fut bien clair, tous les Soleils hommes & femmes, les Nobles & les plus distingués d'entre les Considérés, & tous ceux que leur emploi attachoient au service

(1) Le baril de Mahiz pese cent cinquante livres.

du Temple. Tous ceux qui furent mandés se rendirent pour le quart du jour, c'est-à-dire sur les neuf heures du matin : peu après leur arrivée, on fit l'épreuve de la machine si ventée ; l'on fut un peu plus de tems qu'il n'en falloit ordinairement, faute d'expérience ; mais la chose réussit au grand étonnement de toute l'assemblée. Le Peuple toujours curieux de pénétrer les sécrets de la Cour chez ces Peuples comme parmi les Nations de l'ancien monde, ayant appris que les *Soleils*, les Nobles & les Considérés avoient été mandés, s'étoient rendus aux environs du Temple & n'osoient approcher de cette assemblée respectable ; ils s'apperçurent même de la surprise de leurs Supérieurs lorsque le feu parut ; leur curiosité en augmenta beaucoup, mais elle n'en fut pas plus instruite ; l'on recommença plusieurs fois ; puis le Grand Soleil parla à l'assemblée & leur dit qu'il avoit fait de moi l'acquisition de cette piéce rare, que je la lui avois cédée plus par amitié pour lui, que par intérêt, & qu'elle étoit un souverain préservatif du plus grands des malheurs qui puisse arriver à la Nation, puisque par son moyen on pouvoit arracher du feu du

Soleil même ; il ajouta qu'il m'avoit promis vingt barils de Mahiz & vingt volailles ; qu'ils n'avoient qu'à parler dans les villages qui leur étoient soumis, & me les faire apporter incessamment chez moi : que pour le gibier & le poisson il donneroit dès le lendemain ses ordres à tous les Guerriers pour que je n'en manquasse point : à l'heure même il donna ordre à son frere le Serpent Piqué & Grand Chef de Guerre, de porter sa parole à ses Guerriers sitôt que le Soleil seroit levé ; il défendit d'en parler aux gens du Peuple, mais de leur dire seulement que tous les Natchez m'avoient beaucoup d'obligation. Tout ce discours & le narré de ce qui s'étoit passé me furent rapportés le lendemain matin, par mon ami qui étoit présent en sa qualité de Chef des Gardiens du Temple, en m'apportant du gibier de la part du Grand Soleil qui commençoit à s'acquitter de sa promesse.



CHAPITRE XXIV.

Suite des Mœurs des Naturels : Des Fêtes des Natchez

Les Fêtes sont en même tems Religieuses & politiques.

DEPUIS que j'eus fait au Grand Soleil l'inestimable présent de ma petite Loupe, les visites que me rendoit le Gardien du Temple devinrent si fréquentes, que j'eus toute la commodité possible de m'informer des Fêtes des Natchez, qui sont des cérémonies tout à la fois Religieuses & Politiques : car le Grand Soleil exact à sa parole, ne me laissoit point manquer de gibier, & le Gardien du Temple, d'ailleurs mon ami particulier, étoit trop pénétré de son devoir, pour ne pas exécuter avec une scrupuleuse exactitude les ordres qu'il recevoit. En effet ces Peuples sont élevés dans une si parfaite soumission à leur Souverain, que l'autorité qu'ils exercent sur eux est un véritable despotisme qui ne peut être comparé qu'à celui des premiers Empereurs Ottomans. Il est comme eux, maître absolu des biens & de la vie de ses Sujets ;

il en diſpoſe à ſon gré, ſa volonté eſt ſa raiſon ; & par un avantage dont les Ottomans n'ont jamais joui, il n'a point ni d'attentat ſur ſa perſonne, ni de mouvemens ſéditieux à craindre. Qu'il ordonne que l'on mette à mort un homme qui l'aura méritée, le malheureux proſcrit, ni ne ſupplie, ni ne fait intercéder pour ſa vie, ni ne cherche à s'évader ; l'ordre du Souverain s'exécute ſur le champ, & perſonne n'en murmure. Les parens du Grand Soleil participent plus ou moins à cette autorité, ſelon la proximité du ſang, & l'on a vû le Serpent Piqué faire tuer trois hommes qui avoient arrêté & déja lié, pour faire mourir, un François qu'il aimoit beaucoup, quoique l'on fût alors en guerre avec les Natchez. Ce François étoit M. de S. Hilaire, Chirurgien de l'établiſſement de Sainte Catherine, peu diſtant du Fort Roſalie : il avoit été appellé à ce Fort, & dans le chemin il avoit été pris par les Natchez qui s'étoient mis en embuſcade. A l'heure que j'écris ceci, M. de S. Hilaire eſt encore vivant à Paris & en bonne ſanté.

J'ai dit que ces Fêtes ſont également Religieuſes & Politiques, Religieuſes en ce qu'elles paroiſſent être inſtituées

pour remercier le Grand Eſprit des biens qu'il a envoyés aux hommes; Politiques en ce que les Sujets y payent à leur Souverain le tribut qu'ils doivent: car quel que ſoit le grand empire qu'il a ſur eux, quoique pluſieurs ſe donnent à lui pour le ſervir, & qu'un nombre de Guerriers s'attache à ſa perſonne pour le ſuivre partout où il va, & chaſſer pour lui, cependant il ne leve aucunes impoſitions réglées, & ce qu'il reçoit de ces Peuples paroît moins un droit, qu'un hommage volontairement rendu, & un témoignage d'amour & de reconnoiſſance.

Commencement de l'année.

Cette Nation commence ſon année, ainſi qu'on l'a fait long tems en Europe, au mois de Mars, & la diviſe en treize Lunes. Cette treiziéme Lune eſt ajoutée pour achever l'année, & faire avec le tems accorder le cours de cette Planette avec celui du Soleil. A chaque nouvelle Lune on célébre une Fête qui prend ſon nom des fruits principaux que l'on a cueillis dans la derniere Lune, ou des animaux que l'on a coutume de chaſſer. Je me garderai bien de faire le détail de toutes ces Fêtes; le reçit en deviendroit trop fatiguant; je me contenterai d'en décrire

quelques unes le plus briévement qu'il me ſera poſſible ; mais toutesfois avec aſſez d'étendue pour faire connoître au juſte le génie de ces Peuples.

Cérémonie de la premiere Lune, qui eſt celle du Chevreuil.

La premiere Lune eſt celle du *Chevreuil*. Le renouvellement de l'année répand une joye univerſelle. Pour rendre cette fête plus célebre, on y repréſente un événement intéreſſant pour eux, & dont ils conſervent précieuſement la mémoire. Anciennement un Grand Soleil ayant tout-à coup entendu un grand tumulte dans ſon Village, ſortit précipitamment pour l'appaiſer, & tomba entre les mains d'une Nation ennemie qui étoit venue les ſurprendre ; mais les Guerriers ayant auſſi-tôt couru à ſon ſecours, le reprirent & mirent les ennemis en fuite. Pour retracer ce trait honorable de leur hiſtoire, tous les Guerriers ſe partagent en deux corps diſtingués par la couleur de leurs plumes : les uns les ont blanches, les autres, qui repréſentent les ennemis, les ont rouges. Les deux Troupes ſe mettent en embuſcade aux environs de la cabanne du Grand Soleil ; & celle des ennemis, à la tête de laquelle eſt le Grand Chef de Guerre en ſort la premiere. Elle s'avance à petits

pas, en faisant beaucoup de mouvemens & de contorsions, & jettant de grands cris. Le Grand Soleil sort alors de chez lui dans toute sa parure ; mais se frottant les yeux comme s'il venoit de s'éveiller: les ennemis se jettent sur lui, & se disposent à l'emmener, lorsque les autres Guerriers accourent & le retirent de leurs mains. Cette action se passe sans qu'il arrive aucun accident de part ni d'autre & sans querelles, mais non sans bruit. Les cris des ennemis sont des cris de mort en attaquant, ceux de la Nation attaquée sont des cris de crainte & d'effroi, il s'en fait entendre qui semblent être propres à les encourager ; mais l'ennemi continue les cris de mort tant que le Grand Soleil est entre ses mains ; la Nation qui court aux ennemis, les approche ; les uns & les autres font beaucoup de mouvemens qui dénotent les ruses de la Guerre, ce qui dure une demi-heure. Pendant ce tems le Grand Soleil se défend avec un casse-tête à l'ancienne mode, fait entierement de bois ; il jette à bas grand nombre d'ennemis, sans cependant les toucher ; le seul signe du coup les renverse, & le coup approche en effet si près de la tête, que l'on di-

roit qu'il les frappe réellement. Je fus ſurpris de voir jouer un ſi beau rôle avec tant d'activité & d'adreſſe à ce vénérable vieillard le Grand Soleil, dont les regards jettoient la terreur dans le cœur de ſes ennemis, ce qu'ils témoignoient par leurs cris différens; car il eſt bon d'obſerver que tous ces cris quoique ſans aucune articulation, ſont diſtincts & ont leur ſignification. Enfin la Nation attaquée arrive & joint les ennemis; ces derniers frémiſſent en voyant la fureur peinte dans les yeux, & les geſtes des arrivans; les cris changent; ceux qui repréſentent les Natchez en aſſomment une grande quantité, leſquels ſe relevent quand les Natchez ont paſſé ſut eux: enfin l'ennemi fuit & on le pourſuit juſqu'au Bois qui eſt repréſenté par un bouquet de cannes que l'on laiſſe toujours pour les jeunes gens. Les Natchez alors ramenent leur Prince, & ſatisfaits d'une victoire auſſi complette, & d'avoir retiré le Grand Soleil d'un ſi grand danger, pouſſent des cris de joye, dont l'air retentit, & que les échos des Bois voiſins répétent à leur tour. Toute la Nation qui voit ſon retour, témoigne ſa ſatisfaction par des cris redoublés de

joye mêlée d'amour, qui paroissent naturels; les vieillards, les femmes & les enfans qui sont simples spectateurs sur les bords de la place, s'efforcent à l'envi d'imiter les Guerriers par leurs cris de joye; en un mot l'allégresse générale est si vive & si naturelle qu'elle offre un spectacle intéressant, & j'avoue sincérement que j'ai pris autant de plaisir à cette guerre feinte qu'à aucune Piéce comique que j'aie jamais vûe représenter sur le Théâtre. Ce qui est vrai, c'est qu'une bataille de ce genre fixe extrêmement l'attention du spectateur, parce que ce n'est qu'une pantomime, & qu'outre les gestes il faut sçavoir distinguer les différens cris.

Le Grand Soleil ayant été reconduit à sa cabanne, s'y repose & se délasse des grands mouvemens qu'il s'est donnés, qui sont tels qu'un Acteur âgé de trente ans auroit bien de la peine à les soutenir si long-tems; ce Prince en avoit néanmoins quatre-vingt-dix & plus. Pendant qu'il se repose, les Guerriers qui représentoient les ennemis rentrent parmi le Peuple les uns après les autres; & feignant ignorer si leur Souverain est blessé ou non, parce qu'ils ne le voyent pas paroître, pouf-

sent des soupirs si plaintifs qu'ils font pitié aux Etrangers. Tout ce Spectacle est très amusant ; & ne m'en tenant point entierement à ce que me disoit le Chef des Gardiens du Temple, j'ai voulu voir ces Fêtes de mes propres yeux, & je les ai vûes plus d'une fois.

A peine le Grand Soleil s'est-il reposé une demie-heure, qu'il sort sans couronne ; alors les cris de joye & de salut respectueux se font entendre de toutes parts ; mais ils cessent dès qu'ils voyent qu'il prend le chemin du Temple ; il s'arrête au milieu de la place vis-à-vis le Temple, devant lequel il fait une espece d'adoration en s'inclinant profondément ; & sans plier les genoux il ramasse un peu de terre qu'il jette sur sa tête, ensuite se tourne successivement vers les quatre Parties du Monde en faisant la même chose de chaque côté : puis sans changer de place, il regarde fixement le Temple qu'il a au midy, il étend les bras horisontalement (ou en croix) & sans aucun mouvement non plus qu'une statue ; il reste en cette attitude environ une demie heure : le Grand Maître des cérémonies vient le relever & en faire autant, celui-ci est relevé lui-même au

bout d'un pareil tems par le Grand Chef de Guerre qui n'y reste pas moins.

Pendant l'espece de priere que fait ce Prince, on garde un profond silence ; & quand il est rentré chez lui, les cris plaintifs recommencent, & ne finissent que quand les deux Chefs ont fait leur cérémonie, parce qu'alors le Grand Soleil sort de sa cabanne, paré des ornemens qui annoncent sa dignité, qui sont la couronne ou diadême de plumes que (1) j'ai décrit dans l'article des habillemens ; un collier de grosse perles & de plume pend au diadême. On apporte son Trône qui est un grand escabeau à quatre pieds, fait d'un seul morceau de bois. Sitôt que le Souverain paroît sur son Trône, les cris d'allégresse se font entendre & durent jusqu'à la fin de la Fête. Ce Trône est couvert d'une belle peau bien peinte, & ornée de diverses ouvrages ; il s'assied sur son Trône, & les Guerriers lui couvrent les épaules d'une belle robe de Bœuf, & les pieds de plusieurs pelleteries ; les femmes lui font des présens de différente nature en poussant de grand cris

(1) Voyez Tome II. Chap. XV.

de

de joye, & la derniere qui en apporte termine la Fête.

Toutes ces cérémonies finies en dehors, les Soleils reconduisent le Souverain dans sa cabanne ; s'il y a des Etrangers, il les fait inviter à manger; on peut rester à faire un tour de promenade jusqu'au soir, si on veut voir la danse qui se fait toujours chaque Fête dans la cabanne du Grand Soleil, qui a au moins trente pieds sur chaque face & environ vingt pieds de haut : elle est ainsi que le Temple, sur une butte de terre raportée d'environ huit pieds de haut sur soixante de large.

La seconde Lune qui répond à notre mois d'Avril est celle des *Fraises*. Les femmes & les enfans en ramassent de grandes quantités, & comme les fraises abondent dans ce Pays, on peut juger si le Grand Soleil en manque ; les François se sentent aussi de cette moisson. Les Guerriers font leurs présens de canards branchus, dont ils se précautionnent par une chasse qu'ils font exprès.

La troisiéme Lune est celle du *petit Bled*. CetteLune est souvent attendue avec impatience, leur récolte du gros

bled ne suffisant jamais à les nourrir d'une moisson à l'autre.

La quatriéme est celle des *Melons d'eau*, & répond au mois de Juin. Ce mois & le précédent sont ceux où la Sardine, dont j'ai parlé, remonte dans le fort du courant du Fleuve.

La cinquiéme Lune est celle des *Pêches*; elle répond à notre mois de Juillet. Dans ce tems on apporte aussi des raisins, si les oiseaux en ont laissé mûrir.

La sixiéme est celle des *Mûres*: elle se trouve dans le mois d'Août. A cette Fête on porte aussi des volailles au Grand Soleil.



CHAPITRE XXV.

Suite des Mœurs : Fête du Bled : Des autres Fêtes.

LA septiéme Lune est celle du *Mahiz* ou *gros Bled*. Cette Fête est sans contredit la plus solemnelle de toutes ; elle consiste essentiellement à manger en commun & d'une maniere religieuse du bled nouveau qui a été sémé dans cette intention avec les cérémonies convenables.

Fete du Bled ou de la Tonne.

Lorsqu'on veut semer ce bled, on choisit un terrein neuf, qui de mémoire d'homme n'a point été défriché. On coupe les cannes, les lianes, les ceps de vigne, & tout ce qui fait un bois fourré ; on pelé les arbres jusqu'au bois depuis le bas de l'arbre jusqu'à la hauteur de deux pieds ; tout ce qui est coupé & couché sur terre peut avoir deux pieds d'épaisseur ; on le laisse ainsi pendant quinze jours, ensuite on y met le feu lequel est si ardent & monte si haut, qu'il brûle la cime des arbres, fait descendre la séve qui seroit mon-

Les seuls guerriers défrichent le champ.

tée, brûle les racines des cannes & des autres broſſailles du moins en grande partie, enſorte qu'il ne repouſſe que quelques cannes vertes, dont les racines étoient ſi profondément en terre que le feu n'a pû les endommager ; mais elles meurent dans l'année.

Tout ce qui regarde le travail de ce champ & la culture de ce bled ſe fait uniquement par les Guerriers depuis qu'ils ont commencé à défricher juſqu'au moment de la Fête, & le Grand Chef de Guerre eſt toujours à leur tête. Ce ſont eux non-ſeulement qui défrichent le champ & le mettent en état de recevoir la ſemence, ce ſont eux encore qui ſement le mahiz & ſarclent autant de fois qu'il en eſt beſoin ; les moindres opérations ne ſont point indignes de leurs mains ; ce ſeroit une profanation ſi quelqu'autre y touchoit ; & s'il arrivoit qu'un Naturel, autre qu'un Guerrier, y mît la main, ce bled eſt ſi reſpecté & ſi ſacré, qu'il croiroit ne point devoir ſortir du champ, mais bien y périr miſérablement.

Tonne pour mettre le bled.

Lorſque le bled approche de ſa maturité, les Guerriers vont à la place où ce bled doit ſe manger & où il ſe mange tous les ans : au bord de cette pla ce

ils font un espèce de grenier qu'ils nomment *Momó-ataop*, ce qui signifie serre de valeur ou serre respectable; cette place est assez grande, elle est cependant presque toujours ombragée par la hauteur excessive des arbres qui l'environnent; elle est couverte d'une belle pelouse dont on coupe l'herbe de tems en tems, afin qu'elle ne vienne point trop haute pour le tems de la Fête. Les arbres qui forment l'enceinte de cette place font un grand bosquet sans aucune brossailles; il n'y a dessous qu'une herbe de la hauteur du genouil autour de la place; mais plus loin elle est comme ailleurs de quatre à cinq pieds.

Figure de cette tonne ou serre.

La serre qu'ils font pour y déposer ce bled, est de forme ronde élevée au-dessus de la terre de deux pieds; elle est garnie de nattes de cannes en dedans: le fond porte sur de grosses cannes entieres, le dehors en est aussi garni, parce que les dents des Rats toutes bonnes qu'elles sont, ne peuvent y faire d'ouverture, à cause du vernis naturel qui les couvre; ce qui les empêche aussi de monter le long de la serre pour entrer par la couverture, qui par la maniere dont elle est faite, met ce bled

à couvert des plus gros orages. Les François nomment cette ſerre la Tonne à cauſe de ſa figure ronde.

Toutes choſes ainſi diſpoſées & préparées pour la moiſſon,& le bled étant mûr, les Guerriers vont le cueillir ; ils le mettent dans des mannes de cannes, le portent à la ſerre, où d'autres Guerriers le prennent, montent à l'échelle & le jettent dans la ſerre qui a plûtôt la figure d'une tour que d'une tonne, eu égard à ſa groſſeur & à ſa hauteur. Quand ce bled eſt entierement ſerré, on le couvre bien & on l'abandonne ſans crainte des voleurs. On avertit le Souverain que tout eſt prêt pour la Fête ; il donne le jour qu'il lui plaît pour le manger en commun & en ſa préſence.

Cabannes du Grand Soleil & de toute la Nation ſur la place en plein air.

Le jour de la Fête étant fixé, quelques jours auparavant on prend les arrangemens néceſſaires à cette cérémonie. On bâtit la cabanne du Grand Soleil vis-à-vis la ſerre, & celle du Grand Chef de Guerre à côté de cette ſerre. Celle du Souverain eſt ſur une élevation d'environ deux pieds de terre rapportée ; elle eſt faite d'herbes & de feuillages par les Guerriers ; dans ce même tems les Guerriers de chaque

famille viennent faire la cabanne pour toute la parenté.

Le jour de la Fête étant enfin arrivé, toute la Nation s'apprête dès le point du jour ; les vieillards, les jeunes gens, les femmes & les enfans partent au lever du Soleil ; chacun emporte les ustenciles nécessaires pour préparer le bled ; & tout en arrivant ils amassent le bois pour faire le feu dans son tems. Les vieux Guerriers préparent le brancard sur lequel le Grand Soleil doit être porté. Ce brancard est composé de quatre barres rouges qui se croisent aux quatre coins du siége, qui est enfoncé d'environ un pied & demi ; tout le siége est garni en dedans de peaux de Chevreuils ordinaires, parce qu'on ne les voit pas ; celles qui pendent au dehors sont peintes en desseins de leur goût & de différentes couleurs ; elles cachent si bien le siége, que l'on ne peut voir la matiere dont il est composé : le derriere de ce siége est couvert comme le siége des équipages que nous nommons Soufflets ; il est couvert dehors & dedans de feuilles de laurier à tulippe ; la bordure du devant est garnie de trois cordons de fleurs ; celle qui sort le plus en dehors est rouge,

Trône & voiture du Grand Soleil.

elle eſt accompagnée de chaque côté d'un cordon de fleurs blanches.

Relais pour le tranſport du Grand Soleil.

Ceux qui préparent cette voiture ſont les premiers & les plus anciens Guerriers de la Nation ; ils le chargent ſur les épaules des huit qui le ſortent ſeulement du village ; enſorte qu'il n'y en reſte que ſeize, parce que tous les autres ſont partis peu après le lever du ſoleil, avec leur grand Chef & ceux qui commandent les Guerriers ſous ſes ordres ; il les diſperſe de cent en cent pas & en met huit à chaque relais ; pour cet effet il choiſit parmi les Guerriers ceux qui ſont les plus forts & les plus vigoureux ; les autres attendent avec lui le Grand Soleil ſur la place pour le recevoir.

Son départ.

Ces diſpoſitions faites, & le poteau des Guerriers rougi & planté par eux-mêmes au milieu de la place avec cérémonie (car le grand Chef de guerre doit le tenir, tandis que les Guerriers l'affermiſſent,) le Grand Soleil au quart du jour ſort de ſa cabanne orné de ſon diadême & de ſes autres parures qui marquent ſa dignité : à l'inſtant les Guerriers qui ſont reſtés pour le porter pouſſent pluſieurs cris redoublés ſucceſſivement & avec tant de véhémence,

que ceux qui les entendent peuvent être aſſurés que ces hommes ne ſont point pulmoniques : comme les Guerriers des relais ne ſont éloignés que de cent pas les uns des autres, ils entendent les premiers cris, les répétent ſur le champ, enſorte que dans une minute on en eſt averti à la place, quoiqu'elle ſoit éloignée de demie lieue.

Le Grand-Soleil s'aſſit dans le brancard revêtu des ornemens qui conviennent au rang ſuprême ; car le ſeul bon ſens a fait connoître à ces Peuples, que ces ornemens ſont les marques de la Souveraineté ; & dans les cérémonies leurs Princes en portent toujours, ſinon le tout, du moins une partie. Alors les huit plus vieux Guerriers le mettent en cet état ſur les épaules de ceux qui le doivent porter ; les cris ſont continués depuis la ſortie de ſa cabanne juſqu'à ce qu'il ſoit hors du village ; c'eſt l'affaire au plus de deux minutes. Ceux qui le portent & ceux qui le reçoivent le font avec tant de vîteſſe & d'adreſſe, qu'un bon cheval ne pourroit les ſuivre qu'au petit galop ; car ceux qui l'attendent à chaque relais, l'enlevent de deſſus les épaules de ceux qui arrivent avec tant

de légéreté, qu'il n'arrête point & ne cesse d'aller avec la même vîtesse; de sorte que cette course n'a pas, selon moi, la durée de six à sept minutes au plus.

Son arrivée. A peine l'apperçoit-on dans la place, que toute la Nation qui l'attend remplit l'air & les Bois voisins de ses cris de joye. Le Grand-Soleil arrive dans la place par le côté de la cabanne qui lui est préparée. Avant de descendre, il fait posément tout le tour de la place; lorsqu'il est devant le bled, il le salue de trois *hou hou hou* allongés & faits avec respect; toute la Nation répond à ce salut par neuf autres *hou hou* qui ne sont point confus, de sorte qu'au neuviéme il met pied à terre & s'assied sur son Trône.

Tous les Guerriers qu'il a laissés derriere lui le suivent à leur aise, mais sans s'arrêter, & il ne reste dans toutes les cabannes de la Nation que les vieillards & les vieilles femmes qui ne peuvent plus marcher, & les malades. Il ne se trouve que trop de ces vieilles gens à qui la vie devient insuportable, quoique le corps soit en très-bonne santé; mais les jambes refusent le service; les Gardiens du Feu éternel ne quittent pas le Temple, leurs femmes

leur portent à manger des mets préparés de ce bled.

Le Grand Soleil laisse reposer les Guerriers & donne le temps de faire le feu nouveau qui provient d'un frottement violent de bois contre bois ; tout tout autre feu seroit profane ; dans cet intervalle le Grand-Soleil s'entretient avec les simples Soleils ou Princes, qui sont ornés d'un petit diadême, dont les plumes qui le surmontent n'ont pas plus de quatre pouces & sont toutes égales ; il n'y a que le grand Chef de guerre, qui étoit alors frere du Grand-Soleil qui soit distingué des autres Soleils ; il avoit une grande plume blanche attachée à sa cadenette, au bout de laquelle étoit une houpe rouge qui portoit une aigrette de la même couleur ; cette plume surmontoit les autres de tout son diadême d'environ deux pouces

Ornemens des Princes.

Lorsque ce grand Chef de guerre voit que tous les Guerriers attendent les ordres à la porte des cabannes de leurs familles, il part avec quatre Guerriers préposés & nommés pour distribuer le bled aux femmes ; il se présente avec eux devant le Thrône, &

dit au Grand-Soleil : Parles, » j'attens » ta parole.

Cérémonie de la distribution du bled.

Alors ce Souverain se leve, sort de sa cabanne, fait ses inclinations vers les quatre parties du Monde en commençant vers le Midi. Sitôt que le Chef & les Guerriers sont rendus à la serre ; il éleve ses bras & ses mains vers le Ciel où il dirige son regard & dit : » Donne le bled ; & sur le champ il s'assied ; le Grand » Chef de Guerre le remercie par un seul *hou* allongé & s'en va : les Princes & Princesses dont les cabannes sont voisines le remercient aussi par trois *hou* ; ensuite tous les hommes en font autant à neuf reprises, mais trois à trois à peu de distance ; les femmes & tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe gardent un profond silence, & préparent leurs mannes pour aller chercher du bled ; ils vont à la serre, dès que les remerciemens du peuple sont faits.

Dans le tems des remerciemens, les quatre Guerriers arrivés avec leur grand-Chef, montent chacun à une échelle, découvrent la serre en diligence, jettent les débris au loin, & donnent du bled aux femmes Soleilles,

& après elles à toutes les femmes indifféremment qui se présentent. Sitôt qu'elles l'ont reçu, elles courent & fuyent comme si elles l'avoient dérobé ; celles qui sont restées dans les cabannes vont au-devant des autres & semblent vouloir le leur arracher, elles le déchargent sur des peaux & l'égrainnent à la hâte. A peine en ont-elles pour en faire une pilée, qu'elle le mettent dans leurs mortiers ou moulins pour l'écaller ; le pot est sur le feu avec de l'eau bouillante ou prête à bouillir, on y jette ce grueau que l'on presse de cuire ; aussi-tôt qu'il est cuit, on attend l'ordre de le manger ; & on n'y touche jamais auparavant.

Cuisson du bled.

Toute cette opération se fait avec une si grande diligence, que l'on diroit qu'ils n'ont mangé de quatre jours ; les Servantes du Grand-Soleil, quoiqu'en grand nombre, n'ont pas sitôt préparé son manger que les autres, parce qu'elles ne se pressent pas, afin de donner aux autres femmes le tems de préparer le leur. Dans l'intervalle de tous ces mouvemens, les Guerriers qui sont alors oisifs, s'amusent à chanter des chansons de guerre au son du pot qui leur sert de caisse.

Lorsque l'on voit que tout est cuit, ce que l'on connoît lorsqu'on voit une femme à la porte de chaque cabanne, le Porte-parole ou Chancelier dit au Grand-Maître des Cérémonies, *Eillpaill*, vois, si les vivres sont cuits. On apporte en deux plats au Grand-Soleil, un de chaque sorte; il se leve, on lui donne un de ces plats; il sort & le présente aux quatre parties du Monde, puis l'envoye au grand Chef de Guerre en disant à haute voix: *Pachcou*, mangez: & c'est alors que tout le monde mange.

Le repas.

Le repas dure assez long-tems, parce que les Guerriers mangent les premiers, ensuite les garçons de tel âge qu'ils soient, excepté ceux qui tétent; enfin les femmes & les enfans mangent, & il est à propos de mettre des intervalles, afin que les femmes ayent le tems de piler d'autre Mahiz & de le faire cuire, parce qu'on ne mange que de ce grain jusqu'à ce que tout le bled de la serre soit mangé.

Chansons de Guerre.

A mesure que le Guerriers ont fini leur repas, ils sortent & se tiennent debout devant leurs cabannes. Dès qu'ils sont en nombre suffisant, ils forment des deux côtés dela place deux chœurs

qui se répondent & chantent des chansons de guerre. Ce concert ne dure qu'une demie-heure, & finit au même instant que le Grand Chef de Guerre va frapper un coup contre le poteau. Ce signal qui fait taire les Chanteurs ouvre la Sçéne des déclamations : le Grand Chef la commence tout de suite ; il raconte ses exploits & le nombre d'ennemis qu'il a tués ; il finit son discours d'un ton élevé, à quoi ceux qui ont connoissance des faits qu'il a avancés répondent par un grand *hou* pour en certifier la vérité. Tous les Guerriers à tour de rôle, suivant le dégré d'estime où ils sont, font la même chose que leur Chef ; & enfin les jeunes hommes ont la permission d'aller frapper au poteau & de dire, non ce qu'ils ont fait, puisqu'ils n'ont point été à la guerre, mais ce qu'ils se proposent de faire. C'est une espece d'exercice pour eux, auquel leurs parens & leurs amis ont soin de les préparer ; car comme c'est un honneur pour eux de bien parler en public, c'est une honte de s'en acquitter mal. Les Guerriers leur applaudissent par un *hou*, qui, comme on voit, est d'un grand usage, ou témoignent leur peu de satisfaction en baissant la tête &

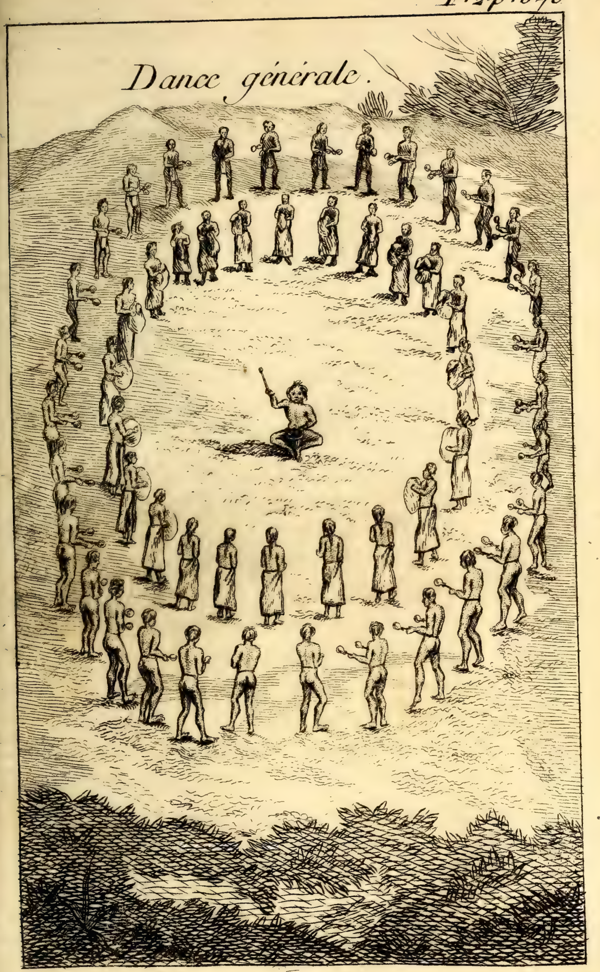
Les Guerriers racontent leurs exploits.

gardant le silence. Le désir de mériter l'approbation publique pour le présent, & d'acquérir dans la suite la même gloire dont jouissent les Guerriers, excite dans la jeunesse une vive émulation.

Danse générale.

Cependant la nuit arrive. Alors on entoure la place de plus de deux cent torches faites de cannes séches, que l'on a soin de renouveller: elles sont de la grosseur d'un enfant chacune, & liées en cinq endroits. A la grande clarté qu'elles répandent, on danse ordinairement jusqu'au jour. Les danses sont toujours les mêmes, & qui en a vû une les a vû toutes. Voici quelle en est la disposition. Au milieu de l'espace vuide & proportionné au nombre de ceux qui doivent danser, un homme s'assied par terre avec un pot dans lequel il y a un peu d'eau, & qui est couvert d'une peau de Chevreuil extrêmement tendue. Il tient ce pot d'une main, & de l'autre il bat la mesure. Autour de lui les femmes se rangent en cercle, éloignées les unes des autres, & ayant leurs mains dans un rond de plumes fort étroit qu'elles tournent en dansant de gauche à droite. Les hommes enferment les femmes dans un autre cercle,

T. 2. p. 376



qu'ils forment à quelque diſtance d'elles; ils ne ſe tiennent point par la main, mais ils laiſſent entr'eux un eſpace quelquefois de ſix pieds. Chacun a ſon *Chichicois* avec lequel il bat la meſure : le *Chichicois* eſt une calebace percée par les deux bouts, & traverſée par un bâton, dont la partie la plus longue ſert de manche, & dans laquelle on a mis quelques petites pierres ou des féves ſéches. Comme les femmes tournent de gauche à droite, les hommes tournent de droite à gauche, & tous ſuivent la meſure avec une juſteſſe qui a droit de ſurprendre. Les intervalles que les uns & les autres laiſſent entr'eux leur donne la commodité de ſortir de la danſe lorſqu'ils ſont fatigués & d'y rentrer ſans y cauſer aucun trouble : les cercles ſe rétreciſſent & s'élargiſſent ſelon le beſoin, toujours en gardant la meſure, & les Danſeurs pouvant ſe repoſer & être remplacés par d'autres ; (car dans les grandes familles tous ne danſent pas à la fois,) leurs danſes durent ordinairement toute la nuit. L'on comprendra ſans peine que l'on pourroit danſer perpétuellement de la ſorte, les Acteurs pouvant ſe retirer ſans l'interrompre & y ren-

trer de même lorsqu'ils ont repris leurs forces. Au reste je dois dire que dans cette Fête il n'arrive jamais ni désordre, ni querelle, non-seulement à cause de la présence du Grand Soleil, & de la bonne habitude où ils sont de vivre en paix ; mais encore parce que l'on n'y mange que le bled sacré & que l'on n'y boit que de l'eau.

Le jour étant venu, personne ne paroît plus dans la place, jusqu'à ce que le Grand Soleil sorte de chez lui vers les neuf heures du matin. Il se promene quelques momens seul avec le Grand Chef de Guerre, & fait battre la caisse ou le pot qui leur en tient lieu, contre le poteau. Les Guerriers s'empressent aussi-tôt de sortir de leurs cabannes, & forment deux Troupes qui se distinguent par la couleur des plumes dont leurs têtes sont parées. L'une les a blanches & tient le parti du Grand Soleil ; l'autre les a rouges, & est pour le Grand Chef de Guerre. C'est alors que commence le jeu de la pelotte ; petit balon de peau de Chevreuil, gros comme le poing, rempli de Barbe Espagnole.

Deux partis de Guerriers pour le jeu de la pelote.

Les deux Chefs se jettent cette pelotte quelque tems l'un à l'autre. Les

deux Troupes sont extrêmement attentives à tous leurs mouvemens ; car au moment que l'on y pense le moins, le Grand Soleil la jette dans le plus épais des Guerriers qui sont alors tous mêlés & confondus les uns dans les autres. Il ne faut point que cette pelotte tombe ou quelle soit emportée ; on l'arracheroit par force à celui qui s'en feroit saisi, & personne ne le secoureroit ; la défense est expresse sur ce point. Comme cette pelotte a deux buts, sçavoir la cabanne du Grand Soleil & celle du Grand Chef de Guerre, il faut qu'elle soit poussée & portée par des coups donnés de la paume de la main, à l'une de ces deux cabannes. C'est un véritable plaisir que de voir voltiger cette pelotte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de la place ; quelquefois s'entretenir dans le milieu, puis paroître décidée à toucher à l'un des bouts, & dans le dernier moment repoussée par une main ennemie dans sa premiere incertitude. L'action des Guerriers & la passion innocente dans laquelle ils entrent pour avoir l'honneur du jeu, ne va pas sans bruit. La crainte, l'inquiétude & le dépit ont leurs cris différens ; celui de la joye

l'emporte sur tous. Le jeu dure ordinairement deux heures, & les Guerriers suent à grosses gouttes. Enfin la pelotte touchant une des cabannes, le divertissement finit. La Troupe qui tient pour cette cabanne ayant ainsi gagné la partie, reçoit du Chef du parti contraire un présent considérable, & a le droit, en signe de sa victoire de porter les plumes qui le distinguent jusqu'à l'année suivante, ou jusqu'à la premiere fois que l'on jouera à la pelotte. Ensuite de ce jeu les Guerriers font la danse de guerre au son du pot ; après cette danse ils vont se baigner ; exercice qu'ils aiment beaucoup, surtout lorsqu'ils sont un peu échauffés ou fatigués.

Le reste du jour se passe comme le précédent, & la Fête dure aussi longtems qu'il y a du bled à manger ; car on n'en remporte point au Village ; & même quand il n'y en a plus à distribuer, on fait la visite de toutes les cabannes pour sçavoir combien il en reste à chaque famille. Où l'on en trouve une trop grande quantité, on suspend à la porte un coton de mahiz, & ceux qui n'en ont pas assez sont avertis par là du lieu où ils en trouveront. Ainsi

tout se trouve également réparti & en même tems consommé.

Le rapport étant fait au Grand Soleil, il fait battre le pot, & donne ordre de retourner au Village. Les Guerriers se disposent en relais pour reporter leur Souverain comme ils l'ont apporté ; & quand il est arrivé, il les envoye à la chasse tant pour lui que pour eux. C'est ainsi que se termine la grande Fête du bled.

La huitiéme Lune est celle des *Dindons*, & répond à notre mois d'Octobre. C'est alors que cette volaille sort des Bois épais pour venir dans les Bois clairs manger la graine d'orties qu'elle aime beaucoup. Les orties à la Louisiane ne m'ont point paru de la même espèce qu'en Europe : elles ont les feuilles larges & la graine beaucoup plus grosse que celle que nous voyons ici.

La neuvieme Lune est celle du *Bœuf*. On va dans ce tems à la chasse de cet animal. Comme il s'écarte toujours de quelques lieues des Cantons habités par les hommes, on a la précaution d'envoyer à la découverte pour sçavoir de quel côté il se jette. Dès que l'on en est instruit, tout le monde part,

jeunes & vieux, filles & femmes, à moins que celles-ci n'ayent des petits enfans; car cette chaſſe étant rude, il y a de l'ouvrage pour tout le monde. Pluſieurs Nations attendent plus tard à y aller, afin de trouver les Bœufs en plus grande quantité, & les Vaches plus graſſes; j'ai dit ailleurs que les Naturels ne ſçachant point couper les ſuites du mâle auſſi-tôt qu'ils l'ont tué, ils ne les tirent que lorſqu'ils ſont gras pour en avoir la graiſſe, ſans en emporter la chair qui n'eſt bonne à manger que quand on a pris cette précaution (1).

La dixiéme Lune eſt celle de l'*Ours*. Dans ces tems de chaſſe les Fêtes ne ſont pas grandes, parce que les Guerriers étant tous en campagne, emmenent beaucoup de monde avec eux.

La onziéme qui répond à notre mois de Janvier eſt celle de la *Farine froide*. On a dans ce tems beaucoup d'Outardes, d'Oyes, de Canards & autres ſemblables gibier.

La douziéme eſt celle des *Chataignes-glands*. Ce fruit eſt déja depuis long-tems ramaſſé; mais néanmoins cette Lune en porte le nom.

(1) Voyez Tome II. Chap. VI.

Enfin la treiziéme est celle des *Noix*. On l'ajoute pour achever l'année. C'est alors que l'on casse les noix pour en faire du pain, en les mêlant avec de la farine de mahiz.

Les Fêtes que j'ai vû célébrer dans le grand Village des Natchez, où résidoit le Grand-Soleil, se célebrent pareillement dans tous les Villages de la Nation qui sont gouvernés chacun par un Soleil, ausquels les peuples portent les mêmes respects & font les mêmes présens. Ces Soleils sont tous subordonnés au Grand-Soleil, dont absolument personne ne partage l'autorité.

Voilà ce que j'ai pû apprendre en particulier de la Religion des Natchez. Je n'ai vû chez eux ni assemblées, ni sacrifices, ni aucunes autres cérémonies qui marquassent un culte reglé. Les Charlatans (ou Jongleurs, comme les François les ont nommés,) que l'on a vûs chez quelque Nation du Canada faire l'office de Prêtres & de Docteurs, & qui chez les voisins des Natchez font le métier de Devins, sont bornés chez ceux-ci aux fonctions de succer les parties douloureuses du

corps, après avoir fait quelques ſcarifications avec un éclat très mince de caillou : ces ſcarifications ne tiennent pas plus de place qu'il en faut pour être ſuccées toutes enſemble.



CHAP-

CHAPITRE XXVI.

Suite des Mœurs : Céremonies du Mariage.

Préeminence des hommes.

IL n'eſt pas concevable avec quelle exactitude la préeminence des hommes eſt gardée parmi ces peuples. Dans quelque Aſſemblée que ce ſoit, ou de la Nation en général, ou de pluſieurs familles enſemble, ou d'une ſeule famille en particulier, les plus petits garçons ont le pas ſur les femmes les plus âgées ; & lorſque dans le repas on diſtribue la nourriture, on ne la préſente aux femmes qu'après que tous les mâles ont reçu leur part, de ſorte qu'un garçon de deux ans eſt ſervi avant ſa mere.

Les femmes entretiennent dans les familles la paix qu'elles y trouvent.

Les femmes toujours occupées ſans être jamais diſtraites ou ſéduites par les galanteries des Amans, ne penſent point à réclamer contre un uſage dans lequel elles ont été conſtamment élevées ; & n'ayant jamais vû d'exemple qui y fût contraire, elles ne s'en écartent point, elles n'en ont pas même

la moindre idée. Ainsi soumises par habitude autant que par raison, elles entretiennent par leur docilité la paix qu'elles reçoivent dans leurs familles: paix qu'elles feroient bien-tôt évanouir, si comme ailleurs, elles prétendoient avoir droit de la donner.

Autorité paternelle infiniment respectable.

L'autorité paternelle, comme je l'ai déja dit, n'est pas moins inviolable & sacrée que la préeminence des hommes. Elle est encore chez les Naturels de la Louisiane telle qu'elle étoit dans le premier âge du Monde. Les enfans appartiennent au pere, & tant qu'il vit, ils sont sous sa puissance; ils demeurent avec lui, eux, leurs femmes & leurs enfans; toute la famille est renfermée dans la même cabanne. Le vieillard seul y commande, & il n'y a que la mort qui mette fin à son empire. Comme ces peuples ont peu d'affaires entr'eux, ou pour mieux dire, n'en ayent point du tout, on ne voit point éclater cette autorité paternelle plus parfaitement que dans les mariages.

Liberté des garçons & des filles.

Lorsque les garçons & les filles sont dans un âge parfait de puberté, ils se fréquentent familiérement, & en ont la liberté: les filles prévenues qu'elles ne seront plus maîtresses de leur cœur

dès qu'elles ſeront mariées, ſçavent en diſpoſer à leur avantage pour en former leur garderobe au prix de leurs plaiſirs; car dans ce pays-là, comme ailleurs, rien pour rien. Bien loin que leur prétendu y trouve à redire, il fait cas au contraire du mérite de ſa future à proportion des fruits qu'elle a produits: mais quand ils ſont mariés, ils n'ont point d'amourettes ni le mari ni la femme, parce que, leur cœur n'eſt plus à eux. Ils peuvent répudier leurs femmes; cependant il eſt ſi rare de les voir ſe quitter, qu'en huit années que j'ai demeuré leur voiſin, je n'en ai vû qu'un ſeul exemple; encore étoit-ce parce que la femme étoit très-méchante de l'aveu des Natchez auſſi bien que de celui des François; ils prirent chacun les enfans de leur ſexe.

Divorce très-rare quoique permis.

Au reſte on ne voit pas dans leur mariage que les femmes apportent à leurs maris des enfans étrangers; elles ſont malheureuſement trop inſtruites dans cet art par les femmes, pour que cela arrive jamais.

Si un garçon & une fille ſe conviennent & s'ils déſirent de s'épouſer, ce ne ſont ni leurs peres ni leurs parens,

Maniere d'accorder un garçon & une fil-

Les précautions que l'on prend pour ne point faire de mauvaise alliance.

encore moins leurs meres ou leurs parentes qui se mêlent de traiter de cette affaire; ce sont uniquement les Chefs des deux familles qui sont ordinairement bisayeuls & quelquefois plus. Ces deux vieillards ont une entrevûe dans laquelle, après que la demande de la fille a été faite de la part du garçon ; ils examinent s'il y a quelque parenté entre les deux partis qui veulent se marier, & à quel degré, car jusqu'au troisiéme degré inclusivement ils ne se marient point. Cette entrevûe des vieillards suppose que l'alliance leur convient, & qu'auparavant elle a convenu aux peres, aux ayeux & aux autres en remontant jusqu'aux chefs des familles; car si quelqu'un d'eux la désapprouve, elle ne se conclud jamais. Chez ces Nations que nous traitons de Sauvages, les Loix ne souffrent point d'interprétation, pour autoriser les enfans à faire entrer dans la famille de leurs peres des femmes qui ne leur conviennent point, & à leur donner une postérité qui leur déplairoit dès le moment de la naissance ; de même l'avarice, l'ambition & plusieurs autres passions si connues dans l'ancien Monde, n'étouffent point dans les peres le sentiment de la Nature,

qui nous fait désirer que notre sang se perpétue, & ne les porte point à contrarier leurs enfans hors de propos, encore moins à forcer leur inclination. Par un accord admirable & bien digne d'être imité, on ne marie que ceux qui s'aiment, & ceux qui s'aiment ne sont mariés que lorsqu'ils conviennent à leurs parens.

Il est rare que les garçons se marient avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans; jusqu'à cet âge ils sont regardés comme encore trop foibles, sans esprit & sans expérience.

Lorsque les vieillards sont d'accord pour le mariage & qu'ils en ont marqué le jour, on fait les préparatifs nécessaires pour le célébrer. Les hommes vont à la chasse, les femmes préparent le Mahiz, & parent la cabanne du garçon autant que leur adresse & leurs facultés le permettent. Le jour déterminé étant venu, le vieillard du côté de la fille sort de sa cabanne & conduit la fille à celle du garçon: toute la famille le suit en ordre & en silence, & ceux qui rient ne le font que modérément.

Cérémonie du mariage.

Il trouve au dehors de cette cabanne tous les parens du garçon, qui le

reçoivent & le saluent avec leurs cris de joye ordinaires qui sont plusieurs *hou hou*. Il entre ; le vieillard du côté du prétendu lui dit : *Cabananété*, te voilà ; à quoi il répond : *Manatte*, oui. Le premier vieillard reprenant la parole, & lui montrant d'un air joyeux les lits qui servent de siége, lui dit : *Petchi*, assis toi. Ces peuples, comme on voit, ne sont pas grands complimenteurs, & ils ne se traitent pas mieux entr'eux qu'ils ne nous traitent quand nous allons les voir. Tel est leur caractere silencieux ; ils croiroient perdre du tems à des choses tout au moins inutiles, s'ils parloient plus qu'il n'est nécessaire absolument. J'ajouterai que c'est parmi eux une coûtume assez sage de faire reposer celui qui arrive avant d'entamer la conversation. Le tems qu'ils donnent pour respirer est d'environ un demi-quart d'heure.

Après ce tems de repos, les vieillards se levent, & faisant avancer entr'eux les prétendus, ils leurs demandent s'ils sont contens de se prendre l'un & l'autre & s'ils s'aiment. Ils leur font observer qu'ils ne doivent point se marier, s'ils n'ont pas une envie sincere de bien vivre ensemble ; que

personne ne les contraint à s'unir, & que se prenant l'un l'autre de leur propre choix, on les rejetteroit de la famille s'ils ne vivoient pas en paix. Après cette remontrance, le propre pere du garçon apporte le présent que doit faire son fils, & le lui met entre les mains: le propre pere de la prétendue s'avance aussi, & se met à côté de sa fille. Alors le garçon dit à sa future: » Veux-tu » de moi pour ton mari? » Elle répond: » Je le veux bien, & j'en suis » joyeuse; aimes moi autant que je » t'aime; car je n'aime & n'aimerai » jamais que toi. » A ces mots le prétendu couvre la tête de sa fiancée du présent qu'il a reçu de son pere, & lui dit: » Je t'aime, c'est pourquoi » je te prends pour ma femme, & voilà » ce que je donne à tes parens pour » t'acheter: » puis il donne le présent au pere de la fille.

Marques que portent les deux époux.

Le marié porte une aigrette au haut de sa cadenette qui pend sur son oreille gauche, à laquelle est attaché un brin de chêne en feuilles, & dans sa main gauche un arc & des fléches. L'aigrette qui s'éleve témoigne qu'il doit être le maître; le brin de chêne, qu'il ne craint point d'aller aux Bois, ni de

coucher dehors pour chasser ; l'arc & les fléches signifient qu'il ne redoute point l'ennemi, & qu'il sera toujours prêt à défendre sa femme & ses enfans.

La mariée tient dans sa main gauche une petite branche de laurier, & dans sa droite un épi de Mahiz que sa mere lui a donné dans le tems qu'elle a reçu avec son pere le présent du marié. Le laurier signifie qu'elle se conservera toujours en bonne odeur, & l'épi de Mahiz, qu'elle aura soin du ménage & de préparer à manger à son mari.

Les mariés s'étant dit ce que je viens de rapporter, la fille laisse tomber l'épi de Mahiz qu'elle tenoit dans sa main droite, laquelle elle présente à son mari qui la prend aussi de sa main droite en lui disant : Je suis ton mari ; elle lui répond : » Et moi ta femme. Alors le mari va prendre la main à toute la famille de sa femme ; puis il méne son épouse à sa famille afin qu'elle fasse la même cérémonie ; enfin il la conduit vers son lit, & lui dit : » Voilà notre lit, tiens le propre ; ce qui signifie qu'elle prenne garde de souiller la couche nuptiale.

C'est ainsi que les Mariages des Naturels se célebrent : j'avois appris

toutes ces choses d'un ancien Habitant François ; le Serpent piqué me les fit voir dans une occasion de Mariage ; il est vrai qu'ils se cachent ordinairement des François, parce qu'ils sont sujets à rire de la moindre chose qui leur paroît extraordinaire : d'ailleurs ces Peuples ne peuvent s'accommoder, non plus que toutes les autres Nations du Monde, des libertés que les Francois prennent par-tout ailleurs que chez eux.

Repas & danse après le mariage.

Après la célébration du Mariage, le repas se fait ; puis on joue chacun selon son sexe & son âge, & enfin vers le soir on se met à danser jusqu'au jour. Le milieu des cabannes est toujours libre, parce que les lits de la famille sont rangés selon leur longueur contre les murs. On peut se rappeller ou revoir la description que j'ai donnée de la Danse dans le Chapitre précedent.

Noblesse du Peuple des Natchez.

La Nation des Natchez est composée de la Noblesse & du Peuple. Le Peuple se nomme en leur langue *Miche-Miche-Quipy*, ce qui signifie *Puant*, nom toutefois dont ils s'offensent, & que l'on ose prononcer devant eux, car on les mettroit de fort mauvaise

humeur. Les Puants ont une Langue entiérement différente de celle de la Noblesse, à laquelle ils sont soumis au dernier point : celle des Nobles est douce, grave & assez abondante ; les noms substantifs s'y déclinent comme dans le Latin, sans articles. La Noblesse est divisée en *Soleils*, en *Nobles* & en *Considerés*. Les Soleils sont ainsi nommés, parce qu'ils descendent d'un homme & d'une femme qui leur firent accroire qu'ils sortoient du Soleil, comme je l'ai dit plus amplement en parlant de leur Religion.

Cet homme & cette femme qui donnerent des Loix aux Natchez eurent des enfans, & ordonnerent que leur race seroit toujours distinguée du gros de la Nation, & qu'aucun de leurs descendans ne seroit mis à mort pour quelque cause que ce fût, mais qu'il finiroit ses jours tranquillement comme la Nature le permettroit. Le soin de conserver leur sang pur & fidele leur fit encore établir un usage dont on ne voit d'exemples que dans une Nation de Scytes, dont parle Hérodote. Comme leurs enfans étant freres & sœurs ne pouvoient se marier entre eux sans crime, & qu'il étoit néces-

faire pour avoir lignée que les uns & les autres épousassent des Puants & des Puantes; ils voulurent, pour prévenir les suites fâcheuses de l'infidélité des femmes, que la Noblesse ne se transmît que par les femmes. Leurs enfans mâles & femelles furent nommés également Soleils & respectés comme tels; mais avec cette différence que les mâles ne jouirent de ce privilége que pendant leur vie & personnellement. Leurs enfans n'eurent plus que le nom de Nobles, & les enfans mâles des Nobles ne furent plus que Considérés. Ces Considérés pouvoient néanmoins par leurs exploits Guerriers remonter au rang des Nobles, mais leurs enfans redeviennent Considérés, & les enfans de ces Considérés, ainsi que ceux des autres, furent confondus dans le Peuple & mis au rang des Puants. Ainsi le fils d'une *Soleille*, (ou *femme Soleil*) est Soleil comme sa mere; mais son fils n'est plus que Noble, son petit-fils que Considéré, & son arriere-petit-fils que Puant; d'où il arrive que ces Peuples par leur longue vie, voyant souvent la quatriéme génération, il est très-ordinaire à un Soleil de voir

Usage singulier de perpétuer la Noblesse.

ſa poſtérité confondue dans le bas peuple (1).

Les femmes ſont à l'abri de ce déſagrément. De mere en fille la Nobleſſe ſe ſoutient, & elles ſont Soleilles à perpétuité ſans ſouffrir aucune altération dans leur dignité. Cependant elles ne parviennent jamais à la Souveraineté, non plus que les enfans des Soleils ; mais le fils ainé de la Soleille la plus proche parente de la mere du Soleil regnant, eſt celui qui monte ſur le Trône lorſqu'il vient à vaquer. Le Soleil regnant porte le titre de *Grand Soleil.*

Comme la poſtérité des deux premiers Soleils s'eſt beaucoup multipliée, on conçoit aiſément que pluſieurs de ces Soleils ne ſont plus parens, & qu'ils pourroient s'allier entr'eux, ce qui conſerveroit leur ſang aſſez communément ſans aucun mêlange ; mais

(1) Les Soleils cachent avec tant de ſoin cette dégradation de leurs deſcendans, qu'ils ne ſouffrent jamais que l'on en inſtruiſe les Etrangers ; ils ne veulent pas qu'on les connoiſſe pour être de leur race, ni qu'eux mêmes s'en vantent, ni que leurs gens s'en entretiennent entr'eux ; c'eſt beaucoup quand les ayeux diſent qu'un tel leur eſt cher.

une autre loi établie en même tems y oppoſe un obſtacle invincible, à cauſe de celle qui défend de faire mourir aucun Soleil de mort violente. C'eſt qu'il fut ordonné que lorſqu'un Soleil ou une Soleille viendroit à déceder, ſa femme ou ſon mari ſeroit mis à mort le jour de ſon enterrement, pour lui aller tenir compagnie au Pays des Eſprits. Cela ne pourroit s'exécuter, ſi la femme & le mari étoient tous deux Soleils; & cette aveugle & barbare coutume eſt ſi exactement obſervée, que les Soleils ſont dans l'heureuſe néceſſité de ſe méſalier.

Viſite de la Grande Soleille & de ſa fille à l'Auteur.

Soit qu'ils ſe laſſaſſent de cette Loi, ou qu'ils déſiraſſent que leurs Soleils ſortiſſent du Sang François, la femme Grande Soleille vint un jour me voir ſſez matin pour que je fuſſe encore u lit; elle étoit accompagnée de ſa lle unique âgé de quatorze à quinze ns, jolie & bien faite. J'avois l'uſage e ne laiſſer entrer perſonne dans ma ambre tandis que j'étois couché; ais mon Eſclave me dit que la Grande oleille vouloit me parler, & ne me it point que ſa fille étoit avec elle. ette femme étoit âgée; je dis qu'on a fît entrer.

Elle entre avec sa fille ; ce qui m'étonna, ferme la porte, me tend la main que je lui serre ainsi qu'à sa fille, & leur dis de prendre des siéges & de s'asseoir ; la mere mit sa chaise devant mon lit, ensorte qu'elle étoit vis-àvis de moi & touchoit à mon lit ; sa fille qui d'abord s'étoit placée derriere elle, quitta sa chaise & s'assit sur le pied de mon lit d'où elle me regardoit sans cesse. Lorsqu'elles furent ainsi à leur repos la mere me tint ce discours.

» Nous sçavons tous, & je sçais en » mon particulier que tu es un vrai » homme, que tu ne ments point, & » que tu ne jettes point tes paroles en » l'air (1), tu parles comme nous, tu » es comme notre frere & comme le » frere de tous les Soleils, & nous » voudrions que tu le fusses véritable- » ment. J'ai bien des choses à te dire ; » c'est pourquoi ouvres tes oreilles & » ton cœur, pour entendre & recevoir » mes paroles; car je t'ouvres le mien ; » mais fermes bien ta bouche, & ne » l'ouvre jamais pour jetter au vent

(1) Quand on parle leur Langue on est toujours de leurs amis, & surtout si on a de la probité & qu'on ne leur manque point de parole.

» ce que je vais te dire, n'en parles
» même jamais à mes freres que lorſ-
» qu'ils t'en parleront ; nous n'avons
» tous trois de même que cette fille
» qu'un cœur & une parole.

» Je ſuis trop vieille pour avoir des
» enfans qui puiſſent parler après mes
» freres (leur ſuccéder) ; & il ſeroit
» beaucoup de valeur ſi notre famille
» venoit à être pour toujours dans la
» terre (éteinte). Il n'y a plus que
» deux jeunes Soleils qui puiſſent par-
» ler après mes freres ; car le troiſiéme
» n'a qu'une jambe, (2) & il faut être
» ſans tache pour parler & être obéi
» des hommes Guerriers, & de toute la
» Nation des Natchez ». En cet endroit elle s'arrêta un inſtant, puis elle dit : » Parlerai-je « ? Elle fit encore
» une poſe & reprit ainſi : » Mais ſerai-
» je écoutée ? Elle fut à cette fois
» aſſez long-tems ſans parler. Pendant
» tout ce tems je fis bien des réfle-
» xions ſur ce que je voyois & ſur ce

(1) Ce jeune homme avoit eu la jambe caſſée au deſſous du genouil ; & pour le guérir, les Medecins Naturels n'avoient point trouvé d'autre moyen que de lui couper la jambe à la jointure ; il fut ainſi parfaitement guéri.

» que je venois d'entendre, & cepen-
» dant je ne pouvois deviner ce que
» tout cela signifioit; je ne pouvois
» croire d'ailleurs ce que les apparen-
» ces pouvoient me donner à penser.
» Je rompis le silence & lui dis: » Mes
» oreilles sont ouvertes depuis long-
» tems, & je n'entens autre chose que
» le bruit du vent.

Elle reprit son discours & me dit:
» Ma fille que tu vois là est encore
» jeune; mais si elle a le corps d'une
» femme, elle a l'esprit d'un homme;
» c'est pour cela que je n'ai point craint
» de l'amener avec moi, & de lui lais-
» ser entendre la parole que je viens
» t'apporter, parce qu'elle sçait fermer
» sa bouche.

» Depuis près d'une Lune mes freres
» & moi avons parlé de toi & ils di-
» soient souvent: Depuis que le Chef
» à la Belle Tête (1) sçait parler notre
» Langue, il a chassé les brouillards
» épais qui couvroient la Nation &
» qui nous empêchoient de voir clair;
» il nous a donné de l'esprit, & nous a

(1) Ils me nommoient ainsi, parce que j'étois Chef ou Commandant des Habitans du Poste des Natchez & à cause de mes cheveux.

» fait connoître que nos usages détrui-
» sent notre Nation ; que leurs Coûtu-
» mes étoient bien plus sages ; que les
» Soleils & les Nobles s'allioient en-
» semble, & que les enfans par ces
» alliances de Nobles à Nobles ne pou-
» voient qu'être Nobles : qu'il y avoit
» de l'inhumanité à vouloir que la
» femme suivît le mari ou que le mari
» suivît la femme : que le grand Esprit
» qui avoit fait tous les hommes les
» aimoit tous, & trouvoit mauvais
» que les femmes fissent mourir leurs
» semblables, & que c'étoit une erreur
» de prétendre que cette femme en
» mourant avec son mari fût encore
» sa femme dans le pays des Esprits,
» de même que de croire que dans ce
» pays-là on a le gibier & tous les
» vivres à souhaits & sans peine, puis-
» que les Esprits n'ont point besoin de
» manger ; qu'à l'égard des femmes
» l'erreur n'étoit pas moins grande,
» puisque les Esprits n'étoient plus ni
» hommes ni femmes, & ne pouvoient
» plus habiter ensemble & n'avoient
» plus de Nation distinguée ; que s'il
» y avoit des hommes & des femmes,
» ce seroit pour habiter ensemble &
» peupler ; que les Esprits étant immor-

» tels & toujours dans un état de jeu-
» neſſe, leur nombre ſe multiplieroit à
» l'infini ; ce qui étoit faux & contraire
» à la raiſon.

» Tu as entendu ce que je t'ai dit ;
» & c'eſt ce que mes freres m'ont dit ;
» tu peux comprendre à préſent com-
» bien tes paroles nous ſont cheres ;
» tu vois que nous les renfermons dans
» notre cœur de peur que le vent ne
» les emporte. Nous connoiſſons bien
» à préſent que nos Coûtumes ne valent
» rien ; mais comment les couper
» (en arrêter le cours ?) Il faudroit
» pour cela qu'un Soleil ou un Noble
» épouſât une Soleille qui le voulût
» bien auſſi ; mais nos jeunes Soleils
» n'ont pas aſſez d'eſprit pour entendre
» raiſon ſur cette importante affaire,
» & encore moins pour faire naître
» cette affaire, & encore moins pour
» faire naître cet uſage parmi nous : il
» n'y a plus de femme Soleille pour s'y
» oppoſer que celle-ci, qui y conſent
» volontiers, pourvû que tu deviennes
» ſon mari, parce que tu aurois la pro-
» tection des François, tu aurois auſſi
» l'eſprit aſſez ferme pour faire exé-
» cuter cette Loi.

Je coupai ſon diſcours en lui diſant :

» Me prens-tu pour un Puant? parce
» que les femmes Soleilles n'épouſent
» que des hommes du Peuple ; & je
» feignois n'avoir pas compris le
» ſens de ce qu'elle m'avoit dit.

Elle me répondit que non ; qu'au contraire c'étoit pour parvenir à éteindre leur uſage que je leur avois fait connoître auſſi mauvais qu'il l'étoit en effet, & pour établir parmi eux notre uſage qui étoit beaucoup meilleur. Elle m'ajoûta que depuis qu'elle fréquentoit les François elle avoit entendu dire la même choſe, & que ſes freres & elle connoiſſoient que cela étoit vrai ; » c'eſt pourquoi, continua-t-
» elle, nous voudrions ſuivre ta paro-
» le ; mais nos Soleils n'ont pas la pa-
» role aſſez forte pour ſe faire obéir
» des Nobles, qui ne manqueroient pas
» de s'oppoſer à cette nouvelle Coû-
» tume ».

Depuis long-tems je ſçavois par expérience, que rien n'eſt plus à craindre qu'une femme mépriſée ; mais cependant il falloit lui répondre d'une maniere qu'elle n'eût plus rien à répliquer, ſans néanmoins rougir de la Religion que je profeſſe ; il falloit de plus faire enſorte qu'elle n'allât point faire

la même proposition à quelque tête sans cervelle, qui en l'acceptant pourroient exposer le Poste François à quelque événement funeste. Je lui répondis donc ainsi :

» Vous sçavez tous que nous con-
» noissons le Grand Esprit, que nous le
» prions tous les jours chez nous, &
» que tous les sept jours nous allons
» le prier chez le Chef Noir (1). Nous
» avons la parole du Grand Esprit &
» l'étoffe parlante (le papier) qui
» nous dit tout ce que le Grand Esprit
» veut que nous fassions : il nous défend
» de prendre des femmes qui ne prient
» point, parce qu'elles éléveroient nos
» enfans comme elles ; & si tu vois
» quelques François qui prennent de
» vos filles, ce n'est que pour un tems,
» & parce qu'ils n'en ont point de
» celles qui prient : d'ailleurs il ne se-
» roit pas bon que je prisse pour fem-
» me une Soleille & que je la quittasse
» quelque tems après. Ce n'est pas que
» je la trouve désagréable, au con-
» traire je la trouve jolie & elle me
» plairoit beaucoup, parce qu'elle a le

(1) Ils nomment ainsi les Prêtres ; & ils nomment les François *Nahoulou*, qui signifie les Prians.

» cœur bon & l'esprit bien fait.

La vieille Soleille parut contente de mes raisons, & n'a jamais cessé de me faire confidence de ce qu'elle sçavoit ; la fille ne dit rien, & je m'apperçus qu'elle n'étoit pas satisfaite. Elles s'en furent toutes deux, & je ne crois pas avoir vû la fille depuis ce jour. Elle fut mariée peu de tems après, & j'appris par une de ses parentes qui lui avoit dit qu'il n'y avoit que moi qui eusse du sel ; elle l'avoit priée de venir m'en traiter ; » parce que, lui » dit-elle, je l'aime, & il est beaucoup » de valeur pour moi d'aller chez lui«.

On peut voir par ce récit qu'il ne faut que du bon sens pour faire entendre raison à ces Naturels & pour conserver long-tems leur amitié ; on peut encore décider que les démêlés que l'on a eus avec eux sont plutôt venus de la part des François que de la leur. Quand on les traite trop rudement, ils sont pour le moins aussi sensibles que d'autres : c'est à ceux qui ont besoin de les fréquenter, de tâcher d'avoir seulement de l'humanité, & ils trouveront en eux des hommes.

CHAPITRE XXVII.

Usages communs aux Peuples de l'Amérique Septentrionale : Préparatifs de la Guerre.

JE me suis attaché plus particuliérement à la Religion, aux Fêtes & aux Usages des Natchez qu'à ceux des autres Nations, non-seulement parce qu'ayant été leur voisin l'espace de huit ans, je les connois beaucoup mieux que les autres, mais encore parce que les cérémonies chez ces Peuples sont plus nombreuses & plus majestueuses que chez les autres Nations de la Louisiane. Pour ce qui est des Usages en général de toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale, je vais les rapporter dans le même article puisqu'ils sont à peu près les mêmes, & que leur maniére de penser & d'agir n'a presque point de différence.

Tous ces Peuples n'ont aucune Religion marquée par quelque culte extérieur : les plus grandes marques que l'on peut reconnoître qu'ils ont une

espèce de Religion, sont les Temples & le Feu éternel que quelques-uns y entretiennent, mais avec beaucoup moins d'attention & de respect que les Natchez; plusieurs même ne le conservent plus, & leurs Temples ne servent plus qu'à renfermer les ossemens des morts. Cependant il n'y a point de ces Peuples qui ne reconnoissent un Etre Suprême qu'ils ne prient nullement, à cause de la croyance qu'ils ont que Dieu qu'ils nomment le Grand Esprit, est si bon, qu'il ne pourroit faire du mal, quelque sujet qu'il pût en avoir. Ils croyent qu'il y a deux Grands Esprit, un bon & un mauvais; ils n'invoquent point le bon, comme je viens de dire; mais ils font des prieres au mauvais pour détourner de leurs personnes & de leurs biens les maux qu'il pourroit leur faire. Ils prient le mauvais Esprit, non pas qu'ils le croyent tout puissant, c'est le bon qu'ils croyent tel; mais parce qu'il gouverne l'air, les saisons, la pluye, le beau tems, & tout ce qui peut faire du bien ou du mal aux productions de la terre. Ils sont très-superstitieux à l'égard du vol des oiseaux & du passage de quelques animaux étrangers dans leur Pays. Ils ont

Leur croyance.

Leurs prieres.

Leurs superstitions.

beaucoup d'inclination à écouter & à croire les Devins, surtout pour découvrir l'avenir, & ils sont entretenus dans cette erreur par les Jongleurs qui y trouvent leur compte.

J'ai dit que tous les Naturels en général étoient bien conformés & leurs membres bien proportionnés, parce qu'ils ont tous la même maniere d'élever leurs enfans. Les Tchicachas sont les plus fiers & les plus arrogans, ce qu'ils tiennent sans doute de la fréquentation familiere qu'ils ont avec les Anglois de la Caroline; ils sont courageux; qualité qui peut leur être demeurée de cette inclination martiale qui les avoit portés à faire la guerre & à détruire plusieurs des Nations leurs voisines; fureur qui ne les a quittés qu'après avoir été eux-mêmes extrêmement affoiblis par ces Guerres. Toutes les Nations qui sont au Nord de la Colonie sont aussi braves que les Tchicachas; mais ils sont plus humains & n'ont point leur fierté déplacée.

Leur courage.

Toutes ces Nations du Nord & toutes celles de la Louisiane, nous sont inviolablement attachées depuis notre établissement dans cette Colonie; le malheur des Natchez qui étoient sans con-

contredit la plus belle de toutes ces Nations & qui nous aimoient, n'a rien de commun avec la bonté naturelle du caractere des autres Peuples, & ne doit rien diminuer de leurs ſentimens. Tous ces Peuples ſont prudens & parlent peu; ils ſont ſobres dans le manger; mais ils aiment l'eau-de vie avec paſſion, quoique d'ailleurs ils ne boivent jamais de vin, & ne connoiſſent ou ne veulent apprendre à connoître aucune compoſition de liqueur. Ils ſe contentent dans leurs repas de mahiz préparé en différentes manieres; ils ſe nourriſſent auſſi de viande & de poiſſon. Les viandes qu'ils mangent leur ſont connues pour ſaines, autrement ils n'en mangeroient point; en conſéquence j'ai conjecturé que la viande de Chien, pour laquelle nous avons beaucoup de répugnance, doit néanmoins être auſſi bonne qu'elle eſt belle, puiſqu'ils en font tant de cas qu'ils l'employent par préférence dans les repas de cérémonie: ils ne mangent point de petit gibier, parce qu'ils en trouvent aſſez du plus gros, & qu'ils n'eſtiment point abſolument les choſes par la délicateſſe: j'en ai vû de très-familiers ne vouloir point manger de ragoût, mais ſeule-

Leur caractere.

Leur boiſſon.

Leur nourriture.

ment du bouilli & du rôti, & diſoient pour raiſon, qu'ils étoient plus ſains que nos mets apprêtés dont ils ne mangeoient jamais; ils leur auroient préféré du gruau de mahiz qu'en cette Colonie l'on nomme *Sagamité.*

Les Naturels de la Louiſiane ſont propres, excepté les Chat-Kas dont la malpropreté eſt dégoutante par la graiſſe de laquelle ils ſe frottent la peau & les cheveux; ils n'y manquent point tous les jours afin d'entretenir la ſoupleſſe des nerfs. Ce qui augmente la malpropreté de ces Peuples, c'eſt la fumée du bois de Pin à laquelle ils ſont ſouvent expoſés lorſqu'ils vont à la chaſſe dans les Pinieres; ils ne brûlent que des Pins, & ſe mettent à la fumée pour ſe garantir des Maringoins, & alors leur peau & tout leur corps deviennent très-malpropres. Les Chat-Kas ſont peu courageux, ils ne ſe piquent pas même de l'être, quoiqu'ils peuvent mettre ſur pied vingt-cinq mille Guerriers; mais on va voir quels Guerriers en comparaiſon des Tchicachas.

Les Chatkas ſont lâches & mal propres.

Nous eumes une guerre avec les Tchicachas; nous envoyâmes contre eux les Chat-Kas nos alliés au nombre de trois mille, auſquels on donna beau-

coup de marchandises pour les exciter à se surpasser, & à nous vanger des insultes continuelles que les Tchicachas nous faisoient à l'instigation de certains Européens jaloux de notre tranquillité. Les Chat-Kas arriverent auprès du Fort des ennemis sans en être apperçus; c'est en quoi ils sont habiles ainsi que les autres.

Etant ainsi en embuscade, ils virent entrer deux Tchicachas dans une cabanne qui étoit un peu éloignée du Fort. Ils investirent tous ensemble & en forme de croissant cette cabanne & remplirent l'air de leurs cris de mort: les deux Tchicachas se défendirent si bien qu'ils arrêterent ces trois mille hommes, & eurent le tems de se retirer au Fort en se mocquant des bravades de cette Troupe. Les Chat-Kas contents de cet exploit retournerent dans leurs Villages, comme s'ils eussent remporté quelque victoire.

Fanfaronades des Chatkas.

Peu de tems après cette prétendue belle expédition, j'entendis de ma maison des cris de mort; je ne doutai point que ce ne fût un parti de nos alliés les Chat-Kas qui apportoient quelques chevelures de nos ennemis. Je fus les attendre à la porte de ma cour devant

laquelle passoit ce chemin. Ils s'en alloient au Fort ; mais sous prétexte de quelques questions je les arrêtai & j'eus de la sorte le tems d'examiner la chevelure postiche que je reconnus être un morceau de peau d'Ours, coupé de la grandeur d'une chevelure, dont le poil avoit été comme rasé ou brûlé fort près, à la place duquel on avoit colé des cheveux avec de la gomme. Je les suivis & j'arrivai assez à tems pour prévenir le Commandant, à qui je fis sentir qu'il étoit important de n'être pas leur dupe, & qu'ils feroient des risées de notre ignorance ; que d'ailleurs M. le Gouverneur auquel ils iroient, n'y seroit pas trompé, & seroit très-mécontent qu'on eût donné occasion à cette Nation de badiner entr'eux de notre simplicité. Sur mon avis il l'examina avant de la recevoir, & la refusa en leur faisant dire qu'ils étoient des trompeurs. Il me remercia & avoua de bonne foi qu'il y auroit été trompé. Pendant toute cette guerre je n'ai pas entendu dire que malgré leur grand nombre ils ayent levé une douzaine de chevelures ; au lieu que la Nation des Arkansas (1) qui ne peut pas mettre sur

(1) Les Arkansas sont une Nation très-es-

pied plus de cinq à ſix cent Guerriers, en a levé plus de quinze.

Je vais rapporter ici leur maniere de faire la Guerre qui eſt la même parmi eux, ſoit qu'ils ayent apporté cette coutume de leurs Pays originaires, ſoit qu'ils ſe ſoient conformés à ce ſujet ſur l'exemple des Nations qui la pratiquoient à leur arrivée.

Déclaration de Guerre.

Lorſqu'une Nation veut déclarer la Guerre à une autre dans toutes les regles, on tient le Conſeil de Guerre. Ce Conſeil eſt compoſé des plus vieux & des meilleurs Guerriers ; à la porte où ſe tient le Conſeil de Guerre eſt plantée une perche au bout de laquelle eſt le Calumet de Guerre. Il eſt à ſuppoſer que cette Nation a été inſultée, & que l'on a fait contr'elle quelques hoſtilités, ou qu'on l'a troublée dans ſon Pays de chaſſe en y venant, comme ils diſent, voler leur gibier ; car il y a toujours quelque prétexte ſuffiſant pour déclarer la Guerre. Ce prétexte vrai ou faux eſt expoſé par le Chef de Guerre, qui n'oublie rien pour y exciter ſa Nation : il y eſt d'autant plus intéreſſé, que ces Chefs ne ſont pas à beau-

timable. Voyez Tome II. Chap. XVIII. & XXI.

coup près aussi respectés pendant la Paix que pendant la Guerre.

Conseil de Guerre.

Sur son exposition les vieillards Guerriers agitent la question en présence du Grand Chef ou Souverain de cette Nation ; ce Grand Chef, de même que le Grand Chef de Guerre, n'est que témoin ; car l'opinion des vieillards prévaut toujours sur celle des deux Chefs, qui y souscrivent volontiers par le respect & la grande considération qu'ils ont pour l'expérience & la sagesse de ces vénérables personnages.

Ambassade.

S'il est arrêté que l'on s'expliquera sur les raisons que les autres ont pû avoir de faire des hostilités, on nomme quelque ancien Guerrier qui ait assez d'esprit pour suppléer au défaut du Porte-parole (ou Chancelier), pour haranguer ceux chez qui on les envoye porter le Calumet & faire l'ambassade ; on nomme aussi un nombre convenable de bons Guerriers, afin d'être en état en cas de besoin de repousser l'insulte que pourroient faire ceux que l'on va voir : desorte qu'une ambassade de cette espece est plutôt un parti composé de braves gens bien résolus de venger la Nation, si on ne les satisfait pas. Ils

partent dans cette diſpoſition ſans porter aucun préſent, ce qui auroit un air de ſuppliant ; ils portent ſeulement le calumet de paix pour faire voir qu'ils arrivent en amis ; mais ils ne portent point de préſens, pour faire comprendre qu'ils ne veulent point acheter la paix.

Suites facheuſes des hoſtilités pour ceux qui en font.

Il eſt rare de voir commencer la Guerre par des hoſtilités ; parce que les autres Nations regarderoient comme des inſenſés ceux qui en agiroient de la ſorte, ſur tout ſi c'étoit contre une Nation de quelque conſidération ; & dans ce cas cette derniere ſeroit aſſurée de trouver pluſieurs alliées qui l'aideroient à tirer une vengeance proportionnée à l'inſulte qu'elle auroit reçue.

L'ambaſſade dont je viens de parler & qui va pour s'expliquer avec un autre peuple, eſt toujours bien reçue ; on régale au mieux la Troupe étrangere, on garde les arrivans le plus long-tems qu'il eſt poſſible ; & quoiqu'ils n'ayent point apporté de préſens, on leur en fait d'aſſez conſidérables pour dédommager la Nation du tort qu'on lui a fait, & pour ſatisfaire la troupe de l'ambaſſade.

Si au contraire une Nation voiſine

a fait des hostilités, il est ordinairement arrêté dans le Conseil de se tenir sur la défensive; pour cet effet on avertit les plus éloignés de quitter leurs cabannes & de se joindre au gros de la Nation, pour être en état de se secourir les uns les autres. Dans ces temps de crainte, on envoye tous les matins à la découverte quelques jeunes Guerriers sur le cœur desquels on compte beaucoup moins que sur les jambes & la voix.

Troupes Auxiliaires.

Dans ces intervalles on amasse des pieux pour former un Fort, & on prend la précaution d'envoyer demander du secours aux voisins, & sur-tout aux amis ou freres; ils donnent ce nom à une Nation de même origine.

Ces invitations se font ordinairement avec le Calumet de Paix, qui est composé d'un évantail de plumes d'Aigles blancs, dont les extrémités sont noires & garnies au bout d'une houpe, teinte en beau rouge, de même que la petite aigrette qui la surmonte, ce qui fait ensemble la figure d'un quart de cercle qui est attaché à un tuyau de pipe d'un pied & demi de long, lequel est garni de la peau du col d'une espece de Canard, dont le

plumage est très beau : au bout de ce tuyau est une pipe que nous nommons Calumet, lequel en cet état est le symbole de la Paix. J'en ai parlé ailleurs; mais comme la chose est extraordinaire, j'en renouvelle la description.

Lorsque les choses en sont là, on tient un Conseil général, auquel assistent tous les Chefs de Guerre, ayant avec eux les vieux Guerriers & leur grand Chef à leur tête en presence du Souverain. LeCalumèt de guerre étant planté, & tous ceux qui ont été appellés au Conseil s'y étant rendus, le grand Chef de Guerre fait la Harangue, par laquelle il s'efforce de faire valoir les raisons qu'ils ont tous de tirer vengeance des insultes qu'on leur a faites. Il exhorte les Chefs de Guerre qui lui sont soumis, à faire des Harangues à leur tour à tous les Guerriers pour aller avec eux lever des chevelures, & engager les jeunes hommes à les accompagner pour acquérir de la gloire, & faire voir à leur Nation qu'ils préviennent l'âge des vrais Guerriers, & qu'ils le deviendront bientôt par de glorieux exploits.

Ce Conseil étant fini, & la résolution de la Guerre étant prise, tous les

Calumet de Guerre.

Guerriers vont à la chasse, & rapportent le gibier chez le grand Chef de Guerre, pour faire le festin de Guerre qui doit durer trois jours ainsi que la danse de Guerre; mais avant de décrire ce festin & les danses qui doivent le suivre, il faut donner la description du Calumet de Guerre; il est de la même matiere & de la même figure que le Calumet de Paix, à l'exception de la couleur des plumes qui sont celles d'un oiseau aquatique, que l'on nomme Flamant. La tête de cet oiseau est pelée comme si on lui avoit enlevé la chevelure; ses plumes sont d'un gris blanc, qui étant teintes en rouge ne sont que d'un rouge peu foncé; les houpes & les aigrettesqui les surmontent sont noires: le tuyau du Calumet est couvert de la peau du col d'un Carancro, qui est aussi noir qu'un Merle, & aussi gros qu'un Dindon: c'est là le Calumet & le symbole de la Guerre.

Trois classes de Guerriers.

Les Naturels distinguent leurs Guerriers en trois classes; sçavoir les vrais Guerriers qui ont toujours paru avoir du courage; les Guerriers ordinaires sont la seconde classe; les troisiémes sont les Apprentifs Guerriers. Ils divisent aussi nos Guerriers en deux classes, en vrais Guerriers & en jeunes

Guerriers ; les premiers sont les Habitans dont la plus grande partie a été au service en arrivant ; & comme ils connoissent les ruses des Naturels, ils les préviennent & ne les craignent pas; au lieu qu'ils donnent le nom de jeunes Guerriers aux Soldats de Troupes réglées, parce qu'ordinairement on ne méne point de vieux soldats à la Louisiane,& que ces jeunes soldats ignorent les stratagêmes que les Naturels employent en tems de Guerre.



CHAPITRE XXVIII.

Suite de la Guerre : Festin de Guerre : Attaque par surprise : Supplice du Cadre : Description des Forts des Naturels en temp de Guerre.

LE Festin étant préparé, tous les Guerriers s'y rendent. Voyons quelles sont leurs armes & leur Ordonnance. Ils sont matachés (ou peints) par partie de différentes couleurs, depuis la tête jusqu'aux pieds : ils n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture, où, passent le brayer & où pendent les sonnettes, les grelots & les coloquintes ; c'est encore à cette ceinture qu'est mis le casse-tête ; ils ont à la main gauche un bouclier, l'arc à la main droite & les fléches dans un carquois qui est un sac de peau ; le bouclier est fait de deux morceaux de cuir de bœuf ronds confus ensemble, d'un pied & demi de diamêtre ; il n'y a guère, que ceux du Nord qui se servent du bouclier ; on n'en voit point à ceux du Midi.

Habits de Guerre.

Le repas de Guerre se fait dans une prairie dont l'herbe est coupée dans une étendue assez grande. Chacun s'y rend armé, & dans l'équipage que je viens de décrire. Le Calumet de Guerre est planté au milieu de l'assemblée, au bout d'une perche de sept à huit pieds de haut; les mets sont rangés en cercle de douze à quinze pieds de diamétre; il se trouve ainsi assez d'espace de l'un à l'autre, lorsque les Guerriers sont en grand nombre; ce diamétre est quelquefois de vingt pieds. Nous allons voir quel est l'ordre dés plats qui ne sont point de terre, mais de bois creusé.

Lieu du repas.

Au milieu est le plus grand de tous les plats, dans lequel est un gros chien rôti & tout entier; ce plat est au pied du Calumet; les autres plats sont de trois en trois quoiqu'en cercle; dans l'un c'est du gros Gruau cuit dans du bouillon gras, dans un autre c'est de la viande de Chevreuil bouillie, & dans le troisiéme du Chevreuil rôti; entre chaque trois plats il y a un espace de deux pieds pour pouvoir passer & aller prendre du Chien qui est le mets par lequel on commence le Festin de Guerre; le Gruau sert de pain; il

Viandes du repas de Guerre.

eſt gros, parce que des Gueriers ne doivent point être délicats; ils mangent auſſi du Chien, pour marquer le ſoin qu'un Guerrier doit avoir à ſuivre ſon Chef de Guerre; ils ne mangent que du Chevreuil pour être plus leger: auſſi arrive-t'il ſouvent qu'ils ont plutôt recours à leurs jambes pour ſe ſauver, qu'à leurs bras pour ſe défendre: ils ne mangent point de Bœuf, de peur de s'appéſantir, ni de Poiſſon, craine de s'amollir; en quoi ils ont bien raiſon, puiſque d'ailleurs ils ont ſi peu de courage.

Avant de commencer le repas, tous les Guerriers étant aſſemblés, le plus vieux hors d'état de ſuivre les autres à la Guerre à cauſe de ſon grand âge, prend le Calumet de Guerre à la main, & en équipage de Guerrier il fait aux autres cette Harangue. » Mes Camarades, leur dit-il, que ne ſuis-je » encore aſſez jeune & aſſez fort pour » vous accompagner à cette Guerre, & » faire contre nos ennemis aujourd'hui comme j'ai fait contre une » Nation ſur laquelle j'ai levé trois » chevelures, contre une autre où j'en » ai levé cinq, & quatre ſur telle autre! » Et combien de coups de caſſe-tête

Harangue d'un vieux Guerrier qui ne peut plus aller à la Guerre.

» ai-je porté contre nos ennemis afin
» que je ne fusse point pris? Je fis tant
» d'efforts que je donnai le tems aux
» autres Guerriers de me secourir, de
» me mettre en liberté & de me sauver
» avec eux; car j'aimois bien mieux
» mourir en combattant que de me
» laisser prendre pour mourir au Cadre.

» Ainsi, mes Camarades, partez avec
» grand courage, ayez toujours le
» cœur gros, marchez sur la pointe du
» pied, ayez les yeux ouverts, ne
» fermez jamais vos oreilles, n'ayez
» point peur du froid, n'hésitez pas
» de vous jetter à l'eau pour fuir, s'il
» le faut, & dans ce cas cachez bien
» votre retraite, sur-tout ne craignez
» point les fléches de l'ennemi, & faites
» voir que vous êtes des hommes & de
» vrais Guerriers; enfin si vous en
» trouvez l'occasion, usez toutes vos
» fléches sur les ennemis, & après
» quoi frappez, assommez, jusqu'à ce
» que vos casse-têtes soient enyvrés du
» sang des ennemis.

Cette harangue achevée le vieux Guerrier emplit de tabac la pipe du Calumet; il donne à fumer au Grand Chef de Guerre & à tous les autres Guerriers suivant leur rang; les jeunes

gens qui n'ont point encore été à la guerre viennent aussi fumer comme pour s'enrôler dans cette Milice ; le vieux Guerrier fume le dernier & remet le Calumet à la perche.

Après cette cérémonie, le grand Chef de Guerre va prendre un morceau de viande de chien ; les autres après lui en font autant, se mettent hors du cercle des plats & mangent en marchant sans cesse, pour signifier qu'un bon Gnerrier doit être continuellement en action & sur ses gardes.

Fausse allarme. Lorsque le repas est commencé, un des jeunes gens va à deux ou trois cens pas derriere une brossaille avec ses armes ; il fait le cri de mort : sur le champ tous les Guerriers prennent leurs armes & courent du côté que le cri s'est fait entendre ; lorsqu'ils sont près de l'endroit, le jeune Guerrier sort & fait de nouveau le cri de mort auquel tous les Guerriers répondent par le même cri.

Ils reviennent ensuite reprendre leur viande qu'ils avoient jettée sur l'herbe ; le jeune homme ou un autre fait la même chose deux autres fois ; ensuite on apporte la boisson de guerre : elle est faite d'une quantité de feuilles

d'Apalachine bouillies dans assez d'eau pour être cuites malgré leur dureté; c'est en les pressant fortement qu'on en tire cette boisson qui enyvre; alors le repas finit & on va au poteau derriere lequel on plante la perche du Calumet.

Poteau dans la place du repas.

Tous les Guerriers s'associent en peloton à cinquante pas de ce Poteau, qu'ils font, autant qu'ils peuvent, ressembler à un homme, sur-tout pour la grosseur de la tête; ils le rougissent, & les Guerriers vont à leur tour frapper à ce Poteau. A cet effet celui qui y va prend son casse tête, & court de toute sa force en faisant le cri de mort lorsqu'il y arrive: il lui donne un coup de casse tête; là il raconte ses Faits militaires avec emphase, & insulte le Poteau qui représente l'ennemi; à la fin de son discours il a grand soin de prononcer la derniere syllabe de toute la force de sa poitrine, à quoi les autres Guerriers répondent par un grand *hou* tiré du fond de l'estomach. Dans tout ce que racontent ces Guerriers les uns après les autres auprès de ce Poteau, il y en a plusieurs, qui échauffés par leur boisson de guerre en disent plus qu'ils n'en ont fait; mais ils ont

la complaisance de se pardonner mutuellement cette fanfaronade.

Danse de Guerre.

Si-tôt que tous les Guerriers ont frappé au Poteau, ils font la Danse de de Guerre les armes à la main; ils quittent & reviennent sans s'interrompre. Les Guerriers font seuls toutes ces cérémonies; le reste de la Nation n'en approche pas, elle s'entretient au contraire dans le tristesse. Ils font ce repas & cette Danse trois jours de suite, après lesquels on part pour la Guerre. Les femmes pendant ce tems & même un peu auparavant, préparent des vivres pour leurs maris; les vieillards s'occupent à rougir les casse-têtes & à graver l'écorce sur laquelle est le signe hiéroglyfique de la Nation qui attaque & qui marque le nombre des Guerriers; il en est de même du signe du Grand Chef de Guerre & de celui qui les commande.

Ils attaquent toujours par surprise.

Leur maniere de faire la Guerre est d'attaquer par surprise; ainsi quand ils approchent des Villages où ils vont déclarer la Guerre, ils ne marchent que la nuit & relevent après eux les herbes qu'ils ont foulées, afin de ne point être découverts; la moitié de la Troupe veille, tandis que les autres dorment

dans le fort du Bois le moins fréquenté. Quelques vigoureux Guerriers choiſiſſent une belle nuit pour aller à la découverte & chercher quelque cabanne écartée, afin de faire leur coup avec moins d'éclat & plus de ſûreté ; s'ils en trouvent, ils avertiſſent leur Troupe, après s'être aſſurés qu'il y a quelqu'un, ſoit en ayant vû ſortir ou entrer ou entendu dormir.

Leur maniere de livrer bataille.

Alors toute la Troupe s'avance à petit bruit & ſe poſte auprès de la cabanne ; elle y entre au point du jour, & à la faveur du feu qui y brûle toute la nuit ; ces Guerriers qui attaquent aſſomment les hommes à meſure qu'ils s'éveillent, tâchent d'en emmener un vivant ; ils levent les chevelures des morts, prennent les femmes & les enfans qui n'oſent crier de peur d'être tués, les attachent tous & ſe retirent avec autant de promptitude que de ſecret ; près de cette cabanne ils laiſſent le Tableau hiéroglyfique appuyé contre un arbre, & par-devant ce Tableau ils plantent en ſautoir deux fléches rougies. Ils repaſſent enſuite par les Bois avec grande diligence & font beaucoup de détours pour cacher leur route.

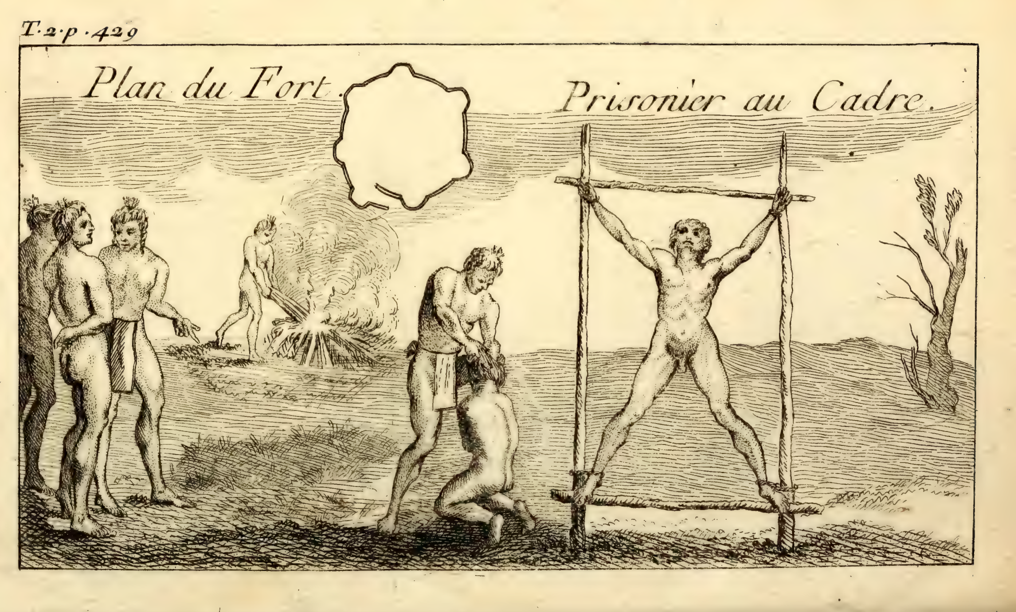
Eſclavage des femmes & des enfans qu'ils prennent.

S'ils peuvent emmener quelqu'un des ennemis à leur Nation, on les reçoit honorablement; ſi ce ſont des femmes ou des enfans, on les fait eſclaves; ils ſervent en cette qualité, après qu'on leur a coupé les cheveux extrêmement courts; mais ſi c'eſt un homme qu'ils ayent fait priſonnier, la joye eſt générale & leur gloire eſt à ſon comble; en arrivant près de leur Nation ils font le cri de Guerre à trois repriſes; & dans ce cas quelque fatigués que puiſſent être les Guerriers, ils vont tout de ſuite chercher les trois perches néceſſaires à la conſtruction de l'inſtrument funeſte où ils doivent faire mourir l'ennemi qu'ils ont pris; je veux dire le Cadre ſur lequel ils immolent cruellement la malheureuſe victime de leur vengeance.

Ils tâchent d'avoir un ennemi vivant pour le faire mourir au cadre.

De ces trois perches longues d'environ dix pieds, on en place deux en terre; elles ſont droites & à un bon pas de diſtance l'une de l'autre, on les aſſure de façon qu'elles ſoient ſolides; la troiſiéme eſt coupée par moitié pour traverſer les deux qui ſont plantées, la premiere eſt à deux pieds au deſſus de terre, & l'autre cinq pieds au-deſſus de la premiere. Ces perches ainſi ajuſ-

Deſcription & ſupplice du cadre.


Plan du Fort.
Prisonier au Cadre.

tées & liées ensemble le plus fortement qu'ils peuvent & qu'il est nécessaire, forment effectivement un Cadre; & c'est d'où les François ont tiré le nom de cette machine patibulaire. Les Naturels attachent le Patient au pied de ce Cadre, & dès qu'il est là il chante la chanson de mort jusqu'à ce qu'on lui leve la chevelure. Après que les Guerriers l'ont ainsi attaché, il leur est permis d'aller manger; le Patient, s'il en a, envie peut alors faire son dernier repas; les anciens Guerriers le gardent, chacun peut le voir; mais il n'est point permis de lui parler, encore moins de l'insulter.

Lorsque les Guerriers ont fait leur repas, ils viennent dans la place où est planté le Cadre auquel le Patient est attaché; on le fait un peu avancer & tourner tout son corps afin que le Peuple puisse le voir. Celui qui l'a pris lui donne un coup de casse-tête de bois au bas du derriere de la tête en faisant le cri de mort; l'ayant ainsi étourdi, il lui coupe la peau qui est autour des cheveux, met le genouil sur son front, prend ses cheveux à pleine main, dépouille le crâne, fait le cri de mort en

On leve la chevelure au patient.

levant la chevelure le mieux qu'il peut sans la déchirer.

Après qu'on a levé la chevelure au Patient, ils lui attachent une corde à chaque poignet, jettent les bouts des cordes sur la traverse d'en haut, que plusieurs prennent & tirent pour l'enlever dans le tems que d'autres le soulevent, lui mettent les pieds sur la traverse du bas, & les lui attachent aux coins du Cadre ; ils en font autant aux mains, au coin du Cadre en haut ; de sorte que le Patient en cet état a le corps libre & tout nud, & les quatre membres forment une Croix de S. André.

Dès le tems que l'on commence à lever la chevelure au Patient, les jeunes gens vont chercher des cannes séches, les écrasent & en font des paquets ou fagots de toute la longueur des cannes, qu'ils lient en plusieurs endroits; ils apportent aussi d'autres cannes séches qui ne sont ni écrasées ni liées, avec lesquels les Guerriers s'exercent sur le Patient.

On le brûle en plusieurs endroits du corps.

Celui qui l'a pris, prend le premier une seule canne écrasée, l'allume & brûle l'endroit qu'il juge à propos, mais il s'attache principalement à lui brûler en partie le bras avec lequel il

s'eſt le mieux défendu ; un autre vient qui le brûle ailleurs ; ceux-ci avec leurs pipes remplies de tabac ſéché & embraſé lui brûlent un endroit du pied ; ceux-là ſont rougir un clou avec lequel ils lui percent le pied ; tous enfin les uns après les autres ſe vangent de leur mieux ſur ce Patient, lequel, tant qu'il lui reſte des forces, les employe à chanter la chanſon de mort, qui, tout bien examiné, équivaut aux cris douloureux, aux pleurs & aux gémiſſemens; l'uſage décide & fait tout.

Fermeté de quelques-uns dans les tourmens.

On en voit qui ſouffrent & chantent continuellement pendant trois jours & trois nuits, ſans qu'on leur donne un verre d'eau pour les déſaltérer; & il n'eſt permis à qui que ce ſoit de leur en donner quand même ils en demanderoient, ce qu'ils ne font jamais, ſans doute parce qu'ils ſçavent que le cœur de leurs ennemis eſt inflexible ; en effet il faut convenir que ſi les Naturels ſont bons amis pendant la Paix, ils ſont en Guerre ennemis irréconciliables.

Il arrive quelquefois qu'une jeune femme qui aura perdu ſon mari à la Guerre, voyant le Patient dès qu'il arrive tout nud & hors d'état de cacher ſes défauts, s'il en a, le demande

pour ſon mari & on le lui accorde ſur le champ.

Il arrive auſſi que quand il ſouffre trop long-tems, une femme pitoyable allume un flambeau de cannes, & quand il eſt bien enflâmé, elle le fait mourir en un inſtant, en lui mettant ce flambeau à l'endroit le plus ſenſible ; & la ſcéne tragique finit de la ſorte.

Deſcription du Tableau que l'on laiſſe à peu de diſtance du Village quand on déclare la Guerre.

La déclaration de Guerre dont j'ai parlé n'eſt que le prélude de ce qu'elle annonce par le Tableau qu'ils laiſſent près du Village qu'ils ont attaqué ; voici de quelle maniere eſt fait ce Tableau. Tout au haut du Tableau à droite, eſt le ſigne hiéroglyfique qui déſigne la Nation qui déclare la guerre, enſuite un homme nud facile à reconnoître, lequel a un caſſe-tête en main ; ſuit une flêche diſpoſée comme pour aller percer une femme qui fuit les cheveux épars & flottans en l'air ; immédiatement devant cette femme eſt le ſigne propre de la Nation à laquelle on déclare la Guerre ; tout ceci eſt ſur une même ligne, & la vérité eſt peinte ſur cet endroit du Tableau ; ce qui eſt au-deſſous n'eſt pas ſi certain, auſſi n'y compte-t-on pas beaucoup. Cette ligne commence par le ſigne d'une

Lune

Lune qui doit ſuivre dans peu ; les jours qui viennent après ſont des I, & la Lune par une face ſans rayons : on voit un hommme qui a devant lui beaucoup de fléches qui ſemblent aller frapper une femme qui fuit ; tout cela annonce qne quand une telle Lune aura tant de jours, ils viendront en grand nombre attaquer une telle Nation.

Les Nations alliées en font autant de leur côté, mais il eſt rare que la Nation qui a inſulté ou fait des hoſtilités, trouve des alliés, même dans les Peuples qu'elle traite de freres.

Je ne parlerai point de leurs Siéges de Places ni de leurs batailles rangées, ils ne connoiſſent rien de ces choſes. Tout le mal qu'ils ſe font ne vient que par ſurpriſe, par eſcarmouche ; c'eſt en quoi conſiſtent leur adreſſe & leur courage ; la fuite n'eſt nullement honteuſe pour eux, la valeur eſt aux jambes, & tuer un homme endormi où à l'affut, eſt tout auſſi glorieux pour eux que de ſe bien battre & remporter une victoire ſignalée.

Lorſqu'une Nation eſt trop foible pour ſoutenir la guerre, elle tâche de ſe faire un Fort pour ſe défendre. Je ne puis mieux repréſenter ces Forts,

D ſcription des Forts des Naturels en tems de Guerre.

qu'en les comparant à la figure d'un cercle de futaille, dont on a coupé l'osier; ce cercle se lâche & le bout extérieur s'écarte du bout intérieur, ensorte qu'il se trouve une entrée en tournant pour s'introduire dans le cercle sans passer par-dessus; c'est par cette ouverture que l'on entre dans le Fort dont l'entrée est gardée par une demie tour & la sortie de même; en outre si l'on est en grande crainte, cette entrée ou passage est bien fourrée de ronces & d'épines.

Ce cercle est d'une grandeur proportionnée au nombre de Guerriers & du reste de la Nation qui s'y retire, lorsque les ennemis sont aux approches; il y a cependant quelques cabannes au dehors, où se font dans les momens de tranquillité les choses les plus nécessaires à la vie, comme la cuisson des viandes & du mahiz; ces cabannes d'ailleurs soulagent le Fort qui est toujours très étroit lorsque toute la Nation est obligée de s'y retirer.

La muraille de ces Forts est composée de gros pieux, qui sont des corps d'arbres d'une brasse de tour, de cinq à six pieds en terre, & de dix en dehors & appointés par le haut; les joints

de ces pieux, quoique ronds sont couverts en dedans d'autres pieux d'un pied de diamêtre ; cette muraille est garnie en dehors de demies tours à quarante pas de distance les unes des autres ; ils les font sans doute pour empêcher l'escalade. Le pied des pieux est appuyé en dedans par une banquette de trois pieds de large, & autant de haut, laquelle est elle-même appuyée de piquets frettés de branchages verds, pour retenir la terre qui est dans cette banquette.

Les plus instruits de ces peuples, tels qu'étoient les Natchez *par nos soldats* font à environ cinq pieds au-dessus de cette banquette un espéce d'auvent avec des éclats d'arbres, pour se mettre à couvert de la grenade. Ils ont aussi des meurtriéres qui n'ont qu'une ouverture en dehors, & deux en dedans qui répondent toutes deux à la premiere ; ces meurtriéres sont immédiatement au-dessus de la banquette.

Au milieu du Fort est placé un arbre, dont les branches sont coupées à huit ou neuf pouces du corps de l'arbre pour servir d'échele. Cet arbre leur sert de guérite, d'où un jeune homme en faction peut découvrir l'Ennemi de

loin. Autour de cette échelle sont quelques cabannes pour mettre les femmes & les enfans à couvert de la fléche de chûte. La porte de ces Forts est toujours du côté de l'eau ; si on peut les empêcher d'en aller prendre, on est assuré qu'ils seront réduits en peu de jours.

Préliminaire de Paix.

Lorsque les Naturels sont las de faire la guerre ou pour mieux dire, lorsqu'ils sont hors d'état par leur petit nombre de résister à leurs ennemis, ils s'adressent à une Nation neutre & amie de ceux avec qui ils veulent faire la paix : ils vont en Calumet chez cette Nation par des pays qui ne sont point fréquentés, ils menent avec eux des esclaves qu'ils ont faites pendant cette guerre ; ils donnent ces esclaves à ce peuple avec des présens pour acheter la paix par le moyen de ces Commissionnaires à qui on l'accorde, parce qu'ordinairement ces médiateurs prennent le parti des supplians, les retirent avec eux & les adoptent, comme je l'ai dit ailleurs, pour ne (1) faire plus ensemble qu'une même Nation & sous un même nom. Si au contraire les ennemis acceptent la paix qui leur est proposée par la Nation neutre, les sup-

(1) Voyez Tome II. Chap. XVIII.

plians vont porter le Calumet de paix & des présens ; de cette sorte la paix est conclue (2).

Il faut observer ici qu'il arrive quelquefois qu'en allant attaquer les autres, ils perdent quelques-uns de leurs Guerriers ; pour lors ils levent promptement, s'ils le peuvent, la chevelure à ceux des leurs qui sont tués, pour ne point laisser de sujet de gloire à leurs ennemis, & en même tems des marques de leur défaite. Aureste quand ils retournerent chez eux, de quelque maniere que les choses se soient passées, le Grand Chef de Guerre paye à la famille ceux qu'il ne ramene pas ; ce qui rend ces Chefs plus soigneux de ménager leurs Guerriers.

(1) Voyez Tome I. Chap. VII.

Fin du Tome second.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

Fin du la Table dc Tome Second.

